& Études Travaux

2019

Le culte des héros en Europe centrale (1880-1945)

sous la direction d'Eszter Balázs & Clara Royer

Études et travaux d'Eur'ORBEM

Le Culte des héros en Europe centrale

1880-1945

Sous la direction de

Eszter Balázs

et

Clara Royer

Ce recueil est tiré du colloque :

Le culte des héros en Europe centrale (1880-1945)
Aspects transnationaux et interdisciplinaires

(Budapest, 12-13 novembre 2010 – Paris, 25-26 novembre 2011)

Ont contribué à la réalisation de ce colloque :

Le CIRCE/CRECOB de l'Université Paris-Sorbonne (Paris IV),
les départements d'études du genre et d'histoire
de l'Université d'Europe centrale (CEU) et Pasts Inc.,
le Centre d'études historiques,
l'Institut de la Culture polonaise de l'Université de Varsovie,
l'Institut d'histoire de l'Académie slovaque des sciences.

Avec le soutien

de l'Institut hongrois de Paris,
de l'Association des amis de l'Institut hongrois,
du Centre tchèque

Le Culte des héros
Sous la direction de
Eszter Balázs et Clara Royer

Table des matières

Eszter Balázs et Clara Royer – Le culte des héros en Europe centrale. Préface....5

Des héros hors-normes : La canonisation des marginaux

Daniel Baric – Les uscoques, héros au grand cœur ou antihéros cardiophages ? Du héros collectif à Zora la Rousse....23

Katarzyna Pabijanek – The Making of a Hero. The Problematic Heroism of Emilia Plater and Berek Joselewicz....53

Xavier Galmiche – Homohéroïsme / homoérotisme. Contexte centre-européen et cas tchèque (années 1880-1930)....73

Culte des héros et mobilisations politiques

Michel Masłowski – Józef Piłsudski, héros de la Pologne....91

Balázs Sipos – Representation of heroines of the Great War and of the post-war period in Hungary....117

Gerben Zaagsma – Tracing the 'Jewish Freedom Fighter'. The legacy of Naftali Botwin and the construction of a transnational cult of Jewish heroes....137

Andrea Pető – Les héroïnes improbables de l'extrême-droite. Genre et mouvements politiques dans la Hongrie de l'entre-deux-guerres....165

Autohéroïsations et alternatives

Dietlind Hüchtker – Heroes, Heroines, Sacrifices and Victims. Political Strategies in the Writings of Rosa Pomeranz, Natalja Kobryns'ka and Maria Wysłouchowa....181

Mateusz Chmurski – Becoming an (anti)hero. From Diaristic Pact to Self-Heroicization in the Works of Karol Irzykowski, Ladislav Klíma and Géza Csáth....199

Eszter Balázs – Entre débat et combat. Pratiques et représentations du duel chez les écrivains de la revue moderniste *Nyugat* au début du XX^{e} siècle....229

Résumés et Abstracts....271

& Études Travaux 2019

Le culte des héros en Europe centrale

Préface

Eszter Balázs et Clara Royer

Eur'Orbem, Cultures et sociétés d'Europe orientale, balkanique et médiane
(UMR 8224, CNRS/Sorbonne Université)

Études et travaux d'Eur'ORBEM, décembre 2019, pp. 5-20

Dans un récent recueil d'études intitulé *Handbook of Heroism and Heroic Leadership*, des chercheurs en sciences sociales, en particulier de psychologie, se donnaient pour tâche de comprendre les fondements éthiques, psychologiques, spirituels et interpersonnels de l'héroïsme (Allison, Goethals & Kramer, 2017). Cette diversité méthodologique manifeste un intérêt renouvelé pour les héros, jusqu'alors domaine de prédilection des études littéraires et de l'anthropologie du récit[1], mais aussi, entre discrédits et retours en grâce, de l'historiographie depuis le XIX^e^ siècle – qu'on songe aux écrits de l'Écossais Thomas Carlyle qui, face au radicalisme politique comme à ses propres incertitudes épistémologiques, réhabilitait dans les années 1840 le culte des héros dans la science historique : « Selon moi, l'Histoire universelle, l'histoire de ce que l'homme a accompli sur cette Terre, n'est au fond pas autre chose que l'Histoire des grands hommes qui ont œuvré ici-bas » (Carlyle, 1998, p. 23)[2]. En explorant ses enjeux en Europe centrale entre la fin du XIX^e^ siècle et la Seconde Guerre mondiale, notre volume s'inscrit dans ce renouveau scientifique plus large sur la fabrique des héros et de leurs cultes. À travers cette question, il vise à éclairer les spécificités et les similitudes de la région par rapport à l'Europe occidentale. Délaissant l'approche monographique qui présenterait les héros sous les traits de grands hommes, il s'attache à montrer comment des groupes marginalisés et défavorisés ont pu recourir aux héros dans leurs combats pour l'émancipation politique et/ou sociale. Paradoxalement, ces figures de l'héroïsme émancipateur sont des émules des héros célébrés par les pouvoirs institués. Le héros, figure soumise aux interprétations ici réductrices, là contradictoires, sans cesse menacé par la contestation ou la subversion, est un objet de réécriture constante, dont les mises en scène s'articulent entre oubli et rémanence[3].

Il n'est qu'à examiner l'historiographie communiste des pays

1. On renverra ici au célèbre ouvrage de Joseph Campbell, par ailleurs bible des scénaristes, qui décrit le parcours archétypal du héros – « Départ », « Initiation », « Retour » (Campbell, 2008).

2. Pour une analyse du culte des héros selon Carlyle comme enjeu épistémologique pour l'histoire, voir Sabina Loriga (2010, pp. 62-92).

3. Voir aussi Pierre Centlivres, Daniel Fabre et Françoise Zonabend (1999).

centre-européens pour constater la prééminence des figures héroïques[4]. Dans les démocraties populaires, la fabrique des héros révolutionnaires se développa parallèlement aux cultes de la personnalité, tandis que l'historiographie marxiste intégrait certains héros du passé en réinterprétant leurs destins selon la dialectique de rigueur[5]. Mais depuis la fin des régimes communistes en 1989, les études sur les héros et leurs cultes à l'époque que nous avons retenue ont été relativement peu nombreuses en comparaison avec celles dédiées d'une part, au *Vormärz* et au romantisme, d'autre part aux déconstructions et reconstructions des héros dans les sociétés post-communistes[6].

En effet, la recherche a beaucoup mis en lumière le rôle que le culte des héros a pu jouer dans la construction des identités nationales en Europe à l'ère des « réveils nationaux »[7]. Cependant, les spécificités relatives aux années 1880-1945, époque de modernisation rapide, d'industrialisation et d'avènement des cultures de masse, ont été moins étudiées pour cette région. Au lendemain de la Grande Guerre,

4. Ainsi, l'héroïsation du travailleur stakhanoviste est bien connue. Pour le cas hongrois, cf. Sándor Horváth (2002). Pour l'héroïsation des « héros révolutionnaires » en Hongrie, cf. Péter Apor (2005). Enfin, sur l'intégration des héros du passé au panthéon socialiste, voir par exemple Andrea Talabér (2014) sur les usages des saints médiévaux en Tchécoslovaquie et en Hongrie.

5. Au point que des héros n'ayant jamais existé furent aussi promus : ainsi en Hongrie du capitaine Guszev, un soldat russe qui aurait combattu aux côtés des *honvéd* hongrois lors de la guerre d'indépendance de 1848-1849, ce qui est une pure fiction. Voir Boldizsár Vörös (2014).

6. Sur la période post-communiste, on mentionnera à titre d'exemple l'ouvrage collectif dirigé par Korine Amacher et Leonid Heller, *Le retour des héros. La reconstitution des mythologies nationales à l'heure du postcommunisme* (2010). Voir aussi le livre de Clara Royer et Petra James qui cerne certaines des déconstructions littéraires des figures héroïques dans l'Europe post-communiste, à commencer par celle de l'écrivain-dissident (Royer & James, 2013).

7. Voir par exemple les sections consacrées aux héros nationaux dans deux anthologies : en français, dans Maria Delaperrière, Bernard Lory et Antoine Marès (2005, pp. 137-176) ; en anglais, dans Balázs Trencsényi et Michal Kopeček (2007, pp. 391-488).

celle-ci connaît des changements géopolitiques, politiques et sociaux considérables qui impactent les cultes des héros. Les études présentées dans ce volume souhaitent apporter quelques pistes de réflexion sur cette période moins explorée, sans toutefois offrir un panorama exhaustif des modèles héroïques et des acteurs et récipiendaires de leurs cultes à l'ère de l'avènement des masses.

Au cours du XIX[e] siècle, les peuples d'Europe centrale – qu'on entend ici comme un ensemble géopolitique et culturel caractérisé par une forte multiculturalité et déterminé par les puissances qui la dominent (empire autrichien puis austro-hongrois, empire russe, royaume prussien puis empire allemand, empire ottoman) – ne connaissaient guère d'indépendance étatique. Les mouvements nationaux centre-européens s'appuyèrent, outre sur la rénovation de la langue et la création d'institutions culturelles, sur la promotion de passés nationaux. Sans revenir sur les débats classiques dans les études sur le nationalisme entre constructivistes et essentialistes, on constatera, dans le sillage de l'historien tchèque Miroslav Hroch, le consensus qui règne lorsqu'il s'agit des facteurs de la formation de la conscience nationale, parmi lesquels la mobilisation de la « mémoire collective » et la construction d'une histoire nationale incluant souvent les récits de héros (et de leurs adversaires) (Hroch, 2007, pp. 13-15). Dans le contexte centre-européen, les héros romantiques sont assez typiquement des combattants de la souveraineté nationale qui lui ont sacrifié leur vie. À l'enfant-soldat des guerres napoléoniennes exemplaire du panthéon allemand répondent d'une part les mères polonaises qu'immortalise Adam Mickiewicz sous la forme de pietàs sacrifiant leurs fils lors de l'insurrection de Novembre 1830, d'autre part la figure du poète Sándor Petőfi, tombé sur le champ de bataille en Transylvanie pendant la guerre d'indépendance hongroise, et dont le cadavre disparu fut auréolé de légendes[8].

8. Sur la figure de la mère polonaise, voir Kinga Siatkowska-Callebat (2019), qui montre comment la littérature polonaise contemporaine subvertit cette figure féminine nationale de la défaite héroïque. En ce qui concerne la mort de Petőfi, on renverra au roman *Le Nouveau Seigneur* de Mór Jókai, dans lequel il ironise sur la mythologie héroïque cernant son ancien ami. Le culte est loin d'être abandonné : en 2019, le Musée littéraire Petőfi hongrois a annoncé le lancement de recherches archéologiques pour retrouver le célèbre cadavre.

Ces exemples rappellent combien l'Europe centrale fut le terreau de deux modèles héroïques complémentaires : le combattant de la liberté par les armes et le poète-prophète guide de son peuple – le héros maniant donc l'épée et/ou la plume. À travers Mickiewicz ou Petőfi, c'est bien la culture qui joue un rôle compensatoire dans le contexte de nations privées d'États pour préserver et promouvoir l'idée nationale, et ceci de façon plus marquée encore après l'échec du printemps des peuples (Masłowski, in Delsol *et alii*, 2002, p. 302). Mais le modèle traditionnel de l'*Iliade* et des épopées, celui du héros-soldat, ne disparut pas pour autant des mobilisations mémorielles dans la deuxième moitié du XIX[e] siècle. Lors des guerres d'indépendance, quand des armées dites nationales (polonaise, hongroise, croate, etc.) se formèrent pour s'opposer aux « oppresseurs » impériaux, le héros militaire joua un rôle central dans les aspirations tant nationales que sociales, en permettant à des groupes marginalisés de participer aux combats et d'offrir des héros issus de leurs rangs. Si ces guerres furent rares, l'émancipation – progressive, longtemps partielle – de certains groupes (abolition du servage paysan, obtention de l'égalité politique pour les Juifs, etc.) alla de pair avec la mise en place de la conscription militaire, qui diffusa des idées émancipatrices[9]. Certes, cette diffusion du modèle héroïque ne fut pas sans entraves. La violence de la conscription pour diverses communautés (paysannes, mais aussi pour les Juifs de l'empire russe, etc.) engendra souvent des résistances et fut l'une des causes de la grande vague migratoire des années 1880-1914. À cela s'ajoutent les inégalités sociales reflétées par le service militaire : le statut privilégié des nobles, le système des remplaçants, etc. Toutefois, en étant mobilisés par un État moderne qui tirait, surtout dans le dernier tiers du XIX[e] siècle, sa stabilité des impôts et de la conscription générale, des paysans, des ouvriers et des Juifs eurent l'occasion de faire la preuve de leur héroïsme. La Première Guerre mondiale fut ainsi relue comme une grande épreuve de loyauté – et de masculinité. Comme l'a montré Jay Winter, la conscription générale a

9. Pour le cas de la conscription générale dans l'empire des Habsbourg, voir Tibor Hajdu (2003).

transformé le sens du héros militaire en le démocratisant au point que tout soldat fut considéré comme un héros lors de la guerre mondiale. Il n'est pas anodin que la commémoration des soldats inconnus ait pris la place de celle des militaires de haut rang après 1918. Pendant l'entre-deux-guerres, grands hommes et héros ordinaires furent célébrés (Winter, 1995 ; Varga, 2017).

La Première Guerre mondiale introduisit bien une discontinuité dans l'histoire étatique de l'Europe centrale, puisque le démantèlement des empires redessina la carte de l'Europe et aboutit à la création d'États multiethniques qui se pensaient (à tort) en termes d'États-nations. Ces États eurent désormais la possibilité d'appuyer par des politiques scolaires et mémorielles leur propre légitimité en diffusant des cultes héroïques dans l'espace national. Dès lors, des héros jadis considérés de haut, parfois avec une certaine condescendance paternaliste, envers les peuples de la Double Monarchie, par la culture centrale des empires entrèrent dans les panthéons du récit de l'État-nation, tandis que se développaient de nouveaux cultes rivaux – ainsi autour des héros de diverses idéologies politiques de masse (nationalistes, marxistes, fascistes, agrariennes), qui furent de plus en plus mobilisés jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Il s'agissait de cultures politiques complexes qui, marginalisées politiquement jusqu'aux années 1930, proposèrent des récits dans lesquels l'homme héroïque jouait un rôle-clé[10]. On connaît bien le cas de l'Allemagne nazie, dont les héros furent promus par une politique de propagande encore inédite.

Or la Grande Guerre ne saurait masquer certaines continuités, notamment en ce qui concerne les processus de l'industrialisation culturelle. Entre l'écriture des poèmes épiques ou la collecte des chants folkloriques au début du XIX^e^ siècle et la fin du XIX^e^ siècle, les idéaux héroïques profitèrent de l'alphabétisation et du développement de l'école et de l'essor des moyens de communication. Les changements

10. Les travaux de George Mosse (1997) décrivent les origines des récits qui excluent « la femme » et « le Juif » du panthéon héroïque. Une autre analyse célèbre sur ces discours de masse qui ne s'attache toutefois pas aux figures héroïques a été fournie par Carl Schorske dans *Vienne fin de siècle* (1983).

drastiques qui frappèrent ceux-ci, les capacités exponentielles de la presse et de ses techniques, la circulation de l'iconographie héroïque (de la peinture d'histoire aux feuilles volantes populaires pour aboutir aux manuels scolaires), l'invention de la photographie et du cinéma, permirent de diffuser des cultes à l'échelle de masse avant la guerre. Ceux-ci ont été très bien analysés par exemple dans le cas de Nicolas II, le dernier tsar de Russie, dont le culte de la personnalité fut relayé par les commémorations de masse, la diffusion de ses portraits, l'impression de timbres, etc[11]. Dès les années 1880, héroïsme et célébrité se chevauchèrent grâce à l'avènement de la presse de masse illustrée, ce que le cinéma et la radio dans l'entre-deux-guerres prolongèrent[12]. Ces innovations techniques ne bénéficièrent pas aux seuls tenants du pouvoir. Elles furent aussi utilisées par les groupes nationaux et/ou sociaux qui aspiraient au pouvoir, et renforcées par des relais plus traditionnels grâce à l'action de passeurs (hommes d'Église, enseignants, journalistes, colporteurs). Ainsi, même dans la Galicie de l'avant-guerre à peine effleurée par la révolution industrielle, le maître d'école du village racontait aux élèves la légende de Bartosz Głowacki, le paysan anobli par Tadeusz Kościusko, elle-même diffusée par la presse paysanne, et leur faisait lire les poèmes des « bardes » romantiques, Mickiewicz en tête, en organisant des clubs de lecture dans sa salle de classe (Keely Stauter-Halsted, 2001). L'école fut ainsi un important relais de la mobilisation politique de la classe paysanne au même titre que la presse ou les commémorations[13], alimentant un patriotisme polonais qui se prolongea

11. Voir Jan Plamper (2012, pp. 4-9) sur la modernisation complexe du culte de la personnalité autour du tsar Nicolas II. L'ouvrage dirigé par Edward Berenson et Eva Giloi (2010) sur la construction du charisme et de la célébrité en Europe ne s'étend guère à l'Europe centrale mais reste méthodologiquement pertinent pour cet espace.

12. Un phénomène qui se poursuit : voir István Povedák (2014) et Diana-Luiza Dumitriu (2018) sur le cas des sportifs.

13. Ainsi, on vit lors du ré-enterrement de Mickiewicz au Château de Wawel en 1890, un comité paysan de toute la Galicie se présenter avec 44 couronnes tressées par des centaines de volontaires locaux dans toutes les régions de l'ancienne Pologne-Lituanie. 44 était le nom mystique donné par le poète à celui qui sauverait la nation polonaise, preuve de l'alphabétisme du comité et affirmation d'une classe jusqu'alors absente de la scène politique symbolique. Sur ce point, voir Patrice Dabrowski (2004, pp. 95-99).

lors de la Grande Guerre. La diffusion des cultes des héros emprunta donc des voies conjuguées, dans les discours comme dans les pratiques.

Il s'agit donc de prêter attention tant aux discours sur les héros qu'aux pratiques sociales et culturelles qui virent divers groupes s'approprier les normes héroïques – l'activité militaire, on l'a vu, mais aussi le sport, le duel, etc. Ces pratiques héroïques se déployèrent au sein de sociabilités spécifiques telles que les corporations étudiantes, dont le modèle allemand est bien étudié (Elias, 2017). Les modes de vie et comportements sociaux qui bouleversèrent autour de 1900 les codes et les lignes entre la virilité et la féminité méritent notre attention. Or, s'il existe une riche littérature sur l'alliance entre héroïsme et masculinité et les changements subis par les codes de la virilité à la fin du XIX[e] siècle dans les sociétés occidentales, on dispose plutôt d'articles épars sur l'Europe centrale. Ce que Christopher E. Forth décrit quant au monde occidental en général sur « la valeur thérapeutique de l'honneur et de la peine », liée à la confrontation avec le processus de féminisation des hommes dans une société moderne, est aussi pertinent pour les sociétés centre-européennes[14]. L'héroïne féminine traditionnelle est une mère ou une guerrière androgyne (sinon pucelle). Les mouvements des femmes au tournant de siècle, qui militaient pour le droit de vote et l'égalité des sexes, virent émerger de nouvelles figures héroïques féminines, à même de légitimer et de désigner une place pour les femmes dans un espace public dominé par les hommes. Plusieurs de nos études s'interrogent ainsi sur les modèles héroïques qui se développent dans cette ère d'avènement des masses pour et par les femmes, mais aussi sans elles.

Ce volume est le fruit des échanges qui se sont tenus lors de deux colloques en 2010 et 2011, issus d'une coopération alors inédite entre le CIRCE[15] de l'université Paris-Sorbonne, l'Institut de la Culture polonaise de l'Université de Varsovie, l'Institut d'histoire de l'Académie slovaque des sciences, le département Gender Studies et

14. Dans *The Dreyfus Affair* and the *Crisis of Manhood* (2004).

15. Centre interdisciplinaire de recherche sur l'Europe centrale, aujourd'hui composante de l'UMR Eur'ORBEM, alors de l'équipe d'accueil CRECOB.

le centre « Pasts Inc., Center for Historical Studies » de l'Université centre-européenne (CEU) de Budapest. Ils portaient respectivement sur la confrontation des pratiques et des discours autour du culte des héros en Europe centrale (2010) et les dimensions transnationales et interdisciplinaires de ce culte (2011). Le présent volume présente dix études de cas qui, sans être toutes transnationales, interrogent néanmoins le cadre strictement national par lequel le culte des héros a souvent été étudié. Toutes s'appuient sur des méthodologies interdisciplinaires et représentent une méthodologie variée. Elles s'organisent selon trois sections discutées ci-dessous.

Des héros hors normes : des marginaux essentiels

Au XIX[e] siècle, l'Europe centrale est un terreau fertile aux héros (aux sens épique et diégétique) dont la centralité discursive ne coïncide pas avec la sphère du pouvoir. Ils deviennent des figures transgressives porteuses de normes alternatives à celles promues par les pouvoirs en place. Aussi le héros romantique côtoie-t-il la marginalité. L'impact des guerres napoléoniennes et les constructions des identités nationales ouvrent la voie à l'exaltation du génie national, qui ne demande qu'à s'incarner dans de grands personnages. Le héros est titulaire, il vaut pour l'identité qu'il fonde sur les vertus collectives qu'il illustre. Il n'est pas anodin que le protagoniste des *Brigands*, Karl Moor, qui se rêve en héros, apparaisse sur la scène tenant *La Vie des hommes illustres* de Plutarque, même si chez Schiller, le héros est aussi un héritier des réflexions kantiennes sur le génie : un être capable de créer de nouvelles normes sans plier devant celles qui existent – ce qui chez Karl cautionne sa vie de hors-la-loi. Cette affinité du héros avec la marge est une façon de promouvoir des groupes qui jusqu'alors étaient exclus de l'espace politique comme de l'espace littéraire[16]. Un universalisme

16. À ceci près toutefois que la notion de héros était entrée en crise dans l'espace littéraire et intellectuel occidental, déjà sous la plume de Cervantès, de Shakespeare et de Machiavel, très critiques de la violence héroïque, mais plus encore pendant les Lumières (par exemple chez Voltaire). Cette crise explique sans doute l'irruption des antihéros dans la littérature, en particulier dans le roman picaresque. Il n'est pas anodin que Shakespeare et Cervantès aient été remis au centre du canon littéraire européen par les romantiques.

inclusif certainement engendré par la diffusion des idées révolutionnaires, dont les droits de l'homme et du citoyen.

Les trois premières contributions de ce volume s'attachent ainsi à des héros qui sortent des normes acceptées de leur société et entrent pourtant dans les panthéons héroïques nationaux : le hors-la-loi dans la mythologie uscoque (D. Baric), la femme et le juif en héros des insurrections polonaises (K. Pabijanek) et l'homosexuel dans le panthéon national tchèque (X. Galmiche). Dans ces trois études de cas qui présentent toutes des héros du XIX[e] siècle, on voit comment le hors-norme devient exemplaire, témoin d'un espace dont les populations ne sont pas détentrices du pouvoir et s'efforcent d'engendrer leurs propres valeurs contre Vienne, Saint-Pétersbourg ou Berlin. Le héros marginal n'est donc pas un oxymore, mais un pléonasme en cela qu'il est le dépositaire des aspirations de groupes enfermés dans l'altérité, la minorité, la soumission[17]. Ces « marginaux essentiels[18] » confirment les valeurs collectives aux dépens de celles des marges dont ils viennent, ainsi que le souligne K. Pabijanek dans le cas d'Emilia Platter, héroïsée parce que vierge, et de Josef Berelowicz, dont la judéité est devenue invisible. Ce ne sont donc pas les normes du national ou du dominant que ces figures transgressent, mais celles de leurs origines et des rôles traditionnels assignés à leurs origines. C'est en dépit de leur condition (sociale, religieuse, genrée), sinon aux dépens de celle-ci, qu'ils s'efforcent de prendre place dans le panthéon national, ce qui est en théorie permis par le projet commun d'émancipation.

Culte des héros et mobilisations politiques

La deuxième section de notre volume présente quatre études de cas contrastées dans le contexte de l'entre-deux-guerres et de l'indépendance étatique des pays centre-européens, alors que le culte des

17. Sur les enjeux des héros marginaux en Europe centrale, on renvoie au volume co-dirigé par Delphine Bechtel et Xavier Galmiche, *Figures du marginal dans les littératures centre-européennes* (2003), en particulier à la préface qui fait aussi le point sur l'ouvrage classique de Hans Mayer, *Les Marginaux* (1994).

18. Expression que nous empruntons à Xavier Galmiche (2011).

héros devient un outil indispensable de la légitimation des nouveaux régimes. Les quatre auteurs empruntent ici des méthodologies variées : à la lumière de l'anthropologie du récit telle que pratiquée par Joseph Campbell, Michel Masłowski analyse les éléments du culte héroïque du maréchal Piłsudski, figure ambivalente du pouvoir, et met en lumière la façon dont celui-ci a réactivé les mythes romantiques de la nation et du héros à son service. Balázs Sipos et Andrea Pető s'intéressent tous deux aux mobilisations des femmes en Hongrie au croisement des études de genre et des études des médias. En examinant principalement la grande presse, le premier se concentre sur la Première Guerre mondiale – qui remodèle les significations de l'héroïsme – puis sur l'installation du régime contre-révolutionnaire (dit régime Horthy, 1920-1944). Pendant le conflit mondial, la femme n'est plus invitée à transgresser les lois du genre en prenant part aux combats, mais à s'inscrire dans l'héroïsme ordinaire du *care* tout dévolu à l'homme. Par la suite, l'héroïne contre-révolutionnaire que prône le régime conservateur et « chrétien » de Horthy trouve sa légitimité dans la guerre fantasmée entre la foi chrétienne et ses ennemis. Andrea Pető s'intéresse quant à elle aux apories du modèle héroïque féminin proposé par l'idéologie croix-fléchée en Hongrie aux femmes qui adhérèrent à ce parti nazi hongrois pendant les années 1930-1940. Sa comparaison avec le cas de la Phalange espagnole permet de jauger les similitudes et les différences entre deux politiques d'héroïsation féminine de l'extrême droite européenne, à une époque où celle-ci se fonde sur la violence et le désir de se démarquer du conservatisme dominant. Enfin, l'article de Gerben Zaagsma offre une étude de cas transnationale à travers le culte développé dans les milieux juifs communistes du militant radical Naftali Botwin, dont l'assassinat politique, interprété en fonction des affiliations idéologiques, servit de modèle héroïque sacrificiel pour les communistes yiddishophones et devint un symbole pour eux de l'engagement révolutionnaire armé lors de la guerre civile d'Espagne.

Autohéroïsations et alternatives

Notre dernière section s'intéresse à la tension qui se manifeste dans certains groupes en quête de légitimité sociale et politique entre l'adhésion aux normes existantes et le désir de créer leurs normes propres. Les études d'Eszter Balázs et de Mateusz Chmurski s'intéressent ainsi au héros moderne selon Walter Benjamin, lecteur de Baudelaire : l'artiste. La première, qui se penche sur la pratique des duels chez les écrivains du modernisme hongrois réunis autour de la revue *Occident*, rappelle en effet l'analyse benjaminienne du duel dans l'œuvre de Baudelaire (Benjamin, 1979, voir pp. 99-120). Mais si chez ce dernier, le poète moderne se fait lutteur en portant aux nues l'héroïsme du quotidien, les écrivains modernistes cèdent à la tentation de l'autohéroïsation au nom des (anti-)valeurs qu'ils souhaitent apporter au monde. Mateusz Chmurski scrute les écrits diaristiques de trois écrivains de l'autre modernisme européen, un Tchèque, un Hongrois et un Polonais, qui transgressent les normes littéraires, médicales et sociales de leur temps et cherchent une voie (une voix) alternative à travers des jeux d'auto-stylisation. Au cœur de l'étude de Dietlind Hüchtker, on retrouve un paradoxe similaire à celui évoqué par Eszter Balázs sur la pratique paradoxale du duel chez des écrivains hongrois – alors que celle-ci tombe en désuétude et que la revue-même qui les réunit défend des valeurs méritocratiques et libérales. Dans sa contribution, l'auteure examine, à l'appui de leurs écrits (politiques, littéraires, épistolaires), les stratégies rhétoriques relatives à l'héroïsme féminin auxquelles recoururent trois femmes originaires de Galicie – une Polonaise, une Ukrainienne et une Juive – toutes trois engagées à la tête de trois mouvements de masse distincts (agrarien, féministe, sioniste). En effet, comme Dietlind Hüchtker le montre, le portrait qu'elles dressèrent de l'héroïne comme victime sacrificielle permettait de remettre la femme au centre des récits.

Bibliographie

Allison Scott T., Goethals George R. & Kramer Roderick M., 2017, *Handbook of Heroism and Heroic Leadership*, New York-London : Routledge.

Amacher Korine & Heller Leonid (dir.), 2010, *Le Retour des héros. La reconstitution des mythologies nationales à l'heure du postcommunisme*, Louvain-la-Neuve : Academia-Bruylant.

Apor Péter, 2005, « Une communauté ordinaire. La naissance du Panthéon du mouvement ouvrier à Budapest », *La Nouvelle Alternative*, n° 66-67, pp. 95-113.

Balázs Eszter, Sipos Balázs & Madarász Anita M. , 2018, « Gendered War Heroism and Heroisation During the 20th Century », *ME.dok*, Kolozsvár (Cluj-Napoca), n° 3, pp. 27-52.

Bechtel Delphine & Galmiche Xavier (dir.), 2003, *Figures du marginal dans les littératures centre-européennes*, Cultures d'Europe centrale, n° 1.

Benjamin Walter, 1979, *Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, tr. fr. Jean Lacoste, Paris : Payot.

Berenson Edward & Giloi Eva dir. (2010), *Constructing Charisma. Celebrity, Fame, and Power in Nineteenth-Century Europe*, New York-Oxford : Berghahn Books.

Campbell Joseph, 2008, *The Hero With a Thousand Faces*, Novato, California : New World Library, 3e éd.

Carlyle Thomas, 1998 [1841], *Les Héros*, tr. fr. François Rosso, Paris : Maisonneuve & Larose : Édition des Deux Mondes.

Centlivres Pierre, Fabre Daniel & Zonabend Françoise, 1999, *La Fabrique des héros*, Paris : Maison des sciences de l'Homme.

Dabrowski Patrice, 2004, *Commemorations and the shaping of modern Poland*, Bloomington : Indiana University Press.

Datta Venita, 2001, *Heroes and Legends of the Fin-de-Siècle France. Gender, Politics and National Identity*, Cambridge : Cambridge University Press.

Delaperrière Maria, Lory Bernard & Marès Antoine, 2005, *Europe médiane. Aux sources des identités nationales*, Paris : Institut d'études slaves.

Delsol Chantal, Maslowski Michel & Nowicki Joanna (dir..), 2002, *Mythes et symboles politiques en Europe centrale*, Paris : Presses Universitaires de France.

Dumitriu Diana-Luiza, 2018, « Media Construction of Sport Celebrities as National Heroes », *Revista Română de Comunicare şi Relaţii Publice*, n° 2, pp. 21-33.

Elias Norbert, 2017, *Les Allemands : luttes de pouvoir et développement de l'habitus aux XIX^e^ et XX^e^ siècles*, tr. fr. Marc de Launay, préface de Roger Chartier, Paris : Seuil.

Forth Christopher E., 2004, *The Dreyfus Affair and the Crisis of Manhood*, Baltimore : The Johns Hopkins University Press.

Forth Christopher E., 2008, *Masculinity in the Modern West. Gender, Civilization and the Body*, New York-Basingstoke : Palgrave MacMillan.

Galmiche Xavier, 2011, « *Váchal Josef, L'*Orbis pictus *ou* Compléments au Monde en images *de Jan Amos Komenský,* tr. et présentation d'Étienne Cornevin », *Revue des études slaves*, t. 82, fasc. 1, p. 148.

Hajdu Tibor, 2003, « A hadkötelezettség és a haza védelmének eszménye: a soknemzetiségű monarchiában » [Le service militaire et l'idéal de la défense de la patrie : dans la monarchie multinationale], *Hadtörténeti Közlemények*, n° 1, pp. 3-12.

Horváth Sándor, 2002, « Der Ungarische Stachanow: Imre Muszka », *in* Rainer Gries and Silke Satjukow (dir.), *Sozialistische Helden. Eine Kulturgeschichte von Propagandafiguren in Osteuropa und der DDR*, Berlin : Links, pp. 345–358.

Hroch Miroslav, 2007, « National Romanticism », *in* Balázs Trencsényi & Michal Kopeček (dir.), *Discourses of Collective Identity in Central and Southeast Europe (1770-1945). Texts and Commentaries*, vol. II, *National Romanticism. The Formation of National Movements*, Budapest-New York : CEU Press, pp. 4-18.

Jókai Mór, 1993, *Le Nouveau Seigneur*, tr. fr. Antal Radvanszky, Paris : Phébus.

Loriga Sabina, 2010, *Le Petit X. De la biographie à l'histoire*, Paris : Seuil.

Mayer Hans, 1994, *Les Marginaux. Femmes, Juifs et homosexuels dans la littérature européenne*, tr. Laurent Muhleisen, Maurice Jacob & Pierre Fanchini, Paris : Albin Michel.

Mosse George, 1997, *L'Image de l'homme : l'invention de la virilité moderne*, tr. fr. Michèle Hechter, Paris : Abbeville.

Nye Robert A., 1998, *Masculinity and Male Codes of Honor in Modern France*, Berkeley : University of California Press.

Plamper Jan, 2012, *The Stalin Cult: A Study in the Alchemy of Power*, New Haven : Yale University Press.

Povedák István, 2014, *Heroes and Celebrities in Central and Eastern Europe*, Szeged : MTA-SZTE Vallási Kultúrakutató Csoport SZTE BTK Néprajzi és Kulturális Antropológiai Tanszék.

Royer Clara & James Petra, 2013, *Sans faucille ni marteau. Ruptures et retours dans les littératures européennes post-communistes*, Bruxelles : Peter Lang.

Schorske Carl, 1983, *Vienne, fin de siècle : politique et culture*, tr. fr. Yves Thoraval, Paris : Seuil.

Siatkowska-Callebat Kinga, 2019, « La transgression comme norme ? Relecture(s) d'un texte canonique de la culture polonaise à la fin du XX^e^ et au début du XXI^e^ siècle », *in* Clara Royer, dir., « Normes et transgressions dans la littérature polonaise », *Revue d'études slaves*, t. XC, fasc. 4, pp. 579-592.

Stauter-Halsted Keely, 2001, *The Nation in the Village. The Genesis of Peasant National Identity in Austrian Poland, 1848-1914*, Ithaca-London : Cornell University Press.

Talabér Andrea, 2014, « Medieval Saints and Martyrs as Communist Villains and Heroes: National Days in Czechoslovakia and Hungary during Communism », *History of Communism in Europe*, n° 5, pp. 168-192.

Tison Stéphane, 2019, « Commemoration, Cult of the Fallen », *in* Ute Daniel, Peter Gatrell, Oliver Janz *et alii*, *1914-1918-online. International Encyclopedia of the First World War*, Berlin : Freie Universität ; https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/commemoration_cult_of_the_fallen" \h [dernière consultation le 28.12.19].

Trencsényi Balázs & Kopeček Michal (dir.), 2007, *Discourses of Collective Identity in Central and Southeast Europe (1770-1945). Texts and Commentaries*, vol. II, *National Romanticism. The Formation of National Movements*, Budapest-New York : CEU Press.

Varga Bálint, 2017, « My hero, your enemy. Competing national memory cultures and symbolic politics in Central Europe », *in* Marcin Moskalewicz & Wojciech Przybylski (dir.), *Understanding Central Europe*, New York : Routledge, pp. 156-162.

Vörös Boldizsár, 2014, *Történelemhamisítás* és *politikai propaganda. Illés* Béla *elmeszüleményei a magyar szabadságküzdelmek orosz támogatásáról* [Falsification de l'histoire et propagande politique. Les inven-

tions de Béla Illés sur le soutien russe aux combats pour la liberté des Hongrois], Budapest : MTA-TTI.

Winter Jay, 1995, *Sites of Memory, Sites of Mourning: The Great War in European Cultural History*, Cambridge : Cambridge University Press.

Des héros hors-normes : La canonisation des marginaux

& Études Travaux 2019

Les uscoques, héros au grand cœur ou antihéros cardiophages ?

Du héros collectif à Zora la Rousse

Daniel Baric

Eur'Orbem, Cultures et Sociétés d'Europe orientale, balkanique et médiane
(UMR 8224, CNRS/Sorbonne Université)

Études et travaux d'Eur'ORBEM, décembre 2019, pp. 23-52

Durant les dernières décennies du XIXe siècle, dans le contexte d'un mécontentement grandissant face aux conséquences du dualisme austro-hongrois instauré par le Compromis de 1867 et du Compromis hungaro-croate signé l'année suivante[1], s'est développé en Croatie un imaginaire lié aux uscoques, ces pirates des côtes adriatiques qui aux XVIe et XVIIe siècles semèrent la terreur autant chez les Ottomans que chez les Vénitiens, depuis leur forteresse de Senj sise sur les hauteurs dominant le littoral montagneux[2]. Après avoir tiré avantage de leurs services contre les puissances ennemies du moment, les Habsbourg les contraignirent par la force à quitter les lieux et les dispersèrent lorsqu'ils ne furent plus considérés comme des alliés utiles, mais une menace dans la recherche d'un nouvel équilibre avec les États voisins. Ce n'est que près de deux siècles après les événements que l'écrivain August Šenoa (1838-1881) en fit les héros collectifs d'un soulèvement croate contre le pouvoir dans son récit historique *Prends garde à la main de Senj* (*Čuvaj se senjske ruke*) paru en 1876[3].

1. Sur ce dernier point, voir Daniel Baric (2012).

2. Le terme « uscoque » est attesté dans les textes français anciens et repris dans l'historiographie contemporaine de langue française. Étymologiquement, « uskok » désigne en croate et en serbe une personne qui a quitté le territoire passé sous domination ottomane pour, littéralement, « faire le saut » en territoire chrétien et continuer la lutte contre les Ottomans, principalement sur mer. Le mot « uscoque » est proche de l'italien *uscocchi* (vocable en usage dans les sources contemporaines en latin) ; la désignation en allemand (*Uskoken*), hongrois (*uszkokok*) et anglais (*uskoks*) est proche du mot originel en croate et serbe (*uskok, uskoci* au pluriel). On observe dans les textes français et italiens une incertitude sur l'emploi de la majuscule ou de la minuscule, qui témoigne d'une perception floue de ce groupe, soit comme d'un ensemble homogène, voire d'une entité ethnique, soit comme la désignation d'un groupe constitué par son déplacement géographique et le rapport conflictuel avec les Ottomans. Voir les précisions philologiques de Catherine Wendy Bracewell : « These refugees were known by various names: *prebjezi*, Vlachs, uskoks. Although at first used generally as a term for refugees (the word itself derives from the Croatian verb *uskočiti:* to jump in), in time the term « uskok » came to be applied especially to those whose settled in Senj as border irregulars, and was eventually extended to all citizens of Senj (although they themselves rarely used the word). » (Bracewell, 1992, p. 3).

3. *Čuvaj se senjske ruke* parut d'abord dans le journal littéraire *Vijenac* [La Guirlande de fleurs] en 1875, puis en volume en 1876, avec le sous-titre générique « nouvelle historique » [*historička pripovijest*].

Alors que la recherche historique sur ces pirates n'a cessé de se développer dans toute l'Europe, méditerranéenne et centrale, leur appropriation par des narrations littéraires s'est faite selon des lignes de démarcation linguistiques assez étanches, héritées d'une historiographie contradictoire. S'ils sont vilipendés par les historiens vénitiens contemporains des événements, les uscoques ont acquis des traits héroïques dans l'espace sud-slave, conférés par leur résistance face à un ordre dépeint comme injuste, par leur force physique, leur intelligence et leur altruisme. Ils ont aussi trouvé place en 1838 sous la plume de George Sand dans une évocation ambiguë face à leurs souffrances et leur cruauté (Lorenzi, 2015). L'écrivain italien Gabriele D'Annunzio (1863-1938) s'en réclama quant à lui ouvertement en 1919. Dans l'entre-deux-guerres, un écrivain allemand découvrit Senj et pensa y retrouver sous les traits d'une bande d'enfants frondeurs les dignes héritiers de ces résistants. Kurt Held publia en 1941 « Zora la Rousse » [*Die rote Zora*][4], dont le personnage central devint dans les pays de langue allemande l'une des héroïnes les plus connues des romans pour enfants, sans que ce succès transforme pour autant Zora en héroïne dans son pays d'origine.

Héros incarnant par leurs actes une virilité transgressive, perçue tout d'abord comme le reflet d'aspirations collectives, les uscoques ont inspiré la création d'une figure d'adolescente rebelle au milieu du XXe siècle. Au-delà de cette mutation, les histoires parallèles produites par les historiens et les écrivains de ce même groupe d'individus reprennent un héritage qui est l'image inversée de celle d'un héros positif. Les actes de bravoure peuvent aussi bien apparaître comme les preuves d'un manque de manières civilisées, voire d'humanité, suivant l'interprétation qui leur est donnée. La représentation de leurs faits d'armes évolue, alors que reste pendante la question de la nature, voire de l'existence de leur héroïsme. L'héroïsme des uscoques n'est en rien une évidence : il demande à chaque fois à être mis en scène et expliqué en tant que tel, au risque de faire basculer leur geste dans la représentation de la barbarie d'une abominable inhumanité.

4. Le titre de la publication originale de 1941 est *Die rote Zora und ihre Bande* (Held, 1941).

Essais de définition à travers une mémoire des lieux : la ville de Senj et son château

La figure de l'uscoque a donné lieu à de multiples élaborations à travers des modalités présentes dans plusieurs espaces culturels, sud-slave, italien et germanophone, avec des ramifications magyarophones. C'est autour d'un centre réel, géographiquement bien défini, que convergent ces représentations : la côte orientale de l'Adriatique, la ville de Senj, et plus précisément le château fort de Nehaj, qui a servi de point de ralliement à une population qui avait fui l'Empire ottoman. La manière dont le repaire des uscoques a été évoqué dans les guides de voyage donne à percevoir cette multiplicité des appréhensions. Une description de 1907 fait état de « la ville [de Senj qui] donne une impression morne et désagréable. (…) De là partaient les uscoques jadis redoutés (turbulents éléments ayant profité d'une occasion pour fuir l'arrière-pays devant l'invasion ottomane) sur leurs navires rapides et légers pour leurs rapines et pillages » (*Illustrierter Führer durch Dalmatien*…, 1907, p. 109)[5]. Le guide Baedeker de 1912 leur accorde davantage d'intérêt :

> *Les Uscoques étaient une tribu d'origine slave […]. Cette peuplade belliqueuse occupe une place considérable dans les traditions de l'Adriatique, et nous rencontrerons souvent leur nom et les traces déplorables de leurs visites pendant notre voyage en Dalmatie. Non seulement les petits ports du littoral tremblèrent devant la fureur rapace et sans pitié de ces corsaires, aussi de grandes villes fortes comme Sebenico [Šibenik], Scardona [Skradin], Raguse [Dubrovnik] même furent dévastées ; les Uscoques faisaient la terreur des Turcs, et la Reine de l'Adriatique, l'orgueilleuse Venise, et l'Empereur se réunirent pendant longtemps en vains efforts, avant de les chasser définitivement de leurs repaires inaccessibles et de mettre fin à ce brigandage effronté*[6].
>
> *La Dalmatie*…, 1912, p. 62, note 1.

5. Sauf mention contraire, les traductions sont de l'auteur de l'article.

6. L'évocation de la population slave à l'origine des désordres donne lieu ici à un petit développement qui met en garde contre une vision purement nationale de ce groupe : « Il paraît que le métier de pirate, très lucratif du reste, plaisait aussi aux gentilshommes de cette époque et l'on raconte que, parmi les membres d'une bande d'Uscoques, que les Vénitiens avaient pris et condamnées à mort, en 1618, il y avait neuf Anglais, dont cinq gentilshommes – et l'un de ces derniers appartenait à une des grandes familles de la Grande-Bretagne ».

Quant à leur ville de Zengg[7], elle est décrite comme une cité « pittoresque, mais peu hospitalière », qui compte deux hôtels à recommander, le *Zagreb* et le *Nehai*, d'après le nom du château fort que gardaient les uscoques (*ibid.*, p. 66). Le ton nettement dépréciatif à l'égard des uscoques dans ce guide, traduction française d'une édition austro-allemande, met l'accent sur leur sauvagerie, qui semble se refléter dans le paysage, mais qui de ce fait confère un certain piquant à une exploration touristique des environs :

> *La Bora ravage ces côtes comme nulle part ailleurs. Favorisée par sa position, Zengg était, au Moyen Âge et plus tard, le repaire inabordable des pirates ; c'est à Zengg que les uscoques redoutés se réfugièrent après leurs attaques effrontées ; c'est ici qu'ils équipaient leurs voiliers rapides, qui faisaient la terreur de l'Adriatique, avant de se livrer au métier de pilleur. Zengg forme le point de départ d'une excursion qui a pour but les lacs de Plitvica, peut-être la contrée plus sauvagement romantique de tout le littoral autrichien.*
>
> *Ibid.*

Un guide ultérieur de l'éditeur Baedeker signale toujours l'hôtel *Nehaj*, mais également l'*Uskok*. Le second hôtel de la ville porte le nom de cette population qui occupe une place centrale dans la mémoire locale, alors que la ville fait désormais partie du Royaume de Yougoslavie. Dans une tonalité nettement plus descriptive et informative, les uscoques sont définis comme des « Serbes et Bosniaques installés à Senj au début du XVI[e] siècle, fuyant les Turcs et qui menèrent à partir de là des combats acharnés contre Venise et les Turcs. Après la Paix de Madrid entre l'archiduc Ferdinand de Styrie et Venise (1617) les uscoques furent désarmés et transférés en Croatie continentale. (…) Au-dessus du port, le château fort de Nehaj (XVI[e] siècle), offre une belle vue » (*Dalmatien und die Adria*…, 1929, p. 160-161). L'entre-deux-guerres semble marquer un infléchissement dans la manière de regarder cette population, qu'il ne s'agit désormais plus de condamner. Il apparaît que les uscoques sont longtemps restés des héros uniquement aux yeux de la population locale, alors qu'ils ont été perçus par les étrangers comme des fauteurs de troubles peu sympathiques. Il y aurait donc eu, localement et dans le cadre national croate et serbe,

7. Dénomination allemande de Senj, Segna en italien.

création de héros, qui n'aurait pas son équivalent au-delà des frontières linguistiques. Depuis l'évocation des uscoques en héros dans la poésie populaire sud-slave aux réappropriations les plus récentes, des formes d'empathie ont pourtant existé dans le monde italien et germanophone, dans des contextes particuliers, où l'héroïsme uscoque acquérait de nouveaux traits.

Naissance de héros à travers la poésie populaire

Le temps des uscoques débute à la chute aux mains des Ottomans en 1537 de la forteresse de Klis en Dalmatie centrale, dans les environs immédiats du port de Split, qui entraîne la fuite des populations assiégées, en particulier des hommes en armes, vers la ville de Senj, située plus au nord sur le littoral adriatique[8]. Le terme uscoque est utilisé par leur premier historien, Minuccio Minucci (1551-1604)[9]. Le traité de paix ratifié à Madrid en 1617 met un terme à la présence des uscoques à Senj, lorsque les puissances européennes (Autriche, Venise, mais aussi la France et l'Espagne) décident de les déloger de leur place forte maritime, d'y installer une garnison autrichienne et de procéder à l'anéantissement de leur flotte, en brûlant leurs navires.

Comment a perduré le souvenir de cette réalité historique parmi la population locale ? La persistance du souvenir des uscoques comme modèles héroïques s'explique tout d'abord par l'élaboration d'un corpus de chants populaires qui les met en scène. Évoqués dans des poèmes transmis oralement depuis le XVIII^e^ siècle, ils ont fait l'objet depuis le début du XIX^e^ siècle d'entreprises de collecte et d'édition, qui apparaissent depuis lors dans des anthologies et des morceaux choisis qui sont repris dans les livres scolaires et assurent de la sorte une large diffusion dans toutes les couches de la société.

8. L'essentiel du chapitre XXX de l'*Histoire de la République de Venise* de Pierre Daru, réédition Paris, Robert Laffont, collection Bouquins, est consacré à la « Guerre des Uscoques » et reprend leur histoire, en se fondant sur les historiens italiens contemporains des faits que furent Minuccio Minucci et Paolo Sarpi (Daru, 2004 [1853], p. 964-981).

9. On le trouve en effet dans son livre imprimé en 1606 (Minuccio Minucci, [1606]).

Dans les chants populaires, la construction du personnage de l'uscoque passe par une connivence avec l'auditeur, et au fil du temps, de plus en plus avec le lecteur, à mesure que disparaît le premier mode de transmission majoritairement oral, au plus tard au milieu du XX^e^ siècle. Elle repose sur une narration qui suit un schéma relativement constant : soulèvement du pauvre et du mal armé contre une puissance politique majeure, qui aboutit à une revanche au moins morale du plus faible. Le schéma narratif part d'une révolte (contre une exploitation implicitement injuste, qui n'est pas rappelée), accompagnée de faits d'armes qui reposent sur une ingéniosité mise au service d'un exploit guerrier. En fin de compte, l'élimination des uscoques signe bien la victoire du plus fort, mais elle s'accompagne de la transmission du flambeau de la résistance, tel semble être le message sous-jacent de ces poèmes épiques[10]. Si des perceptions discordantes de leurs menées apparaissent dans l'historiographie, dans les chants populaires en revanche, la définition des uscoques par le terme de héros (*junak*) est très systématique (Šmitran, 2008, p. 2). Sans doute faut-il se représenter l'apparition concrète de ces uscoques au sein de la société adriatique aux confins austro-vénéto-ottomans avec les émotions qu'ils suscitaient : tout d'abord la peur, née de la perception d'une force physique redoutable (Bracewell, 1992, chapitre conclusif). Leur habit les distinguait, comme le montrent les gravures qui se plaisent à reproduire leurs airs farouches et leurs armes, dont ils savaient fort bien se servir[11]. Tout ceci a pu donner matière à la création d'une image amplifiée, à la fois dans l'expression de la force et de la cruauté.

L'histoire littéraire ne cerne pas précisément la chronologie de la création des chants à la gloire des uscoques, même s'il est possible d'en reconstituer les jalons essentiels. Le point de départ est

10. Voir notamment l'édition croate la plus courante sous la direction de Anđelko Mijatović (1995 [1983]).

11. L'iconographie de l'époque rend compte de l'étonnement des contemporains face à des hommes dont le mode de vie et la manière d'être détonnaient à la fois par rapport au monde urbain et rural. Cf. la gravure représentant la mutilation du corps de l'envoyé impérial Rabatta dans *Die neueröffnete ottomanische Pforte,* Augsburg, 1694 (Bracewell, 1992, p. 248).

localisé, plusieurs décennies après les événements, dans l'arrière-pays dalmate, région d'où sont parties ces populations. Ces récits héroïques ont dû se transmettre oralement au sein de ces communautés, tant qu'était pratiqué le chant cadencé, en vers invariablement décasyllabiques, au son de la guzla, l'instrument traditionnel à une corde, jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale (Mimica, 1988, p. 33-42)[12]. Parallèlement, certains de ces chants furent publiés dès le XVIII[e] siècle par Andrija Kačić Miošić (1704-1760) (*Razgovor ugodni naroda slovinskoga* [Agréable propos du peuple slave], Venise, 1756), au XIX[e] siècle par Vuk Karadžić (1787-1864)[13]. Il s'agit d'un corpus de 150 chants environ, dont chacun forme une unité qui ne constitue pas un opus unique dont la continuité aurait été perdue ; les incohérences narratives sont nombreuses si l'on cherche à prendre le récit comme le déroulement continu d'actions : « Le lecteur doit accepter que dans ce livre les héros meurent deux fois et autres incongruités du même genre »[14].

Les histoires de la littérature croate et serbe mettent l'accent sur le groupe comme facteur essentiel et structurant de la vie des uscoques et de la transmission de leur image. Ils portent des noms qui les identifient, mais ils sont de fait interchangeables. Il n'est « pas étonnant que chez ces héros le caractère personnel soit si peu exprimé. Ils se ressemblent tous comme des frères, tous sont également courageux et endurants, tous aussi affamés de biens turcs et de femmes turques, tous ennemis acharnés des Turcs »[15]. Ce sont les actes collectifs, non le patronyme, qui définissent les uscoques comme héros de l'épopée. Il ne s'agit pas d'images historiquement exactes, mais poétiques, ce en quoi elles rendent compte de l'impression qu'ils firent dans la population. Transmis de génération en génération « ce sont là des échos poétiques lointains des temps anciens » (Ostojić, 1911, p. 167).

12. La première période de création se situerait entre 1750 et 1800. La datation a été établie par Asmus Soerensen à la fin du XIX[e] siècle (Soerensen, 1895).

13. Voir les développements historiques de Tihomir Ostojić à la suite de son anthologie (Ostojić, 1911, p. 151-171).

14. *Ibid.*, p. 173.

15. *Ibid.*, p. 167.

Les personnages du cycle sont entrés à la fois dans le canon littéraire croate, serbe et bosniaque, parallèlement à la création d'institutions culturelles spécifiques qui ont édité de manière systématique ce matériau, non sans mettre l'accent sur les spécificités d'une vision particulière, liée à une identité confessionnelle. En Croatie, la société littéraire *Matica hrvatska* a édité le cycle[16], en Serbie c'est la *Matica srpska* en 1911, à la suite du recueil sur les chants du Kosovo, dans la série des « Livres populaires » (*Knjige za narod*)[17]. En Bosnie-Herzégovine sous administration austro-hongroise, le conseiller auprès du Musée provincial de Sarajevo Kosta Hörmann publie une anthologie de chants épiques populaires en deux volumes, en 1888-1889, centrée sur le point de vue des Bosniaques de confession musulmane[18].

Selon les auteurs et les contextes culturels et politiques, une place plus ou moins grande est accordée aux chansons héroïques musulmanes, qui ressemblent par le contenu, la langue, le rythme et la structure aux poèmes consacrés aux uscoques, à la différence près que l'histoire est narrée du point de vue des ennemis des uscoques, et que l'instrument de musique qui accompagne le barde, la *tambura*, est à deux cordes. Centrés sur les relations avec les uscoques, mais sans leur accorder la prééminence dans la justesse de la cause défendue, les chants nés en territoire ottoman dans les provinces limitrophes de l'Autriche et de la République de Venise vantent les mérites des défenseurs de l'Islam et ne peuvent être comptés *stricto sensu* au nombre des pièces du répertoire uscoque. La canonisation des textes

16. Plusieurs éditions furent publiées à Zagreb : celle de Radoslav Lopašić, en 1885 puis en 1896 (Lopašić, 1885 ; 1896).

17. Ostojić explique qu'il a exclusivement puisé pour la constitution de son anthologie de chants uscoques dans les publications de V. Karadžić qui mettent l'accent sur la culture serbe (Ostojić, 1911), sans vouloir prendre en considération ceux qui sont présents dans d'autres recueils, publiés notamment dans la revue de Sarajevo *Bosanska Vila* [La Fée de la Bosnie].

18. Il a été réédité, en 1996, sous le titre modifié *Narodne pjesme Bošnjaka u Bosni i Hercegovini* [Chants populaires des Bosniaques en Bosnie-Herzégovine]. L'adjectif *bošnjak* s'entend depuis l'indépendance de la Bosnie-Herzégovine comme synonyme de « musulman de Bosnie » (Hörmann, 1996).

s'est faite dès le départ selon un critère clairement confessionnel, qui correspondait aussi à la manière de traiter la thématique uscoque : « Le patriotisme local bosniaque et le fanatisme musulman y sont très développés. Il y est dit avec fierté "Sans Bosniaques, il n'y a point de héros" (Brez Bošnjaka ne ima junaka) » note l'éditeur d'une anthologie serbe (Ostojić, 1911, pp. 170-171). Dans les chants bosniaques, les uscoques de Senj de fait n'ont pas le dessus. Ce sont les musulmans qui par la ruse savent s'imposer face à tel héros uscoque, à l'instar de Ivo de Senj (Ivo Senjanin), qui a voulu s'emparer de la belle Lejla Blažević (Hörmann, 1996, pp. 613-627).

Les chants uscoques donnent pourtant à entendre la voix des Bosniaques. Tel pacha qui entend l'éloge de deux uscoques dit :

Što mi hvališ kaurske junake ?	Pourquoi me fais-tu l'éloge de ces héros giaours ?
Ako bog da i srića junačka,	Si Dieu et la fortune des héros le veulent bien,
Obama ću odsicati glavu !	Je leur couperai la tête à tous deux !

Mijatović, 1995, p. 160.

Le terme de héros peut donc bien être attribué à l'autre, l'ennemi venu par-delà les frontières politiques et confessionnelles, mais le véritable héroïsme se montre pour un chant uscoque dans la défense du camp chrétien, quand bien même l'origine de certains uscoques laisse entendre par un patronyme oriental qu'il s'agit d'un musulman venu en terre chrétienne et converti, à l'instar d'Ali l'Albanais, d'un Murad ou d'un Guli-Baba (Bracewell, 1992, p. 73-74).

À l'intérieur du camp chrétien aussi, des différences se font entendre quant à l'origine et la portée de l'action des uscoques. Des manières d'être serbe ou croate se définissent à partir d'un corpus en voie d'édition et de canonisation au tournant du XX^e siècle.

Dans l'histoire littéraire serbe, les uscoques sont des individus qui ont fui les terres serbes et, une fois accueillis par les pouvoirs autrichien et vénitien, ont pu rassembler autour d'eux d'autres sujets, notamment venus de Senj, pour combattre les Ottomans.

> *Dans ces combats sans pitié, au long cours, lutte sans merci jusqu'à la mort, sont nées les chansons héroïques. Comment aurait-il pu en être autrement ? Tant d'exemples d'héroïsme et de sacrifice, de confiante camaraderie, d'endurance et ma foi aussi de malice et d'astuces de haïdouk [combattant des Ottomans] auraient-ils pu sombrer dans l'oubli sans laisser de traces ? […] À travers ces chansons coule beaucoup de sang. Dans les vies avec lesquelles nous faisons connaissance ici il y a beaucoup d'adversité, de cruauté, et même de sauvagerie. Mais il y a dans l'uscoque serbe de belles qualités : de l'héroïsme, du courage impavide et de l'esprit chevaleresque ; il y avait souvent dans ces cœurs éprouvés de la douceur aussi et de la grandeur d'âme. C'étaient des êtres impitoyables, comme seule la difficile vie à la guerre pouvait les créer : dur destin du peuple serbe.*
>
> Ostojić, 1911, pp. 3-5

Parallèlement, l'historiographie croate place le rôle des uscoques dans une suite d'événements qui forgent une nation en armes : « Dans la tradition populaire, la trace la plus étincelante nous a été laissée par les événements tumultueux du XV^e au XVII^e siècle, lorsque le peuple croate s'est énergiquement défendu sur le rempart de la chrétienté contre l'invasion ottomane, avant de l'arrêter glorieusement. Il s'agit là des temps héroïques croates » (Jelić, 1904, p. 239).

Relater les péripéties des luttes des uscoques revient à préparer la leçon morale à en tirer. Cette tendance est perceptible dans l'entre-deux-guerres[19] et vingt ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, lorsque l'historien de la culture croate Zvane Črnja affirme que « la chronique de l'héroïsme des uscoques sur mer force l'admiration, il ne s'agissait pourtant pas de décennies romantiques, de courses à la voile et à la rame sur les flots bleus, mais d'épisodes historiques très embrouillés et incertains, lorsque les consciences humaines les plus solides pouvaient être mises à l'épreuve » (Črnja, 1964). Ces épreuves permirent précisément aux yeux de l'historien de démontrer le « non-conformisme » du peuple croate dans la défense de son territoire :

> *Leur épopée héroïque est riche en incroyables exploits. Ces héros exceptionnels ont écrit en quelques générations toute une riche histoire de conflits et de piraterie. Sur leurs modestes mais rapides embarcations, que ne mettaient en difficulté ni le vent du nord, ni les tempêtes, ils attaquaient les grands navires*

19. Bare Poparić souligne l'identité croate de la « ville héroïque de Senj, ville croate très ancienne » qui s'est battue contre « cet ennemi ancien des Croates, l'orgueilleuse Venise » (Poparić, 1936, pp. 3, 6).

> *armés et savaient s'en rendre maîtres, alors qu'eux-mêmes étaient insaisissables pour les escadres marines ennemies. Ils opérèrent sur toute la mer Adriatique et disposaient d'un remarquable service de renseignement. Il est vrai qu'ils agissaient en pirates et qu'ils s'adonnaient au pillage, mais les Vénitiens les pendaient et menaçaient le fondement même de leur existence. Il est clair d'après les documents que leur moralité était celle de guérilléros adroits et très audacieux, qui considéraient tout marchandage avec les Turcs, partant tout commerce avec eux, comme une trahison. Sur ces principes s'est édifiée la base morale de leur épopée.*
>
> *Ibid.,* p. 321-322.

L'auteur, né en 1920, qui combattit durant la Seconde Guerre mondiale les occupants italiens, exprime dans ce chapitre une volonté de renverser la logique dépréciative, qui repose sur des sources occidentales qu'il estime biaisées : « Ces sources sont principalement vénitiennes, vaticanes, françaises, autrichiennes, espagnoles, et montrent les événements avec partialité. Peu de documents historiques donnent à comprendre quelles étaient les conceptions des uscoques » (*Ibid.*, p. 320).

Le regard doit en effet se faire critique lorsqu'il se porte sur les documents qui servent à comprendre la réalité historique du phénomène uscoque. L'élaboration de l'image héroïque ou abhorrée de l'uscoque dépend bien du point de vue de l'historien sur les faits relatés. Paolo Sarpi (1552-1623), l'historien vénitien qui continua l'œuvre de chroniqueur de Minuccio Minucci (Minucci & Sarpi, [1617]), voit les uscoques dans un état de damnation perpétuelle. Il rapporte que le capitaine d'une embarcation vénitienne aurait eu la tête coupée et exposée à la vue de tous lors d'un banquet, au cours duquel les participants auraient imbibé leur pain de son sang et auraient mangé son cœur. Telle aurait été également l'infortune de l'envoyé de l'empereur d'Autriche Rodolphe II en 1601, Joseph Rabatta, qui après avoir tenté de reprendre en main la situation, en arrêtant les chefs de bande et en les faisant passer au fil de l'épée, fut lui-même exécuté par les uscoques. D'après Sarpi, sa tête aurait d'abord été exposée à la fenêtre de la forteresse de Senj, son corps en aurait ensuite été porté le lendemain dans l'église, le cœur arraché et consommé par les uscoques, et ce sont les femmes des uscoques,

qui selon Sarpi incitaient leurs hommes à ramener régulièrement du sang des ennemis au foyer, qui auraient léché le sang de l'Autrichien qui coulait encore de ses blessures. L'accusation d'anthropophagie et plus précisément de cardiophagie, est une manière de renvoyer les uscoques à un état de barbarie, qui précède le baptême, à l'instar des populations du Nouveau Monde décrites par Thevet dans son récit sur le Brésil du milieu du XVI[e] siècle. La mention des femmes uscoques cannibales sert dans le récit à amplifier l'effet de sauvagerie, tout comme dans les présentations des Indiennes d'Amérique[20]. La cardiophagie est une accusation récurrente dans les récits qui relatent les guerres de religion. Elle est vécue comme un défi à l'autorité, puisqu'elle est mise en relation avec la fonction de représentant officiel de celui qui subit ce sort[21]. Alors que se développe en France, après un paroxysme de violence, un discours qui tend à dédouaner le cannibale de sa barbarie anthropophage en le comparant à l'homme occidental capable lui aussi de l'extrême[22], ce qui explique le reflux de la violence dans les années 1580-1594 (Crouzet, 2000, p. 166), l'historiographie vénitienne officielle continue de dépeindre les uscoques comme des êtres hors de l'humanité, alors même qu'ils se battent, avec le soutien du pape, contre les musulmans[23].

20. André Thevet figure parmi les premiers Européens à rendre compte de la réalité humaine des terres sud-américaines (Thevet, 1557) ; voir Philippe Bonnichon (1994). La description de scènes de cannibalisme n'est pas propre à Thevet, on en trouve aussi dans nombre de textes contemporains de l'exécution de Rabatta, ainsi dans Pierre du Jarric, qui souligne le rôle des femmes avides de chair humaine, rôtie ou séchée, dans son *Histoire des choses les plus mémorables advenues tant ez Indes Orientales* (Jarric, 1906-1910). Sur ce point, voir Anne Molinié-Bertrand (2000).

21. Ainsi dans le cas du soldat dénommé précisément Cœur de Roy, qui fut dépecé près d'Auxerre en 1569 et dont le « cœur fut arraché de sa poitrine, découpé en petits morceaux qui furent exposés en vente (…) mis sur les charbons ». Voir Denis Crouzet (2006 [1990], p. 331).

22. On pense notamment à Michel de Montaigne dans le Livre premier de ses *Essais* (Montaigne, 1588, chapitre XXXI).

23. Sur Paolo Sarpi et le contexte anti-romain et anti-impérial dans lequel il produit ses recherches historiques, voir Roberto Cessi (1953, p. 194-217), ainsi qu'un ouvrage collectif plus récent sous la direction de Marie Viallon (2010).

Pour contrer ce récit négatif, l'historiographie croate remet à l'honneur un anonyme contemporain des uscoques qui s'élève contre les accusations de barbarie. L'historien Franjo Rački (1828-1894) apprend l'existence d'un manuscrit italien datant de 1621 environ, conservé à Florence, qui lui semble d'autant plus intéressant qu'il critique les propos de Minucci et Sarpi, tout en provenant d'un point de vue neutre, n'étant pas lui-même d'origine croate (Rački, 1877). Dans cet état d'esprit d'historien soucieux d'étayer par de nouvelles sources une image différente des uscoques, véritablement héroïque dans la constitution de la Croatie moderne, Karlo Horvat publie un recueil de documents, où il affirme en introduction qu'« ils [les uscoques de Senj] sont les meilleurs gardiens des confins croates contre les Turcs et l'histoire leur accorde par reconnaissance le nom de héros exceptionnels et intrépides » (Horvat, 1910, p. VII). Ce choix de documents, qui orienta de fait l'historiographie croate à venir, montre à partir des archives du Vatican et de la nonciature vénitienne, les liens avec la Papauté, face à Venise s'érigeant contre l'Église romaine. Lui-même homme d'Église, Rački s'était inscrit naturellement dans la voie d'une historiographie centrée sur Rome[24]. Dans l'épisode de l'exécution du commissaire impérial Joseph Rabatta « de la main des uscoques » (Horvat, 1910, p. XIII), l'un des plus connus et débattus dès les débuts de l'historiographie sur les uscoques, la capture est mise sur le compte de l'envoyé impérial « en raison de son traitement violent et injuste de la difficile question des uscoques » (*ibid.*). Il n'est pas question ici pour l'historien qui collationne des sources de faire autre chose que de souligner leur stature héroïque. Cet héroïsme doit apparaître d'autant plus évident par la publication de sources incontestables, doublant le discours poétique, qui commence lui aussi à être historicisé. Cet ouvrage édité par l'Académie des Slaves du Sud à Zagreb doit trouver sa place dans le cadre des grandes publications

24. Pour une mise en avant plus tardive de la composante chrétienne dans l'histoire des uscoques, on pourra se reporter à Anna Maria Grünfelder pour qui, « La noblesse de Senj tout comme les bourgeois de la ville ne voyaient pas de contradiction entre la piraterie et la pratique de la religion chrétienne, ni leur vie bourgeoise » (Grünfelder, 1999-2000, p. 362).

de sources sur le modèle allemand (*Monumenta spectantia historiam Slavorum Meridionalium*). Il propose ainsi un appareil critique qui se veut irréprochable : la première note reprend l'état de la bibliographie, en citant les ouvrages italiens, hongrois et serbes de référence. Dans la préface au volume II éclate la fierté de l'historien qui peut constater que « l'Europe entière […] avait entendu parler de ce petit endroit appelé Senj et de ces héros de Senj, qui causaient d'innombrables misères aux Turcs tout comme aux Vénitiens » (Horvat, 1913, p. VII).

L'accent est mis dès lors dans l'historiographie croate sur l'ingéniosité du petit nombre face à une force navale plus considérable, ou bien sur la vengeance en acte, à l'encontre de représentants de l'autorité politique. C'est dans ce contexte que August Šenoa écrit *Prends garde à la main de Senj.* Le récit repose sur une riche documentation historique, publiée et manuscrite. L'arrestation de l'envoyé autrichien est placée au centre de l'intrigue : c'est le moment le plus politique, le plus sanguinaire et donc le plus dramatique de l'histoire des uscoques. Sans reprendre les scènes de sauvagerie morbide des uscoques autour du cadavre de l'Autrichien, il dépeint dans une scène finale le bûcher érigé à Rome par l'Inquisition pour Marco Antonio de Dominis (1560-1624), hérétique relaps, évêque de Senj. Dans le contexte politique tendu entre Zagreb et Vienne, il choisit de montrer les uscoques comme des êtres assoiffés de liberté, non de sang. Mais il clôt le récit par le bûcher romain, où le corps réduit en cendres de Marco Antonio de Dominis est examiné par un ecclésiastique, qui y cherche précisément le cœur carbonisé. Or c'est le rapport envoyé par Dominis qui a servi de base aux travaux de Sarpi sur les uscoques, qui contenait l'information concernant le festin des uscoques avec les entrailles de l'Autrichien. Šenoa, convaincu d'après les documents qu'il cite que Dominis était d'intelligence avec les Vénitiens, peut ainsi se prévaloir de sources historiques pour justifier l'action violente des uscoques, et reprendre la scène de la recherche du cœur de l'ennemi, cette fois par le biais de l'Inquisition[25].

25. Šenoa précise dans la postface à l'édition du livre de 1876 toutes les sources qu'il a utilisées, publiées et manuscrites, et l'interprétation qu'il en fait, notamment de la figure de Dominis en agent double (Šenoa, 1876).

La question de la réalité de l'acte cardiophage reste ouverte. Ce qui est certain, c'est qu'à la fin du XIX[e] siècle se met en place une historiographie qui alimente la littérature croate, alors que, dans la période antérieure, les chants avaient transmis oralement la mémoire des uscoques et l'imaginaire de leur geste héroïque. En Croatie comme en Serbie, histoire et littérature donnent un statut canonique aux uscoques, leur confèrent une place privilégiée de défenseurs de la patrie, en gommant progressivement les débordements qui ne sont plus acceptables.

Avatars fiumains

À quelques dizaines de milles marins au nord de Senj se trouve la ville de Fiume/Rijeka, port qui garde la mémoire des événements liés aux uscoques à travers l'historiographie municipale, principalement en langue italienne[26], qui montre que des liens ont existé entre la population de Fiume et les uscoques (Kobler, 1896 ; Gigante, 1918). Habsbourgeoise depuis la fin du XV[e] siècle, peuplée de Slaves du Sud, mais également d'italophones, la ville avait joué un rôle non négligeable dans l'économie de la piraterie générée par les entreprises des uscoques. C'est sur ce souvenir que se développe durant la Régence du Carnaro (de septembre 1919 à décembre 1920), période d'autonomie *de facto* conquise par le poète Gabriele D'Annunzio, une « économie pirate », qui se réclame expressément des uscoques (Alatri, 1983, 1993 ; Franzinelli & Cavassini, 2009 ; Salaris, 2002).

D'Annunzio « appela *Uscocchi* les officiers légionnaires prêts à tout, spécialisés dans les coups de main terrestres et maritimes destinés à ravitailler en vivres et matériel l'armée légionnaire » (Salaris, 2002, p. 216). Cette appellation doit évoquer le souvenir de moments de liberté face à l'autorité établie, en l'occurrence le gouvernement italien à l'issue de la guerre, qui ne soutient plus le programme irrédentiste de rattachement de la côte orientale de l'Adriatique à l'Italie.

26. Mais aussi hongroise. Cf. les travaux d'Aladár Fest, directeur du lycée de Fiume, qui publie notamment une conférence prononcée à l'Académie des sciences de Hongrie en 1890 (Fest, 1891).

Durant cette période trouble d'autonomie de la ville, qui n'était rattachée à aucun État, l'économie ne reposait pas sur des rentrées d'argent gouvernemental ou des impôts, mais sur des vols accomplis par les *Uscocchi* (ainsi que des dons généreux prodigués par des partisans illustres ou anonymes de l'entreprise fiumaine). D'Annunzio évoque en poésie les menées des uscoques sur le littoral, alors qu'il mène une lutte acharnée contre le gouvernement italien qui refuse, par crainte de la réaction des Alliés, d'annexer la ville. Le blocus bientôt imposé à Fiume sur mer et sur terre contraint le Commandant D'Annunzio à retrouver les recettes de la piraterie dans l'Adriatique, qui d'emblée sont retranscrites par lui-même dans une suite ininterrompue de textes en prose et en vers, qui suivent les aléas de la lutte :

Siamo trenta d'una sorte,	Nous sommes trente d'un même sort,
e trentuno con la morte.	et trente et un avec la mort.
Eia, l'ultima !	Eia, la dernière !
Alalà !	Alalà !
Siamo trenta su tre gusci,	Nous sommes trente sur trois coques de noix,
su tre tavole di ponte:	sur trois planches de pont :
secco fegato, cuor duro,	pleins de cran, le cœur dur,
cuoia dure, dura fronte,	le cuir dur, le front dur,
e la morte paro a paro.	et la mort d'égal à égal.
Eia, carne del carnaro !	Eia, chair du Carnaro !
Alalà !	Alalà !

Salaris, 2002, pp. 216-217.

D'Annunzio se présente comme l'inventeur au quotidien d'un héroïsme moderne, qui souhaite affronter les questions sans se laisser imposer des solutions dictées par une politique dénuée d'ambition. Ainsi écrit-il à Mussolini, dès les premiers jours qui suivent son coup de force : « Mon cher Mussolini […] si au moins la moitié de l'Italie ressemblait aux Fiumains, nous serions les maîtres du monde. Mais Fiume n'est qu'une cime solitaire de l'héroïsme, où il sera doux de mourir en recevant une ultime gorgée d'eau » (Salaris, 2002, p. 220). La visite de Mussolini à Fiume le 7 octobre 1919 et les sommes

recueillies par souscription ne suffisent pas à mettre fin à la pratique des coups de main organisés par un « secrétariat spécial ». L'un des membres de ce secrétariat, Leone Kochnitzky, publie ses mémoires peu après la fin du régime d'autonomie de Fiume en 1922, où il souligne que les *Uscocchi* sont des corsaires qui ne pillent que pour donner à manger aux affamés. La pratique du vol redistribué à la collectivité apparaît dès lors comme un acte généreux qui crée un lien fort, sur les plans émotionnel et social, entre les hommes. L'utilisation du terme de corsaire, au sens d'un pillage motivé politiquement, marginale dans les écrits fiumains de cette époque, est caractéristique de cette réappropriation de l'imagerie uscoque sud-slave qui cherche à la légitimer (Kochnitzky, 1922). Elle n'est cependant pas systématique.

Kochnitzky justifie donc ces actes comme un devoir moral, et c'est ainsi qu'il entend incarner l'idéal de nouvel héroïsme proposé par D'Annunzio, lui et les légionnaires qui ont accompagné le poète dans sa conquête de la ville.

> *Que faire ? Des « coups de main ». De la piraterie. Pendant des siècles, les* Uscocchi*, les pirates du Carnaro, ont rançonné les galères de la Sérénissime : les Légionnaires ont repris cette saine tradition. Sinon, à quoi cela servirait-il d'avoir une flotte et les vedettes lance-torpilles gracieuses et rapides ? […] Dans la nuit sans lune, derrière les rochers du Cherso, le loup de mer est à l'affût. Quelques minutes suffisent à arraisonner le navire et à lui imposer la route de Fiume. À nous le cargo rempli de blé ! À nous le navire transporteur chargé de munitions ! À nous le transatlantique plein de richesses ! […]*
>
> *Un soir, grande agitation au palais : murmure lointain, une rumeur qui va crescendo ; clameur, ombres en marche, lumières dansantes, bruit de pas pressés. Une cohorte tumultueuse fait irruption dans le hall, grimpe dans les escaliers : ceux-là sont les Djinns, ce sont vraiment les* Uscocchi*. Ils portent à la lueur des torches le précieux butin, deux lourds coffres dont ils se sont emparés tantôt à bord d'un bateau faisant route vers l'Albanie. Les serrures sont solides, elles résistent. Mais pour finir, elles sont forcées : des doublons en sortent tout à coup, et des billets de banque, par paquets.*
>
> *Retardataire romantique, j'éprouve une authentique ivresse en contemplant ce Delacroix de la meilleure manière.*
>
> D'après L. Kochnitzky, *in* Salaris, 2002, pp. 225-226.

Cette évocation dans le goût romantique est pleinement assumée. La geste des uscoques modernes, digne d'être narrée et peinte, se

présente à l'esprit du mémorialiste comme un croquis. Dans un même souffle, les *Uscocchi* autour de D'Annunzio doivent produire des faits matériels, politiques, mais aussi jouir de ce spectacle et en rendre compte : la piraterie est d'autant plus héroïque qu'elle est vécue et décrite comme une esthétique du vol. Il n'est plus question d'attendre le chroniqueur et le poète anonymes qui produiront pour la postérité le tableau des faits, ce sont les acteurs eux-mêmes qui se chargent, à l'instar du *Vate* D'Annunzio, le poète inspiré, de montrer en quoi ils s'élèvent au-dessus de leurs contemporains endormis, pour reprendre l'image utilisée par D'Annunzio.

D'Annunzio écrit des textes, en prose et en vers, qui exaltent l'action de ceux qu'il appelle ses *Arditi*, qui lorsqu'ils sont sur mer sont des *Uscocchi*. Publié dans la *Vedetta d'Italia*, le quotidien local, le 28 avril 1920, « Le cheval de l'Apocalypse » rend compte d'une perplexité : « Étiez-vous les pillards d'un temps reculé ? Ou bien les pillards de la terre future ? Je ne sais. […] C'était l'amour aux yeux courageux, qui apportait le don arraché au risque. […] Si forts et nerveux, si bien bâtis et sculptés, vous étiez les fils de mon esprit, les créatures de cet esprit. Vous n'avez pillé que pour donner. Moi, je n'ai pillé que pour donner » (Salaris, 2002, p. 234). Les légionnaires se coulent dans un imaginaire de piraterie noble, et se plaisent à utiliser cette simple signature, *Uscocco*, pour symboliser leurs faits d'armes sur mer, mais seul D'Annunzio peut signer, au bas d'une feuille, pour revendiquer l'arraisonnement du destroyer Bertani dans le port de Trieste : « Grand Uscocco Gabriele D'Annunzio » (*ibid.*, pp. 231-232). La hiérarchie est ainsi clairement donnée, et le chef est individualisé, du reste comme du temps des uscoques slaves, par une prééminence reconnue. Lorsqu'un blocus complet est décrété par le gouvernement italien au territoire de Fiume, soit la situation vécue par les uscoques historiques à Senj, un coup de force est réalisé dans le port de Trieste et revendiqué par une feuille désignant nommément chacun des marins avec sa signature. Le parallélisme avec le modèle slave est assumé, mais passe sous silence la situation historique première d'opposition des uscoques aux Vénitiens, pour retrouver

certains traits présents dans le chant populaire sud-slave : le panache et la raillerie face à l'ordre établi, devenus mots d'ordre libertaires. Ainsi lorsque le 18 avril 1920 sont dérobées une cinquantaine de fringantes montures de l'armée italienne postée aux portes de Fiume, près d'Abbazia/Opatija, et que l'armée italienne ordonne qu'on les restitue dans la semaine, ce sont des chevaux efflanqués de Fiume, qui subirent le blocus, qui sont acheminés. D'Annunzio restitue la scène dans des vers où il célèbre le cheval comme prolongement du corps valeureux, qui bénéficie du secours divin : il s'agit, là encore, d'un motif que la poésie populaire sud-slave met aussi en scène (*ibid.*, pp. 235-236). L'identité italienne est ici récusée (« Nous avons offensé l'Italie./Nous ne savons pas penser à l'italienne »), comme constitutive de l'héroïsme des uscoques modernes de Fiume, qui se construit contre l'État italien jugé trop timoré. Par ailleurs, la légitimité n'est pas recherchée dans un canon national, mais dans un signe de reconnaissance divine.

Le 7 mai 1920, un navire qui bat pavillon hongrois, le « Baron Fejerwary » [Fejervary/Fejérváry], jette l'ancre à Fiume, avec à son bord une importante cargaison de blé. Des pirates de Fiume s'étaient infiltrés dans le navire à quai à Trieste et forcé le capitaine, une fois au large, à accoster à Fiume. La *Vedetta d'Italia* publie dès le 8 mai le compte rendu de l'action, en prose cadencée, par D'Annunzio qui ne manque de voir dans le déchargement de blé, promesse de pain pour longtemps, un nouveau signe d'élection divine :

> *Ils* [les Uscocchi] *ont bondi dehors, au bon moment, avec les visages noirs, les mains noires, comme les vaillants forgerons dans le creuset crépitant. Ils ont prononcé le nom de Fiume, le nom magique qui suffit à modifier la route de chaque vaisseau dans l'Adriatique […]*
>
> *Aujourd'hui c'est la Multiplication du pain, comme hier ce fut la Purification de l'air.*
>
> *Avec une sombre douleur, nous communiâmes hier dans le sang. Avec une mâle sérénité, nous communions aujourd'hui dans le pain que notre Dieu nous envoie.*
>
> Salaris, 2002, p. 236.

L'événement est immédiatement transformé en geste héroïque qui comme pour les uscoques de Senj est scellée dans le sang. D'Annunzio invente jour après jour un « Bulletin de la Grande Armée des

uscoques », qui exalte le succès des armes et entretient la flamme, pour garder cet état d'exaltation héroïque permanente qui est nécessaire pour dénouer la situation : l'héroïsme uscoque mis en scène est une arme politique.

Mais alors que dans les années 1930, les historiens de Fiume, désormais annexée au Royaume d'Italie, développent dans le cadre de l'État fasciste un discours nettement antislave, irrédentiste, avec en ligne de mire le littoral du Royaume yougoslave, le ton des évocations des uscoques se fait nettement moins positif. Retrouvant la tradition vénitienne, les historiens locaux mettent l'accent sur la civilisation italienne et sur la lutte contre les Slaves, dont les uscoques sont les représentants. À ce titre, la période de D'Annunzio apparaît comme une parenthèse dans la réception italienne des uscoques.

La réinvention d'un héroïsme féminin et adolescent : Zora la Rousse

Un écrivain allemand, Kurt Kläber (1887-1959), donne un tour particulier à l'histoire des uscoques, en l'introduisant dans le monde germanophone. Serrurier de formation, inquiété par les autorités allemandes après l'incendie du Reichstag en 1933, bientôt arrêté en tant que membre du Parti communiste allemand, il réussit à se réfugier en Suisse. Il avait épousé en 1924 Lisa Tetzner, auteur de livres pour la jeunesse[27]. Il rompt avec le communisme en 1938, au moment des purges staliniennes. C'est à ce moment qu'il voyage en Yougoslavie et découvre à Senj un groupe d'enfants et d'adolescents pour la plupart sans attaches familiales, en butte à la société locale, et en particulier aux autorités représentées par le maire et le gendarme. Ils vivent de chapardage et de menus larcins. Inspiré par cette rencontre, il élabore le portrait d'une héroïne rousse intrépide, chef d'une bande qui se réclame des uscoques. Ne pouvant publier officiellement en Suisse en tant qu'écrivain allemand réfugié, il s'invente le pseudonyme de Kurt Held[28]. S'il s'agit d'un patronyme

27. Sur Lisa Tetzner, voir : Mathilde Lévêque (2006, p. 91-101).
28. Soit « Le Héros » en allemand.

attesté dans une lignée de la généalogie de son épouse, il est certain aussi que le choix de ce pseudonyme au moment de publier un roman d'aventures pour la jeunesse, avec une jeune fille pour héroïne, n'est pas anodin. Le livre paraît en 1941 à Argovie (Aarau, Sauerländer). La question de la nature de l'héroïsme, très novatrice dans le roman, est en effet intimement liée à la réception de l'œuvre. Dans un premier temps, la critique en Suisse n'est pas enthousiaste : Zora, jeune fille qui n'a pas sa langue dans sa poche, garçon manqué qui donne ses ordres aux gamins rassemblés autour d'elle et qui partagent de jour comme de nuit le même lieu de vie, l'ancien repaire des uscoques, apparaît tout d'abord comme un contre-modèle pour la jeunesse. Le roman n'en fut pas moins un succès et devint bientôt un classique dans le monde germanophone[29].

La réactivation de la thématique uscoque dans le roman est tout d'abord implicite : les enfants, eux-mêmes des orphelins réfugiés à Senj, ont trouvé refuge dans le château fort abandonné et organisent depuis leur cachette des razzias de poulets, de fruits et de poissons, jusqu'au moment où ils sont assiégés par la police. Un pêcheur les prend sous sa protection et tout en évoquant la vie des uscoques du passé, modèles de bravoure et de générosité, leur fait comprendre qu'il y a bien des injustices dans le monde, dont ils sont victimes eux aussi, mais que combattre ces fléaux comme autrefois n'est plus possible. Le roman se finit à la fois par un adieu à la vie sauvage, mais laisse espérer une double vie, à fois la rangée et libre : « Die Uskoken sind tot. Es leben die Uskoken ! » [Les uscoques sont morts ! Vivent les uscoques !] s'écrie Zora dans la dernière réplique qui clôt le roman.

Écrit alors que K. Kläber se détache du communisme, Zora la Rousse, la « Rouge » en allemand, possédait bien des traits qui auraient pu plaire à première vue dans le contexte du socialisme yougoslave. Son envie de faire régner la justice, parfois en organisant le vol, surtout l'inspiration prise dans l'histoire locale des uscoques, aurait pu s'intégrer semble-t-il au schéma d'après-guerre qui fit de

29. Sur la genèse et la réception du livre, voir le catalogue d'une exposition consacrée à l'auteur par Susanne Koppe (1997).

l'histoire des uscoques les précurseurs des partisans de Tito[30]. Mais dans le roman de Kurt Held la dimension religieuse est présente, avec la figure d'un prêtre très bienveillant à l'égard des uscoques, ce que les autorités yougoslaves ont voulu à un moment censurer, lorsqu'il fut question de tourner à Senj une série télévisée sur le scénario de *Zora la Rousse*[31]. Dans le monde germanophone – où le livre connut maintes rééditions[32], la figure de Zora qui continuait sa carrière, mobilisa les partisans de la création d'un prix « Zora la Rousse », qui fut attribué en Suisse de 1991 à 2006 par le Bureau fédéral pour l'égalité entre hommes et femmes à la meilleure œuvre pour la jeunesse. Dans l'imaginaire germanophone, les pirates de l'Adriatique et en particulier leur jeune meneuse, incarnaient un modèle positif pour la jeunesse[33].

Conclusion

Les uscoques ont été remémorés de manière à la fois continue et contradictoire. Le passage du statut de héros à celui d'antihéros selon les traditions historiques a dépendu des actes qui leur furent imputés et de la perspective dans laquelle fut perçu leur rôle historique. *Zora la Rousse* suscita très peu d'échos à sa sortie en Yougoslavie, il ne fut pas traduit, alors que la religiosité incarnée par les liens avec le pape

30. Voir en particulier l'étude de Gligor Stanojević (1973).

31. Série télévisée *Zora la Rousse (Die Rote Zora und ihre Bande),* co-production germano-helvéto-yougoslave, diffusée en 1979, en 13 épisodes de 26 minutes. Doublés en français en 1981, repris sur une chaîne spécialisée en 2001, les épisodes sont « devenus cultes » (Sonya Faure, « Zora est toujours rousse », *Libération,* 5 septembre 2001). Une nouvelle adaptation est réalisée en allemand en 2007 par Peter Kahane. En France, le livre fut traduit partiellement en 1959, puis intégralement en 1980. Une traduction est parue en occitan également (Held, 1959, 1980, 2014).

32. L'éditeur Klett propose en 2004 une édition scolaire, comportant le texte lui-même avec des compléments pédagogiques. Bien que l'auteur demeurât critique à l'égard de la RDA, le livre y avait été publié en 1957.

33. Cf. la lecture féministe de Zora dans la thèse en pédagogie de Dorothee Markert (1998).

était revendiquée aux origines de l'historiographie croate[34]. Le récit de Šenoa est en revanche devenu un classique sans cesse réédité, en Croatie et au-delà dans l'espace yougoslave, de même que les textes de la poésie populaire, qui font partie du programme d'enseignement sans pour autant avoir trouvé de lectorat au-delà des frontières croates, ou serbes.

Un dernier retournement s'est fait jour dans l'espace yougoslave depuis la fin de la prédominance du discours marxiste. Après-guerre, l'historiographie yougoslave, soucieuse de rassembler les peuples de la fédération dans un esprit révolutionnaire, sur la base d'une lutte commune contre les occupants, n'a pu que soutenir les recherches sur les uscoques. Nombreuses furent les études d'histoire sociale consacrées aux révoltes des plus démunis. Les uscoques apparaissaient comme les symptômes d'un système inégal : « Chez les uscoques, comme chez les Monténégrins, écrivait un historien publié à Belgrade dans les années 1970, on observe une conception féodale tardive du travail comme indigne de l'homme libre. Il est plus digne de vivre une arme à la main que de gagner sa vie à la sueur de son front. Le culte de l'héroïsme est le seul sens de la vie » (Stanojević, 1973, p. 310). De plus, pouvait-on lire dans son étude parue au moment où la Yougoslavie participait au mouvement des non-alignés, ce type d'opposition armée spontanée semblait bien incarner la certitude d'une société défendue par des individus prêts à se rebeller contre tout occupant : « Leur expérience militaire est un message important en ce qu'il montre que l'homme est le facteur décisif dans la guerre, indépendamment du progrès technique » (*ibid.*, p. 324). Le château de Senj fut restauré au milieu des années 1960, les uscoques faisaient partie en tant que groupe du patrimoine culturel yougoslave et socialiste.

34. Une traduction en serbe parut dans l'après-guerre, avec un sous-titre soulignant le décor adriatique de l'action – *La bande de Zora la Rousse : un roman des rives adriatiques* (Held, 1952). Ce n'est qu'en mars 2017 qu'une mise en scène présenta pour la première fois au public croate le personnage de Zora, dans une adaptation scénique du roman (mise en scène de René Medvešek) http://www.kazaliste-tresnja.hr/predstave/zora-ridokosa/ (consulté le 3 avril 2018).

Mais les dernières tendances de l'historiographie replacent les uscoques dans une expérience historique plus interculturelle, avec des inflexions dans le sens d'une interrogation sur des thématiques nouvelles, telle l'histoire environnementale (Roksandić, 2000). L'histoire sociale cède alors la place à une approche tournée vers l'anthropologie, où il s'agit de retracer les conditions de vie, les motivations, le monde intérieur, d'aller au-delà du mythe pour retrouver le quotidien de soldats pris dans le tourbillon des conflits armés entre chrétiens et Ottomans à l'époque moderne : les historiographies d'Europe occidentale et orientale se rejoignent progressivement dans leur traitement de phénomènes similaires (Poumarède, 2009). Au-delà de son utilisation comme emblème national, l'uscoque s'offre comme l'image révélatrice d'une situation humaine que l'historien peut essayer de saisir sans devoir affronter la question du collectif longtemps sous-jacente : l'historiographie des uscoques dépersonnalise presque complètement la population étudiée, en les ramenant à une simple masse d'individus, ou bien elle en fait des héros, ce qui pour la recherche n'est tout simplement qu'une autre forme de dépersonnalisation (Roksandić, 2000, p. 254). Cette remarque sonne comme un adieu aux uscoques tels qu'ils furent créés par des traditions historiques et littéraires héroïsantes, à la fois dans les aires culturelles croate et serbe, telles que reprises dans l'épisode des *Uscocchi* de D'Annunzio et dans le roman de Kurt Held, au profit d'un simple soldat confronté aux aléas de la vie, mais dont l'existence patiemment reconstituée peut bien donner matière à une riche évocation historique[35].

35. En l'occurrence, le choix de D. Roksandić se porte sur un personnage historique influent, Stojan Janković (?-1687) immortalisé de son vivant dans des chants populaires. « I would like to present the issues mentioned as far as possible on the level of everyday life, with a historical and anthropological perspective. » Il combat en tant que sujet vénitien contre les Ottomans, capturé, il se retrouve en prison à Istanbul, d'où il s'échappe. Il affronte de nouveau les Ottomans, est fait chevalier par le Sénat de Venise en 1670. Un rapport au Sénat note que son esprit n'est pas proportionné à son cœur (« la mente però non si proporziona con il cuore », *ibid.*). Sa popularité est importante, il est craint et disparaît dans un combat contre les Ottomans au moment où ce type de guérilla à la fin du XVII[e] siècle devient moins important, à mesure que de nouveaux traités assurent à Venise la domination du littoral (Roksandić, 2000, pp. 253, 256, 278).

Mais alors que se développe une nouvelle historiographie soucieuse de briser le carcan de l'héroïsme uscoque, qui empêche de voir réellement quel type d'humanité se cache derrière l'évocation épique, les sociétés yougoslaves entrent et sortent d'un conflit armé, où le retour à des formes anciennes d'héroïsation, sur le modèle des uscoques, se fait jour. Cette tradition épique légitime les actes de guerre et la prolifération de groupes armés liés à des réseaux clandestins de malfrats[36]. La figure de l'uscoque (et de formes proches ou dérivées) comme modèle continue à être présente de manière diffuse dans les sociétés post-yougoslaves et en reste un trait marquant, nonobstant les études savantes qui en déconstruisent la généalogie héroïque.

Bibliographie

Alatri Paolo, 1992, « L'expédition de Fiume », *in* Paolo Alatri, *Gabriele D'Annunzio*, trad. de l'italien A. Sarrabayrouse, Paris : Fayard, pp. 391-465 [1re édition : Turin, 1983].

Alatri Paolo, 1993, *D'Annunzio: mito e realtà*, Napoli : Istituto Suor Orsola Benincasa.

Baric Daniel, 2012, « Entre construction juridique, tensions nationales et modernisation : le Compromis hungaro-croate de 1868 », *Austriaca*, n° 73 : Jean-Numa Ducange, Jacques Lajarrige (dir.), *L'Empire austro-hongrois : les enjeux de la présence allemande en Europe centrale (1867-1918)*, pp. 31-48.

Bonnichon Philippe, 1994, *Des cannibales aux castors. Les découvertes françaises de l'Amérique (1503-1788)*, Paris : France-Empire.

36. « Then came the Croatian anti-Turk heroes, from the Slavic clans who had really died in battles against the Turks to the hayduks and uskoks, whose undertaking were the fruit of imagination, knowing only murder and revenge, uninterrupted violence in response to the brutality of foreign rulers ». Le discours anti-chrétien a lui-même fleuri en Bosnie-Herzégovine durant les années 1990 sur le même modèle épique hérité des chants populaires (Čolović, 2004, p. 264-265). « A hero is, and remains, outside the law and has no moral restraints. We marvel at him from a distance, unable and unwilling to come closer, envious of his freedom to kill and be killed instead of us, but at the same time living in fear of his non-human freedom. Thus today our criminals can quickly and easily undertake heroic work ; it is tailor-made for them. » (*Ibid.*, p. 267).

Bracewell Catherine Wendy, 1992, *The Uskoks of Senj. Piracy, Banditry, and Holy War in the Sixteenth-Century Adriatic*, Ithaca-Londres, Cornell University Press.

Cessi Roberto, 1953, « Fra Paolo Sarpi e la polemica per il dominio del Golfo », *in* Roberto Cessi, *La Repubblica di Venezia e il problema adriatico*, Naples, Edizioni scientifiche italiane, pp. 194-217.

Čolović Ivan, 2004, « A Criminal-National Hero? But Who Else? », *in* Maria Todorova (dir.), *Balkan Identities. Nation and Memory*, New York : New York University Press, pp. 253-268.

Črnja Zvane, 1964, « Uskočka epizoda » [L'épisode uscoque], *Kulturna historija Hrvatske. Ideje – ličnosti – djela* [Histoire culturelle de la Croatie. Idées – personnalités – œuvres], Zagreb : Epoha, pp. 320-325.

Crouzet Denis, 2006, *Les Guerriers de Dieu. La violence au temps des troubles de religion (vers 1525-vers 1610)*, réédition Seyssel [1re édition : 1990, Seyssel : Champ Vallon].

Dalmatien und die Adria. Handbuch für Reisende, 1929, Leipzig, Karl Baedeker.

Daru Pierre, *Histoire de la République de Venise* (1853), réédition Paris, Robert Laffont, collection Bouquins, 2004, pp. 964-981.

Fest Aladár, 1891, *Fiume és az uszkokok. Történeti tanulmány* [Fiume et les uscoques. Étude historique], Budapest : Athenaeum.

Franzinelli Mimmo & Cavassini Paolo, 2009, « I moderni corsari, gli Uscocchi », in *Fiume. L'ultima impresa di D'Annunzio*, Milano : Mondadori, pp. 95-102.

Gigante Silvino, 1918, « Fiume nel secolo XVI », *Bulletino della deputazione fiumana di Storia patria*, vol. IV, Fiume : Municipio di Fiume.

Grünfelder Anna Maria, 2000, « Karte kao izvori za proučavanje senjskih uskoka » [Les cartes comme sources d'étude des uscoques de Senj], *Zavod za hrvatsku povijest* [Institut d'histoire croate], vol. 32-33, 1999, pp. 355-363.

Held Kurt [Kläber], 1941, *Die rote Zora und ihre Bande : eine Erzählung aus Dalmatien für die Jugend*, Aarau : Sauerländer.

Held Kurt [Kläber], 1952, *Družina riđokose Zore : roman sa obale Jadrana* [La bande de Zora la Rousse : un roman des rives adriatiques], Novi Sad : Bratstvo-jedinstvo.

Held Kurt [Kläber], 1957, *Die rote Zora und ihre Bande. Ein Roman aus Dalmatien*, Aarau-Frankfurt am Main : Sauerländer.

Held Kurt [Kläber], 1959, *Zora la Rouquine*, Paris : Alsatia.

Held Kurt [Kläber], 1980, *Zora la Rousse et sa bande*, Paris : École des loisirs.

Held Kurt [Kläber], 2004, *Die rote Zora und ihre Bande*, mit Materialien zusammengestellt von Klaus-Ulrich Pech, Leipzig-Stuttgart-Düsseldorf : Klett- Schulbuchverlag.

Held Kurt [Kläber], 2014, *Zora la Rossa e la soa banda*, Orthez : Per noste.

Hörmann Kosta (éd.), 1888-1889, *Narodne pjesme Muhamedovaca u Bosni i Hercegovini* [Chants populaires des musulmans de Bosnie-Herzégovine], vol. I et II, Sarajevo : Landesdruckerei.

Hörmann Kosta, 1996, *Narodne pjesme Bošnjaka u Bosni i Hercegovini* [Chants populaires des Bosniaques en Bosnie-Herzégovine], Sarajevo : Preporod, « Bošnjačka književnost u 100 knjiga » [1re édition : Hörmann, 1888-1889].

Horvat Karlo (éd.), 1910, *Monumenta Uscocchorum,* pars I., Zagreb : Academia scientiarum et artium Slavorum meridionalium.

Horvat Karlo (éd.), 1913, *Monumenta Uscocchorum*, pars II., Zagreb : Academia scientiarum Slavorum meridionalium.

Illustrierter Führer durch Dalmatien nebst Abbazia und Lussin an der österreichischen Riviera, längs der Küste von Albanien bis Korfu, nach den ionischen Inseln und durch Griechenland bis zum Hafen von Piräus (1907), Wien-Leipzig : Hartleben.

Jarric Pierre, 1607-1610, *Histoire des choses les plus mémorables advenues tant ez Indes Orientales, que autres païs de la descouverte des Portugais, en l'establissement et progrez de la Foy Chrestienne & Catholique*, tomes I et II, Bordeaux.

Jelić Luka, « Uskoci i urote o preotmi Klisa za druge polovine XVI. vieka » [Les uscoques et les complots dans la prise de Klis durant la seconde moitié du XVIe siècle], *Glasnik Matice dalmatinske* [Le Courrier de la Matica dalmate], vol. III, veljača [février] 1904, pp. 239-254.

Kobler Giovanni, 1896, *Memorie per la storia della liburnica città di Fiume*, Fiume : Mohovich.

Kochnitzky Leone, 1922, *La Quinta stagione, o i Centauri di Fiume*, Bologna : Zanichelli.

La Dalmatie y compris Abbazia, Lussin etc. « La Riviera autrichienne », Corfou, les îles ioniennes, Patras, Athènes. Manuel du voyageur, 1912, [version française, sans indication de traducteur], Vienne-Leipzig : Hartleben.

Lévêque Mathilde, 2006, « Erika Mann, Lisa Tetzner, Ruth Rewald : la littérature de jeunesse en exil (1933-1945) », *in* Cécile Boulaire (éd.), *Le livre pour enfants, regards critiques offerts à Isabelle Nières-Chevrel*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, pp. 91-101.

Lopašić Radoslav, 1885, *Spomenici hrvatske Krajine* [Monuments des Confins militaires croates], Zagreb, Jugoslavenska Akademija, vol. II.

Lopašić Radoslav, 1896, *Hrvatske narodne pjesme* [Chants populaires croates], Zagreb : Matica hrvatska-Albrecht.

Lorenzi Marianne, 2015, « *L'Uscoque* de George Sand : les réécritures vénitiennes d'un pirate ionien du XVIe », *Cahiers d'études italiennes*, vol. 21, pp. 197-207 ; http://cei.revues.org/2764 [consulté le 06.11.2019].

Markert Dorothee, 1998, *Moo, Pippi, Rote Zora…was kommt dann? Leseerziehung, weibliche Autorität und Geschlechterdemokratie*, Freibourg im Brisgau : Ulrike Helmer Verlag.

Mijatović Anđelko, 1995 [1983], *Senjski uskoci u narodnjoj pjesmi i povijesti* [Les uscoques de Senj dans la poésie populaire et l'histoire], Zagreb, Školska knjiga [1re édition : 1983, Zagreb : Nakladni zavod Matice hrvatske].

Mimica Ivan, *Život i epski svijet guslara Bože Domnjaka* [Vie et monde épique du joueur de guzla Božo Domnjak], Split, Logos, 1988.

Minuccio Minucci, [1606], *Historia degli Vscochi scritta da Minucio Minuci arciuescouo di Zara. Co i progressi di quella gente sino all'anno 1602* [Venise].

Minucci Minucio & Paolo Sarpi, [1617], *Aggionta all'Historia degli Vscochi di Minucio Minucci arciuescouo di Zara. Continuata sin' all'anno 1613* [Venise].

Molinié-Bertrand Anne, 2000, « Une histoire ancienne des jésuites au Brésil », *in* François Crouzet, Denis Rolland & Philippe Bonnichon (dir.), *Pour l'histoire du Brésil. Mélanges offerts à Katia de Queirós Mattoso*, Paris : L'Harmattan, pp. 203-223.

Montaigne Michel Eyquem de, 1588, *Essais de Michel Seigneur de Montaigne. Cinquiesme édition, augmentée d'un troisiesme livre*, Paris : L'Angelier.

OSTOJIĆ Tihomir, 1911, *Uskoci u junačkim narodnim pesmama* [Les uscoques dans les chants populaires héroïques], Novi Sad : Matica srpska, pp. 151-171.

POPARIĆ Bare, 1936, *Povijest senjskih Uskoka* [Histoire des uscoques de Senj], Zagreb : Matica hrvatska.

POUMARÈDE Géraud, 2009, *Pour en finir avec la Croisade. Mythes et réalités de la lutte contre les Turcs aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris : Presses universitaires de France, coll. « Quadrige » [1re édition : 2004].

RAČKI Franjo, 1877, « Prilog za poviest hrvatskih uskoka » [Contribution à l'histoire des uscoques croates], *Starine* IX, pp. 172-256.

ROKSANDIĆ Drago, 2000, « Stojan Janković in the Morean War, or of Uskoks, Slaves and Subjects », in Drago Roksandić & Nataša Štefanec (dir.), *Constructing Border Societies on the Triplex Confinium*, Budapest : CEU, pp. 239-288.

SALARIS Claudia, 2006, « L'économie pirate », *À la fête de la Révolution. Artistes libertaires avec D'Annunzio à Fiume*, trad. Ph. Baillet, Monaco : Éditions du Rocher, pp. 215-245 [1re édition : Bologna, 2002].

ŠENOA August, 1876, *Čuvaj se senjske ruke* [Prends garde à la main de Senj], Zagreb : Dioničko društvo.

ŠMITRAN Stevka, 2008, *Gli uscocchi. Pirati, ribelli, guerrieri tra gli imperi ottomano e asburgico e la Repubblica di Venezia*, Venezia : Marsilio.

SOERENSEN Asmus, 1895, *Die Entstehung der kurzzeiligen serbokroatischen Liederdichtung im Küstenland*, Berlin : Weidmann.

STANOJEVIĆ Gligor, 1973, *Senjski uskoci* [Les uscoques de Senj], Beograd : Vojnoizdavački zavod.

SUSANNE Koppe, 1997, *Zum 100. Geburtstag des Autors der "Roten Zora". Kurt Kläber – Kurt Held: Biographie der Widersprüche?* Aarau-Frankfurt am Main-Salzburg : Schweizerisches Jugendbuch-Institut-Sauerländer.

THEVET André, 1557, *Les Singularitez de la France antarctique,* Paris.

VIALLON Marie (dir.), 2010, *Paolo Sarpi (1552-1623), Politique et religion en Europe*, Paris : Classiques Garnier.

& Études Travaux 2019

The Making of a Hero

The Problematic Heroism of Emilia Plater and Berek Joselewicz

Katarzyna Pabijanek

Warsaw University
for Social Sciences and Humanities

Études et travaux d'Eur'ORBEM, décembre 2019, pp. 53-72

One of the ways in which the heroic myth is kept alive is through artistic representation. I intend to analyse some literary and iconographic works to establish how two Polish heroes have been represented over time. Looking at the most famous artistic representations depicting Berek Joselewicz (1764-1809), a colonel in the Polish Army during the Kościuszko Uprising, and Emilia Plater (1806-1831), one of the leaders of the Polish insurrection against Russia in the 1830s—Juliusz Kossak's famous equestrian watercolour portraits of Joselewicz and Wojciech Kossak's oil painting depicting the death of Emilia Plater on the battlefield—we face the very core of Polish heroic biography: participation in the fight for freedom. Periods of war and uprising in the history of Poland favoured the personal model of the Romantic hero who fought for freedom and sacrificed his life on the altar of the fatherland and humanity. Struggle, fighting, and military service became intrinsic elements of Polish heroic biography. Both Joselewicz and Plater chose the most predictable way to live their heroism: they engaged in hopeless uprisings and died on the battlefield. Their deaths befit the Polish heroic narrative better than their lives of, respectively, a Jew and a woman.

I will start by briefly presenting key facts from the lives of Joselewicz and Plater in order to provide a background to the cult of heroism that grew around them before World War II. 1939 is a useful caesura for the discussion of heroism in Poland and, indeed, heroism in general. The experience of the Holocaust led to a redefinition of heroism traditionally conceptualised in the context of direct physical conflict. According to Maria Janion, the Holocaust destroyed the opposition between heroic and non-heroic death (Janion, 2009). After the Holocaust, the division between a death of dignity and death bereft of dignity lost its sense. The Holocaust led to the exhaustion of the language for discussing death in the taxonomical terms of heroism or the lack thereof. Deconstruction of the heroic paradigm determines respecting or disrespecting the killed. This will be especially important in the discussion of the heroism of Berek Joselewicz. However, although the Holocaust as the monstrous climax of Nazi

anti-Semitism, outgrows the conceptual framework of Said's orientalism (Rohde, 2009, p.151), it might be useful to apply post-colonial and oriental studies in the analysis of the orientalizing of the Jews as a part of European colonial discourse and as a central trope of European anti-Semitism (Brunotte, Ludewig & Stahler, 2014, p.3).

Insofar as Emilia Plater is concerned, in analyzing her heroism I will draw largely on queer theory and its findings as we know them today. Nevertheless, it is important to bear in mind that her problematic heroism has also been subject to different reconfigurations, and its meaning today varies from the meaning conferred on her deeds before World War II. I will provide a short overview of artistic representations depicting these heroes and then discuss the problematic aspects of their heroism. Women and Jews constitute mutually interchangeable "others" in Polish patriarchal culture that tends to frame them in opposition to the normative white heterosexual male. The central question of my paper should thus be how could a Jew or a woman become a credible candidate to become inheritor or continuator of the Polish heroic ideal? I will look at a broad body of representations; including the visual, literary, historical and journalistic, so as to answer a set of questions in order to determine what made the entrance of Joselewicz and Plater into the Polish heroic pantheon possible.

The Colonel of the Old Testament Regiment of Light Cavalry

Berek Joselewicz (1764-1809) was a Polish Jewish merchant and a colonel in the Polish Army who, during the Kościuszko Uprising (1794), commanded the first Jewish military formation in modern history. Joselewicz initially served in the Polish militia before petitioning Kościuszko for permission to form an all-Jewish unit. "For the first time a Jew loudly and sincerely names Poland his fatherland"—wrote Ernest Łuniński, biographer of Joselewicz, on the subject of the patriotic call-to-arms issued by Joselewicz in 1794 (Łuniński, 1909, pp.113-115). The manifesto was written in Yiddish, in a rather pompous tone, evoking scriptural imagery and language, repeating "Wake

up, help reclaim Poland, oppressed hitherto" (*ibid.*, pp.116-117) and ending with a famous simile: "Arise, as lions and leopards" (*ibidem*). The appeal was addressed to the "children of the tribe of Israelites" (*ibidem*) and encouraged them to join the fight against Russia and Prussia. This must have carried great power of persuasion, as five hundred men joined the cavalry regiment formed by Joselewicz. The soldiers were allowed to observe their religious customs, including access to kosher food, and to refrain from combat on the Sabbath when possible. They also kept their beards, so the unit was popularly known as "the Beardlings". The regiment took part in the 1794 defence of Warsaw, in which the unit was virtually wiped out, only a few men (including Joselewicz) surviving the battle. After the defeat of the Kościuszko Uprising, Joselewicz left for Italy, where he joined the Polish Legions under Henryk Dąbrowski. As a commander of a sabre company in Polish cavalry units, he fought in various battles in the Napoleonic period. He remained in the army as squadron leader in the 5th Mounted Riflemen Regiment following the constitution of the Duchy of Warsaw in 1807. From 1807 he fought in various battles in Poland and was killed at the Battle of Kock in 1809 during an encounter with a unit of Austrian Hussars.

Ever since, historians, writers and journalists have grappled with the legend of the Jewish Colonel, and the recently published book *The Hero, Conspiracy, Death. The Jewish lectures* by Maria Janion (Janion, 2009) has revived interest in Joselewicz.

"Here is the first Polish Jew who showed to his coreligionists the path of honour and the example of heroic devotion in the service of the Fatherland" (Łuniński, 1909, p.60)—read the obituary in *Le Moniteur* of 19 June 1809. Other newspapers like *Sulamith* (*ibid.*), *Gazeta Warszawska* (*ibidem*, p.47), and authors (Piotr Strzyżewski, Henryk Dembiński, Juliusz Falkowski) reiterated such sentiments, and Joselewicz was automatically included in Polish heroic discourse. He was dubbed a 'knight' and a 'path of honour' that set an example for his nation. In contemporary press and posthumous remembrance words of official sorrow were combined with acknowledgement of

Joselewicz's Jewishness. One of the first biographies of Joselewicz appeared in 1817, in *Dziennik Wileński* (*D.W.*, 1817, p.189), and it provided a description of little Berek playing war games with his classmates from the *heder*. This is typical of non-Jewish accounts of his life, where his otherness is conceptualised mostly in the context of his religion, although he was not religious in his adult life.

The figure of Joselewicz quickly became a popular motif in Jewish urban folklore, further popularised by literary representations. Polish folk poetry also mentions his participation in the Kościuszko revolt. In 1861, at the time of patriotic demonstrations, Joselewicz was celebrated as a romantic hero of the "epic of Napoleonic times". The esteemed position of Berek Joselewicz in the Polish heroic pantheon was confirmed by three visual representations: the 1861 and 1894 watercolours by Juliusz Kossak and an oil painting by Henryk Pilati dating from 1867. Numerous references to the heroic Berek Joselewicz also appear in 20th-century writings, both Jewish and Polish. For the poet Maria Konopnicka, the name "Joselewicz" rhymed with "królewicz" [crown prince] (Konopnicka, 1910, p.86). Samuel Hirszhorn calls Joselewicz "a brave Maccabeus" in a sublime poem opposing the "gang of Jew-eaters" (Hirszhorn, 1921, p.319). In 1904, Zenon Parvi presented Berek Joselewicz as the main hero of the play *The Year 1794* (Parvi, 1904). The play was hugely popular in Polish theatres before the Second World War and served as the basis for a Yiddish-language musical play by Jakub Waksman (Kuwałek, 2003, p.110). In 1909 Berek Joselewicz was immortalised in a romantic biography by Ernest Łuniński: *Berek Joselewicz and his Son* (Łuniński, 1909). Łuniński, a connoisseur of Napoleonic history and admirer of heroic narrations produced by famous Polish authors, provided an account of Joselewicz's life that sealed his heroic status. To another Jewish author, Isaac Bashevis Singer, we owe a rather unromantic account of the life of Joselewicz—the 1939 essay, *Colonel Berek Joselewicz* (Singer, 1993, p.71).

The symbolic expression of the admittance of Berek Joselewicz into Polish heroic discourse was the 1935 ceremony of the collec-

tion of soil from Berek Joselewic's grave in Kock in order to transport it to the Piłsudski Mound in Krakow (*Nasz Przegląd*, 1935a & b). Thus, Joselewicz was united with the Polish Army's Marshal Józef Piłsudski, who, incidentally, was referred to as the "friend of Jews" for his welcoming of Jewish soldiers into his army—the first to do so since Kościuszko.

The Death of the Colonel

Countess Emilia Plater (1806-1831) was involved with the secret meetings of the Vilnius youth who were plotting against Russia, so when, in 1831, news of an uprising against Russia was received in the Lithuanian capital, she immediately became one of the leaders of the insurrection there. She dressed as a man and, after a church service, appealed to the people to rise up for the Fatherland. Emilia Plater joined the insurrectionary army and distinguished herself in battles at Kowno and Szawle. She was given the rank of captain in the field, the highest rank awarded to a woman at that time. Later she refused to make her escape with the columns heading for the Prussian border and decided to make her way to Warsaw, dying in the course of this journey. Her death was widely publicised shortly afterwards and Emilia Plater became one of the symbols of the Uprising. She became the theme of paintings by several artists of the epoch, among them Hyppolyte Bellangé, Philipp Veit and Wojciech Kossak. Emilia entered into the pantheon of heroes of the fight for independence. Reports of her romantic involvement in the insurrection appeared in the Warsaw and Poznan press.

Poet Antoni E. Odyniec wrote "Your name in Polish and Lithuanian history will sound eternally as a song amidst the battle" (Barańska, 1998, p.38), and indeed the symbol of the fighting maiden became widespread in Poland, Lithuania and abroad. In March 1832 the immensely popular Mickiewicz poem "The Death of a Colonel" (Mickiewicz, 1955, p.357)[1] appeared, in which Emilia was stylised as

1. For an anonymous English translation see "The Death of the Colonel" in *Harper's New Monthly Magazine* (Mickiewicz, 1855, p.279).

an ideal commander, idolised by the soldiers and people. In Paris, the Cirque Franconi presented her in the spectacular "The Poles of 1831" as though she were the new Joan of Arc. In 1842 J. K. Salomoński published a short biography of Emilia Plater in New York, under the title "Emily Plater: The Polish Heroine. Life of the Countess Emily Plater". Other literary works based on her life were published, mostly abroad, both by Polish émigrés and foreigners. Among them were Georg Büchner, Konstanty Gaszyński, Antoni E. Odyniec, Wacław Gąsiorowski, Tadeusz Kończyński, Władysław Buchner, and Józef Straszewicz, who published three successive versions of her biography in French; and the widely circulated lithographs by F. de Villain and Deveria popularised the conventional character of a delicate, noble "maiden". Most recently, Ewa Toniak used a feminist lens to analyse the evolution of Emilia's heroic myth (Toniak, 2016).

These short accounts of the lives of Joselewicz and Plater should suffice to prove that they both deserved admission into the Polish heroic pantheon. Although the number of cultural texts produced in relation to their lives (poems, novels, paintings, and even legends) suggests that their admission into Polish heroic discourse might have been very smooth, looking at some popularly accepted assumptions regarding the status of women and Jews, we are struck by doubts regarding the process of heroicisation of Joselewicz and Plater.

The perception of Jews as "internal outsiders" (Riegert, 2009, p.336) in modern national identity discourses in Europe originated in Christian thought, frequently of anti-Judaic persuasion (Brunotte, Ludewig & Stahler 2014, p.5). According to Achim Rohde, the Christian doctrine of supersessionism, according to which Christianity had replaced Judaism as the true religion and the only way Jews could be redeemed was by converting, was paralleled by a similar argument regarding women, who could transcend what was seen as their inferior corporeality by becoming true believers (Rohde, 2014). Christianity is thereby marked as normatively masculine, and both "Jew" and "woman" are assigned inferior positions that need to be overcome in order to attain salvation (*ibid.*). This

also holds true for the rules governing the possibility of entrance to the heroic pantheon in Western culture and explains why some Polish patriots, like Joselwicz and Plater, continue to be constructed discursively as outsiders.

"And was a loyal Pole by reputation[2]"

Military service was a central issue in debates about Jewish emancipation and a primary indicator of the position of Jews in any given society. In rabbinical tradition, Jews are the children of Jacob, who is represented as meek and studious, as opposed to his aggressive brother Esau. In historical reality, however, Jews have been both Jacob and Esau and everything in between (Penslar, 2013, p.3). In Eastern Europe, Jews had for a long time been said to dodge the military draft. Their evasiveness, however, was not grounded in their purported cowardliness. Rather, it was the blatant anti-Semitism encountered in the army and the impossibility of observing the ritual laws, such as *kashrut*, which required Jews to shun the military system (Henisch, 1967, p.361). In the last third of the 19th century the shift from religion to physical signs as marks of Jewish distinctiveness began to take place. According to anti-Semitic theories, the essence of Jewishness can be found in the body. There is abundant evidence, however, that physical features played an important role in determining Jews well before the closing decades of the 19th century (Carmichael, 1992). The nose, for example, had served as a Jewish characteristic as early as the thirteenth century. The same holds true with respect to the so-called "Jewish foot". Since the Middle Ages, the Jewish foot has been characterised as ugly, crooked, flat, even cloven, like that of the devil (Gilman, 1992, p.224). The Jew's foot made him unfit to join the military and, as Sander Gilam points out, "marked him as congenitally incapable and, therefore, unworthy of being completely integrated into the social fabric of the modern state" (*ibid.*). Lacking the ability and the strength to join the military service, the Jewish male was figured as weak and

2. We borrow Mickiewicz's expression from *Pan Tadeusz* (Mickiewicz, 1992, pp.164-166, 562-568).

effeminate. Long before Otto Weininger's "Sex and Character" (1903) fuelled the wave of anti-Semitic depictions, the religious rite of circumcision performed on Jewish boys was the most widely held sign of the castration and feminization of Jewish men (Rohde, 2914, p.25), "the feminizing of the Jew in the act of making him a Jew" (Gilman, 1991, p.197).

In a Polish culture saturated with the cult of the military, "Jew" and "soldier" were possibly the most antithetical notions. The "Jew in the army" or the "Jewish army" were subjects of unending jokes and caricatures of various types. These stereotypical features, attributed scornfully to Jews, served as justification for their exclusion from active military service and the imposing on them of additional taxes. When, during the November Uprising, Jews formed a militia unit called the "Safety Guard", it was immediately nicknamed the "Danger Guard" (Kieniewicz, 1983). Polish anti-Semitic discourse has always considered the military attitude and its actions entirely alien to the conduct of Israelites, their "nature" being cautious and cowardly, fearful and apprehensive; their "propensity" being to run away and hide in any difficult situation, possessing an "innate" reluctance towards the soldier's profession; their cosmopolitanism and egoism showing in their lack of attachment to any fatherland and the impossibility of devoting themselves "to the cause". According to the Polish master narrative, the Jew was predestined to become spy or traitor. Israelites are corrupt, greedy, and superstitious.

What made it possible for Berek Joselewicz to become a prominent member of the Polish heroic pantheon? His figure emerged in various contexts. He became a favourite hero of Jewish folklore and popular culture, but he also had a strong presence in mainstream, not-only-for-Jews, discourse. His appearance in the writings of Maria Konopnicka and Walery Przyborowski (Kieniewicz, 1911) and the paintings of Kossak demonstrates the confirmation of his position as a Polish hero and that he was treated as a universal idol of Polish citizenship regardless of ethnic origin. Additionally, there is no doubt that in the early years of the 20th century the memory of Joselewicz and his

participation in the armed struggle for a free Poland acquired a powerful symbolic importance, especially for Polish Jews. His unit was, after all, the first Jewish fighting unit since the second century! And, as Jakub Goldberg stressed, "two hundred years ago, only in Poland were conditions created that made (this) possible" (Goldberg, 1996). The example of Joselewicz served as argument for assimilation and emancipation understood as identification with Polishness, and as proof of the possibility of keeping and sustaining a Jewish identity. In interwar Poland the cult of Joselewicz was cultivated by those who wanted to feel Polish and Jewish alike, and was an outcome of the need felt by Jews for patriotic community with Poles. Some historical accounts of Berek Joselewicz suggest shortcomings with regard to his glorification as a Polish hero. Szymon Askenazy described him as an "exception almost completely abstracted" and underlined that "Common service under arms was not yet tolerable for Polish Jews, not desirable for the Polish army" (Askenazy, 1978, p.171). Isaac Bashevis Singer, whose essay on Berek Joselewicz is devoid of Polish patriotic passion and is critical towards Joselewicz, wrote that "Poles and Jews have lived together for 800 years but they have never got together[3]".

This remark draws our attention to the fact that Polish-Jewish relations have always been very difficult and rather hostile. The inheritors of Berek Joselewicz's tradition were well aware that their compatriots' participation in Polish military action did not translate into civil rights. It is important to note that Joselewicz is absent from Jewish historical discourse, is hardly known in Israel, and rarely appears in Jewish historiography: Dubnov, in his *World History of the Jewish People*, criticises Joselewicz for connecting the future of Jews with that of Polish nobility (Dubnov, 1968). Also, Emanuel Ringelblum hardly mentions Joselewic, and when discussing the participation of Jews in the insurrection he stresses non-military activities (Ringelblum, 1938, pp.55-69). Overall, in Jewish historical resources, Joselewicz is often shown as an eccentric, and by no means a Jewish patriot. Politically

3. « *Żydzi i Polacy — żyli razem 800 lat, ale się nie zżyli* », Isaac Bashevis Singer quoted in Maria Janion (2009, p.13).

naive, having nothing to do with the Jewish nationalism of the 18th century, Berek Joselewicz appears as an astonishing hybrid: a Polish patriot in a Jewish body. For Berek Joselewicz, serving as a soldier was a duty that had to be performed in order to become a (real) citizen; it was an expression of patriotism, of allegiance to the country. Being a soldier was, in his eyes, a means to become integrated into society at large. In 1918, the year of Poland's regaining independence, in a book published to mark the 109th anniversary of Berek Joselewicz's death, an important article "Berek Joselewicz and the national Jewry" by Marek Friszlender appeared (Friszlender, 1918, pp.12-13). The heroic warrior was placed by the author at the beginning of an essential historical process leading to recognition of the rights of the Jewish minority inside the new Polish state. Friszlender uses the symbolism of the figure of Joselewicz to propose a formula for reducing all Jews to a common denominator, and treating them as the citizens of Poland. These impulses of old inspiration symbolised by Joselewicz and Kościuszko flowed into the formation of an innovative 20th-century programme of real equality in terms of Jewish minority rights. This interpretation bears a resemblance to the way in which the Joselewicz Syndrome was diagnosed by Singer who, although critical towards Joselewicz, called him "the first modern Jew" (Singer, 1993, p.76). For Polish people, Berek Joselewicz remained an emblematic Jew. Although historians quote many Jews who participated as volunteers in Kościuszko's Insurrection, in the November and January Uprisings, Berek Joselewicz is the only one whose name was remembered and whose fame was celebrated. All the obsessions and fears of Poles concerning Jews are projected on Berek as an exceptional, "miraculous Jew". In reality, Jews who did join Polish fighting formations were often derided and demeaned. Numerous examples of Jewish heroism could not overcome demeaning and derisory stereotypes. This does not mean that Jews in Poland were not involved in warfare. Jakub Goldberg proves that in the 16th and 17th centuries the Jews settled in the areas subject to the assaults of Tartars and Cossacks as well as the expeditions of Muscovite soldiers

were experienced in the use of arms and when necessary employed them (Goldberg, 1996). But a different discourse turned out to be considerably more popular, one in which Jews appeared as enemies of Poland, fomenting conspiracies, and being excluded from its history.

Jews joining the Polish army was a different matter, one that required breaking legal and cultural barriers. Stereotypes do not need to account for facts. One of the most absurd anti-Semitic stereotypes present in most historiography on Napoleonic times (especially in a sizeable monograph of the Insurrection by Adam Skałkowski) is that Jews were not able to ride a horse. Berek Joselewicz's "Beardlings" were often ridiculed by their Polish brothers-in-arms. Obviously the remarks by Prince de Ligne quoted by Skałkowski and caricatures that appeared in Warsaw newspapers during the Insurrection were a mere reflection of the anti-Semitic idea of Jews being physically unfit and incapable of military service (Skałkowski, 1926, p.32). This is especially appalling when we consider the fact that, in reality, Jews monopolised the horse trade in the Polish-Lithuanian Commonwealth, and their interest in equestrianism was simply a consequence of their occupation. There are many pictures (Kossak, Gierymski) portraying horse dealers practising their trade which prove that Jews were excellent riders, and Polish people didn't have any problem recognising this as long as Jews kept away from the military.

A similar essentialist tenet was used for the exclusion of women from the Polish heroic pantheon. During the November Uprising women who joined the military faced harsh criticism. It was feared that women would use up the food that could be fed to the horses (Barańska, 1998, p.55). After the Uprising, the majority of commentators saw women's access to the military as an attempt to challenge the institutionalized power of state and church, and as a transgression of the social order (*ibid.*, p.73). Mainstream opinion was much more comfortable describing the post-Upraising fashion trends, focusing on mourning jewellery design and black ribands. In his poem "To a Polish Mother", written after the failure of the November Insurrection of 1830, Mickiewicz draws a poignant picture of the

destiny of a Polish woman whose son is doomed to defeat and death in the unfair struggle with the invader. In the face of his future fate, the mother has to prepare herself, as well as her son, for the awaiting martyrdom. Barbara Einhorn argues that it is possible to find links between this type of representations and religious imagery of the prototype of a mother's suffering and sacrifice—the Virgin Mary (Einhorn, 1993, p.221). On the other hand, this kind of imagery of the myth of the Polish Mother often overlaps with representations of the nation. Poland is often seen as a woman, but unlike numerous representations in other cultures where the female figure is victorious or rebellious (Janion, 1996, pp.5-49), Mother Poland is a suffering, enslaved woman (Matejko, Wyspiański, Grottger). This myth of the Polish Mother is often referred to in the context of women fighting and sacrificing their lives for the Fatherland on an equal footing with men.

At the same time, Polish culture does not renounce the representation of women in a knightly, heroic tradition. In literature images of female knights became fashionable at the turn of the 18th century (Janion, 1996, pp.78-102). Juliusz Kleiner calls it a "sentimental-knightly" fashion and sees its sources in the popularity of Tasso's "Jerusalem Delivered" and the cult of Joan of Arc imported from France in the 1700s. The interest in heroic *gesta* by women inspired a publication by Franciszek Makulski on Polish female knights in 1794. Julian Ursyn Niemcewicz's and Franciszek Makulski's poems and various legends prove that the motif of female-to-male disguise performed in order to join the fight was quite common in the 18th and 19th centuries. We know that Emilia Plater was fascinated by Joan of Arc and accounts of patriotic deeds by Boubolina and that she had a deep admiration for a Polish heroine: Anna Dotora Chrzanowska, who fought against the Turks in the 18th century. After her death Plater herself became a heroine of the patriotic literary canon. Emilia Plater fitted well into the convention of deploying the female figure as an allegory of revolutionary struggle, an image so much more powerful for contrasting the weakness and vulnerability of the good, personified by the woman, with the strength and cruelty of the evil,

the enemy. Maria Janion points to the fact that this kind of symbolism, although not as popular as that of the French Revolution, has been present in representations of Polish rebellion (*ibid.*). The most famous portrait of Emilia Plater was produced by Mickiewicz, who projected his recurring fantasy of virgin-knight on to her image. Although we do not know whether Emilia was really a virgin, this image permeated writings related to her heroism (Zakrzewski, 1979; Bachórz, 1973; Żurawski, 1913; Limanowski, 1911). The analysis of historical and literary accounts of the life of Emilia Plater suggests that it is her virginity that made it possible for her to become a heroine. Similarly to Berek Joselewicz, who, in order to enter mainstream heroic imagery and become a rightful Polish hero, had to renounce his ethnic and religious otherness (shaving his beard, giving up his religion), Emilia Plater was deprived of her femininity and made an official virgin. According to Linda Nochlin, the woman-warrior is "the most extreme exemplar of a feminine being as independent agent of her own destiny" (Nochlin, 1999, p.12). Ewa Toniak points to the fact that lack of dowry and conventional good looks made Emilia unmarriageable and that she was not even in a position to live the life of a "normal" Polish mother and wife (Toniak, p.158).

Theodora A. Jankowski in her book on Joan of Arc uses the term *queer* not only to discuss non-heterosexual activity but also to talk about heterosexual activity that is not directed at reproduction and rejects genital eroticism (Jankowski, 2000). She mentions Eve Sedgwick, who lists different activities opposed to heterosexual logic. According to Sedgwick, *queer* applies to those defined as homosexuals or heterosexuals, those defined as men or women, and those who are transgressive. Apart from homo-, hetero-, bi-, and trans-, the term also covers those who escape definition. However, Jankowski notes that the wide repertoire offered by Sedgwick does not cover virginity, celibacy or chastity. Refusing sexual activity is generally perceived not as a specific choice, type or manifestation of sexuality, but as a denial of sexuality. Celibacy is not considered a category of sexuality. However, the decision to remain a virgin is related to sexuality in the

context of the relationship between will and physicality. Therefore, Jankowski suggests including virgins in the category of *queer*, as it threatens a system based on the rigorous dualism of sex. Jankowski draws largely on Monique Wittig's *The Straight Mind* (Wittig, 1992) and Marilyn Frye's *Willful Virgin* (Frye, 1992). According to Wittig, lesbians are not women, because these are mutually exclusive categories in the context of society based on the heteronorm, where women can only exist in subordination to men. Taking patriarchy understood as the domination of women in society, Frye defines a virgin as a woman who sexually and socially remains her own person—one who exists for herself. The virgin who hasn't yet begun a sexual life is not yet a woman, and one who has decided never to have sex does not fit into the category of women. Intercourse with a man changes a girl into a woman. Both authors agree that there is no autonomy of women under a patriarchy where women are sexually subordinated to men. A woman is an object belonging to a man, and being mother and child she contributes to the reaffirmation of patriarchy. Wittig says that a woman only makes sense in a heterosexual system, especially in a heterosexual economic system. Also, the virgin is intrinsically related to heteronormativity. This category was created in order to guarantee a future husband certainty regarding the origin of his offspring. Women who act against this system are conceptualised in categories of resistance. Both Frye and Wittig describe a woman (be she a lesbian or a virgin) as someone who resists the culture that determines her position as subjugated. This is also important, given that both authors reject the essentialist vision of these identities: for Wittig a lesbian does not have to limit her sexual activity to women, and for Frye the presence of the hymen is not a necessary prerequisite for virginity. The virgin as described by Frye and the lesbian as described by Wittig question the patriarchal category that serves the subjugation of women. Jankowski notices that both lesbians and virgins create the category of sexuality that excludes men, they negate normative sexual activity, and thus they can be defined as *queer*.

Emilia's virginity is seen as an invisible armour, and the hymen as a shield designed to protect both her body and soul from the enemy's attacks. On top of being a virgin, becoming a knight is another transgressive act, against the dominant order and against "nature", performed by Emilia Plater. The woman-warrior is an oxymoron, it is internal opposition (Nochlin, 1999; Dekker & ven de Lotte, 1989). This is the most marginal form of female existence, where a woman, says Nochlin, is in charge of deciding matters of her own existence. It is one of the favourite elements of the *topos* of the world turned upside-down, which symbolises opposition to the natural order, which relates to anarchy and chaos. According to D. Brower, violence can be an emancipating gesture (Brower, 1975), because only violence can abolish institutional and emotional barriers demarcating the place of a woman in a traditional society. Warriors are women who decide on cultural and social transgression.

Of course, the gesture of transgression leads to punishment. Maria Janion coined the term "mourning heroine" to describe the paradigm of conflict between private and public spheres typical in Polish and other patriarchal cultures. Sławomira Walczewska argues that a woman who undertakes the role of the male in a national community must be killed, like Emilia Plater or Grażyna, or she will be forgotten, like Żubrowa (Walczewska, 1999, p.54). Maria Janion, in analyzing a lecture by Adam Mickiewicz (Janion, 1996, pp.96-97) who claimed that a woman must sacrifice life in order to attain freedom, concludes that Polish women act not in order to achieve freedom, but in order to sacrifice themselves. It is their sacrifice that sanctions their right to freedom.

In order to aspire to heroic status in Polish patriarchal culture, one must sacrifice identity. This is a common practice among emblematic heroes like Emilia Plater or Berek Joselewicz, who were not unique (Boberska, 1893, pp.29-59), but the fact that their existence goes against the dominant, patriarchal logic entails their marginalisation.

Bibliography

Askenazy Szymon, 1978, *Książę Józef Poniatowski. 1763-1813* [*Prince Józef Poniatowski*], Warszawa: Panstw. Inst. Wyd.

Bachórz Józef, 1973, "O Emilii Plater i 'Śmierci pułkownika' (refleksje sceptyka) [About Emilia Plater and 'The Death of the Colonel' (reflections of a sceptic)]," *Prace Historyczno-literackie*, n°2, pp.41-53.

Barańska Anna, 1998, *Kobiety w powstaniu listopadowym 1830-1831* [Women in the November Uprising 1830-1831], Lublin: Tow. Naukowe Katolickiego Uniw. Lubelskiego.

Boberska Felicja, 1893, *O Polkach, które się szczególniej zasłużyły Ojczyźnie w powstaniu listopadowym*, [On Polish Women who Served the Fatherland Exceptionally Well in the November Insurrection], Lwów: Wydaw. fundacyi im. śp. Felicyi z Wasilewskich Boberskiej.

Brower Daniel R., 1975, *Training the Nihilist: Education and radicalism in Tsarist Russia*, Ithaca: Cornell University Press.

Brunotte Ulrike, Ludewig Anna-Dorothea & Stahler Axel, 2014, *"*Orientalism, Gender, and the Jews,*" Orientalism, Gender, and the Jews. Literary and Artistic Transformations of European National Discourses,* eds. U. Brunotte, A.-D. Ludewig, A. Stahler, Berlin/Munich/Boston: De Gruyter Oldenbourg.

Carmichael Joel, 1992, *The Satanising of the Jews. Origin and Development of Mystical Anti-Semitism,* New York: Fromm International Publishing Corporation.

Dekker Rudolf M. & Pol Lotte van de, 1989, *The Tradition of Female Transvestism in Early Modern Europe*, New York: St Martins Press.

Dubnov Simon, 1968, *The World History of the Jewish People,* South Brunswick: A. S. Barnes and Co.

Dziennik Wileński, 1817, n°32, p.189.

Einhorn Barbara, 1993, *Cinderella Goes to Market*, London, New York: Verso.

Friszlender Marek, 1918, "Berek Joselewicz a żydostwo narodowe*"* [Berek Joselewicz and the national Jewry]*, Berek Joselewicz, pułkownik wojsk polskich. W 109-tą rocznicę zgonu bohatera narodowego na polu walki o*

niepodległość [Berek Joselewicz, a colonel of the Polish Army. On the 109th anniversary of the death of the national hero on in the battle for independence], Warszawa: s.n., pp.12-13.

Frye Marilyn, 1992, *Willful Virgin. Essays in Feminism,* Freedom, California: Crossing Press.

Gilman Sander L., 1991, *Inscribing the Other*, Lincoln/London: University of Nebraska Press.

Gilman Sander L., 1992, "The Jewish Body: A Foot-note," *in* Howard Elberg-Schwartz, ed., *People of the Body- Jews and Judaism from an Embodied Perspective*, Albany: State University of New York Press, pp.223-243

Goldberg Jakub, 1996, "*Żydzi* wobec wrogów Rzeczypospolitej [Jews and enemies of the Commonwalth]," *in* J. Tomaszewski, ed., *Żydzi w obronie Rzeczypospolitej* [Jews in defence of the Commonwealth], Warszawa: Wydawn. Cyklady, pp.9-13.

Henisch Meir, 1967, "Galician Jews in Vienna," *in* Josef Fraenkel, Ed., *The Jews of Austria. Essays on their Life, History, and Destruction,* London: Vallentine-Mitchell, pp.361-373.

Hirszhorn Samuel, 1921, *Historja Żydów w Polsce 1788-1914* [History of Polish Jews 1788-1914], Warszawa: Lewin-Epstein.

Janion Maria, 2009a, *Bohater, spisek, śmierć. Wykłady* żydowskie [Hero, Conspiracy and Death. The Jewish Lectures], Warszawa: WAB.

Janion Maria, 1996, *Kobiety i duch inności* [Women and the spirit of difference], Warszawa: Sic!.

Jankowski Theodora A., 2000, *Pure Resistance. Queer Virginity in Early Modern English Drama*, Philadelphia: University of Pennsylvania Press.

Kieniewicz Stefan, 1983, *Warszawa w powstaniu styczniowym* [Warsaw in January uprising], Warszawa: Państwowe Wydawnictwo Naukowe.

Konopnicka Maria, 1910, "O Berku pułkowniku [About colonel Berek]," Śpiewnik historyczny. *1767-1863* [Historical song-book. 1767-1863], Warszawa: Gebethner i Wolff, pp.70-71.

Kuwałek Robert, 2003, "Czy Lublin miał żydowskie elity?" [Were there any Jewish elites in Lublin?], *Scriptores*, n°27, pp.91-111; http://biblioteka.teatrnn.pl/dlibra/dlibra/docmetadata?id=17065&from=publication&tab=1

Limanowski Bolesław, 1911, "Emilia Platerówna. Szkic biograficzny [Emilia Platerówna. Biographical sketch]," *Szermierze wolności* [Freedom Fighters], Kraków: Książka, pp.1-26.

Łuniński Ernest, 1909, *Berek Joselewicz i jego syn. Zarys historyczny. Z ilustracyami w tekście* [Berek Joselewicz and his son. Historical sketch. With illustrations], Warszawa: Orgelbrand.

Mickiewicz Adam, 1855, "The Death of the Colonel," *Harper's New Monthly Magazine*.

Mickiewicz Adam, 1955, "Śmierć pułkownika [The Death of the Colonel]," *Dzieła* [Works], Vol.1, Warszawa: Czytelnik.

Mickiewicz Adam, 2013, *Pan Tadeusz* [with Polish and English text side by side], New York: Hippocrene Books, trans. Kenneth R. Mackenzie.

Nasz Przegląd (1935a), "Ziemia z grobu Berka Joselewicza na kopiec Marszałka Piłsudskiego [The soil from the grave of Berek Joselewicz in Piłsudski's Mound]," 12.07.1935.

Nasz Przegląd (1935b), "Uroczystość u grobu płk. Berka Joselewicza [Celebration at the grave of colonel Joselewicz]," 25.07.1935.

Nochlin Linda, 1999, "Memoirs of An Ad Hoc Art Historian," *in* L. Nochlin, *Representing Women,* London: Thames & Hudson, pp.7-33

Nochlin Linda, 1999, "The Myth of the Woman Warrior," *Representing Women*, London: Thames & Hudson, pp.35-57.

Parvi Zenon, 1904, *Rok 1794 (Berek Joselewicz): dramat na tle historycznym w pięciu aktach, oryginalnie wierszem napisany* [1974 (Berek Joselwicz): historical drama in five acts written in verse], Kraków: Friedlein.

Penslar Derek J., 2013, *Jews and the Military—A History*, Princeton-Oxford: Princeton University Press.

Przyborowski Walery, 1911, *Berek pod Kockiem. Powieść historyczna dla młodzieży* [Berek at Kock. Historical novel for the youth], Warszawa: Konstanty Trepte.

Riegert Leo W. Jr., 2009, "Subjects and Agents of Empire: German Jews in Post-Colonial Perspective," *The German Quarterly*, n°82, pp.336-355.

Ringelblum Emanuel, 1938, *Żydzi w powstaniu kościuszkowskiem* [Jews in the Kościuszko Uprising], Warszawa: Księgarnia Popularna.

Rohde Achim, 2009, "The Orient Within. Orientalism, Anti-Semitism and Gender in 18th to early 20th Century Germany," *in* Hg. L. Conrad, U. Rebstock and B. Jokisch, Eds., *Fremde, Feinde und Kurioses: Innen- und Außenansichten unseres muslimischen Nachbarn*: Berlin/New York: De Gruyter, pp.195-212.

Rohde Achim, 2014, "Asians in Europe. Reading German-Jewish History through a Postcolonial Lens," *in* Ulrike Brunotte, Anna-Dorothea Ludewig and Axel Stahler, *Orientalism, Gender, and the Jews. Literary and Artistic Transformations of European National Discourses* (eds.), Berlin/Munich/Boston: De Gruyter Oldenburg, pp.17-32.

Singer Isaac Bashevis, 1993, "Pułkownik Berek Joselewicz [Colonel Berek Joselewicz]," *in* Isaac Bashevis Singer, *Felietony. Eseje. Wywiady* [Columns, Essays, Interviews], Warszawa: Sagittarius.

Skałkowski Adam, 1926, *Z dziejów insurekcji 1794 roku*, Warszawa: Gebethner & Wolff.

Toniak Ewa, 2016, "Emilia Plater," *in* M. Rudaś-Grodzkiej, B. Smoleń, K. Nadana-Sokołowska, A. Mrozik, K. Czeczot, A. Nasiłowska, E. Serafin-Prusator and A. Wróbel, eds., *… forty and four. Literary figures. The New Canon,* Warszawa: IBL PAN, pp.153-162.

Wittig Monique, 1992, *The Straight Mind and Other Essays,* New York: Harvester Wheatsheaf.

Zakrzewski Bogdan, 1979, "Ach to była dziewica… O Mickiewiczowskiej Platerównie [What a maiden/girl she was... about Miciewicz's Platerówna]," "*Palen dla cara". O polskiej poezji patriotycznej i rewolucyjnej XIX wieku"* ["A pole for the tzar". About Polish romantic and revolutionary poetry in 19th century], Wrocław: Zakład Narodowy imienia Ossolińskich, pp.7-34.

Żurawski Kazimierz, 1913, *Dziewica-bohater. Życiorys Emilii Platerówny, kapitana I kompanii 25 pułku (1 litewskiego) piechoty liniowej wojsk polskich 1831 roku* [Virgin-hero. The life of Emilia Platerówna, the captain of the 1st company of the 25 rudiment (the 1st Lithuanian) line infantry in the Polish army of 1831], Lwów: Koło Towarzystwa Szkół Ludowych imienia Emilii Plater.

& Études Travaux 2019

Homohéroïsme / homoérotisme

Contexte centre-européen et cas tchèque (années 1880-1930)

Xavier Galmiche

Eur'Orbem, Cultures et sociétés d'Europe orientale, balkanique et médiane
(UMR 8224, CNRS/Sorbonne Université)

Études et travaux d'Eur'ORBEM, décembre 2019, pp. 73-87

Les gays du « canon »

Fraternisation (*Sbratření*), la statue de Karel Pokorný exécutée en 1947, représente, selon le modèle de l'embrassade largement diffusé par la propagande soviétique, le moment où un soldat tchèque embrasse sur la bouche le soldat russe qui l'enlace. L'original de cette œuvre de reconnaissance envers l'URSS pour la libération

du pays fut d'abord érigé (en 1950) dans la petite ville de Česká Třebová, commande privée d'un habitant revenu des camps nazis, puis sa réplique le fut dans le jardin longeant la gare principale de Prague, en plein cœur de la ville. Elle y est demeurée jusqu'à aujourd'hui, unique mémorial prosoviétique de la capitale tchèque à ne pas avoir été retiré de l'espace public, signe de son extrême popularité qu'elle doit sans doute à sa simplicité plastique (élève du grand maître de la sculpture réaliste tchèque Karel Myslbek, Karel Pokorný s'illustra par une belle statuaire monumentale, notamment la « Victoire du socialisme » qui domina la colline de Vítkov à Prague jusqu'en 2009) et à sa lisibilité : les rôles sont en effet clairement répartis, la virilité protectrice du côté du grand Russe, et la souplesse soumise du côté du petit Tchèque. Aujourd'hui, toute inscription a cependant été retirée de la statue, et c'est au promeneur d'interpréter librement le sens de ce baiser.

Ce n'est pas la première fois dans les arts tchèques qu'une image homosexuelle figure la fusion de deux êtres dans la proximité de l'héroïsme et un idéal de sacrifice. L'opéra de Bedřich Smetana, sur un livret (en allemand) de Josef Wenzig (traduit en tchèque par Ervin Špindler), et créé le 16 mai 1868 au Théâtre National de Prague pour son inauguration, raconte en effet le drame amoureux et militaire du héros éponyme, *Dalibor*. Ce personnage est entré dans la mémoire nationale comme le symbole de l'opposition au pouvoir royal (la légende veut qu'il ait joué du violon dans la tour du Château où il avait été enfermé, appelée depuis *Daliborka*, l'un des édifices les plus populaires de Prague).

L'opéra se fonde sur des épisodes historiques de 1498, où le chevalier comparut devant le roi Vladislav (Jagellon) pour avoir tué le burgrave de Ploskovice. Dalibor interrogé explique avoir voulu se venger de la mort de son ami violoniste Zdeněk, que le burgrave avait assassiné. Rarement l'évocation de l'amour homosexuel choisi, assouvi et menant au sublime, a été aussi explicite à l'opéra. Devant le roi qui le presse de s'expliquer, Dalibor déclare, par exemple, dans un opéra du XIX[e] siècle :

Zapírat nechci, nejsem zvyklý lháti.	Je ne veux pas nier, je n'ai pas l'habitude de mentir.	I won't deny it, Lies are not my province !
Ját' přísahal jsem pomstu	Moi, j'ai juré vengeance,	I swore a deadly vengeance
a přísahu co řádný muž jsem splnil.	Et, en homme d'honneur, j'ai accompli mon serment.	And vengeance as an hanour bids I fullfilled !
Vždy odolal jsem čarozraku žen,	J'ai toujours résisté au regard ensorcelant des femmes,	Me female charm has never yet bewitched,
Po příteli můj duch tolik toužil.	mon esprit ne désirait rien d'autre que d'avoir un ami.	A friend to have was my heart's one desire !
Mé přání splněno, přátelství sen	Mon désir accompli, j'ai rêvé	My wish was granted
jsem snil, u Zdenka v ňader tůň se hroužil.	un rêve d'amitié, plongeant au plus profond du sein de Zdeněk !	I lived sweet frendships dream, In Zdeněk's company and knew no ire !
Když Zdeněk můj v svatém nadšení	Quand mon Zdeněk, dans un enthousiasme saint,	When Zdeněk mine in sacred extasy
zvuk rajský loudil v mysl rozháranou,	attirait un son paradisiaque dans mon âme affligée,	With music sweet chased all gloom from my heart
rozplýval jsem se v sladkém toužení,	je fondais en un désir suave,	I felt myself in daring fantasy
povznesen tam, kde hvězdy jasné planou.	transporté là où les claires étoiles brillent.	Transported there, where stars do journey their start !
...	...	...
můj drahý Zdeněk, nerozdílný druh.	Mon Zdeněk chéri, mon compagnon inséparable.	... with me Zdeněk, my dearest Zdeněk!
Wenzig, 1959, Acte I, sc. 4, p. 44.	Sauf mention contraire, les traductions sont de nous.	Wenzig, 1954, p. 11.

À la façon wagnérienne, Dalibor signale la présence de Zdeněk par une mélodie qui tournera au leitmotiv : à la fin de l'acte II, alors que Dalibor enfermé dans son cachot, soupire après un violon pour se remémorer son ami, Zdeněk lui apparaît – tel un nouveau Patrocle dans le songe d'un nouvel Achille :

O Zdeňku, jedno jen obejmutí!	Oh Zdeněk, une seule étreinte	O Zdeněk, just one fleeting touch of hand
A žalář bude eden můj.	et mon cachot me sera Paradis.	And paradise would here descend.
Wenzig, 1959, Acte II, scène 1, p. 59.		Wenzig, 1954, Acte II, sc. 1, p. 26.

L'intrigue très alambiquée de ce drame romantique tardif développe à l'envi les ressorts de l'ambiguïté sexuelle : Milada, sœur du burgrave tué par Dalibor, venue témoigner devant le tribunal, tombe immédiatement amoureuse du preux chevalier. Elle se travestit pour pouvoir le visiter dans son cachot et lui apporter le violon tant désiré, puis, au dernier acte, pour faire sortir le prisonnier et l'attirer sur le champ de bataille, où ils périront tous les deux. Milada finit par arracher à Dalibor une déclaration d'amour, ce qui peut être interprété comme un retour à une certaine normalité sexuelle : le rôle de soprano, qui autorise la présence d'une *prima donna* sur scène, ferait « passer la pilule » de cet autre amour – qui, lui, est raconté ou évoqué par la suavité de la musique, mais jamais montré. Mais cette interprétation ne résiste pas longtemps à l'analyse : Milada travestie est un être mixte, transformée en Zdeněk pour approcher Dalibor, peut-être pour actualiser la féminité de l'amant mort, même si son travestissement est centré sur un instrument, le violon, objet phallique et centre de toutes les attentions : Milada est plutôt le personnage où s'inversent les sexes, et qui, au niveau dramatique, permet aux deux amants de se réunir dans le trépas.

La réception critique de l'opéra est instructive : le caractère homosexuel de l'intrigue fut identifié, fût-ce par ironie[1] ; le critique et poète Otokar Fischer, qu'intéressait le caractère « tchéco-allemand » du livret (composé par le poète germanophone Wenzig, plongé dans

1. Par l'auteur anonyme de la critique parue dans *Radikální listy*, 30 octobre 1897, *in* Fischer (1915, p. 155).

la problématique du bilinguisme culturel), notait la gêne provoquée par cette question et, en reconstituant l'appropriation du motif de Dalibor par la poésie germanophone de Bohême, accréditait la thèse qui attribuait cette ambiguïté à un traitement « romantique allemand », présent dans le livret (alors que la version tchèque de la légende, forcément « populaire », celle de la *Daliborka*, se contente d'un Dalibor solitaire)[2].

Il existe peu d'œuvres ayant accédé au fonds commun, au « canon » de la culture nationale d'artefacts, qui mettent aussi clairement en avant le motif homosexuel. Les autres œuvres repérées dans le contexte tchèque depuis la diffusion massive des *gender studies*, c'est-à-dire environ une vingtaine d'années, dont on parlera ici, appartiennent toutes à la subculture homosexuelle – c'est-à-dire à la production d'un groupe progressivement affirmé dans la société et (plus ou moins) conscient de sa cohésion. Pourtant, malgré leur rareté, l'existence de cas, de *Dalibor* à *Fraternisation*, où l'image homosexuelle nourrit un discours – sur la nation, l'histoire, etc. – et des valeurs – le courage, l'honnêteté, l'héroïsme – nous autorise à poser la question de la fonction ou du moins de la qualité sociale de l'homosexualité, certes perçue comme un mode de marginalité parmi d'autres, mais peut-être capable de servir de modèle. Bien des questions viennent à la suite : l'exceptionnalité sexuelle peut-elle échapper à la marginalité et cautionner – comme c'est le cas de Dalibor – des valeurs civiques ? Dans quelle mesure homosexualité et héroïsme peuvent-ils se fondre ? Si courante dans les images héritées des temps antiques, et des temps chevaleresques, cette association peut-elle être un motif de la culture moderne ? Aussi tenterons-nous de comprendre l'évolution du rapport au social élaboré par le monde homosexuel, tel que nous pouvons le saisir à travers quelques œuvres marquantes des années 1880 aux années 1930[3]. Elles dessinent, pour ainsi dire en pointillé, l'émergence d'un « homohéroïsme » et son

2. *Ibidem*.

3. Sur ces œuvres, des publications notables sont parues en tchèque depuis la rédaction du présent article (2011), notamment Putna *et alii* (2011) ; Seidl *et alii* (2012) ; Himl *et alii* (2013). Sur Putna *et alii*, voir aussi en français notre recension (Galmiche, 2013).

évolution morale, depuis l'exaltation du sacrifice jusqu'à l'affirmation d'une sociabilité spécifique.

Sexus necans : naissance de la subculture homosexuelle en Bohême

Des années 1880 à la Seconde Guerre mondiale la « question homosexuelle » se dévoile, au cœur d'un débat général sur la sexualité qu'animent des disciplines nouvelles, psychologie et sociologie en tête. Rappelons que, dans le cadre d'une rupture du tabou commune à l'Europe, la question s'est faite insistante dans le monde germanique dès les années 1860, où les écrits sur « l'uranisme » du docteur Karl Heinrich Ulrichs ont soulevé un coin du voile. En Europe centrale, les théories du psychiatre allemand Richard von Krafft-Ebing, notamment sa *Psychopatia sexualis* (1886)[4], ont diffusé le thème de la « mann-männliche Liebe » – qui deviendra le « troisième sexe » (voir par exemple Spohr, 1902) – dont, par revues interposées, certains milieux culturels se saisissent, associant discours scientifique (médical et philosophique) et militantisme : c'est le cas du « wissenschaftlich-humanitäres Komitee » fondé à Berlin par Magnus Hirschfeld en 1897[5].

Cette évolution forme l'arrière-fond d'une actualité qui, dans la société, se manifeste plutôt à travers des scandales de mœurs discutés dans la presse. C'est l'affaire Oscar Wilde (en 1895) qui fournit peut-être l'impulsion libérant un débat qui couvait depuis longtemps. La *Revue moderne pour la littérature, l'art et la vie* [*Moderní revue pro literaturu, umění a život*], alors toute jeune (fondée en 1894) mais destinée à devenir le grand périodique de la « fin de siècle » tchèque, consacra à l'auteur anglais un numéro en 1895 : la traduction (la première en tchèque) d'Oscar Wilde y était accompagnée de celle d'un texte de l'écrivain allemand Oskar Panizza prenant la défense de l'homosexualité. En tant qu'organe de presse, la *Revue moderne* optait clairement pour un style engagé, proche d'un anarchisme politique alors en pleine ébullition, abordant ouvertement la question sexuelle, avec une liberté de ton destinée à combattre, selon l'expression plus tardive de son rédacteur en chef Arnošt Procházka, la « peste moralisatrice » (Procházka, 1913). Le poète Jiří Karásek ze Lvovic, figure de proue de la revue, partagea même d'une certaine façon le destin de Wilde, puisque son recueil *Sodoma* paru en septembre de la même année, fut confisqué en vertu (!) du fameux article 129 contre les « actes contre nature ». Le recueil même, sous l'apparence d'une sensualité « orientale » suggérée par le souvenir de la Sodome biblique, développe une vision assez féroce de la séduction, qui subjugue et soumet, et du « sexe qui tue » (*sexus necans*, d'après le titre de la partie majeure). Karásek n'échappa alors à l'emprisonnement que grâce à la providentielle amnistie des délits de presse de 1895 (mais sa renommée resta celle d'un réprouvé : il fut accusé en 1909 d'être l'auteur de lettres anonymes – remplies de commérages et de propos obscènes – adressées à cinq personnalités du monde intellectuel[6]). On comprend qu'il ait rejoint dans ses œuvres suivantes une stratégie de cryptage, tantôt décrite comme une « sublimation » (Putna, 2000), tantôt comme une stratégie « à double foyer » : ses récits et romans baignant dans une atmosphère de sensualité symboliste et décadente, mettent en scène des personnages de rêve dans des décors historiques, séduisant le lecteur naïf par le charme de la légende mais dévoilant par allusions à l'initié l'autre récit, le « vrai » récit homosexuel (Lishaugen, 1999 ; 2000).

4. La banalisation de ce thème dans la littérature psychologique est analysée par Gert Hekma (1994).

5. Voir le volume *Lieblingminne und Freundesliebe in der Weltliteratur* d'Elisarion von Kupffer (1900 [reprint. Berlin, Rosa Winkel, 1995]).

L'héroïsme de la victime

On peut analyser la subculture homosexuelle de la « fin de siècle » dans le contexte de ce que j'appellerais le système dandy : comme Wilde, Huysmans, Przybyszewski abondamment cité par la *Moderní revue*, Karásek se vit comme un esthète, un être d'élite (il ajouta sa particule aristocratique par pur snobisme), un initié aux

6. Il se défendit en éditant une brochure, *Anonymní dopisy, čili, Affaira pěti spisovatelů*, à compte d'auteur, 1910.

symboles ayant accès aux mystères supérieurs et donc mal adapté aux contingences terrestres. Finalement le vrai scandale Wilde n'est pas dans le comportement déviant mais dans le fait que le grand nombre prenne connaissance (par voie de presse) d'un mode de vie raffiné réservé à l'élite auquel il n'a pas accès : l'affaire Wilde révèle que l'isolement minoritaire n'est plus une solution dans une société qui s'ouvre. De son côté, le dandy souffre, et l'on peut parler d'un héroïsme de la souffrance et même du martyre : c'est bien dans sa chair que se joue l'ostracisme de l'homosexuel ; par ailleurs, l'imaginaire religieux développé par les décadents est crucial dans la représentation de ce « héros » : Elisarion von Kuppfer, qui publia l'anthologie *Lieblingminne und Freundesliebe, eine Sammlung mit einer Einleitung* (Brand, 1901), décrivit ainsi dans le poème *Der Lieblingsjünger* [L'Apôtre bien-aimé] Jésus et saint Jean comme un couple (Herzer, 1997, p. 54). La visite de la Galerie des maîtres anciens de Dresde par l'élite homosexuelle d'Europe centrale, qui avait pour but principal d'admirer le *Saint Sebastien* (Antonello da Messina, 1476), peut être compris comme un rituel, un pèlerinage subculturel : l'image du martyre est désignée comme un miroir de la condition homosexuelle, et saint Sébastien criblé de flèches devient un héros identitaire (Ressouni-Demigneux, 2003, p. 417). Citons ici le personnage atypique que fut le journaliste et essayiste William Ritter, critique d'art et de musique, qui trouva en Europe centrale ses objets d'étude et… (presque) tous les garçons qu'il aima. L'image du beau martyr nu surgit pour la première fois en cette époque 1900 : c'est sans doute alors qu'il grava un ex-libris intitulé *Sebastianus Apoloque Gemini*[7].

Élitisme et mystique de la souffrance, ainsi le veut le système des valeurs du dandy, qui permet une socialisation même minime de l'homosexuel à travers son héroïsation. Dans *Une âme gothique*, roman décalqué de *Là-bas* d'Huysmans, Karásek met en scène un esthète solitaire progressivement conduit à la neurasthénie, et finalement à une sorte de suicide par inanition. Au chapitre X, ce « héros » rencontre lors d'une déambulation sur les hauteurs de la ville un étranger qui exerce sur lui une « influence magique ». L'auteur décrit l'inconnu comme son *alter ego* :

Il ressentit un amour inquiet pour l'étranger et il aspira à s'emparer de son secret. Il observait les mouvements de ses lèvres et le tremblement nerveux de ses doigts : et l'étranger lui sembla soudain si bizarrement connu, ses lèvres n'étaient pas les lèvres d'autrui, mais ses lèvres à lui…	Pocítil nespokojnou lásku k cizinci a toužil se zmocniti jeho tajemství. Pozoroval pohyby jeho rtů a nervózní chvění prstů : a najednou se mu zdál cizinec tak podivně známým, a rty nebyly rty někoho cizího, ale rty jeho vlastními…

Karásek ze Lvovic, 1905, p. 40.

L'auteur évoque à mots couverts un coup de foudre et, aux yeux du lecteur contemporain, cette séquence du roman peut apparaître comme une « scène de drague »[8]. Dans le roman, elle débouche cependant sur une impasse : l'attraction « magnétique » ressentie par les deux hommes bute sur leur incapacité à lier conversation. Mais le plus intéressant est sans doute dans la suite du texte, qui bifurque sur l'évocation du panorama de Prague qui s'étend aux pieds des deux hommes et sur une longue méditation sur le destin malheureux de la Bohême et sa gloire perdue. Le texte décadent souligne ainsi le lien existant entre l'aliénation personnelle et la tragédie collective qui fonde en retour une connivence entre toutes les expériences d'échec. L'homosexualité, en tant que destin inassimilable à la loi du grand nombre, invite donc à comprendre la singularité du destin inassimilé. Le décadent névrotique et mélancolique offre une image d'identification au « grand récit » de la communauté nationale reposant sur le *topos* de la bataille perdue (Hodrová, 1992) et l'obsession de la dégénérescence. Le complexe de persécution incarné par la nausée dandy peut apparaître comme une variation de la désillusion collective, ou plutôt les deux phénomènes sont la déclinaison d'un seul sentiment

7. Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel (BPUN), reproduit dans mon article « William et les garçons (d'Europe centrale). "Aventures de volupté sous d'autres cieux" », http://www.circe.paris-sorbonne.fr/index.php?option=com_content&view=article&id=242:xavier-galmiche&catid=50. Voir aussi Milena Lenderová (2007).

8. On sait qu'en réalité une liaison avait rapproché Karásek de Vienne où il fréquentait les établissements réservés aux messieurs. Voir les confidences de Karásek à Lauermannová-Mikschová, notées par elle dans son journal, cité par Roar Lishaugen (2000, p. 72).

existentiel de déclassement et de stoïcisme dans ce déclassement, propre à la fin de siècle.

Et peut-être propre à l'Europe centrale ? *Le Rapt de Ganymède*, essai déjà ancien de l'écrivain Dominique Fernandez, fut l'un des premiers ouvrages français à large diffusion qui mît fondamentalement en cause la méthode psychanalytique. L'auteur y expliquait que, sous le couvert d'une finalité thérapeutique, la psychanalyse avait prôné une conception normative de la sexualité et servi de relai à la répression sociale. Il établissait par exemple un lien de causalité entre la répression de l'homosexualité et certaines figures culturelles paradoxales. À propos de Ludwig Wittgenstein par exemple (dont venait d'être publié le *Journal secret* qui révélait sa lutte permanente contre ses penchants homosexuels[9]), il écrivait :

> *Cette expérience douloureuse fut à l'origine de sa vocation et de sa pensée philosophiques. Le doute radical qu'il éprouvait à l'égard de son propre être, la perception d'une insuffisance de sa nature constituèrent le point de départ du célèbre* Tractatus logico-philosophicus *qui allait renouveler la logique contemporaine.*
>
> Fernandez, 1991, pp. 66-67.

Le but militant de Fernandez était d'établir que la psychanalyse était une « imposture de notre temps », entretenant le système de culpabilisation systématique des différences sexuelles. Même si cela n'était pas son souci, cette démonstration mettait en lumière la question de la spécificité de cette question en Europe centrale : l'Autriche-Hongrie n'était-elle pas le creuset socioculturel qui avait servi de milieu favorable à l'éclosion de la psychanalyse ? On peut en effet la considérer rétrospectivement comme un territoire fait d'équilibres instables entre des acteurs multiples, nécessitant de constants compromis, à la recherche d'une harmonie idéale, et donc une logique sacrificielle perpétuellement réactivée. On ne peut donc qu'être frappé par la similitude des questionnements sur l'orientation sexuelle et sur l'identité tout court, et penser que l'une a pu servir de caisse de résonance à l'autre.

9. *L'Espresso*, Rome, 5 octobre 1986.

Le tournant vitaliste et l'héroïsme des forts

Comme l'a toujours noté l'histoire des mouvements homosexuels, un tournant a lieu au début du XX^e^ siècle à l'issue duquel est mis à mal le « système dandy ». Il correspond à une mutation de la sensibilité : aux incertitudes et au culte de l'évanescence propres au décadentisme succède le goût de la refondation, marqué par une philosophie vitaliste aux retombées esthétiques importantes, auquel répondent les bouleversements sociopolitiques majeurs des années 1910. Dans la subculture homosexuelle d'une Europe centrale marquée par une totale redistribution des cartes à l'issue de la Première Guerre mondiale, ce tournant est illustré par l'essor d'une conception vantant l'amitié virile opposée à l'ancienne conception du « troisième sexe » : son porte-parole le plus célèbre dans le monde germanique, Adolf Brand, gagnera, à travers son journal *Der Eigene*, et l'association qui la publie, une importante surface médiatique. Autrement dit, c'est bien un héroïsme des forts qui s'impose durant l'entre-deux-guerres. Nombre de commentateurs ont noté que cette mutation ouvrait une complicité potentiellement coupable avec les aspects extrêmes du culte de la force, et leurs implications politiques du côté des totalitarismes naissants – le baiser entre soldats y est interprété en termes d'idéologie, non pas de désir sexuel (Schmidt, 2003 ; Hewitt, 1996).

Dans les pays Tchèques, c'est-à-dire dans la République tchécoslovaque proclamée en 1918, il est symbolisé par la naissance d'un mouvement associatif militant : en 1931 commence de paraître la revue *La Voix, feuille de la minorité sexuelle* (*Hlas, list sexuální menšiny*) modifiée dès 1932 sous le titre *La Voix nouvelle, feuille pour la réforme sexuelle* (*Nový hlas : List pro sexuální reformu*). Son principal rédacteur, Vladimír Vávra, bientôt rejoint par Hana Mattuschová, y fait figurer autant de textes littéraires que d'essais sociaux et politiques : les tables de ce périodique discret sont donc un document précieux de l'échantillon des œuvres considérées comme « homosexuelles » ou intéressant la communauté homosexuelle. La revue dessinait aussi une ligne à la fois sociale et esthétique nou-

velle[10], en rupture avec l'atmosphère décadente : « nous lutterons contre ces phénomènes qui accompagnent le mouvement homosexuel : contre cette pénombre de cathédrale, la fumée de l'encens, l'odeur des asters et autres phénomènes qui répugnent à ceux qui favorisent la nature et le sport[11] ». Une bonne illustration littéraire de ce nouveau programme est fournie par l'intéressant roman que Hana Mattuschová publie sous le pseudonyme d'Eduard Weingart (1931), *La Ville des hommes. Roman unique en son genre* (!). Roman maladroit, certes, car l'auteure s'en sert pour compléter l'éducation homosexuelle de son lecteur, en citant par exemple de larges passages des *Sonnets* de Shakespeare, etc. Et pourtant, réelle chronique d'un petit groupe d'amis hantant salons bourgeois et cafés, assemblant, à la manière d'une saga sans famille, une mosaïque de destins : une histoire d'amour plutôt heureuse (entre Kent, un docteur en philosophie cultivé et attentif, et l'acteur Jiří) quoique compliquée (par l'amour que Jarka sœur de Jiří porte à Kent) ; mais aussi des tableaux pathétiques, comme celui de Dill, un homme vieillissant et faible, qu'un jeune voyou, Erwin, sans scrupules, séduit et fait chanter. Quels que soient les caractères et les intrigues, l'impression laissée par la sociabilité urbaine, où les bas-fonds occupent une place étonnante, est celle de la dangerosité. Comme le dit Kent à Dill appauvri auquel il offre un peu d'argent, il faut « boire à la ville des hommes […], notre ville hospitalière et parfois un peu froide ![12] », il faut vivre largement pour conjurer les menaces intrinsèques au monde urbain. C'est d'ailleurs à une femme qu'il revient d'incarner l'autorité et la force, par solidarité pour tous ces garçons qui sont « attentionnés comme des filles »[13] : la lutte contre le maître chanteur est finalement

10. « Budeme bojovat proti oněm zjevům, které provázejí homosexuální hnutí : proti chrámovému šeru, dýmu kadidla, vůni aster a podobným zjevům, jež odpuzují lidi, holdující přírodě a sportu. », cité par Seidl (2012, pp. 38-39).

11. Cité par Roar Lishaugen (2007, p. 35).

12. « Připijme Městu mužů, bratříčku ! Připíjím našemu pohostinnému, někdy trochu studenému městu ! », *ibidem*, p. 121.

13. « ohleduplný jako děvčátko », *ibidem*, même page.

menée par Henrieta, une femme de poigne aux manières « viriles[14] » qui subjugue même le dur et bel antiquaire William Brunner.

On peut commenter à perte de vue ce radical renversement de perspective, où l'héroïsme de la différence semble muter en un héroïsme d'identification : normalisation d'une altérité, voire assimilation au sein d'une société moderne dont le pacte repose, même tacitement, sur la solidarité envers la différence ? Ou illusion d'optique radicale, marché de dupes, où la singularité est troquée contre un statut d'égalité formelle, qui peinera à se traduire dans les faits et se terminera par la catastrophe ? Comme on le voit, cette discussion interprétative sur les modes d'affirmation de l'homosexualité rejoint une problématique commune à la participation de toutes les minorités au contrat social. En tout cas, ce tournant clôt une époque où, dans les pays Tchèques et ailleurs en Europe centrale, exista entre subculture homosexuelle et enjeux de l'identité collective et même nationale une sorte de connivence.

Bibliographie

Fernandez Dominique, 1989, *Le Rapt de Ganymède*, Paris : Grasset.

Fischer Otokar, 1915, « K Smetanovým librettům » [Sur les livrets de Smetana], *Hudební revue*, mai, n° 5, pp. 153-162, n° 6, pp. 205-215.

Galmiche Xavier, 2013, « Homosexualita v dějinách české kultury [L'Homosexualité dans l'histoire de la culture tchèque) », *Slavica Bruxellensia, Revue polyphonique de littérature, culture et histoire slaves*, vol. 9 : *Érotisme* ; http://journals.openedition.org/slavica/1354 [consulté le 10 septembre 2019].

Gert Hekma, 1994, « 'A Female Soul in a Male Body': Sexual Inversion as Gender Inversion in Nineteenth-Century Sexology », *Third Sex, Third Gender. Beyond Sexual Dimorphism in Culture and History*, ed. Gilbert Herdt, New York : Zone Books, pp. 213-239.

14. « … chlapecky pohodila hlavu », *ibidem*, p. 127.

Hewitt Andrew, 1996, *Political Inversions : Homosexuality, Fascism and the Modernist imagination*, Stanford University Press.

Himl P., Seidl J. & Schindler Fr. (dir.), 2013, *Miluji tvory svého pohlaví. Homosexualita v dějinách a společnosti českých zemí* [J'aime les êtres de mon sexe. L'homosexualité dans l'histoire et la société des Pays tchèques], Prague : Argo.

Hodrová Daniela, 1992, « Le Topos de la bataille perdue », *Le roman tchèque dans le contexte international. Mémoire et tradition dans la prose contemporaine*, textes réunis par Hana Voisine-Jechova, Paris : PUPS, pp. 83-96.

Karásek ze Lvovic Jiří, *Gotická duše* [L'âme gothique], 1905, Prague : K. Neumannová [1re éd 1900].

Lenderová Milena, 2007, « "Má se svými ženskými peklo". Tak trochu jiná láska v secesní Praze » [« Pour lui, c'est l'enfer avec ses femmes. » Un amour un peu différent dans la Prague Art nouveau], *Dějiny a současnost*, décembre, pp. 22-43.

Lishaugen Roar, 1999, *Den Seksuelle Forbannelsens Dikter: Homoseksuell Tematikk I Jiri Karasek Ze Lvovics 1890-Tallslyrikk*, Oslo : Université d'Oslo, Slavisk-baltisk avdeling.

Lishaugen Roar, 2000, *Speaking with a Forked Tongue. Double Reading Strategies in* Romány tři mágů *by Jiří Karásek ze Lvovic*, Université de Göteborg : Gothenburg Slavic Studies.

Lishaugen Roar, 2007, « Nejistá sezóna jiné literatury. Osudy časopisu *Hlas* sexuální menšiny » [Une saison incertaine d'une autre littérature. Les destinées du journal d'une minorité sexuelle, *Hlas*], *Dějiny a současnost,* décembre, pp. 33-35.

Mannfred Herzer, 1997, « Namenlose Liebe – Homosexualität und Literatur », in *Good bye to Berlin?* 100 Jahre Sc*hwulenbewegung. Eine Ausstellung des Schwulen Museums und der Akademie der Künste*, Berlin, pp. 54-57.

Procházka Arnošt, 1913, « Sexuální problém a moralistní mor », in *Polemiky*, Praha : Kamilla Neumannová.

Putna Martin (dir.), 2011, *Homosexualita v dějinách české kultury* [L'homosexualité dans l'histoire de la culture tchèque], Praha : Academia.

Putna Martin, 2000, « Poetika homosexuality v české literatuře » [Poétique de l'homosexualité dans la littérature tchèque], *Neon*, mars n° 3, pp. 37-41.

Schmidt Gary, 2003, *The Nazi Abduction of Ganymede : Representations of Male Homosexuality in Postwar German Literature,* Oxford ; New York : P. Lang.

Seidl J. (dir.), 2012, *Od žaláře k oltáři : emancipace homosexuality v českých zemích od roku 1867 do současnosti* [Du cachot à l'autel – l'émancipation de l'homosexualité en Pays tchèques de 1867 à nos jours], Brno : Host.

Spohr Max, 1902, *Was muss das Volk vom dritten Geschlecht wissen?* Eine Aufklärungs-schrift herausgegeben vom wissenschaftlich-humanitären Comitte, mit Illustrationen, Leipzig.

Weingart Eduard [Hana Mattuschová], 1931, *Město mužů, román jediný svého druhu* [La ville des hommes, roman unique en son genre], Prague : Šťastný.

Wenzig Josef, 1954, *Dalibor, Czech-English Libret*, tr. anglaise Jindřich Elbl, Prague : Supraphon.

Wenzig Josef, 1959, *Dalibor : Tragická zpěvohra o 3 dětstvích (7 obrazech)* [Dalibor : opéra en trois actes (sept tableaux)], musique de Bedřich Smetana, préface de Bohumil Karásek, Praha : SNKLHU.

Culte des héros et mobilisations politiques

& ÉTudes Travaux 2019

Józef Piłsudski, héros de la Pologne

Michel Masłowski

Eur'Orbem, Cultures et Sociétés d'Europe orientale, balkanique et médiane
(UMR 8224, CNRS/Sorbonne Université)

Études et travaux d'Eur'ORBEM, décembre 2019, pp. 91-115

Gdy chcesz pracować dowodzeniem, szukaj prawdy w duszy. Patrz jej w oczy, prawda jest silną i jest mocą duszy[1].

Józef Piłsudski

Józef Piłsudski (1867-1935), fondateur de l'État polonais après la Première Guerre mondiale, est devenu au XX^e^ siècle un héros national par excellence. À sa mort le 12 mai 1935, lors du transfert de sa dépouille dans la crypte royale du château de Wawel à Cracovie, le président Mościcki s'exprime en ces termes :

> *Il a été le roi de nos cœurs et le gouverneur de notre volonté. Par le labeur de sa vie il s'est emparé de nos cœurs l'un après l'autre, d'une âme après l'autre, jusqu'à ce qu'il ait pris sous la pourpre de son esprit toute la Pologne. […]*
>
> *Il a donné à la Pologne la liberté, les frontières, la puissance et la dignité […]*[2]
>
> Cepnik, 1935, pp. 232-263.

Les célébrations funéraires furent grandioses et mobilisèrent des millions de personnes. Un deuil national de six jours fut décrété, sa dépouille présentée sur un catafalque au palais du Belvédère avec une icône de la Vierge de Wilno (Vilnius) dans les mains et, au-dessus de sa tête, les étendards des insurrections polonaises de 1830, 1863 et des légions qu'il avait créées. Ensuite, après les cérémonies religieuses, militaires et étatiques (l'hymne national, 101 coups de canons…), le corps fut transporté à Cracovie par le chemin de fer. Déposé sur l'affût d'un canon, il fut conduit au château royal de Wawel. On fit sonner la célèbre cloche de Zygmunt, réservée aux plus grandes occasions. Un silence de trois minutes fut observé dans tout le pays. Les représentants de tous les grands pays européens, et au-delà, adressèrent leurs condoléances, certains participant aux cérémonies religieuses,

1. « Si tu veux faire le travail du commandement, cherche la vérité dans ton âme. Regarde-la dans les yeux, la vérité est forte et constitue la force de l'âme. » (Leçon 5 du 21 août 1923 à l'Université Stefan Batory de Wilno ; cit. d'après Wacław Jędrzejewicz (1977, t. II, p. 119).

2. Ici et par la suite, si ce n'est pas indiqué autrement, traduit par MM. ; cit. d'après, Jędrzejewicz (1977, t. II, p. 517). Dans cet ouvrage se trouve une importante bibliographie du sujet. Voir aussi Wacław Jędrzejewicz (1986). NB. La bibliographie de Piłsudski compte plus de trois cents entrées.

comme le Président de la République française, Albert Lebrun ou le chancelier Hitler ; tandis que le ministre Laval et le maréchal Pétain, le maréchal Goering, Lord Cavan, le maréchal Prezan (Roumanie) assistaient à l'enterrement… Un deuil national fut proclamé en France, en Allemagne et en Union soviétique (Humphrey, 1936 ; Hetherington, 2012), où un surprenant témoignage est publié dans les *Izvestja* :

> *Piłsudski fut un monolithe, un patriote polonais ardent haïssant le pouvoir du tsar de toute son âme […] Il comprit clairement que le mouvement indépendantiste polonais devait tourner ses armes contre la Russie, sous l'oppression de laquelle se trouvait la majeure partie de la Pologne […] Piłsudski devint le chef reconnu de l'État polonais et celui qui établit les frontières de la Pologne par la lutte armée.*
>
> Jędrzejewicz, 1977, t. II, p. 519.

Pendant la session spéciale de la Ligue des Nations du 20 mai, le président du moment, par ailleurs Commissaire des Affaires étrangères de l'Union soviétique Maksim Litvinov, souligna que :

> *[…] le Maréchal Piłsudski a été désigné à juste titre Héros National. Depuis le début de la nouvelle existence de la Pologne, jusqu'à sa mort, il dirigeait […] les affaires de son pays qu'il a consolidé.*
>
> *Ibid.*

Les cérémonies funéraires furent prolongées, en raison des dernières volontés du Maréchal conformément auxquelles son cœur devait être déposé à Wilno. Ce qui fut fait le 30 mai, mais le transfert définitif de l'urne avec le cœur de Piłsudski et de la dépouille de sa mère eut lieu au premier anniversaire de sa mort, le 12 mai 1936, au cimetière de Rossa. Après une messe près d'Ostra Brama où se trouve le tableau miraculeux de la Vierge, le cercueil et l'urne furent déposés dans une crypte où, sur une grande plaque noire, se trouvaient les citations que Piłsudski avaient souhaitées :

En haut :

Ty wiesz, że dumni nieszczęściem nie mogą	Tu sais que les fiers dans leur malheur ne peuvent
Za innych śladem iść tą samą drogą.	Suivre la trace des autres, prendre le même chemin.

Wacław, *in* Słowacki, 1959a, v. 657-658, p. 414.

Au milieu : *Mère et le cœur du fils*.

En bas :

Kto mogąc wybrać, wybrał zamiast domu –	Celui qui, ayant le choix, a préféré au foyer,
Gniazdo na skałach orła… niechaj umie	Le nid d'aigle sur les rochers… qu'il sache
Spać – gdy źrenice czerwone od gromu,	Dormir, quand ses pupilles sont rouges des foudres
I słychać… jęk szatanów w sosen szumie…	Et que l'on entend… la plainte des Satans dans le bruissement des pins…
Tak żyłem.	C'est ainsi que j'ai vécu*.

* Dans son testament ces versets, cités de mémoire, comportaient quelques altérations. Comp. *Kronika*, p. 510.

Beniowski, in Słowacki, 1959b, v. 169-178, p. 129.

Pendant la cérémonie de Wilno, un silence de trois minutes fut de nouveau observé dans tout le pays.

***

L'enterrement de Józef Piłsudski fut, selon les témoins, l'un des événements les plus grandioses qu'ils aient connus. Nous savons par ailleurs que, du point de vue anthropologique, le culte du Héros culturel a toujours un caractère funéraire (Czarnowski, 1998 ; Centlivres, Fabre & Zonabedian, 1998). Les cérémonies ont pour but d'immortaliser le défunt, de transposer sa vie dans une autre dimension, spirituelle et idéologique. Désormais chaque détail de son existence sera un modèle de comportement, de critère du bien et du mal, de repère pour l'avenir.

On ne saurait se contenter d'une simple manipulation artificielle, au risque de voir un héros fabriqué de la sorte délogé de son sarcophage, tel Staline. Inversement, d'autres furent immortalisés bien après leur mort ; le Panthéon en France en est une illustration.

Il faut cependant rappeler qu'une telle immortalisation fait aussitôt du personnage un objet de manipulation idéologique, soit en s'emparant de son héritage – comme le gouvernement des colonels après la mort de Piłsudski –, soit en essayant d'effacer sa mémoire – comme les communistes après la Deuxième Guerre mondiale (Drozdowski & Szwankowska, 1995).

Mais l'épreuve du temps n'a fait que confirmer la place de Piłsudski dans la mémoire des Polonais, puisqu'il est considéré aujourd'hui encore comme le plus grand homme politique de l'histoire de la Pologne (Naylor, 1996)[3]. Il est donc devenu le modèle par excellence.

Quelles sont les étapes de sa vie et quels traits incarne-t-il aux yeux des Polonais, mais aussi des autres peuples ? À quel type du héros avons-nous affaire en la personne de Piłsudski ?

Romantisme, socialisme, étatisme

Nous n'allons pas rappeler ici la biographie de Piłsudski, accessible dans les encyclopédies et sur Internet ; nous nous arrêterons néanmoins sur les éléments de sa tradition familiale et culturelle ainsi que ses engagements idéologiques qui auront joué un rôle majeur dans la construction de son image héroïque.

Né en 1867, trois ans après l'échec de la dernière des insurrections romantiques, celle de janvier 1863, dont son père Józef Wincenty fut commissaire du Gouvernement National de sa commune. Par la suite, sa mère lui prodigue une éducation profondément patriotique, en l'initiant aussi à la poésie romantique dont il resta grand amateur jusqu'à la fin de sa vie. Condamné à l'exil à l'intérieur de la Russie pour son engagement dans les organisations secrètes indépendantistes, il adhère, dès son retour à Wilno, en 1892, au mouvement socialiste. Dans ce cadre, il rédige notamment un périodique, *Robotnik* [L'Ouvrier]. Plusieurs arrestations et fuites s'ensuivent. Élu à la direction du parti socialiste, il défend une ligne radicale et, en 1906, provoque une scission en fondant le parti socialiste – Fraction Révolutionnaire –, menant les différentes actions armées. À partir de 1912, il prépare la formation de l'armée polonaise. Après le début de la guerre, les Légions partent de Cracovie (sous autorité autrichienne) vers le Royaume du Congrès (région sous domination russe), Piłsudski s'autoproclame alors chef de l'armée polonaise.

3. La première place y est occupée par Piast, le mythique fondateur de la première dynastie ; mais la seconde par Piłsudski, appelé « le plus grand Polonais du XX^e^ siècle » (p. 30). À l'époque, Jean Paul II était encore en vie, il n'entrait donc pas en ligne de compte.

Cette période de sa vie prête à la polémique. Certains historiens (Garlicki, 1995, 2008 ; Świętek, 1998 ; Jędrzejewicz, 1982, 2002), à l'encontre d'autres (Jędrzejewicz), considèrent que Piłsudski a clairement collaboré, entre 1904 et 1916, avec les services de renseignement japonais, autrichiens et peut-être allemands, faisant alors office d'agent secret. Pendant la guerre russo-japonaise, l'organisation de Piłsudski réunissait des informations sur le moral des troupes russes ainsi que leurs déplacements, contre de l'argent pour l'achat des armes. S'agissant de ses échanges avec l'Autriche-Hongrie, ils ont consisté à créer à l'intérieur de la Russie un réseau d'informations et de diversions contre la possibilité de faire fonctionner dans la partie autrichienne de l'ancienne Pologne un mouvement indépendantiste et de créer des formations paramilitaires. En somme, Piłsudski aurait tiré profit de ses contacts avec les services d'espionnage pour réaliser le programme de la lutte pour la Pologne indépendante.

Nous n'allons pas nous attarder plus avant sur tous les méandres politiques et militaires de son destin durant la guerre. Nous nous contenterons de mentionner qu'à force de manœuvres entre les uns et les autres, il finit par se retrouver en 1917 dans une prison allemande pour avoir refusé de prêter allégeance, ce qui a redoré sa réputation. Libéré en 1918, il arrive à Varsovie et se voit confier le commandement des forces armées ainsi que la mission de créer le gouvernement. Peu après, il prend le titre de Chef d'État (*Naczelnik Państwa*), celui-là même qu'utilisa Kościuszko en 1794, lié au pouvoir dictatorial. Il ne l'abandonnera que quatre années plus tard, après avoir fait voter la Constitution, créé les conditions pour l'élection d'un président (il refuse ce poste pour lui-même). Il fera aussi établir les frontières de la Pologne à la suite de plusieurs guerres : avec l'Ukraine, avec la Lituanie, et, la plus dangereuse de toutes, avec l'Union soviétique (la guerre bolchevique de 1920).

Trotski, le chef de l'armée rouge à l'époque, ainsi que Lénine, comptaient conquérir la Pologne et rejoindre la révolution communiste en Allemagne, ce qui aurait assuré à l'Union soviétique l'influence idéologique et politique sur la quasi-totalité du continent. À la suite

de la bataille de Varsovie, du 15 août 1920, et malgré sa supériorité numérique et logistique, l'armée bolchevique est mise en déroute et repoussée ensuite loin vers l'est. L'ambassadeur britannique, le célèbre lord D'Abernon, qualifia cet affrontement de « dix-huitième bataille la plus importante dans l'histoire du monde » (D'Abernon, 1931)[4].

Piłsudski établit donc les frontières de la Pologne, mais aussi ses bases institutionnelles, en y introduisant un régime parlementaire à la française. Puis il se retira. Le jeune capitaine Charles de Gaulle, alors membre de la Mission militaire française à Varsovie, fut fasciné par ce personnage, comme il le confesse dans ses *Notes* (de Gaulle, 1980 ; Lacouture, 2003-2004). Son retrait du pouvoir pour y revenir ensuite en force, ressemble étrangement au destin politique de Piłsudski.

De ce dernier, on a dit qu'il avait quitté le tramway du socialisme à l'arrêt de la liberté.

Ses activités ultérieures furent également controversées. Effrayé par la médiocrité de la vie politique et des querelles parlementaires, il organisa en 1926 un coup d'État qui lui rendit le pouvoir dictatorial, même si, cette fois-ci, il l'occupa d'une façon essentiellement informelle. Institutionnellement, il fut par deux fois Président du Conseil (de 1926 à 1928 et 6 mois en 1930) et le reste du temps, jusqu'à sa mort en 1935, ministre de la Guerre. Mais c'est chez lui, au palais du Belvédère, que les décisions les plus importantes, concernant surtout les affaires étrangères, étaient prises. Il reste une controverse sur la prison politique et sur le camp d'internement des opposants politiques (Bereza Kartuska, 1934-1939), créé en ce temps : dans quelle mesure était-ce son initiative ? Était-il au fait des méthodes de coercitions brutales, voire des tortures qui y étaient pratiquées, parfois hors de tout cadre juridique légal ?

Malgré ces controverses, son culte fut intense de son vivant et plus encore après sa mort. Les funérailles en furent la manifestation la plus spectaculaire, mais son influence semble persister aujourd'hui encore. Comment l'expliquer ?

4. Sur ce point, voir aussi Peter Hetherington (2012) et Norman Davies (2003 [1972]).

Czesław Miłosz, poète et penseur du XX[e] siècle parmi les plus grands, couronné du prix Nobel, écrira dans son *Traité de poésie* deux strophes sur Piłsudski :

Latami będzie chodzić w Belwederze.	Pendant des années, il piétinera au Belvédère.
Piłsudski nigdy nie uwierzy w trwałość.	Piłsudski ne croira jamais que cela tiendra.
I będzie mruczeć: „Oni nas napadną".	Il marmonnera : "Ils vont nous attaquer".
Kto? I pokaże na zachód, na wschód. „Koło historii wstrzymałem na chwilę".	Qui? Il désignera l'Occident, l'Orient. "La roue de l'histoire, je ne l'ai arrêté qu'un instant".
(.....)	(.....)
Może nie całkiem godzien potępienia	Peut-être ne mérite-t-il pas entièrement l'opprobre
Piłsudski, chociaż troszczyć się nie umiał	Piłsudski, bien qu'il n'ait su se soucier
O nic prócz granic? Dwadzieścia lat kupił.	De rien d'autre que des frontières. Il a acheté vingt ans de paix.
Na sobie nosił delię krzywd i win,	Il portait sur lui un manteau de torts et de fautes
Ażeby miało czas dojrzewać piękno.	Pour que la beauté ait le temps de mûrir.
Podobno piękno to jest bardzo mało?	Il paraît que la beauté, c'est très peu de chose ?

Miłosz, 2001, p. 32, 48-49. Miłosz, 2013, p. 54, 70-71.

En effet, l'essor culturel, mais aussi économique et institutionnel de la Pologne pendant les seules deux décennies de l'entre-deux-guerres, après cent vingt-trois années de domination par trois États différents, est impressionnant. Aurait-il été possible sans Piłsudski ? La plupart des historiens en doutent (Snyder, 2004 ; Prizel, 1998 ; Pidlutskyi, 2004 ; Urbankowski, 1997).

Les *gesta* symboliques et les matrices du romantisme

La vie de chaque héros culturel peut se découper en séquences-types, moments exemplaires, enracinés dans les modèles culturels et servant de référence normative pour les générations futures.

Les matrices symboliques élaborées dans le romantisme, pour la plupart littéraires, sont devenues des modèles sociaux de comportement[5].

5. Développement dans mon article « Pologne : un héros romantique moderne », (Masłowski, 2002, pp. 302-316).

Elles permettent une certaine intelligibilité du fonctionnement des icônes héroïques de notre personnage. Sans procéder à l'explication de toute sa route, nous nous arrêterons sur quelques moments en relation avec les modèles du romantisme. Rappelons que Piłsudski, sous l'influence de sa mère, fut un lecteur assidu de la poésie de cette époque, avec une préférence nette pour Słowacki, sans oublier ni Mickiewicz ni Krasiński, qu'il citait souvent, y compris dans les discours officiels (et toujours de mémoire).

Modèle du guide moral du peuple

La société polonaise, tant sous occupation russe qu'autrichienne, avait décidé, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Mickiewicz, considéré comme le chef spirituel du peuple polonais, de célébrer la date. À Cracovie, ancienne capitale sous domination autrichienne bénéficiant d'une certaine tolérance culturelle, on fit venir du cimetière de Montmorency, dès 1890, la dépouille de Mickiewicz qui fut déposée dans la crypte de la cathédrale de Wawel, à côté des tombeaux des rois. Puis, en 1898, année de l'anniversaire de la naissance du poète, on érigea sur la place du marché, devant l'église de Notre Dame, sa statue[6].

À Varsovie, sous domination russe, l'affaire fut beaucoup plus rude. Sous la pression de l'opinion publique, le gouvernement du tsar finit par concéder à l'érection de la statue[7], financée par les dons particuliers de 100 à 300 000 personnes (Siwicka, 2001, p. 427), mais il comptait surveiller de près les cérémonies publiques pour qu'elles ne prennent pas un caractère anti-russe. Or Piłsudski, au nom du parti socialiste (PPS), s'y était fortement engagé par ses publications et l'organisation d'une manifestation parallèle. Ainsi défendre la poésie romantique était

6. Le monument, projet de Teodor Rygier, inauguré le 16 juin 1889, au 100[e] anniversaire de la naissance du poète, haut de 10m., représente la silhouette du poète debout. Sur le socle quatre allégories : la Patrie, la Vaillance, la Science et la Poésie, ainsi que l'inscription : à Adam Mickiewicz, la Nation » (*Pomnik A. Mickiewicza*, 1996, p. 26 ; *Encyklopedia Krakowa*, 2000).

7. La statue de Mickiewicz à Varsovie de 4,5 m de hauteur, érigée le 24 décembre 1898 selon le projet de Cyprien Godebski, se trouve à Krakowskie Przedmieście sur un socle de granit, entouré d'une grille décorative. En haut du piédestal sont inscrites les dates de la naissance et de la mort du poète, en bas, des décorations allégoriques en forme de la tête d'Apollon entourée des rayons. Au-dessus de sa tête, des feuilles de palmiers avec une lyre et des rouleaux de papyrus. En dessous la table : « À Adam Mickiewicz, ses compatriotes, 1798-1898 » (Nowicka, 2009). Voir également mon article (Masłowski, 2013).

devenu un acte politique d'engagement. Plusieurs initiatives eurent lieu à cette occasion.

D'abord, Piłsudski pressa Feliks Perl (pseud. Res) de préparer une biographie du poète, finalement éditée à Londres et tirée à 5 000 exemplaires. Parallèlement, dans son journal clandestin *Robotnik*, il publia, le 10 juillet 1898, une note, « le Jubilée de Mickiewicz » qui dénonçait l'action de la censure empêchant de publier les citations des œuvres du poète. Plus tard, il souligna la coïncidence chronologique entre l'érection de la statue de Mickiewicz et celle du célèbre bourreau des Polonais en Lituanie, Mouraviev. *Robotnik* publie également en automne la description des manifestations de Cracovie et l'organisation, trois jours plus tard, des manifestations socialistes, interdites jusqu'alors.

Enfin, Piłsudski prépare lui-même une publication sur Mickiewicz, et fait paraître en décembre 1898 l'*Appel aux ouvriers* à propos de la statue de Mickiewicz à Varsovie (Jędrzejewicz, 1977, t. I, p. 118). Puis, début 1899, il diffuse un tract de quatre pages « L'Histoire de la statue de Mickiewicz à Varsovie » et fait paraître les poèmes censurés du poète.

Les débuts de ses activités politiques sont donc inextricablement liés au culte du plus grand poète du romantisme. Un esprit sceptique pourrait toutefois objecter : « eh bien, il a tout simplement profité de l'occasion de l'anniversaire du poète pour se faire connaître… » On pourra lui rétorquer que l'authenticité de son engagement et de son attachement à la poésie romantique est confirmée par toute sa vie. En témoigne également sa manière de comprendre sa mission propre, sous l'influence manifeste de la vision que Mickiewicz exposa notamment lors de ses Cours au Collège de France.

Or, bien plus tard, en 1919, quand il choisit de ne pas s'allier aux Allemands contre les Russes, en payant cela par la prison, il expliquera au correspondant du *Times* que :

> *La Pologne ne veut pas rejoindre les Allemands s'ils veulent rester dans les pays Baltes. « Si nous étions obligés de rejoindre soit les Allemands, soit les bolcheviques, cela signifierait que notre œuvre n'a pas été achevée. La mission civilisatrice de la Pologne resterait inaccomplie*
>
> Jędrzejewicz, 1977, t. I, p. 458.

« La mission civilisatrice des Polonais », selon le professeur du Collège de France, était de lutter pour la souveraineté des peuples, pour le principe fondamental de la liberté, et contre les systèmes despotiques, incarnés en particulier par la Russie.

Modèle de Wallenrod

L'épisode de la collaboration de Piłsudski avec les services secrets japonais, autrichiens et peut-être allemands reste controversé à cause des connotations négatives que le nom d'agent secret comporte. Il faut tout de même rappeler une référence littéraire importante pour comprendre ce genre de comportement : *Konrad Wallenrod*, poème crypto-historique, écrit par Mickiewicz en 1828, lors de son exil en Russie. Le héros de ce poème, le prince de la Lituanie menacée par le danger teutonique, disparaît le jour de ses noces, pour réapparaître des années plus tard sous les traits d'un chevalier allemand, adopté par la famille de Wallenrod et se faisant élire grand maître de l'ordre. Ceci afin de mener ses nouveaux compatriotes et coreligionnaires à la défaite qui sauvera sa patrie d'origine. Au prix d'un double parjure, d'une double trahison, il sauvera son pays. Il finit toutefois par se suicider. L'amour de la patrie apparaît ici comme une valeur absolue en soi, au-delà de la religion et de l'honneur, qui justifie tous les moyens de la défense[8].

Piłsudski ne dit pas autre chose lorsqu'il souligne que l'attachement à sa patrie est sans limites. Mais il ne verse jamais dans un nationalisme primaire identifiant le patriotisme à l'égoïsme national, à la différence du programme de son adversaire, Dmowski. Il aura toujours pour ligne de mire la reconstruction de la *Respublica* de deux voire trois nations. Il est l'héritier de la tradition du Grand-Duché de Lituanie, pluriethnique et pluriculturelle. C'est sur cette base qu'il fonde son rêve de construire un État fédéral réunissant les pays Baltes, le Belarus et l'Ukraine : de la mer Baltique à la mer Noire. Cette vision pluriethnique de la tradition polonaise lui fera toujours défendre aussi la place des Juifs dans l'État polonais moderne.

8. Piłsudski citera aussi à plusieurs reprises le célèbre poème de Mickiewicz *Do matki Polki* [À une mère polonaise], où tout Polonais est prédestiné au martyre politique anonyme, un « martyre sans résurrection ».

Sauveur de la nation

Le rôle de chef des armées, et *a fortiori* celui de chef de l'État, ne coïncide pas nécessairement avec l'image du héros romantique. Celui-ci était en effet toujours en opposition avec l'État. C'est un autre type de héros qui entre dans le moule du Fondateur de l'État et du Législateur[9]. Il est étonnant que Piłsudski, s'identifiant aux modèles romantiques, ait endossé ce rôle.

Il faut tout de même rappeler qu'au temps de sa « dictature », après le coup d'État de 1926, il n'était la plupart du temps qu'un ministre de la Guerre. Son autorité et son pouvoir étaient informels et ne reposaient que sur le culte de sa personnalité.

Or la suprématie par l'autorité personnelle coïncidait très bien avec l'image mythique de Sauveur de la nation, dessinée dans la Vision du prêtre Pierre des *Aïeux* de Mickiewicz :

To namiestnik wolności na ziemi widomy !	C'est le vicaire de la liberté visible sur la terre !
On to na sławie zbuduje ogromy	Il bâtira sur la gloire l'immensité
Swego kościoła !	De son église !
Nad ludy i nad króle podniesiony ;	Il s'élève au-dessus des peuples et des rois,
Na trzech stoi koronach, a sam bez korony ;	Il s'appuie sur trois couronnes, lui-même qui n'a pas de couronne :
A życie jego – trud trudów,	Sa vie est peine des peines,
A tytuł jego lud ludów.	Et son titre, peuple des peuples.

Mickiewicz, 1995, acte III, sc. 5, v. 77-83, pp. 190-191.

Mickiewicz, 1992, acte III, sc. 5, v. 77-83, pp. 234-235.

Piłsudski s'est-il identifié en son for intérieur au Héros de la Vision de Mickiewicz ? On l'ignore. Mais la matrice était là et attendait son actualisation. Le dévouement, le travail sans relâche, l'ouverture au destin des autres peuples ayant composé l'ancienne *Respublica*, étaient les traits constants de sa vision. L'identification avec le Héros « quarante-et-quatre » de Mickiewicz semble sous-jacente, même non avouée. Ce modèle était de toute manière inscrit dans l'inconscient collectif.

9. Pour une typologie des personnalités exceptionnelles, voir Jean-Pierre Albert (1998).

La bataille de Varsovie et la symbolique mariale

La victoire dans la bataille de Varsovie en 1920 est fortement liée à la symbolique mariale. Au cours de ces combats qui eurent lieu entre le 13 et le 25 août, le 15 août, jour de l'Assomption, connut l'une des manœuvres décisives. Il fut question de l'apparition de la Vierge, non confirmée, mais tenace comme légende. Après 1992, le 15 août devint la fête de l'Armée.

Les matrices de l'association de la victoire dans une bataille décisive pour la nation et du culte marial sont de nature historique et littéraire. La première est liée à l'invasion suédoise au XVII^e^ siècle, appelée couramment le déluge, la résistance du sanctuaire marial de Częstochowa a retourné le destin du peuple qui s'est alors soulevé en masse et a fini par vaincre l'armée la plus importante de l'époque. Plusieurs apparitions de la Vierge seraient associées à cette victoire, popularisée dans le roman de Sienkiewicz de la fin du XIX^e^ siècle. Vive aussi est la mémoire de l'offrande par le roi Jean Casimir de la Pologne à la Vierge, pendant les luttes contre les Suédois. Ses vœux seront renouvelés sous le communisme par le cardinal Wyszyński.

La seconde matrice est enracinée dans le romantisme où, sous la plume des poètes et en particulier de Mickiewicz, la Vierge est devenue l'emblème de la lutte pour la liberté. De même, c'est par l'invocation de la Vierge que commence le poème épique de Mickiewicz *Pan Tadeusz*, qui a restauré culturellement l'image idéale de la patrie perdue politiquement. Il n'est pas inutile de rappeler dans ce contexte le culte particulier que vouait le Commandant au tableau réputé miraculé de la Vierge d'Ostra Brama (*Ausrosvartai*) à Wilno. Conformément à son vœu, il tenait son image entre les mains sur le catafalque au Belvédère.

Les partisans du caractère miraculeux de la victoire de 1920 soulignent aussi que la bataille a été précédée par un office religieux de plusieurs jours.

Les matrices historique, littéraire et rituelle se confondent donc et recoupent, en faisant de cette bataille victorieuse grâce à Piłsudski,

l'emblème de la protection particulière de la Vierge et de la mission de la Pologne, telle qu'elle a été annoncée par les poètes romantiques : la défense de la liberté en Occident devant l'autocratie asiatique. Car c'est grâce à la victoire des Polonais que la révolution communiste ne s'est pas répandue dans le reste de l'Europe[10].

Le coup d'État et la Figure du Roi-Esprit

Autant dans les séquences précédentes, les matrices de *gesta* de Piłsudski provenaient soit de Mickiewicz, soit du romantisme polonais en général, autant le coup d'État de 1926 puise manifestement sa source dans l'œuvre de Słowacki. Piłsudski en connaissait d'ailleurs de larges extraits par cœur et les citait à différentes occasions, avec une nette préférence pour le poème *Beniowski*. C'est de là que provient aussi l'extrait placé sur sa plaque funéraire à Wilno.

Or Słowacki, dans sa période mystique, a élaboré la notion du Roi-Esprit de son peuple, personnage charismatique incarnant les aspirations et les forces spirituelles de sa nation qu'il avait pout tâche d'éveiller. Il n'y avait pas de plus grand mal, selon Słowacki, que la paresse de l'Esprit (*zaleniwienie w duchu*).

10. L'importance historique de la bataille de Varsovie n'est toujours pas reconnue à sa valeur ni en Pologne même, ni en Europe. Il a déjà été mentionné que l'ambassadeur britannique en Pologne à l'époque, le célèbre historien, lord Edgar Vincent d'Abernon l'a appelée dans le titre même de son livre *The Eighteenth Decisive Battle of the World: Warsaw, 1920* (D'Abernon, 1931). Et dans un de ses articles publiés en août 1930, il a écrit : « Si Piłsudski et Weygand n'avaient pas réussi pendant la bataille de Varsovie, à contenir la marche triomphale de l'Armée Rouge, non seulement le christianisme aurait subi un sérieux revers, mais l'existence même de la civilisation occidentale aurait été exposée en danger » (*ibid.*, pp. 8-9).
Simon Goodenough, l'écrivain spécialisé dans les affaires militaires, dans son livre, *Tactical Genius in Battle,* a placé Józef Piłsudski parmi les 27 plus grands vainqueurs de l'histoire du monde, à côté de Temistocle, Alexandre le Grand, César, Gustave Adolf ou Condée (Goodenough, 1979).
Le général français Louis Faury, quant à lui, dans un article de 1928, a comparé la bataille de Varsovie à la Bataille de Vienne, où la Pologne a sauvé le monde chrétien de la menace turque.
À cela il faut ajouter les conclusions d'une étude récente de Grzegorz Nowik dans sa monographie de l'espionnage radio des Polonais (Nowik, 2005, 2010). Dans un entretien récent il constate : « … la faute de la défaite incombe à Lénine. À la mi-juillet 1920 il a conclu prématurément que la Pologne est déjà vaincue, et il a indiqué les nouvelles finalités d'attaque – les armées de Toukhatchevski devaient (…) "souffler les Polonais" et à travers Varsovie, aller jusqu'à Berlin et Paris, tandis que les armées d'Ukraine avec la Konarmia [de Budionny] devait gagner Lvov et les cols des Carpates, Budapest et Vienne » (*Gazeta Wyborcza* n° 189 [7007]), 14-15 août 2010, (p. 26).

À l'instar de Słowacki, Piłsudski se prenait en secret pour le Roi-Esprit de son temps. Il y fit allusion dans plusieurs discours. Par exemple :

> *« Le Chef d'une armée doit être – qu'il le veuille ou non, mais s'il veut rester un chef – il doit être quelqu'un d'autre que ceux qu'il mène [à la bataille] »*

Le biographe résume sa pensée :

> *Il doit être un homme à part, faire l'examen [de conscience] pour tous, il n'a pas le droit de prendre en compte ses propres sentiments ou émotions, même les plus chers. […] Les guerres, telles que les contemporains les ont vécues, sont des phénomènes « de l'envergure d'immenses éclairs » [citation de Beniowski]. […] Par rapport aux grands événements et l'immense renversement dans notre vie, Piłsudski reste – en utilisant les paroles du poète « profondément humble et silencieux ».*

Citation du *Tombeau d'Agamemnon de Słowacki, in* Jędrzejewicz, 1977, t. II, p. 62.

La grandeur

En discutant en 1924 – après son retrait de la vie politique courante et avant le coup d'État de 1926 – du sens de l'héritage de l'insurrection de janvier 1863, Piłsudski donna son interprétation originale qui n'était ni une condamnation de l'insurrection, « œuvre de quelques idiots et fous », ni une critique pointant les dissensions des élites. Il évoqua alors l'image de l'histoire – volcan, en reprenant la métaphore centrale du romantisme polonais :

> *Quand le doigt de Dieu touche la terre, il y a sur les plaines des monts qui poussent, d'où s'échappe la fumée et la lave bouillonne à l'intérieur de la terre. La terre-mère dans les douleurs, dans les secousses accouche des hommes, des hommes de grandeur. Où se trouvent leurs noms ? À une grande époque il faut de la grandeur… Grandeur, quel est ton nom ?*
>
> Jędrzejewicz, t. II, p. 128.

Et de poursuivre en revenant au moment présent :

> *L'année 1863 a apporté une grandeur inconnue, une grandeur dont le monde, en parlant de nous, doute toujours, (…) la grandeur du miracle du travail, de l'immensité de la force collective… les hommes qui, à l'heure de la grandeur, quand le doigt de Dieu touche la terre, grandissent en géants de l'immense effort moral.*

Ensuite, il rappelle les strophes de *Beniowski* :

Beniowski, in Słowacki, 1959b, p. 129.

Gdy warstwy ziemi otwartej przeliczę	Quand je compte les couches de la terre ouverte
I widzę koście, co jako sztandary	Et je vois les ossements tels les étendards
Wojsk zatraconych, pod górnymi grzbiety	Des armées perdues, sous les dos des monticules
Leżą – i świadczą o Bogu – szkielety –	Restent étendus – et témoignent de Dieu – les squelettes –
Widzę, że nie jest On tylko robaków	Je vois qu'il n'est pas seulement le Dieu des fourmis
Bogiem i tego stworzenia, co pełza.	Et de ces créatures qui rampent.

La catégorie de la grandeur historique, en s'appuyant sur les vers de Słowacki, était donc pour Piłsudski un critère d'appréciation politique. La Grandeur, opposée à la petitesse des intérêts égoïstes du moment, à la « tiédeur » de l'Apocalypse (« parce que tu es *tiède* […], *je te vomirai* » 3, 16), la Grandeur de la responsabilité pour les autres, pour la civilisation, pour l'homme et son humanité. La Grandeur de la quête du Sens, du témoignage de la vérité, de l'engagement sans faille… Il faut retenir que, dans son discours, il a attribué la Grandeur non pas à telle ou telle personne, mais à l'institution du Gouvernement national durant l'insurrection de 1863. Institution qui, bien que secrète et anonyme, portée par la volonté héroïque de plusieurs hommes, a été respectée et suivie comme jamais dans un pays en paix. Son discours opère le transfert de la grandeur de la personne à l'institution de l'État. C'était cela, pour lui, le fruit de la dernière des insurrections, et – sous-entendu – la tâche à laquelle il fallait s'atteler. À laquelle il s'est attelé.

Piłsudski essayait d'incarner en tant qu'homme d'État, la hauteur de vue d'un héros romantique, d'un Roi-Esprit słowackien impulsant l'énergie de la re-création de l'Histoire dans une perspective de salut non seulement individuel, mais aussi collectif.

Wawel

En 1927, un an après le coup d'État, Piłsudski parvint, malgré les résistances fortes de l'Église, à faire venir en Pologne et enterrer au château royal de Wawel les cendres de Słowacki. Dans son discours, il souligna qu'après l'échec de l'insurrection de 1830 Słowacki avait participé à l'effort pour « remplacer les sabres (…) par une autre force, celle de l'Esprit » :

> *Il a travaillé, comme les autres, il a pensé à la possibilité de remplacer la force du corps par celle de l'Esprit.*
> *Et maintenant, avant de se retrouver parmi les rois :*
> *Il arrive non pas avec un prénom, mais avec son nom, et témoignant de la grandeur du labour et (…) de l'Esprit de la Pologne. Il vient pour prolonger sa vie, pour rester non seulement avec notre génération, mais aussi avec ceux qui viendront. Il vient en tant que Roi-Esprit.*
> *Au nom du gouvernement de la République, Messieurs, je vous donne l'ordre de transporter ce cercueil à la crypte royale, pour qu'il soit égal aux rois*[11].
>
> Jędrzejewicz, 1977, t. III, pp. 276-277.

Il faut mettre cette cérémonie en parallèle avec l'engagement de Piłsudski, aux débuts de son activité politique, à l'occasion des célébrations liées à l'érection de la statue de Mickiewicz à Varsovie, à la suite du transfert de sa dépouille à Wawel. Ce panthéon symbolique de la nation a été manifestement dans son esprit la consécration suprême d'un destin historique. Rien d'étonnant alors qu'il y ait aussi songé pour lui-même.

Mortellement malade, il note dans son lit, en mai 1935, peu avant sa mort, ses dernières volontés. Elles commencent par les paroles :

> *Je ne sais s'ils ne voudront pas m'enterrer à Wawel.*
> *Qu'il en soit ainsi ! Seulement alors que mon cœur soit enterré à Wilno, où reposent mes soldats (…)*

Il demande ensuite que soient inscrits sur sa tombe les versets de Słowacki – versets, évoqués plus haut, sur la vie dans un nid d'aigle, parmi les éclairs, dans les rochers, ainsi que sur le destin solitaire et particulier des hommes « fiers dans leurs malheurs » (*Kronika,* II 510).

11. Il y a une controverse : Piłsudski a-t-il dit « *pour* qu'il soit égal aux rois » ou plutôt « *car* il était égal aux rois » [*By królom był równy / Bo królom był równy*] ?

Romantisme et étatisme : les apories et les incompréhensions

Piłsudski reconnaissait lui-même être « un romantique et à la fois un réaliste[12] ». Guidé par les modèles littéraires et historiques de l'héroïsme, il ne perdait pas de vue le bon sens, il visait la victoire et non pas les gestes symboliques. Néanmoins, les étapes de sa vie s'inscrivent aisément dans le schéma symbolique réputé universel du parcours héroïque, tel qu'il a été schématisé par Campbell (Campbell, 1949).

Il s'agit des séquences suivantes : l'« Appel » (ou le manque), l'« Aide », la « Traversée du seuil », marquée par les « Luttes contre les monstres », la « Mort » (symbolique ou réelle), le « Désert », après quoi apparaît l'« Aide surnaturelle », et l'« Apothéose » consistant en l'« Union avec le père » ou le « Mariage sacré » avec la Reine de l'univers. Ensuite commence le « Retour », lié souvent au « Vol de l'élixir de vie », de nouveau l'« Aide surnaturelle », la « Bataille du seuil » (la « Résurrection », le « Retour »), et – dernière étape – le « Monde reçoit ou sauve son Héros ».

L'« Appel » a été pour Piłsudski sans doute la tradition de l'insurrection de Janvier 1863 et la poésie romantique (éducation de sa mère). Il a trouvé l'« Aide » d'abord dans le parti socialiste. La « Bataille du seuil » et « la mort » ou « le désert » symboliques ont été l'exil et les séjours en prison. L'« Apothéose » a eu lieu quand il est devenu le chef de l'État après la guerre et la résurrection de son pays. Un moment particulier, appelé le miracle des bords de la Vistule, à savoir la bataille gagnée contre les bolcheviques en 1920, peut être associé au « Mariage sacré », notamment à cause du culte Marial lié symboliquement à cet événement. Le « Vol de l'élixir de vie », c'est son coup d'État et la dictature de fait, même s'il n'a jamais voulu l'institutionnaliser. Enfin, l'appui massif de son programme et le culte du personnage avant et après sa mort, correspondent à la dernière étape, celle de la « Reconnaissance » de son héros par le peuple.

12. Dans la conversation de 1920 avec Dmytri Merejkovsky, poète, écrivain et philosophe russe. Celui-ci a souligné aussi l'extraordinaire don de clairvoyance et d'imagination politique de Piłsudski (Jędrzejewicz, 1977, t. I, p. 497).

Ces correspondances archétypales expliquent le profond ancrage du culte héroïque de Piłsudski dans l'inconscient collectif des Polonais, malgré toute la contre-propagande communiste ou certaines réserves de l'Église. Des politiciens de tout bord reconnaissent, en effet, le rôle salvateur qu'il a joué dans l'histoire du pays.

Néanmoins, cette image n'est pas aisément reçue à l'étranger. En France, surtout dans les milieux intellectuels de gauche, Piłsudski est perçu comme un dictateur au même titre que Mussolini, Franco ou Hitler, en moins féroce ou sanguinaire[13], comme un nationaliste, menant une politique de puissance sans en avoir les moyens. Même la fascination de De Gaulle pour le personnage, d'ailleurs peu connue, ne changea pas cette vision des choses.

Nous sommes ici en plein paradoxe de la double représentation de la réalité, dans les pays stabilisés politiquement de l'Occident, et les nations historiques de l'Europe centrale, puissances régionales au Moyen Âge et au-delà, qui ont vécu une disparition politique durable. La constitution de l'identité culturelle, malgré la disparition politique, était pour ces peuples une expérience particulière, liée au romantisme. Et c'est en Pologne que les modèles de l'héroïsme romantique diffusés par la poésie, sont devenus particulièrement prégnants.

Piłsudski les a repris et adaptés. En effet, un héros romantique se battait d'habitude pour la solidarité des peuples et contre les gouvernements despotiques. Un héros romantique / dictateur sonne comme une aporie ou un contresens. Ou bien, on l'associe à Hitler, fasciné lui aussi par Wagner et le romantisme de la mythologie germanique.

Or il faut bien distinguer le patriotisme romantique, visant l'universel, le consensus éthique, la fraternité des peuples[14], de la doctrine du « sain égoïsme national[15] » qui s'est développée dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, à commencer par l'Allemagne. Le parti natio-

13. Sur ce sujet, voir le mémoire de Master d'Agnieszka Iwaniuk (2009).

14. Développement dans mon article « Autonomie sociale et "alliance des peuples" dans la tradition polonaise » (Masłowski, 1991).

15. Expression du député Wilhelm Jordan au parlement de Francfort débattant de la « question polonaise », en 1848, et reprise depuis par la politique nationaliste de Bismarck.

naliste polonais d'Endencja (National-Démocratie) était le principal opposant politique de Piłsudski qui défendait, lui, la tradition dite « jagellonne » de la confédération des peuples, comme au temps de la *Respublica* de la Pologne-Lituanie. Il s'est toujours employé à défendre les minorités, en particulier les Juifs. Il ne saurait donc être classé dans la case du nationalisme ou du chauvinisme moderne.

Lui-même opposait deux types du patriotisme : *impérialiste* et *défensif*. Le premier est instrumentalisé par la bourgeoisie et le capitalisme, dans plusieurs pays d'Europe et en Russie. De temps en temps apparaît aussi un chauvinisme polonais, en particulier à l'égard des Lituaniens, favorisé par le clergé. Mais le patriotisme défensif est provoqué par une attaque. Les élites rejoignent souvent le patriotisme impérial de l'occupant, tandis que le noyau sain du patriotisme, comme chez Kościuszko ou chez Mickiewicz, consiste à rejoindre les opprimés (*Kronika,* I, 152-3). À l'époque, en 1902, Piłsudski était un militant socialiste, rien d'étonnant qu'il ait identifié ce patriotisme sain à l'étendard rouge, en s'opposant notamment, en tant que socialiste, à Rosa Luxembourg.

Plus tard, son rêve politique fut de recréer soit une confédération de la Lituanie, du Belarus et de l'Ukraine avec la Pologne, soit d'aider à nouer une alliance du *Międzymorze,* ou de l'*Intermarium* – un entre-mers Balte et Noire – pour tenir la Russie impériale à distance. Cependant, et bien qu'il ait gagné la bataille de Varsovie, l'opposition politique interne des nationalistes d'Endecja, en signant le traité de Riga, l'empêcha définitivement de construire une telle alliance.

Au-delà du personnage historique qu'il était, une question demeure : une politique étatique inspirée par les modèles de l'héroïsme romantique est-elle possible ? Ou cette époque est-elle définitivement morte, avec la chute du communisme et la souveraineté retrouvée ?

Conclusion

Il est possible de considérer que Piłsudski, par son analyse empathique de l'histoire de la Pologne et des insurrections successives, ainsi que par sa vision claire de l'échiquier politique au seuil du XX^e^ siècle, a réalisé une sorte de synthèse personnelle entre le modèle romantique de l'héroïsme et les exigences institutionnelles d'une politique d'État. Fortement critiqué par les uns et les autres, souvent à juste titre, il a toutefois laissé une tradition étatique enracinée culturellement, à laquelle vont se référer de nombreux courants de pensée.

Mentionnons-en deux, très contrastés. Jerzy Giedroyc, fondateur dans la période communiste de la revue *Kultura* (dans la banlieue de Paris), devenue le lieu d'élaboration de la pensée politique moderne, mise en place comme politique internationale de l'État polonais après 1989, s'est senti toujours héritier de la tradition de Piłsudski. Sa conception, ainsi que celle de Mieroszewski, a été appelée en abrégé ULB : Ukraine, Lituanie, Belarus, pour signifier l'importance des bonnes relations avec les voisins orientaux de la Pologne et de l'impératif de les soutenir politiquement sur l'arène internationale. Ainsi la mémoire jagellonne de l'État fédéral, multiculturel et pluriconfessionnel s'opposait-elle à l'étroitesse de la vision nationaliste de l'Endecja.

Un mythe peut être aussi aisément instrumentalisé. C'était le cas, d'après une bonne partie de l'opinion polonaise, de la mort du président Lech Kaczyński en 2010, alors qu'il se rendait à Katyń pour « témoigner » de la vérité historique, occultée par l'opinion européenne et mondiale, de l'insurrection de Varsovie (souvent confondue par les Occidentaux avec l'insurrection du ghetto) et du massacre à Katyń par le pouvoir stalinien de l'élite de l'armée polonaise. Sa disparition, due à un accident d'avion, a été présentée comme un martyre et lui a assuré aussi une place à Wawel. Cela a contribué à l'élection de son parti PIS au pouvoir en 2015 et a provoqué ensuite une « politique historique », se référant verbalement à Piłsudski et l'Intermarium, mais en pratique surtout au nationalisme d'Endecja. Les relations avec l'Ukraine se sont dégradées et

l'option ULB inspirée par Giedroyc a perdu sa priorité.

Une politique romantique, un héroïsme d'État, sont-ils possibles encore dans le monde du XXIe siècle ? Voici la question qui se pose quand on réfléchit au destin politique et à la dimension symbolique de la personnalité de Piłsudski, héros tardif de l'héritage romantique.

Un autre personnage a profité du même héritage, dans une dimension spirituelle – mais non sans conséquences politiques – Jean Paul II[16]. Mais cette comparaison n'entre pas dans cet article, même si elle devrait un jour être faite.

Antony, le 26 juillet 2010.

Bibliographie

Albert Jean-Pierre, 1998, « Du martyr à la star. Les métamorphoses des héros nationaux », *in* Pierre Centlivres, Daniel Fabre & Françoise Zonabedian, *La Fabrique des héros*, Paris : Éditions de la MSH, pp. 11-32.

Campbell Joseph, 1949, *The Hero with a Thousand Faces*, New York : Pantheon Books.

Centlivres Pierre, Fabre Daniel & Zonabedian Françoise, 1998, *La Fabrique des héros*, Paris : Éditions de la MSH.

Cepnik Henryk, 1935, *Józef Piłsudski, twórca niepodległego państwa polskiego ; zarys życia i działalności (5. 12. 1867-12. 05. 1935)* [J. Piłsudski, créateur de l'État polonais indépendant ; l'esquisse de sa vie et de son activité], Warszawa : Inst. Prop. Państw.-Twórczej.

Czarnowski Stefan, 1919 *Le culte des héros et ses conditions sociales. Saint Patrick, héros national de l'Irlande*, Paris.

D'Abernon Edgar Vincent, 1931, *The Eighteenth Decisive Battle of World History*, London : Hodder & Stoughton [reprinted by Hyperion Press, Westport, Conn., 1977].

16. Développement dans mon article en polonais « Ostatni polski romantyk » [Le dernier romantique polonais] (Masłowski, 2006, pp. 427-448).

Davies Norman, 2003 [1972], *White Eagle, Red Star: The Polish-Soviet War, 1919-1920*, London : Pimlico.

Drozdowski Marian Marek & Szwankowska Hanna, 1995, *« Przedmowa » [Introduction]*, *Pożegnanie Marszałka: Antologia tekstów historycznych i literackich* [Les adieux de Maréchal. Anthologie de textes historiques et littéraires], Warszawa : Towarzystwo Miłośników Historii-Komisja Badań Dziejów Warszawy Instytutu Historii PAN, Oficyna Wydawnicza « Typografika ».

Encyklopedia Krakowa, 2000, « Pomnik Adama Mickiewicza » [La statue d'Adam Mickiewicz], Warszawa-Kraków : PWN, p. 406-407.

Garlicki Andrzej, 1995, *Jozef Pilsudski, 1867-1935*, Aldershot, Hants : Scolar Press.

Garlicki Andrzej, 2008, *Józef Piłsudski, 1867-1935*, Kraków : Znak.

Gaulle Charles (de), 1980, *Lettres, Notes et Carnets*, t. 2 : *1919-Juin 1940*, Paris : Plon.

Goodenough Simon, 1979, *Tactical Genius in Battle*, London : Palidon.

Hetherington Peter, 2012, *Unvanquished: Joseph Pilsudski, Resurrected Poland, and the Struggle for Eastern Europe*, Houston : Pingora Press.

Humphrey Grace, 1936, 2012, *Pilsudski: Builder of Poland*, New York : Scott and More.

Iwaniuk Agnieszka, 2009, *L'Image de Joseph Piłsudski dans la presse française entre les deux guerres*, Université de Paris-Sorbonne (Paris IV).

Jędrzejewicz Wacław, 1977, *Kronika życia Józefa Piłsudskiego. 1867-1935* [Chronique de la vie de Józef Piłsudski. 1867-1835], t. I-II, London : Polska Fundacja Kulturalna.

Jędrzejewicz Wacław, 1982, *Pilsudski: a Life for Poland*, New York : Hippocrene Books.

Jędrzejewicz Wacław, 1986, *Józef Piłsudski, une biographie*, Lausanne : L'Âge d'Homme.

Jędrzejewicz Wacław, 2002 *Józef Piłsudski. Życiorys* [J. P. Biographie], Warszawa : LTD.

Lacouture Jean, 2003-2004, *De Gaulle*, Paris : Éditions du Seuil (3 volumes).

Masłowski Michel, 1991, « Autonomie sociale et « alliance des peuples » dans la tradition polonaise », *in* Michel Masłowski (dir.), *L'Europe du milieu*, Nancy : PUN, pp. 263-178.

Masłowski Michel, 2002, « Pologne : un héros romantique moderne », *in* Chantal Delsol, Michel Masłowski & Joanna Nowicki (dir.), *Mythes et symboles politiques en Europe centrale*, Paris : PUF, pp. 302-316.

Masłowski Michel, 2006, « Ostatni polski romantyk » [Le dernier romantique polonais], *in* Michel Masłowski, *Problemy tożsamości. Szkice mickiewiczowskie i (post)romantyczne* [Problèmes de l'identité. Études mickiewicziennes et (post)romantiques], Lublin : Inst. Europy Środkowo-Wschodniej, pp. 427-448.

Masłowski Michel, 2013, « Le monument d'Adam Mickiewicz à Warszawa », *in* Malgorzata Smorąg-Goldberg & Marek Tomaszewski (dir.), *Mémoire(s) des lieux dans la prose centre-européenne après 1989*, Lausanne : éd. Noir sur Blanc, pp. 139-153.

Michalik Marian B. 1996, (dir.), « Pomnik Adama Mickiewicza » [La statue d'Adam Mickiewicz], *in Kronika Krakowa* [la Chronique de Krakow], Warszawa : Wydawnictwo Kronika, p. 265.

Mickiewicz Adam, 1992, *Les Aïeux*, trad. Jacques Donguy et Michel Masłowski, Lausanne : L'Âge d'Homme.

Mickiewicz Adam, 1995, « Dziady » [Les Aïeux], *in* Adam Mickiewicz *Dzieła* [Œuvres], t. III : *Dramaty*, réd. Zofia Stefanowska, Warszawa.

Miłosz Czesław, 2001, *Traktat poetycki z moim komentarzem* (1956), Kraków : WL.

Miłosz Czesław, 2013, *Traité de poésie. L'Apprenti*, traduit par Jacques Donguy et Michel Masłowski ; suivi de *Le poète face à néant*, de Michel Masłowski, Paris : Honoré Champion.

Naylor Konrad T., 1996, *100 postaci, które miały największy wpływ na dzieje Polski. Ranking* [Cent personnages qui ont eu une plus grande influence sur l'histoire de la Pologne. Classement], London : Puls.

Nowicka Lidia M., 2009, *Dzieje pomnika Adama Mickiewicza* [L'Histoire de la statue de Mickiewicz à Warszawa], *Histmag.org*, 2 juillet ; https://histmag.org/Pomnik-Adama-Mickiewicza-3118.

Nowik Grzegorz, 2005, *Zanim złamano « Enigmę »* [Avant qu'on ait cassé « Enigma »]), Warszawa : Oficyna Wydawnicza Rytm.

Nowik Grzegorz, 2010, *Rozszyfrowano « Rewolucję »* [On a déchiffré la « Révolution »], Warszawa : Instytut Studiów Politycznych PAN

Pidlutskyi Oleksa, 2004, *« Józef Piłsudski: The Chief who Created Himself a State »*, in *Postati XX stolittia [Personnalités du* XX*e siècle]*, Kiev : Triada-A.

Prizel Ilya, 1998, *National Identity and Foreign Policy: Nationalism and Leadership in Poland, Russia and Ukraine*, Cambridge-New York : Cambridge University Press.

Siwicka Dorota, 2001, *Pomniki Mickiewicza* [Monuments de Mickiewicz], in Jarosław Marek Rymkiewicz, Dorota Siwicka, Alina Witkowska, Marta Zielińska, *Mickiewicz. Encyklopedia*, Warszawa : Bertelsmann Media.

Słowacki Juliusz, 1959, *Dzieła* [Œuvres], t. II et III, réd. E. Sawrymowicz, Wrocław : Ossolineum.

Snyder Timothy, 2004, *The Reconstruction of Nations: Poland, Ukraine, Lithuania, Belarus, 1569-1999*, New Haven-London : Yale University Press.

Świętek Ryszard, 1998, *Lodowa ściana. Sekrety polityki Józefa Piłsudskiego 1904-1918* [Le mur de glace. Les secrets de la politique de Józef Piłsudski 1904-1918], Kraków : Platan.

Urbankowski Bohdan, 1997, *Józef Piłsudski: Marzyciel i strateg [Józef Piłsudski: idéaliste et Stratège],* Vol. 1-2, Warszawa : Wydawnictwo ALFA.

& Études Travaux 2019

Representation of heroines of the Great War and of the post-war period in Hungary

Balázs Sipos

Eötvös Loránd University,
Department of Modern and Contemporary
Hungarian History, Head of Women's History Research

Études et travaux d'Eur'ORBEM, décembre 2019, pp. 117-135

This article deals with the question: how a woman could become a heroine in Hungary in the Great War and in the post-war period. The First World War seems to be a good initial point to study this topic as the war reshaped the meaning and position of heroism and of the heroine. It means this change formed the gender order (Macdonald, 1987, p.18) and of course the construction of heroineship.

The broader context of this topic is the history of Hungarian women. The women's history from this period can be described by the concept of the "first wave of feminism". It means there were three important social and cultural changes in Hungary. Firstly, the type of the so-called new women and their movements appeared. For example, in 1904 two important women's organisations were founded in Hungary: the Feminist Association and the Federation of Hungarian Women's Associations which was a hybrid "union" (viz. it contained conservative, religious, liberal and bourgeois feminist women's organisations). Secondly, the spread of the new woman was strengthened by the First World War when women replaced men on the home front and more and more women modified the traditional gender order for example in factories, at universities. And thirdly, it has to be mentioned, a special aftermath of the Great War in Hungary: the women's right and the radical right wing movements became popular, they opposed the feminist movement, but popularised the figure of the emancipated woman. All these tendencies were important from the view point of heroineship's construction.

Concerning methodological questions, my approach is based on the concept of heroisation. That is to say the topic does not focus on a particular exploit (or outstanding achievements, courage, noble qualities), but the processes that created the "heroic positions" of anybody. Heroisation will be studied rather than heroism itself. This case study is media history work focusing on press.

The concept of heroine

The Greek term hero was a demi-god, a fighter, a brave man and the Latin word heroine represented a *fighting*, brave woman. In the

Hungarian language the Hungarian term "hős"—the equivalent of hero — means partly the same. But until the 19th century Hungarians used the word "hérosz" describing brave (etc.) men and the Hungarian word "hős" had another meaning: "a young unmarried man", or a "fiery" man ready to become married.[1] The neology movement attached new meaning to "hős" because of the "similar" pronunciations of these words (*hérosz—hős*). So the meaning of "hős" (hero) was modified in the 18th-19th centuries in the language of literature to become more or less the synonym of courageous warrior. In the second part of the 19th century the word *hősnő* (heroine) meant "a brave woman capable of using arms and performing deeds of valour". Thus a heroine was the equivalent of "Amazon": "A gallant female with brave spirit" (the quoted definitions are translations of terms found in the first academic dictionary of the Hungarian language).[2] Because of these facts, heroism had been for ages depicted as a male characteristic, claiming that: one can become a hero only in war and only through the use of weapons—and women could not take part in wars since they could not become soldiers. Until the middle of the 19th century there were only a few exceptions: for example Countess Ilona Zrínyi, who defended Munkács (Mukachevo) Castle against the Habsburg army in 1685-1688 (Tábori, 1916, p.173).

At the end of the 19th century the meaning of hero, heroism became more relative. On one hand, while the earlier hero had been a well-known king or warlord, in the 19th century a private could also be a hero. But an important difference remained between war-lord and private: although the latter could become a hero, he remained unknown, or the member of a crowd (the tombs of the "Unknown Soldier" in many European countries or the Memorial Stone of Heroes in Budapest referred to the "massification" of heroism).

On the other hand, heroism started to become unromantic as the ironic and satirical symphonic poem composed by Richard Strauss

1. The archaic meaning of "hős" was lad (Benkő, 1970, p.159).
2. We refer to Gergely Czuczor & János Fogarasi (1866-1872), from different dictionary entries.

in 1898 exemplifies. The hero of *"Ein Heldenleben"* (Heroic life) is the composer himself—as well as his wife—while the titles of the movements[3] suggest the traditional interpretation of the hero/heroism (Boyden, 2004. pp.181-183). This example is linked to a more important symptom of relativisation of heroism and this symptom is the spread of the concept of the "everyday hero" and the "everyday martyr". The "everyday hero" was not a demi-god or a brave man but was perfect and typical at the same time. The "everyday martyr" did not sacrifice her life for her family or for anything else but she was also perfect and typical. Both "everyday hero" and "everyday martyr" were role models (personal heroes or heroines). In his book published in America in 1918 and in Hungary in 1928, the American essayist, Henry Louis Mencken declared that civilisation caused the disease of women always playing the martyr. He was of the opinion that women accepted being at the mercy of men and with their continual complaints – set themselves up as martyrs (Mencken, 1928, pp.178-181). We will realise that this kind of representation of the connection between man and woman were also used in war heroisation.

At this point, it also has to be mentioned that in the last two decades of the 19th century the phenomenon of popular media appeared in Hungary. Its aim was to reach a wider audience and the concepts of "everyday hero" and "everyday martyr" were quite good tools to achieve this. The reason for it was simple: media consumers wanted to see themselves (or rather their role models) in journals. But there was another means to attract the attention of the audience and it was sensation. As the English author, Evelyn Waugh wrote in his novel *Scoop*: "News is what a chap who doesn't care much about anything wants to read" (Waugh, 2000, p.66). Since sensation was a kind of curiosity, sometimes the journals did not confirm the gender order but conveyed a violation of norms.

3. "Der Held" [The Hero], "Des Helden Widersacher" [The Hero's Adversaries], "Des Helden Gefährtin" [The Hero's Companion], "Des Helden Walstatt" [The Hero at Battle], "Des Helden Friedenswerke" [The Hero's Works of Peace], "Des Helden Weltflucht und Vollendung" [The Hero's Retirement from this World and Completion].

To sum up, there were two ways to the process of heroisation. There was a "traditional way" of creating a hero (and less, a heroine) and a new one focusing on average people. Their aims were to strengthen the given social, cultural and gender norms.

New woman, heroine and personal heroine (role model)

From the aspect of strengthening the gender norms, heroisation also had a special characteristic in Hungary in this examined period because of the variety or diversity of gender orders. The "first wave of feminism" caused the traditional gender order, new or modern gender order and their hybrids (for example: the norms of Christian feminism) to exist in parallel. This situation resulted in debates over femininity and gender relations and these debates formed the processes of heroisation. Namely, groups with different ways of thinking on gender order needed their special heroes, heroines, martyrs and personal heroines (role models). Moreover, the new or modern gender order had many other subtypes.

As mentioned above, the so-called new women came forward in Hungary at the end of the 19th century; they first became visible in the first decade of the 20th century. They envisaged their life outside the traditional allocation of roles of men and women; in other words they wanted to modify the traditional roles of the genders. They wanted to become emancipated. They revolted against male domination and wanted women to be visible; wanted to have female feelings and female life represented in literature, in the press—in other words, outside the family, outside the home, in public.

The group of new women was very heterogonous. According to Martha H. Patterson, the category of "new women" contained the suffragette, the university student, the teenage girl who lives for consumption, i.e. fashion and fun (also known as the flapper), the socialist woman, the woman who sets up and is an active member of, for example, religious, cultural or charity clubs (the "club woman"),

the vamp, the woman who is in command of her own body and the masculine woman, i.e. those who do not embrace traditional femininity, and, in the eyes of those around them, perform male jobs, strive for financial and intellectual independence and who marry of their own free will—not following the decision of their families (Patterson, 2008, p.1). Although Patterson focused on the new women in America, her definition can also be used in connection with Hungary as these subtypes appeared all over the world: new woman and its subtypes like the modern girl were global phenomena (Weinbaum, 2008).

During the first decades of the 20th century, the Hungarian groups of these above mentioned subtypes of new women had their own Hungarian heroines or "personal heroines", depending on their values, beliefs or ideologies. For example, the female university students could admire Vilma Hugonnai, the first woman in Hungary to graduate or the littérateur Dr. Emma Ritoók; the club women's exemplar could be Countess Albert Apponyi, née Countess Clothilde von Mensdorff-Pouilly, a leader of the above mentioned Federation of Hungarian Women's Associations which was launched in 1904 and fought for women's voting rights. Also the feminists (first of all Róza Bédy-Schwimmer) can be mentioned as heroines of a given group of men and women. The example of feminism can be studied from the aspect of debates over gender order and femininity since they were accompanied by the jibing of males.[4] For instance, in a newspaper article published in 1931, the Hungarian writer, Antal Szerb remembered the "spokespersons" of the first generation of modern women as "determined, moustached hermaphrodites bravely and loudly undertaking famishing in exchange of voting right" (Szerb, 1969, p.195). This kind of jibe was also frequent during the first decade of the 20th century. The main difference between the 1900s and 1930s was not the anti-feminist emotion but the political position of the feminist movement.

4. There are other examples in connection with other subtypes and their personal heroines. The conservative weekly, *Új Idők* [New Times] published the article written by Géza Kenedy who proclaimed in 1920 that the majority of educated women were infertile (Kendey, 1920, pp.192-193).

In a nutshell, the changing positions of the feminist movement can be summarized in the following way. The first wave of feminists appeared in Hungary in the last decades of the 19th century. During the first two decades of the 20th century feminism and female participation in political life also became an important issue in Hungary. The International Female Suffrage Congress held in Budapest in 1913 fitted into that development.[5] The most important aim of the feminist movement was to obtain voting rights which was given after World War I as a result of the democratic revolution in 1918. On the other hand the democratic government re-regulated the law of higher education and women were admitted to every faculty (except the faculties of theology).

Under the Communist system (the so-called Republic of Councils or Hungarian Soviet Republic), between March and August of 1919, every woman could vote except the so-called bourgeois (like Bédy-Schwimmer). In August a Christian socialist turn took place in Hungary whose political regime granted the voting right to women. From this viewpoint the last change took place in 1920 and aftermath of this year: firstly, female students were inhibited to admit many universities and secondly, about 500 thousand women lost their voting rights in 1922. In the 1920's a new Conservative-National political regime began, the aim of which—from our subject's aspect—was to try to reinforce the traditional social and societal (for example family) conditions (Szapor, 2018, pp.55-114). They wanted to promote the role of women as mothers and servile wives. As described by Andrea Pető: "After liberal progression national conservatism also discovered the issue of women, mobilising women with the slogan: For the Family, the Country and the Church". "The devoted service of community" became the calling of women. The men's task was to safeguard the country with blood, while women had to serve the same purpose with tears (Pető, 2003, p.67). This Christian-Nationalistic

5. Thus the history of new woman unfolded in parallel on the Hungarian and international scenes before WWI. This makes us remember the general characteristic features of modernising societies in Europe by 1914.

political regime between 1920 and 1945 was the so-called Horthy-period. In other words, the context of heroisation in women's history was changed many times during the first decades of the 20th century.

At this point media problems have to be discussed. There are two difficulties that make the depiction of heroisation difficult. First, the media policy was changed after the Great War: while the Austro-Hungarian Monarchy previously had a liberal press law, the Horthy-regime was an authoritarian political system which used censorship and many forms of bureaucratic intervention in media. Second, from our point of view, four important spheres of Hungarian media culture can be identified. The feminist press (between 1907 and 1914 *A Nő és Társadalom* [The Woman and Society], between 1914 and 1927 *A Nő* [The Woman]), which was influential before the conservative turn but had to be shut down in the 1920's. The "mainstream media" (supported by the government) promoted (a return to) traditional gender relations. In the sphere of the so-called "middle culture",[6] both opponents and supporters of women's emancipation formed the representation of femininity. The popular media, however, promoted international cultural stereotypes such as the flapper, the "garçonne", the modern girl and the new woman, partly because of the journals' need for sensation (DiCenzo, Acsády, Hudson & Sipos, 2017). There were also many hybrid media outlets, such as *Dolgozó Asszonyok Lapja* [Journal of Working Women] founded in 1927, which was liberal, revisionist, promoted female emancipation and at the same time tried to use the national framework of interpretation—given that every social or cultural activity was interpreted from "national" point of view.

Since the media situation was so complex, it is not possible to depict the representations of the heroine in all media spheres or their interactions. Instead, I will firstly focus on the main aspects of the heroisation of women during and in the aftermath of the First World

6. Middle culture or the "midcult" is an "intermediate form" between mass culture and high culture. It "has the essential qualities of Masscult […] but it decently covers them with a cultural fig leaf. […] It pretends to respect the standards of High Culture while in fact it waters them down and vulgarizes them." (Macdonald, 1983, p.37)

War. This heroisation was shaped by a kind of romanticism although the advertisement industry used "heroism" to publicise certain products. In the aftermath of WWI the "counter-revolutionary" heroines appeared in Hungary. This will be examined secondly.

The Great War and its heroines

When analysing the way heroes were depicted during World War we find very traditional presentations of heroes, recalling the age of romanticism. While a man could be active and a hero, a woman could admire and nurse him or had to be passive because of her sex which limited her capability.

Going through copies of the popular illustrated conservative family weekly *Vasárnapi Újság* (Sunday Journal) issued during World War I, we read that "the greatest glory for a man" is to become a hero and the celebration of heroes is the responsibility or women (Bársony, 1914, p.962; Szigma, 1914, p.662). Women could also become martyrs, but in their case the scene of martyrdom was not the front but the "hinterland". The "most genuine martyrs" were the mothers who lost their sons: "they were the heroic mothers suffering with strong willpower" (Bársony, 1914). It was a "mainstream" idea proven by the fact that the same was popularised in the pro-war lecture series organised by state propaganda institutions (Balázs, 2016, p.147). As professor Gusztáv Szászy-Schwartz stated in his lecture "A háború és a nők" [The War and the Women], while men could take part in the battle, women could not and they could only fear and suffer. Women, especially the mothers, can be called "the »suffering« heroine of war"—said Gusztáv Szászy-Schwartz, although these "suffering women" were more martyrs ("most genuine martyrs") than heroines.[7]

These ideas conveyed by *Vasárnapi Újság* and *Az Újság* [The Journal] calls attention to the fact that martyrdom was a passive way of heroism, and this construction confirmed the traditional gender

7. Szászy-Schwartz's lecture was the sixth occasion of the so-called "War afternoon" series and it was published by the daily newspaper titled *Az Újság* [The Journal] supported the Hungarian Prime Minister, Count István Tisza (Szászy-Schwartz, 1914, p.4).

order, namely the difference between active man and passive woman. One can find many examples of it.

A special way of relativisation of heroism appeared in advertisements during the Great War. These advertisements also reinforced the mentioned gender stereotype. A new beer brand called "*Hősök söre*" [Heroes' Beer] was publicised by "hussars" starting to attack and, according to other advertisement, other heroes used Diana alcohol rub which "makes the fate of tired heroes bearable" in the trenches *(figure 1)*. Many other products were advertised by soldier heroes: for example, "beautiful frames" in which women could put photographs of heroes (Vörös, 2004). Thus these advertisements conveyed the figures of passive women and active men.

But according to the advertisement of Diana alcohol rub women in war had been given a task, namely they had to nurse men both on the front and on the home front. This portrayal can be interpreted as strengthening the gender norms: in general, women could not become heroines and did not transgress the borders between femininity and masculinity and "on the battlefield, women were only welcome if they reinforced soldiers in their manliness and masculinity (for example as nurses)" (Balázs, Sipos, & Madarász, 2018, p.31).

In my opinion, from this aspect of heroisation there was only one important counterexample during the war. A short (four page) chapter titled "Nők a háborúban" [Women in war] was published in the representative and illustrated book *Magyar hősök 1914-1916"* [Hungarian heroes, 1914-1916]. This chapter was authored by Mari Jászai, one of the most famous Hungarian actresses. She introduced brave nurses and female post officers who were not afraid of life-threatening situations. According to the account some of the nurses helped and nursed diseased (infectious) soldiers while other nurses and some female post officers did not escape when their hospitals or post offices were bombed and attacked (Tábori, 1916, pp.174-175). Some of them received war medals: "The King expressed his special appreciation for the young girls [!] and donated them the gold Cross of Merit on the bravery ribbon of the medal, which was deserved by

only heroes" (*ibid.*, p.176). Although Jászai wrote about heroines and stated that the brave female post officers who replaced men "manfully did it", she declared: on the home front "the women's vocation is to solace, to relieve pain and to wipe tears" (*ibid.*, p.173).

Figure 1
Diana alcohol rub, Advertisements

The book *Magyar hősök* has another interest. In the photo appendix there is a picture with the subtitle "The female hussar: Anna Sebők" whose photo portrays a peasant woman dressed in uniform *(figure 2)* (*ibid.*, p.191) — but she did not get any mention in Jászai's essay. We can discover her story from a few articles in journals. This peasant woman followed her husband to the Russian front and helped him and other soldiers. According to her own account she also took part in battle. In one of the articles she was called "heroic female soldier" (*Pécsi Napló,* 1915).

Figure 2
The female hussar: Anna Sebők

While many articles were published about heroic "helpers" (for example nurses, post officers), I found mentions of this female "hussar" in short articles. This difference can be explained by the fact that the female "hussar" transgressed the traditional gender order. Anna Sebők was a cross-dressing and "masculinised virgin fighter" (Balázs, Sipos & Madarász, 2018, p.40). Because of her violation of norms she could not become a heroine and her story was interpreted as a curiosity—only in journals. This was the reason why she could not appear in Jászai's account. Sebők did not fit into her concept because she declared: "The modern world war does not accept Hungarian women to tie a sword, put a helmet on their tresses and as Ilona Zrínyi [...] to destroy enemies and to shoot their blood like the amazons of the vanished centuries" (*Ibid.*, p.173).

The representation of this transgression can also be studied through other texts. For example, the main character in a short story written by a Hungarian author who lived in the interwar Czechoslovakia was a female physician taking care of the wounded of World War I. In the story she trespasses the traditional female role when she examines the sexual diseases of soldiers with their pants down (Sándor, 1926). According to classical stereotypes the protagonist of the novel is a "masculine woman" who loses her womanliness as a consequence of this medical examination. This is reflected in the last event of the plot: the post-war revolution begins with the "humiliated" soldier raping the physician, brutally reinforcing the gender order.

Although there were two "accepted" ways for women to become heroines, namely they had to fear, to suffer or to help men, there was an important distinction between heroes and heroines. According to the essentialist approach to gender, the "great issues" were not important for women because they are interested in family and love, not in abstract ideas. In other words, heroines or female martyrs did not lay down their lives for their homeland because to them it was too abstract. They were therefore secondary to heroes and male martyrs.

The concept that explained the difference in heroism with gender differences seems to have been popular, irrespective of ideological beliefs. For example, the above mentioned Gusztáv Szászy-Schwartz emphasized in his lecture that on one hand, women feared and suffered as mothers (they were "the 'suffering' heroine of war"), and on the other, they were "heroine of war work" on the home front since they replaced men. He said:

> *Ask these women what they are working for? They will answer: we are doing the same thing what we have done in our whole life: we help the men. Ask why they work? They will answer: because this is the humble vocation of the woman. Ask them: what kind of idea guides their heroic work? And they will smile and answer that these are great words and they still could not philosophise on.*
>
> *Ibid.,* p.5.

On the other hand one of the best known Hungarian social-democratic politicians, Zsigmond Kunfi wrote in 1915, that war made part of humanity drift to religion, made others drunkards, caused the spread of criminality and racism and brought forward a new type of women. He claimed that the number of women engaged in politics would increase, and their participation in political life would help them protect their families, husbands and children (Kunfi, 1915). This example draws attention to the unequal position of men and women, who could not understand the abstract ideas, the "great words". In my interpretation, this is what Sándor Márai, the well known Hungarian writer in the interwar period, made his male and female heroes declare in his novel entitled *Az igazi* [The Real One]: women sacrifice themselves "always for one man" while men devote themselves not only for personal issues, but also for "great issues", for the nation, for

the homeland. Women only care for happiness, for the home, for the man and the child—while for men the homeland, the "great, the eternal, the impersonal, the tragic homeland with its flags and country borders is also important". Heroines like "Jeanne d'Arc, and the rest form the exceptions, the masculine women", and "Now we have them in growing numbers"—wrote Márai (Márai, 1992, pp.204, 205).

Although Márai, Kunfi and Szászy-Schwartz popularised the idea that women could not admire the "great issues", there was a special group of conservative, nationalist and Christian women who wanted to represent themselves as heroines who admired the "great issues".

Counter-revolutionary heroines

The above mentioned revolutions of 1918 and 1919 turned women not only more politically minded: many women accepted specifically classical and risky "male roles" by becoming revolutionaries or counter-revolutionaries in 1918-1919. We can also express this in the following way: World War I and the revolutions mobilised women, making them participate in liberal and civic, communist and counter-revolutionary (conservative, nationalist and Christian) organisations. The latter represented the "winning side" as in 1919 the successful counter-revolution gave birth to the Christian-Nationalistic area.

The counter-revolutionary women did not take up arms, but by organising themselves they undertook serious risks—or that was how they presented themselves subsequently. According to those forms of presentation they were heroes by setting an example through their braveness, acting fearlessly in dangerous conditions while fully aware of the risky consequences. Heroines of that type included for instance Karola Biskey, chief supervisor at the Post Office who, from the beginning of the 20th century, had been engaged in protecting women's interests, and during the late 1918 or early 1919 joined the secret counter-revolutionary group called *"Magyar Asszonyok Nemzeti Szövetsége"* [National Alliance of Hungarian Women]. She had also been engaged in a local-regional policy in the 1920s and was a member of the boards of several conservative female organisations (Bozzay,

1931, pp.160-161). Here we can also mention the well-known authoress, Cécile Tormay who dedicated an entire novel to the presentation of the revolutions of 1918 and 1919 including her own heroineship. In the anti-Semitic and rancorous novel entitled *Bújdosó könyv* (An Outlaw's Diary) she counter-posed the "weakling" men who joined the revolution under the effect of mass psychosis and the "strong ones" (who, like herself) rejected the "rebellion" (Tormay, 1921, p. 76). Tormay created the brave character of her own alter ego, namely "the figure of authoress who comes and goes manfully, and reveals conspiracy everywhere" (Bánki, 2008, p.91).

In her novel Tormay "exposed" the internal enemy. In her depiction, the socialists, the freemasons, the internationalists, the Jews and feminists were the traitors (those feminists were the heroes of the first generation of new women). In that category she specifically named Róza Bédy-Schwimmer, a leader of the pacifist female movement, who at that time had already emigrated (*ibid.*, p.15-16, 18, 56).

The persons and activities of Cécile Tormay and Karola Biskey are interesting from a number of aspects. They show that the feminist movement was replaced by right-wing radical female movements, which however had their roots in the modern female movements of the beginning of the century. These rightwing radicals presented themselves and/or each other as heroines. They could be integrated into the new political system, but they were not given significant political power. They could gain role rather in associations and literature where they had to act in the traditional roles of mothers and women "protecting the homeland with their tears". With some exaggeration we can declare that they were veterans whose erstwhile heroism was recognised but whose heroineship had not been wanted.

How did these previously celebrated counter-revolutionary heroines become veterans in the 1920s? There were two "answers" to this question and in fact, both of them were about the wider context. The first was denial. According to it, women were not heroines during the Great War because they just helped men. For example Albert Berzeviczy, the president of the Hungarian Academy of Sciences, declared that women

"took part in war philanthropy" and after the war "their task is caring for a mutilated, wounded, orphan and captive homeland" (Berzeviczy, 1922, p.1). Meaning there was no heroineship during the war and that women could only be characterised as being caring.

The second concept (which was popularised for example by Prince Károly Hohenlohe) accepted the heroineship of the Christian-Nationalist counter-revolutionaries since they were defending Christianity in a "global war against the Christian view of world". But women had to devote themselves to their families after the victory of Christianity. That is to say "women and men have to work together to win"—but only in the exceptional and extraordinary period of the mentioned war (*A Magyar Asszonyok Lapja*, 1922, p.28). There had not been heroineship in the World War, but there was in the (imagined) war between Christianity and its enemies.[8]

Summary

As a consequence of the first wave of feminism the meaning of femininity was partly changed in Hungary (parallel with the "Western world") and women began to take part in political life in the first two decades of the 20th century. The Great War mobilised a huge number of women who replaced men, and these women were called heroines. The next categories of heroines can be distinguished as: the "suffering heroines of war" who were in fact martyrs; working heroines who were examples of the relativisation of heroism, like "the heroes and heroines of the socialist labour" in the Soviet Union (Chonghoon, 2007, p.512); heroic nurses on the front who reinforced the soldiers in their masculinity as helpers or as heroines. And there were two other types of heroines. The first was the "masculine woman", the female hussar who lost her womanliness. The second was the counter-revolutionary heroine of the post-war period who became a female veteran in the 1920s. On one hand, these two non-accepted types testify that it was hard to be a heroine, regardless

8. The most important enemies were the Jews, according to the extreme right.

of the consequences of the first wave of feminism. On the other hand, the process of heroisation and of "deprivation of heroineship" reflected the process of a mobilisation during the First World War and the demobilisation in the aftermath of the war. This situation can be described by the citation of Karen Ross who declared that "any discussion about gender and media must be also a discussion about power, politics and patriarchy. […] the communication of gender in media discourse is pervasive and, potentially at least, powerful." (Ross, 2013, p.355).

Bibliography

Balázs Eszter, 2016, "A magyar társadalom önmozgósítása az első világháború elején [Self-Mobilisation of The Hungarian Society in the Beginning of the First World War]," *in* Iván Jr. Bertényi, László Boka & Anikó Katona (eds.), *Propaganda – politika, hétköznapi és magas kultúra, művészet és média a Nagy Háborúban* [Propaganda – Politics – Everyday and elite culture, arts and Media in the Great War], Budapest: Országos Széchényi Könyvtár, pp.143-165.

Balázs Eszter, Balázs Sipos & Madarász Anita M., 2018, "Gendered War Heroism and Heroisation During the 20th Century," *Medok,* n°3, pp.27-50.

Bánki Éva, 2008, "Lobogó sötétség [Waving of Darkness]," *Múltunk,* n°2, pp.91-104.

Bársony István, 1914, "Hősök [Heroes]," *Vasárnapi Újság,* n°52, p.962.

Benkő Loránd (ed.), 1970, *A magyar nyelv történeti etimológiai szótára II.H–Ó* [The Historical Etymologic Dictionary of the Hungarian Language], Budapest: Akadémiai.

Berzeviczy Albert, 1922, "Néhány szó a magyar nők hivatásáról [A Few Words on the Vocation of the Hungarian Women]," *A Magyar Asszonyok Lapja*, n°7-8, pp.1-3.

Boyden Matthew, 2004, *Richard Strauss*, Budapest: Európa.

Bozzay Margit (ed.), 1931, *Magyar Asszonyok Lexikona* [The Encyclopedia of Hungarian Ladys], Budapest: Magyar Asszonyok Nemzeti Szövetsége.

Czuczor Gergely & Fogarasi János, 1866-1872, *A magyar nyelv szótára* [The Dictionary of the Hungarian Language], Pest-Buda: Magyar Tudományos Akadémia.

DiCenzo Maria, Acsády Judit, Hudson David & Sipos Balázs, 2017, "Mediating the National and the International: Women, Journalism and Hungary in the Aftermath of the First World War," *in* Ingrid Sharp & Matthew Stibbe (ed.), *Women Activists Between War and Peace Europe: 1918-1923*, London: Bloomsbury Publishing, pp.173-219.

Kendey Géza,1920, "Az első fecske [Early Bird]," *Új Idők,* n°10, pp.192-193.

Kunfi Zsigmond, 1915, "A háború problémái [The Problems of the War]," *Szocializmus* [Socialism], pp.516-526.

Lee Chonghoon, 2007, "Visual Stalinism from the Perspective of Heroisation: Posters, Paintings and Illustrations in the 1930s," *Totalitarian Movements and Political Religions,* n°3-4, p.512.

Macdonald Dwight, 1983, "Masscult and Midcult," *in* Dwight Macdonald, *Against the American Grain*, New York: Da Capo Press, pp.3-79.

Macdonald Sharon, 1987, "Drawing the Lines—Gender, Peace and War: an Introduction," *in* Sharon Macdonald, Pat Holden, Shirley Ardener (eds.), *Images of Women in Peace and War. Cross-Cultural and Historical Perspectives*, Wisconsin and London: The University of Wisconsin Press, Macmillan, pp.1-26.

Márai Sándor, 1992, *Az igazi* [The Real One], Budapest Akadémiai: Helikon.

Mencken Henry Louis, 1928, *A nők védelmében* [In Defense of Women], Budapest: Révai.

Patterson Martha H., 2008, "Introduction," *in* Martha H. Patterson (ed.): *The American New Woman Revisited. A Reader, 1894-1930,* New Brunswick: Rutgers University Press, pp.1-26.

Pető Andrea, 2003, *Napasszonyok és holdkisasszonyok. A mai magyar konzervatív női politizálás alaktana* [Women of Sun and Girls of Moon. Morphology of Contemporary Hungarian Women Doing Politics], Budapest: Balassi.

Ross Karen, 2013, "Gender and Media: A Very Short History," *in* Peter Simonson, Janice Peck, Robert T. Craig & John P. Jr. Jackson (eds.), *The Handbook of Communication History*, New York: Routledge, pp.347-360.

Sándor Imre, 1926, "Forradalom [Revolution]," *in* Imre Sándor, *Nők. Novellák* [Women. Short Stories], Kassa, pp.3-20.

Szapor Judith, 2018, *Hungarian Women's Activism in the Wake of the First World War. From Rights to Revanche*, London: Bloomsbury.

Szászy-Schwartz Gusztáv, 1914, "A háború és a nők [The War and the Women]," *Az Újság,* n°328 (December 27), pp.3-6.

Szerb Antal, 1969, "Katherine Mansfield," *in* Antal Szerb, *A varázsló eltöri pálcáját* [The wizard breaks his wand], Budapest: Magvető, pp.194-198. (3rd edition.)

Szigma [Szőllősi Zsigmond], 1914, "Háborús hullámok [Wartime Waves]," *Vasárnapi Újság,* n°34, p.662.

Tábori Kornél (ed.), 1916, *Magyar hősök 1914-1916* [Hungarian Heroes], Budapest: Pesti Napló.

Tormay Cécile, 1921, *Bujdosó könyv* [An Outlaw's Diary], Budapest: Pallas (2nd edition).

Vörös Boldizsár, 2004, "Nemzeti Park, Vilmos császár út és Hősök söre: Háborús névadás Budapesten 1914 és 1918 között [National Park, Emperor Vilmos Road and the Heroes' Beer. War time naming in Budapest between 1914 and 1918]," *Médiakutató,* n°1, pp.116-121.

Waugh Evelyn 2000, "Scoop. A Novel about Journalists," London: Penguin Classics.

Weinbaum Alys Eve *et al.*, 2008, *The Modern Girl Around the World: Consumption, Modernity, and Globalization*, Durham: Duke University Press.

Newspapers

Pécsi Napló, 1915, [Anonymous], "Férje mellett a harctéren [Next to her husband on the front]," január 23, p.3.

A Magyar Asszonyok Lapja, 1922, [Anonymous], "Asszonyok munkája az országban [Ladies' work in the country]," n°3, pp.27-31.

& Études Travaux 2019

Tracing the 'Jewish Freedom Fighter'

The legacy of Naftali Botwin and the construction of a transnational cult of Jewish heroes

Gerben Zaagsma

Luxembourg Centre for Contemporary and Digital History (C2DH)

Études et travaux d'Eur'ORBEM, décembre 2019, pp. 137-163

Introduction[1]

News about the fatal shooting of Naftali Botwin came in the first months of 1926 and exploded like a bomb among both the Jewish youth and the Polish workers of our city. A big meeting was held in "Dom ludowy" [House of the People] which was attended by many Polish workers and almost all the town's Jewish youth. Speakers came from Warsaw and also from Żyrardów.

Despite the threat of strong police repression, the workers went into the street after the meeting and gathered in a giant demonstration that took them from the House of the People, in the market square, to the train station. The meeting and demonstration made a deep impression. One had the feeling that a party which could create heroes like Naftali Botwin must harbor in itself a great, noble truth.

Leybl Tiger, 1961, p.195.[2]

On 6 August 1925, a young Polish-Jewish communist named Naftali Botwin was executed by the Polish authorities in the city of Lwów, following a trial in which he was convicted for assassinating a police infiltrator in the ranks of the Polish Communist Party (KPP). Botwin's deed and subsequent fate earned him the status, albeit modest, of a revolutionary hero in interwar Poland. Yet as a communist of Jewish descent that status was far from simple, even if his act was politically motivated and unrelated to his Jewish origins. Botwin represented different things to different people at different times and in the decades following his death, he would variously be remembered as a communist of Jewish descent, a *Jewish* communist and a Jew; in all three cases these labels were imbued with both positive and negative connotations and meanings.

For many, Jews and non-Jews alike, Botwin's act was nothing but ordinary murder; for the KPP and for Polish workers it symbolised revolutionary self-sacrifice for what they saw as a just political cause; for many Jewish youngsters, however, his act also served to prove something else. Living in a post-WWI reconstituted Poland that was in the process of redefining the position of its minorities, many young Jews, particularly in industrial towns, were attracted to radical politics. Botwin, a hero from among their midst, proved that existing prejudices in Poland about Jews as being submissive, cowardish and 'dodging the fight' were wrong. Botwin's act thus could provide an emancipatory model of action and it seems no coincidence that so many Jewish youth attended the rally, organised in his honor, that is mentioned above.

Political motivations and ethnic connotations merged during the Spanish Civil War (1936-1939) when the Jewish Naftali Botwin Company was created within the 13th Polish Dombrowski Brigade that was part of the International Brigades. As the brigades were organised by the Communist International, and Botwin being a Polish communist of Jewish descent, he was an ideal symbol for a Jewish military unit to be named after. Yet the company's creation also illustrated how Botwin's legacy was appropriated in multiple, and sometimes contrasting ways in the years following his death. Having died a communist, he would now be cast as a prototypical *Jewish* fighter on the Spanish battlefields in Jewish communist circles. After WWII, the Botwin Company became a *pars pro toto* for all Jewish volunteers who had fought in Spain in much discourse, and Botwin's legacy inextricably tied to debates about Jewish resistance against fascism and Nazism.

In this article I will discuss how the legacy of Naftali Botwin acquired multiple meanings and was appropriated in very different ways in the immediate aftermath of his death and the subsequent decades. The focus will be on the trial and its aftermath, the Spanish Civil War period, as well as Botwin's post-war legacy, whether revolving around him personally or centering on the Botwin Company. More than the details of the trial, which have recently been dealt with extensively (Piotrowska, 2017), the focus here will be mostly on the resonance of Botwin's deed within those Yiddish communist circles from which he originated, and the transnational networks

1. I would like to thank the anonymous reviewers for their critical feedback and insightful comments. Given my lack of Polish reading skills, this article does not claim to be complete. Rather, the emphasis is on the resonance of Botwin's deed in the Yiddish-speaking, pre- and postwar, world.

2. See the online version here: http://www.jewishgen.org/Yizkor/Zyrardow/zyr188.html. I cite the latter translation with some minor revisions.

and spaces of political activity and communication that they created and sustained.

The hero in Jewish (radical) history

Concepts of heroism within the Jewish context often go back to biblical times and focus on the military prowess of legendary figures and warriors such as King David, the Maccabees and Bar Kochba.[3] During the 19th century the "Maccabean image could be linked with any number of Jewish political orientations," while an emerging modern Jewish historiography began to draw parallels between contemporary Jewish military engagement and its biblical antecedents (Penslar, 2013, pp.69-70). The second half of the 19th century also witnessed the rise of mass left political movements in Europe. Within this context, Mendelsohn speaks of "three 'models' of heroic political activism with great appeal to Jews, mostly young and more or less secular East European Jews"; the Zionist 'pioneer' and 'soldier' models, and the leftist and non-Zionist universalist model whose attraction lay in its advocacy of "cooperation with the oppressed of other nations in order to create a better world (Mendelsohn, 1993, pp.105-107; see also p.96). The combination of an older strand of veneration of biblical heroes with its emphasis on male military prowess and this new leftist zeal produced a potent amalgam with a powerful attraction for young Jews in Eastern Europe.

If Max Nordau's call for a *Muskeljudentum*, influential within the German-Jewish and Central European context, was by and large about changing Jewish self-perceptions and mentalities within the context of persistent stereotypes of Jewish men being unfit for battle, the Jewish self-defense movement that emerged in Russia in the beginning of the 20th century addressed very real physical threats to Jews (Presner, 2006, 2007). And that movement's ethos, in turn, "went hand in hand with the penetration of the impact of revolutionary currents on the Jewish street, and Jewish avengers began to

3. For an excellent introduction to the theme of heroes in Jewish history within a transnational context see Micha J. Perry and Rebekka Voß (2016).

make an appearance" (Shapira, 2005, pp.86-102, 98). It is within this broader context that Botwin's deed should be situated.

A short biography of Naftali Botwin

Naftali Botwin was born near Kamionka Strumilova in Eastern Galicia (today Kamianka-Buzka in Ukraine) on 20 February 1905, when the region was still a part of the Austro-Hungarian empire. In the aftermath of World War I and the collapse of the empire, a Polish-Ukrainian war for control over the region and its capital Lemberg took place and Lemberg eventually became the Polish city of Lwów. During the fighting, Jews stayed neutral but were effectively caught in between the warring parties. Polish suspicions of support for the Ukrainian side resulted in the November 1918 pogrom in which almost a hundred Jews lost their lives.[4] Despite this troubled history, Lwów would develop into an important centre of Jewish life in interwar Poland in the years that followed. By 1930 over 30 % of the town's population was Jewish (*Deuxième Recensement Général de la Population du 9 Décembre 1931*).[5]

Botwin came from a poor Jewish family of six to eight children and lost his father when he was three years old.[6] He left primary school after the third class and became a gaiter maker at the age of thirteen. His political activism began with a brief involvement with the Jewish-socialist Bund before becoming a member of the communist youth organisation in 1923 and a full party member in 1924. He was also a member of the leather workers' union and apparently it was another union member that approached him and gave him the order to shoot Josef Cechnowski, an infamous police provocateur

4. See for a detailed account of the Polish-Ukrainian conflict in its broader context Anna Veronika Wendland (2003, pp.83-102).

5. According to the census 33% of the population was Jewish and 24,1% of the population spoke Yiddish.

6. Unless indicated otherwise, most of the biographical information is based on: 'Botvins erklerungen farn shtand-gerikht' (*Ovnt Kuryer*, 1925a, p.2); Kwaterko (*Folks Shtime*, 1986, p.6); Ber Grin (1935). The number of children in the family is variously given as six or eight.

whose activities had seen many a communist jailed or executed. For this reason the KPP that was illegal at this time and subject to severe repression, wanted him to be eliminated. As Jaff Schatz has pointed out, police informers were regarded as the "ultimate enemies" within the communist universe (Schatz, 1991, p.112).

On 17 July 1925 a first, and failed, attempt to assassinate Cechnowski was made in Warsaw by Władisław Hibner, Henryk Rutkowski and Władisław Kniewski. Subsequently, Botwin was asked to perform the killing by the party and was supplied with a revolver—a statement he retracted initially during police interrogations but maintained during the trial itself (*Ovnt Kuryer*, 1925). On 28 July 1925 Botwin shot Cechnowski in Lwów in broad daylight and was immediately arrested. He was tried by summary court on 5-6 August 1925, condemned to death by firing squad and executed on 6 August in the courtyard of the Brigidki prison.

The summary court system through which Botwin was tried was a legacy from Habsburg times. The system limited the possibilities for a proper defence while a case could last for 72 hours at most, thus greatly reducing a defendant's chances of receiving a fair trial. If convicted, the defendant faced the death penalty. The fact that Botwin was given a summary court trial was hardly surprising. He was a member of an illegal party who had killed a police officer. Moreover, the Polish authorities in Lwów were highly suspicious of 'internal enemies', whether Ukrainian nationalists or communists. Given Polish suspicions of Jews siding with the Ukrainians during the struggle for control over Lwów in 1918, Botwin's Jewishness did not bode well for his legal chances (Melamed, 2008).

While Botwin's trial was first and foremost of a political kind, it needs to be seen within a larger legal context in which Polish-Jewish relations were very much at stake. On 5 September 1924 an assassination attempt had been made in Lwów on Polish president Stanisław Wojciechowski. A young Jew named Stanisław Steiger was arrested on the spot and accused of having thrown the bomb. Steiger was brought before a summary court where, to his luck, a decision

was made to transfer the case to a regular court. The trial, that took place between October and December 1925, resulted in Steiger's acquittal.[7] One offshoot of the Steiger affair, however, was another trial against several Jewish citizens of Lwów who were accused of having conspired to prove Steiger's innocence (*Jüdische Rundschau*, 1925a). This trial was being held during the same days Botwin appeared in court and, like the Steiger trial it generated significant international attention and put the focus firmly on Poland's dealings with its Jewish citizens, with several newspapers calling it Poland's Dreyfus affair.[8] Indeed, Lwów's police chief Łukomski tried to convince the court that Steiger had acted on behalf of all Poland's Jews (*The Canadian Jewish Chronicle*, 1925b).

Botwin's trial in early August seems to have attracted many people on the streets while a number of delegates from the Polish Justice and Defence ministries were present in the courtroom itself.[9] Botwin's lawyers immediately tried to have the case referred to a normal civil court, without success. Botwin confessed to the crime and explained how he had received an order to kill Cechnowski. He also added that he had shot him because Cechnowski had testified against a certain Pańczyszyn, a communist who had been accused by Cechnowski of having attempted to assassinate the Polish president in the so-called Steiger trial.[10] The combination of a summary court and Botwin's confession made the final verdict inevitable though his lawyer tried to appeal for a civil court once more, citing Botwin's poor family background and young age.

On the morning of 6 August, Botwin was condemned to death, the verdict to be carried out within two hours. An appeal for mercy was denied by the court but Botwin was allowed to say goodbye

7. On the Steiger trial: see Barbara Letocha (2001, pp.32-37) and Melamed (2008).

8. See for instance: *The Canadian Jewish Chronicle* (1925a, p.10). Non-Jewish newspapers joined in using this description, see: *New York Times* (1925, p.6).

9. Most of the trial details given here are based upon: *Ovnt Kuryer* (1925a).

10. This is an interesting detail: while Cechnowski apparently tried to pin the crime on a communist, Lwów's police chief Łukomski, as we have seen, tried to put the blame squarely on Poland's Jews.

to his mother and two sisters. Despite his mother's insistence he allegedly refused to say *viddui* to a rabbi (the prayer before death to confess one's sins to God) while denouncing religion (*Di Yidishe Shtime*, 1925, p.2). Several sources describe how he refused to be blindfolded while supposedly singing revolutionary songs. He was then executed by firing squad, a fate that would also befall Hibner, Rutkowski and Kniewski on 21 August in Warsaw.

Responses to Botwin's trial and execution

The various responses to Botwin's trial and execution need to be seen within the context of the abovementioned mix of trials involving Polish Jews, all of which took place in the same period. They can be mapped along a communist/non-communist and Jewish/non-Jewish axis. Unsurprisingly, the communist press, national or international, focused on all four trials related to Cechnowski's assassination (Botwin and 'the three'; Hibner, Kniewsky and Rutkowski) but with a discernible Jewish/non-Jewish focus. While Jewish communists focused on Botwin, the Polish and international communist movement concentrated on Hibner, Kniewsky and Rutkowski who were executed two weeks after Botwin. Organisations such as the Communist International, the International Red Aid and the Red International of Labour Unions, for instance, protested all four trials but mostly focused on the fate of 'the three'.[11] An appeal in *L'Humanité* to rescue Hibner, Kniewsky, Rutkowsky and Botwin from court martial and a certain death penalty, signed by a number of French intellectuals, was actually published two days after Botwin's execution (*L'Humanité*, 1925b).

It was only within this broader context that Botwin's trial and execution received (limited) attention in the international Jewish press as examples from the German Zionist weekly *Jüdische Rundschau* and *The Canadian Jewish Chronicle* show (*Jüdische Rundschau* 1925b; *The Canadian Jewish Chronicle*, 1925a)[12]. Reactions in non-communist leftist Jewish circles were somewhat ambiguous; the *Bund* for instance was relatively neutral, criticising the summary court but also declaring itself against "political terror", a position decried by Jewish communists (Grin, 1935, pp.31-35).

More difficult than mapping these responses is to establish the precise scale or intensity of public indignation as most information on the trial comes from press sources that sometimes contradict each other. It seems clear that local reactions were strong: non-communist reports suggest that during the two days of the trial and execution thousands of people were out on the streets of Lwów (*Di Tsayt*, 1925; *Di Yidishe Shtime*, 1925). According to communist sources, the outcry following the execution in workers' and communist circles in Poland, both Jewish and non-Jewish, was significant and stories exist of demonstrations in several cities and factories in Poland.[13] There were also some calls for revenge (*Ovnt Kuryer*, 1925b).

Contradictions really arise when analysing reports about Botwin's intentions and his attitude during the trial and execution. *L'Humanité*, for instance, noted that even the Polish bourgeois press was impressed by Botwin's attitude in prison, and asserted he had made no confession to the police (*L'Humanité*, 1925a). This is in direct contradiction to the detailed trial report that appeared in the *Ovnt Kuryer* from Vilnius which offers the most detailed trial report available. Clearly communist sources try to depict Botwin as the somewhat stoic hero whereas the non-communist Yiddish press reports indicated how nervous and frail looking he was during the trial. A commemorative booklet about Botwin, published by the Jewish Bureau of the American Communist Party (CPUSA) in 1935, asserts that after the first botched attempt to kill Cechnowski Botwin volunteered to do the job (Grin, 1935, p.6). This was repeated in post-war Yiddish leftist publications such as *Yidishe Kultur* and, once again, contradicts the trial report from *Ovnt*

11. See the declarations published in: Grin (1935, pp.42-47).

12. *Jüdische Rundschau* was the official *Organ der Zionistischen Vereinigung für Deutschland* and had a high circulation.

13. See assertions to this effect in Abraham Kwaterko (1986).

Kuryer which has Botwin telling the court he acted on orders of a comrade and the party (*Yidishe Kultur*, 1960, p.43). Obviously, making Botwin appear as having volunteered made him look more heroic.

Communist mythmaking also seems to be at work when comparing various accounts of his execution. Botwin's refusal to have his eyes blindfolded clearly made an impression of great courage. But while *Di Tsayt* from Vilnius simply related that he was subsequently executed, a lengthy article on his trial in the *Folks Shtime* from Warsaw that appeared in 1986 adds some remarkable detail (*Die Tsayt*, 1925; Kwaterko, in: *Folks Shtime*, 1986). In this account, Botwin's refusal is said to have had such an effect upon his executioners that two firing squads refused to perform their duties and it was the officer in charge who finally performed the execution by shooting Botwin with his own revolver.

Botwin as a Jewish radical hero

In the years following his death, Botwin's legacy lived on mostly in Yiddish communist circles in Poland and Jewish émigré communities elsewhere. He was the subject of several Yiddish plays, most notably that by Soviet-Yiddish poet and playwright Abraham Wieviorka whose *Naftoli Botvin* was first performed by the State Jewish Theatre in 1927 (Astro, 1998, p.18). It was subsequently published in 1929 and was followed by a special version for youngsters in 1932 (Wieviorka, 1929; 1932). The play was also performed by the New York based Yiddish Proletarian Theatre Artef in 1930 (Kerler, 1998, pp.129, 144).[14] Botwin also became the subject of several songs and poems. The Belarusian Yiddish poet Moyshe Teyf (1904-1966) wrote a poem in 1930 in which he promised to recant his poem at Botwin's monument in Warsaw.[15] Several other poems were published in the above-mentioned CPUSA booklet which also shows that Botwin's *yortsayt* (lit.: year time, the anniversary of his death) had become an

14. A stage photograph can be found in Zalme Zylbercweig (1937, p.59). For more on Artef in general see Edna Nahshon (1998).

15. Whether or not a monument did exist in Warsaw remains unclear (Teyf, 1960).

established part of the Yiddish communist calendar. A common trope in all these representations is the emphasis on Botwin's sacrifice for the working class and party; his Jewishness is never explicitly addressed.

Botwin became part of a larger pantheon of Jewish radical heroes who were revered among Jews in the communist movement.[16] One of the most famous of these was Hirsh Lekert, a Bundist who shot and wounded the governor of Vilnius, Victor von Wahl, in May 1902 (Levin, 2010). Though Lekert was a 'Bundist' hero, and not an uncontroversial one at that, he also became widely accepted in communist circles.[17] The well-known revolutionary Esther Frumkin, a Bundist herself until 1921 and then a member of the *yevsektsye* or Jewish section of the Soviet Communist Party (CPSU), even got into trouble because of the booklet she wrote in memory of Lekert (Gitelman; 1971, p.279). Like Botwin, Lekert had also been the subject of a play performed by Artef in New York (Schechter, 2008, p.16).

Indeed, the two were often mentioned together within the Yiddish communist context. Thus, during the First Congress of Soviet Writers, held in 1934, the Jewish writer Yasha Bronstein pleaded for the creation of a new body of folklore and songs about revolutionary heroes like Lekert and Botwin (Robin, 1985, p.247). Following the Botwin Company's creation during the Spanish Civil War several years later, *Naye Prese* editor Adam Rayski similarly highlighted that Botwin followed in Lekert's footsteps, adding that the company fighting in Spain for his 'ideals of fraternisation' was his monument (Rayski, in *Naye Prese*, 1937e). In early January 1938, the Polish International Brigades magazine *Ochotnik Wolnosci* published an article entitled 'Carrying Botwin's name with dignity and honor' in which the assertion was made that Botwin followed in the footsteps of revolutionary heroes like Lekert, among others.[18] Both Lekert and Botwin were also part of

16. Schatz points out that most of the heroes of his interviewees were Jewish (Schatz, 1991, p.12).

17. On the Bund's ambiguous attitude towards political violence perpetrated by individuals in relation to Lekert see: Daniel Mahla's MA thesis (Mahla, 2006, pp.53-54).

18. For the Yiddish version see: « Mit koved un honor trogen Botvins nomen » [Carrying Botwin's name with honor], 7 January 1938, RGASPI 545-3-311.

the pantheon of heroes which the Argentinian IKUF (Federation of Jewish Cultural Institutions of Argentina) 'endorsed' (Svarch, 2010). All of these examples underline the transnational dimensions of the heroic cults of Lekert and Botwin that were sustained across borders through the exchange of literature, theatre pieces, news discourses and so on, and provide a clear example of what has been called the 'communicative construction of a (in this case Yiddish communist) transnational political space' (Albert and *alii*, 2009).

Yet the Bundist and Jewish communist heroic pantheons were segregated: while Lekert was accepted by communists, the same was not true for Botwin in Bundist circles. Botwin, then, was first and foremost a revolutionary hero of Jewish descent within communist circles. An important question is obviously whether or not his Jewishness mattered at all and, if so, in what sense? Clearly, Botwin was a useful hero for the KPP given the percentage of Jews in the party (Schatz, 1991). For Jewish youth, moreover, there was a specific subtext: Botwin had proven that Jews could fight and were not cowards. Thus, for non-Jewish party members his act might have been an act of political self-sacrifice, but for Jews it could also symbolise an act of defiance and non-submissiveness in the face of existing prejudices. This would become particularly evident during the Spanish Civil War. Indeed, if Botwin had been predominantly remembered as a communist hero of Jewish descent in the decade following his death, the years of the Spanish Civil War saw a marked change: still a communist hero, his Jewishness now became central to his legacy and its appropriation.

The Botwin Company during the Spanish Civil War

On 12 December 1937, the Naftali Botwin Company was formed within the International Brigades that fought on the Spanish battlefields in support of the embattled Republican government and had been initiated by the Communist International (Comintern) in September 1936. The company was not new, but a renaming of the already existing 2nd company of the Palafox Battalion of the 13th Polish Dombrowski Brigade. Botwin was a logical choice to name a Jewish company after as

he symbolised both communist and Jewish sacrifice for the cause within a Polish setting.[19] Other names had been contemplated too, notably that of the legendary Jewish military hero Bar Kochba, whose name resonated much more widely in a Jewish context. Yet Bar Kochba was also an explicitly Jewish *national* symbol for Zionists and for that simple reason problematic in a communist context.[20]

The Botwin Company published its own front newspaper called *Botvin*, that was characterised by the American Yiddish-communist newspaper Morgn-Frayheyt with the following words:

> *A peculiar newspaper. From its pages shines a new type of Jewish hero that has already during its life become a legend, the Jewish freedom-fighter.*[21]

The formation of the Botwin Company coincided with that of the Ukrainian Taras Shevchenko Company within the battalion, thus providing the numerically largest minorities within the newly formed Polish brigade with their own military units. The decision to create these units was in line with the way in which the International Brigades were organised; along national/linguistic lines. The brigades, initiated by the Communist International (Comintern) in September 1936, were, after all, a multinational army, in which around 35.000 volunteers with more than 50 nationalities would fight in the course of the war. Moreover, many of the national or ethnic groups within the brigades, whose numbers constantly fluctuated, were vying for attention or recognition in the form of separate units and the IB staff was keenly aware of their propagandistic potential. In the case of the Botwin Company there was, however, also a more specific reason to create a Jewish unit: within the context of national in-fighting in the brigades, anti-Semitic prejudices alleging Jewish cowardice reared its head. In addition to propagandistic reasons, concerns about the relations between Jewish and non-Jewish volunteers in the brigades, and a

19. There were other possible names too (Schatz, 1991, pp.112-113). Interestingly Schatz does not name Botwin among his mini-pantheon of Jewish communist heroes.

20. On Bar Kochba, see Shneiderman in *Forverts* (1986). Samuel Shneiderman was a Jewish journalist who reported from Spain for several Yiddish newspapers during the civil war.

21. Quote as reprinted in *Botvin* 5, 3 November 1938, p.31.

wish to rebut old anti-Semitic stereotypes, thus fed into the creation of the Botwin Company. And only the convergence of these two factors in late 1937 allowed for the establishment of a Jewish military unit.

In the course of its existence around 200 volunteers, not all of them Jewish, fought in the Yiddish-speaking Botwin Company, whose creation was the result of lobbying efforts undertaken by Yiddish-speaking Polish-Jewish communists in Paris. The company subsequently became the prime symbol for the participation of Jewish volunteers in the International Brigades on the pages of their daily Yiddish newspaper *Naye Prese*.[22] If it was too complicated for Jewish communists to cast the Botwin company as part of a chain of Jewish 'national' military heroes, the Spanish-Jewish past provided ample opportunity to historically frame the Botwin Company for a general Jewish audience. Thus, invoking the times of the Inquisition and the expulsion of the Jews from Spain in 1492, *Naye Prese* cast Franco and his supporters as the heirs to the medieval inquisitors, especially in the first months of the war.

The trope returned during the summer of 1937 when the Parisian Jewish communists opened a small exhibition about Jewish volunteers fighting on the Spanish battlefields. Its opening image was a photograph of the Rambam, acronym of the famous Spanish-Jewish philosopher Maimonides (1135-1204). In an intriguing article, which described a dialogue between some visitors of the exhibition, *Naye Prese* had one of them describe Maimonides as "the first Jewish fighter who had fought in Spain against backwardness, darkness and barbarism" (*Naye Prese*, 1937c). Maimonides was thus cast as a secular Jew *avant la lettre* who had dared to stand up against the same evil that was now confronted by his Jewish 'successors', the Jewish volunteers fighting in the brigades. Thus, not only the Franco-led so-called Nationalists came from a long Spanish tradition going back to the (dark) Middle Ages; the same was true for their Jewish opponents who defended another, very different, Spanish as well as Jewish tradition.

22. For an elaborate discussion of the creation of the Botwin Company and the Parisian Jewish communist context, see Gerben Zaagsma (2017, Chapter 2).

Following the formation of the Botwin Company, the newspaper also published an interview with Jacques Kaminsky, a Polish-Jewish communist and secretary of the so-called Friends of *Naye Prese*, who had been instrumental in the lobbying effort to create a Jewish military unit within the brigades. Kaminsky explained that its fighters were prolonging the struggle of the 'Jewish heroes' in the Paris Commune and the October Revolution, thereby cloaking their participation in a tradition of Jewish radical action and simultaneously invoking a Jewish, French and communist historical framework (*Naye Prese*, 1937d). And *Naye Prese* also knew how to employ a rhetoric that did have a much more particular resonance for its Jewish readership, most clearly so when it described the members of the Botwin Company as "chosen fighters of the Jewish people" (Y. Lekhter, in *Naye Prese*, 1938b).

Beyond propaganda, however, Spain became something much more on the pages of *Naye Prese*: a place where Jewish volunteers could prove themselves to be worthy fighters and counter age-old stereotypes of Jewish cowardice. Polish-Jewish relations in the International Brigades formed the backdrop of many reports which, for example, stressed how Polish volunteers had revised their negative opinions about the fighting capabilities of their Jewish comrades having now seen them in battle (M. Matsyak, in: *Naye Prese*, 18 April 1937a). To furthermore underline the point, *Naye Prese* did not only stress the experiences of the 'Jewish heroes' on the Spanish battlefields but also paid consistent attention to the opinion of non-Jewish, specifically Polish, officials regarding Jewish volunteers (T. Elski, in: *Naye Prese*, 1938c). In a special page devoted to the company on 1 January 1938, its first commander Karol Gutman explained in a letter, addressed to a friend in Poland, that within the Dombrowski Brigade a Jewish company had been created and he wondered:

> *I am curious how the different parties in Poland will react to this. What will the Endek* Dziennik Narodowy *write? It will be hard for them to misrepresent. The anti-Semites will certainly not have the courage to write about Jewish cowardice. [...]*

> *You should see what kind of friendship exists between Jews, Poles, Germans, Spaniards, between individuals of different peoples. Even Polish workers, who were convinced that one cannot fight with Jews and that they run away when they hear a shot, have altered their opinion here in Spain. When they hear news of a pogrom they are no less shocked than we, the Jewish fighters.*[23]
>
> Karol Gutman, in: *Naye Prese*, 1938a.

Anti-Semitism within the International Brigades was not the only issue, however. *Naye Prese* was also very much concerned with anti-Semitism among Polish migrants in France and sought to rebut anti-Semitic accusations in the Polish-Jewish migrant press in France, which included allegations of Jewish communist cowardice in relation to Spain. The Polish newspaper *Siła* (published by the Société des Ouvriers Polonais en France), for example, made the following accusation: "We are convinced that not a single Jewish communist fights in Spain. The Jews just shout everywhere and repeat: 'We, the heroes'. They sent others to the front in Spain and remain in Paris themselves" (quoted from *Siła* in: *Naye Prese*, 1937b). Thus, the Parisian Jewish communists effectively found themselves fighting one of *the* classic anti-Jewish prejudices, specifically in Eastern Europe, now raised again in a Polish-Jewish context in France. The figure of the 'Jewish freedom-fighter', modelled after Naftali Botwin, became a primary means to achieve that aim, in France as well as on the Spanish battlefields.

Participation in the International Brigades thus acquired an emancipatory dimension, akin to the experiences of Jewish soldiers who, in the past, joined the military as a way of emancipating into their nation's society. Naftali Botwin was the perfect symbol to encapsulate this effort: a Polish Jew and a communist who had made the ultimate sacrifice for the communist cause and shown that Jews were ready to act when called upon to do so. Whatever political objectives were involved, a Jewish migrant reading *Naye Prese* in the days after 12 December 1937 was continuously reminded that in Spain his brethren were not only fighting for the cause of Republican Spain but earned equality through struggle *as Jews*.

23. The "Endek" was the nationalist right-wing National Democratic Party of Poland.

All of this came against a background of mounting pressures on Jewish migrants in France, and the threat of war looming over Europe, especially after the Austrian *Anschluss* and Munich crisis in March and September 1938 respectively. As Jewish volunteers were presented by the editors of *Naye Prese* as heroes and the 'best sons of the Jewish people', who fought united on the Spanish battlefield irrespective of their political backgrounds, they were set as an example that should be followed by Jewish migrants and their organizations in France, whose unification Jewish communists were trying to bring about. Indeed, the participation of Jewish volunteers, symbolised by the Botwin Company, provided an emancipatory example and served as a means to empower Jewish migrants in France. If Jewish volunteers could show that activism earned respect and equality so too could Jewish migrants assert their position among their French brethren, at a time when a secure future in the French state seemed increasingly at stake.[24]

Resonances of Botwin and the Botwin Company during and after World War II

During WWII, Botwin also continued to be an inspiration for some of the former Jewish volunteers who ended up in the German extermination camps. Both former Botwin Company commander Emmanuel Mink, and another former Botwinist, David Szmulewski, were deported to Auschwitz during the war and became part of the camp underground resistance movement.[25] In his memoirs, Szmulewski relates how former Jewish volunteers established contact in Auschwitz and gradually formed a network that became the backbone of the camp's underground movement. Szmulewski talks about "Spanish 'Botwin'-traditions in the camp" using 'Botwin' as a label for all Jewish volunteers who ended up in the Auschwitz underground.

24. The best example of the use of the Botwin Company for domestic political purposes was during *Naye Prese's* annual outing in the Parc de Garches close to Paris on 12 June 1938 (Zaagsma, 2017).

25. Szmulewski gained postwar fame because of his involvement with the so-called Sonderkommando photographs, the only pictures to have been taken by inmates in Auschwitz-Birkenau to document the Nazi killing operation (Stone, 2001).

In a similar vein, Bernard Mark, director of the Jewish Historical Institute in Warsaw after World War II, emphasised the historical significance of the Botwin Company (Mark, in: *Morgn-Frayheyt*, 1956). Mark was a lawyer who had published several works on Jewish resistance and the Warsaw ghetto uprising. A former member of the Jewish Anti-fascist Committee in the Soviet Union, he encouraged the collection of material on Jewish volunteers and research on this aspect of the "Jewish struggle against fascism". He reminded his readers that the Warsaw ghetto uprising had been preceded by the participation of Jewish volunteers in Spain and the formation of the Botwin Company. In his book *Der Aufstand Im Warschauer Ghetto* Mark had also related how the communist inspired underground resistance in the Warsaw Ghetto, organised by former volunteer Pinkus Kartin, held lectures about Lekert, Shulman and Botwin (Mark, 1959, pp.61-62). A similar lineage was expressed in several articles by Abraham Kwaterko, editor of the Yiddish newspaper *Folks-Shtime*, the official organ of the Social-Cultural Association of Jews in Poland (TSKZ) (Kwaterko, in: *Morgn-Frayheyt*, 12 January 1977).[26]

In the wake of emerging debates about wartime Jewish responses during the Holocaust, in part the result of the writings of Raul Hilberg, Hannah Arendt and Bruno Bettelheim, but also shaped by the appearance of resistance as an object of scholarly attention around the 1970's more generally, Jewish participation in the International Brigades became more and more framed as the first armed Jewish resistance against fascism, Nazism, and (for some) ultimately the Holocaust. Jewish volunteers, who were often symbolised by the *Botvintses*, now became the prototypical armed Jewish resistance fighters (Zaagsma, 2017, Part III).

All of this is not to suggest that the pre-Spanish Civil War Botwin cult, which centered on the person of Naftali Botwin himself, came to an end after WWII. In 1946, for example, a Botwin cooperative was founded in a Silesian town in now communist Poland (A. Grosman, *Morgn-Frayheyt*, 13 June 1969). Several streets were also named after

26. On the history of *Folks Shtime* see: Moshe Shklar (2008).

Botwin, some of which still exist, though for how long remains to be seen.[27] These, however, were local initiatives that did not reflect a 'national' consensus. On occasion of the 25th anniversary of their trial in 1950, a commemorative stamp was issued for Hibner, Kniewsky, Rutkowsky, an 'honour' that did not befell Botwin although a book was also published in the same year dedicated to all four 'heroes' (Juryś, 1950).[28] Indeed, Botwin's memory was predominantly kept alive by Poland's Jewish community. Thus, in order to commemorate the 40th anniversary of Botwin's execution in 1965, the Workers' Cooperative of the Jewish Cultural Assocation in Wrocław decided to name itself after Botwin.[29]

The events of 1967-1968, often referred to as the anti-Zionist campaign, changed all this.[30] Many Polish Jews, party members or not, were purged from their positions and jobs and many, faced with the choice of staying in a country where they were under constant attack or leaving chose the latter (Schatz, 1991, p. 311). In an article with the title "Was Botwin a 'chauvinist'?" A. Grosman explained the reasons for many Jews leaving Poland in this period, including one of the Botwin Company's commanders, Emmanuel Mink (Grozman, in *Morgn-Frayheyt*, 1969). As an example of the anti-Jewish sentiments that were unleashed in the country, he related how the non-Jewish chairman of the cooperative named after Botwin in 1945 had proposed to rename it since Botwin smacked of Jewish "national-chauvinist" sentiments. In an intriguing twist of history, the Botwin

27. In accordance with new legislation (known as the "de-communization law" n°744 of April 2016, it was announced in 2017 that the Botwin Street in Ząbkowice Śląskie, to give one example, was to be renamed. See: http://zabkowiceslaskie.pl/aktualnosci/zmiana-nazwy-ulicy-naftalego-botwina-staje-sie-ulica-szkolna-,4476.html (date of access, 2 /11/2018). The one in Rembertow, Warsaw, was already renamed to Bochenski Street in June 1998.

28. Similarly, the current Polish Communist Party listed the date of their deaths on its website's "history" page, mentioning Botwin while focusing on 'the three' 'Towarzysze rozstrzelani' [Executed comrades]. See: http://kompol.org/historia/08-21.html (date of access, 3 March 2011). The current website does not feature this page anymore.

29. *Folks-Shtime* 123/3237 (year unknown; 1965 or 1966), p.3.

30. Good (English) overviews are: Jaff Schatz (1991, pp.282-312) and Dariusz Stola (2006, 2017).

Company's former political commissar Eugeniusz Szyr got caught up in the drama. Szyr who had become a member of the Polish polit-buro and was vice-premier under Gomulka, managed to stay in the country but was not re-elected to the polit-buro (Wein, 1969; Laeuen, 1969, p. 350). The journalist Samuel Schneiderman later alleged that there were bitter feelings towards him among Polish-Jewish veterans who claimed that Szyr had forbidden them to remind anyone about his role in the Botwin Company (Shneiderman, in *Forverts*, 1986).

As had been the case before the war, commemorations of the anniversary of Botwin's death continued in Yiddish communist publications all over the world.[31] Moshe Teyf's earlier mentioned poem was reprinted in 1960 in the periodical *Yidishe Kultur* from New York on the occasion of the 35th anniversary of Botwin's death. In Australia, the bilingual *Australian Jewish News* erroneously reported in 1969 that the Botwin Company's last commander, Karol Gutman, had left Poland in 1968 (*Australian Jewish News*, 1969). Gutman, however, was the company's first commander and died in Spain in February 1938 during the battle of Extremadura; the last commander, Mink, did indeed leave Poland in 1968 as we saw. And as late as 1986 the *Folks Shtime* from Warsaw published an elaborate article on occasion of the 60th anniversary of Botwin's execution (Kwaterko, 1986).

Concluding remarks

As might be clear, the heroic cult that developed around the legacy of Naftali Botwin had two strands that were inextricably linked. Both revolved not just around his deed itself, but especially around what it came to symbolise within a Jewish context: a negation of Jewish submissiveness and inaction. One strand relates to Naftali Botwin himself and the ways in which he was commemorated and how his

31. On postwar Yiddish publishing and its transnational aspects see, among others: Zachary Baker (2004); Jan Schwarz (2016). As Baker and Schwarz show, Yiddish publishing remained a decidedly transnational affair and became even more so after the war as Yiddish readerships had dramatically diminished and the importance of transnational networks and audiences thus greatly increased.

deed resonated within Yiddish communist circles. The other relates to Spain; it was still loosely related to the figure of Botwin but was characterised by the transfer of the symbolic meaning of his deed to those (Eastern European) Jewish volunteers that fought in the Botwin Company. If the Botwin cult in the former sense never transcended the Yiddish communist world, no matter what it signified, its resonance with regard to the story of Jewish volunteers in the brigades was much more significant; here, Botwin's legacy ultimately became tied up with postwar debates that sought to negate the myth of Jewish passivity during WWII and the Holocaust.

The example of Naftali Botwin thus shows the fluidity of the 'heroic' and the ways in which it can be redefined and appropriated in changing circumstances and contexts across space and time. Having died a young communist of Jewish descent in interwar Poland, Naftali Botwin became the ultimate *Jewish* communist hero and the Botwin Company a key symbol of Jewish fighting prowess in Jewish communist circles during the Spanish Civil War. Come 1986, the Botwin Company had become, for many, the prime example of a Jewish and Leftist contribution to armed Jewish resistance against fascism and Nazism in the dark years of 1933-1945.

The Botwin cult though, could never fit into a more generic Jewish military, and *national*, heroic tradition. Nonetheless, it could serve to inscribe part of the history of the Jewish Left, so often relegated to the sidelines of Jewish history, into the larger narrative of Jewish history by underlining and emphasising its contribution to the struggle against one of the most pernicious anti-Semitic stereotypes of old: that of Jewish submissiveness and the Jew as a coward. Within that larger context, the history of Naftali Botwin and his legacy can be seen as emblematic for the much wider question of Jewish auto-emancipatory efforts in the modern age.

Bibliography

Albert Mathias, Bluhm Gesa, Helmig Jan, Leutzsch Andreas & Walter Jochen, 2009, "Introduction: The Communicative Construction of Transnational Political Spaces," *in* Mathias Albert *et alii*, eds., *Transnational Political Spaces*, Frankfurt am Main: Campus-Verlag, pp.7-35.

Astro Alan, 1998, "Wolf Wieviorka: Parisian writer and Forverts contributor," *Yiddish*, Vol.11, n°1-2, pp.18-29.

Baker Zachary, 2004, "Yiddish Publishing After 1945," *in* Joseph Sherman, ed., *Yiddish Publishing After 1945*, Oxford: Boulevard Books, pp.60-74.

Deuxième Recensement Général de la Population du 9 Décembre 1931, Varsovie, Główny Urząd Statystyczny, 1938.

Gitelman Zvi, 1972, *Jewish Nationality and Soviet Politics. The Jewish Sections of the CPSU, 1917-1930*, Princeton: Princeton University Press.

Grin Ber, 1935, *Naftali Botvin. Tsu zayn tsentn yortsayt*, New York: Farlag fun der idisher byuro bam Tsentral-komitet fun der Komunishtisher Partay.

Juryś Roman, 1950, *Pamięci bohaterów: Władysława Hibnera, Henryka Rutkowskiego, Władysława Kniewskiego Naftalego Botwina* [Memories of the Heroes: Władysław Hibner, Henryk Rutkowski, Władysław Kniewski Naftali Botwini], Warszawa: Książka i Wiedza.

Kerler Dov-Ber, 1998, *Politics of Yiddish : Studies in Language, Literature, and Society,* Walnut Creek, CA: Altamira Press.

Laeuen Harald, 1969, "V. Kongress der polnischen Kommunisten," *Osteuropa*, n°5-6, pp.334-352.

Letocha Barbara, 2001, "The Steiger Trial," *Justice*, n°29, pp.32-37.

Levin Dov, 2010, "Lekert, Hirsh," *YIVO Encyclopedia of Jews in Eastern Europe*; http://www.yivoencyclopedia.org/article.aspx/Lekert_Hirsh [date of access: 3 March 2011].

Mahla Daniel, 2006, *"Mit di massn in di gassn". Der sozialistische Maifeiertag und seine Bedeutung für den Allgemeinen Jüdischen Arbeiterbund in Polen*, Thesis, Berlin: Humboldt-Universität zu Berlin.

Mark Bernard, 1959, *Der Aufstand im Warschauer Ghetto*, Berlin: Dietz.

Melamed Vladimir, 2008, "Steiger Affair and Ukrainian-Jewish Relations in Eastern Galicia in the 1920s," *JI - Independent Cultural Journal*, n°51; http://www.ji.lviv.ua/n51texts/melamed-en.htm.

Mendelsohn Ezra, 1993, *On Modern Jewish Politics*, Oxford: Oxford University Press.

Nahshon Edna, 1998, *Yiddish Proletarian Theatre : The Art and Politics of the Artef, 1925-1940*, Westport: Greenwood Press.

Penslar Derek, 2013, *Jews and the Military. A History*, Princeton: Princeton University Press.

Perry Micha J. & Voss Rebekka, 2016, "Approaching Shared Heroes: Cultural Transfer and Transnational Jewish History," *Jewish History*, Vol.30, n°1-2, pp.1-13.

Piotrowska Monika, 2017, "Sprawa Zabójstwa Józefa Cechnowskiego w 1925 roku a rola Stanisława Radkiewicza [The case of Józef Cechnowski's murder in 1925 and Stanisław Radkiewicz's role]," *Prace Historyczne* 144/4.

Presner Todd, 2006, "Muscle Jews and Airplanes: Modernist Mythologies, the Great War, and the Politics of Regeneration," *Modernism/modernity*, Vol.13, n°4, pp.701-728.

Presner Todd, 2007, *Muscular Judaism : The Jewish Body and the Politics of Regeneration*, New York: Routledge.

Robin Régine, 1985, "Les Difficultés d'une identité juive soviétique: le premier congrès des écrivains soviétiques de 1934," *Cahiers du Monde russe et soviétique*, Vol.26, n°2, pp.243-254.

Schatz Jaff, 1991, *The Generation. The Rise and Fall of the Jewish Communists of Poland*, Berkeley: Univ. of Californian Press.

Schechter Joel, 2008, *Messiahs of 1933: how American Yiddish theatre survived adversity through satire*, Philadelphia: Temple University Press.

Schwarz Jan, 2016, "Transnational Ashkenaz: Yiddish Culture After the Holocaust," *Scripta Instituti Donneriani Aboensis*, n°27, pp.189-202.

SHAPIRA Anita, 2005, "'In the City of Slaughter'; Versus 'He Told Her'," *Prooftexts*, Vol.25, n°1, pp.86-102.

SHKLAR Moshe, 2008, "The Newspaper *Folks-shtime* (The People's Voice) 1948-1968: A Personal Account," *in* Elvira Grözinger & Magdalena Ruta (Eds.), *Under the Red Banner: Yiddish Culture in the Communist Countries in the Postwar Era*, Wiesbaden: Harrassowitz, pp.135-146.

STOLA Dariusz, 2006, "Anti-Zionism as a Multipurpose Policy Instrument: The Anti-Zionist Campaign in Poland, 1967-1968," *The Journal of Israeli History*, Vol.25, n°1, pp.175-201.

STOLA Dariusz, 2017, "Jewish Emigration From Communist Poland: The Decline of Polish Jewry in the Aftermath of the Holocaust," *East European Jewish Affairs*, pp.169-188.

STONE Dan, 2001, "The Sonderkommando Photographs," *Jewish Social Studies*, Vol.7, n°3, pp.132-148.

SVARCH Ariel, 2010, "Jewish Communist Culture and Identity in Buenos Aires: Ideas on Comparative Approaches," *Perush*, n°2.

TEYF Moshe, 1960, "Naftali Botvin," *Yidishe Kultur*, October.

TIGER Leybl, 1961, "Ayngekritste zikhroynes fun mayn umfargeslekhn shtetl [Indelible Memories of My Unforgettable Town]," *in* Mordechai Wolf Bernstein, ed., *Pinkas Zyrardow, Amshinov un Viskit,* Buenos Aires: Landlayt-fareynen, pp.192-197.

WEIN Abraham, 2007, "Szyr, Eugenisuz," *in* Michael Berenbaum & Fred Skolnik, eds., *Encyclopaedia Judaica*, Detroit: Macmillan Reference USA.

WENDLAND Anna Veronika, 2003, "Post-Austrian Lemberg: War Commemoration, Interethnic Relations, and Urban Identity in Lviv, 1918-1939," *Austrian History Yearbook*, Vol.34, pp.83-102.

WIEVIORKA Avraham, 1929, *Naftoli Botvin: drame in fir aktn* [Naftali Botwin: A Play in Four Acts], Minsk: Vaysruslendisher melukhe-farlag.

WIEVIORKA Avraham, 1932, *Undzer Yat Naftole : drame far yatn un yatlekh* [Our lad Naftole: A Play for Lads and Lasses], Kharkov: Melukhe-farlag far di natsyonale minderhaytn in USSR.

Yidishe Kultur, 1960, "Naftali Botvin (tsum 35tn yortog zint zayn heldishn toyt)[Naftali Botwin: In Memory of the 35th Anniversary of his heroic Death]," October, p.43.

ZAAGSMA Gerben, 2017, *Jewish Volunteers, the International Brigades and the Spanish Civil War*, London: Bloomsbury Academic.

ZYLBERCWEIG Zalme, 1937, *Albom fun Idishn teater*, New York.

Newspapers

The Yiddish newspapers that are cited in this article were consulted through the website Epaveldas - Lithuanian Digital Cultural Heritage: https://www.epaveldas.lt/vbspi/. At this moment they are no longer available through the regular search interface.

L'Humanité was consulted through Gallica: https://gallica.bnf.fr/

The *Jüdische Rundschau* was consulted through Compact Memory - Portal of German-Jewish Periodicals, which is now part of the Judaica Collection of the Frankfurt University Library; http://sammlungen.ub.uni-frankfurt.de/cm.

The *New York Times* and the *Canadian Jewish Chronicle* were consulted through the Google News Archive: https://news.google.com/newspapers.

Australian Jewish News, 1969, "Komandir fun Botvin-Kompanye in Shpanye farlozt Poyln [Commander of the Botwin Company in Spain leaves Poland]," 11 July, *s.d.*

Di Tsayt, 1925, "Botvin farmishpet tsum toyt durkh shisn. Der toyt-urteyl iz oysgefirt gevorn donerstog baytog [Botwin condemned to death by firing squad. The verdict was executed on Thursday]," 7 August, p.1.

Di Yidishe Shtime, 1925, "Oysgefirt gevorn Botvin's toyt-urteyl [Botwin's death sentence was executed]," 10 August, p.2.

Folks Shtime, 1986, "Zayn nomen vet oyf eybik lebn in undzere hertser [His name will live forever in our hearts]," Abraham Kwaterko, 2 August, p.6.

Forverts, 1986, "Bar Kokhba tsu Botvin [From Bar Kochba to Botwin]," Samuel Shneiderman, 21 November, *s.d.*

Jüdische Rundschau, 1925a, "Ein Vorläufer des Steiger-Prozesses," n°55, 14 July, p.431.

Jüdische Rundschau, 1925b, "Der Lemberger Prozeß," 11 August 545.

L'Humanité, 1925a, "Admirable attitude du camarade Botwin," 6 August, p.1.

L'Humanité, 1925b, "Arrachons à la mort Hibner, Kniewsky, Rutkowsky et Botwin," 8 August, p.1.

Morgn-Frayheyt, 1956, Bernard Mark, "Idn in dem Shpanishn frayheyt kamf [Jews in the Spanish freedom struggle]," 5 May, *s.d.*

Morgn-Frayheyt, 1969, "Iz Botvin geven a 'shovinist'? [Was Botwin a chauvinist?]," A. Grosman, 13 June, *s.d.*

Morgn-Frayheyt, 1977, Abraham Kwaterko, "Der onteyl fun idn in kamf gegn fashizm in Shpanye [The participation of Jews in the fight against fascism in Spain]," 12 January.

Naye Prese, 1937a, M. Matsyak, "Yidishe heldn fun Dombrovski-batalyon [Jewish heroes of the Dombrowski batallion]," 18 April, p.3.

Naye Prese, 1937b, "A Poylishe antisemitishe tsaytung hetst kegn di Parizer yidishe arbeter [A Polish anti-Semitic newspaper agitates against Parisian Jewish workers]," July 23, p.3.

Naye Prese, 1937c, "Fun Rambam biz Moris Skalka [From the Rambam to Moritz Skalka]," 30 September, p.5.

Naye Prese, 1937d, "Zshak Kaminsky brengt a grus fun idishe kemfer in Shpanye 2 [A greeting from Jacques Kaminsky on behalf of Jewish fighters in Spain]," 13 December, p.3.

Naye Prese, 1937e, Rayski Adam, "Oyf dayn keyver, a monument [A monument on your grave]," 31 December, *s.d.*

Naye Prese, 1938a, Karol Gutman, "Mir veln vert zayn Botvins nomen [We will be worthy of Botwin's name]," 1 January, p.6.

Naye Prese, 1938b, Y. Lekhter, "Di yidishe kompanye vet zayn fun di beste [The Jewish company will be among the best]," 3 January, p.2.

Naye Prese, 1938c, T. Elski, "Gesprekh mit general Walter oyf dem front fun Teruel [An interview with General Walter on the Teruel front]," 4 February, p.3.

New York Times, 1925, "Girl accuses Steiger of throwing bomb. Witness from Vienna Aids Prosecution in 'Polish Dreyfus Case' at Lemberg'," 13 November, p.6.

Ovnt Kuryer, 1925a, "Botvins erklerungen farn shtand-gerikht [Botwin's statements in front of the summary court]," 7 August, p.2.

Ovnt Kuryer, 1925b, "Nekomeh far Botvinen [Revenge for Botwin]," 9 August, p.2.

The Canadian Jewish Chronicle, 1925a, "Sensational Developments in Lemberg: Trial Change Aspect of Poland's Dreyfus Case," 7 August, p.10.

The Canadian Jewish Chronicle, 1925b, "Steiger Acted on behalf of Jewish people, Lemberg chief of police asserts in court," 13 November, p.19.

& Études Travaux 2019

Les héroïnes improbables de l'extrême-droite : Genre et mouvements politiques dans la Hongrie de l'entre-deux-guerres

Andrea Pető

Central European University (Budapest)

Études et travaux d'Eur'ORBEM, décembre 2019, pp. 165-178

Le 11 juillet 1938, dans le journal d'extrême-droite *Le Peuple hungariste,* l'éditorialiste Ferenc Bécsi expliquait ainsi le rôle des femmes dans une société hungariste :

> *Le mouvement national socialiste hungariste respecte le concept de maternité de la femme, dont la mission se trouve dans la famille, auprès du poêle dans le foyer, et non en volant le pain des hommes censés fonder une famille, que cette femme soit une employée ou une ouvrière.*
>
> Ferenc Bécsi, *11 juillet 1938.*

Toutefois, comme je le montrerai dans cet article, il est erroné de définir le rôle des femmes dans les mouvements d'extrême-droite en le réduisant à ceux de mères dévouées aux soins et au foyer (Pető, 2014a). Comment sinon expliquer le fait que, dans certains districts, 30 % des membres du parti des Croix Fléchées aient été des femmes, un pourcentage remarquablement élevé dans une culture politique au sein de laquelle les femmes n'étaient pas attendues en dehors de la sphère privée[1]. L'historiographie récente relative à l'Allemagne nazie soutient que les rôles manifestement assignés aux genres dans les discours publics étaient bien plus complexes et ouvrirent un espace pour des femmes actives et politiquement engagées. On a beaucoup écrit sur le culte des héros des nazis (Baird, 1991 ; Behrenbeck, 1996). Les travaux récents ont néanmoins complexifié le tableau qui voyait dans le culte de Hitler la force de cohésion dominante et primordiale du mouvement nazi. Ainsi dans un article récent, Lambert estime que l'une des raisons du succès du mouvement nazi en Allemagne tient à son appropriation du culte des héros *völkisch*, qui pouvait parfaitement s'inscrire dans le culte des héros de l'Allemagne impériale (Lambert, 2007). Ce culte ne négligeait les images chrétiennes aux fins de la mobilisation politique alors qu'elles étaient en principe opposées à ses tendances néo-païennes manifestes.

Dans le cas de la Hongrie, je soutiens que la rhétorique traditionnelle de la maternité héroïque a été une étape nécessaire de la construction d'une rhétorique de mobilisation politique du mouvement d'extrême-droite. J'utilise le terme « rhétorique » au sens qu'a imprimé Koselleck à celui de *Begriffsgeschichte*, en tant que « production et médiation de sens » (Joyce, 1987). J'explore ainsi la façon dont le sens de la « maternité » est produit dans la rhétorique politique hongroise à travers les concepts d'héroïne, de mission et de sacrifice. Le charisme, prérequis nécessaire du héros, est en revanche absent du répertoire de ces héroïnes que l'extrême-droite utilisa pour attirer les femmes dans leurs objectifs. Aucune des héroïnes mises en avant par l'extrême-droite n'incarna une figure de chef charismatique, et ce en dépit de la « soif de charisme » (Eatwell, 2006, p. 151) connue en Hongrie à l'époque. L'ère du ré-enchantement politique[2], en ce qui concerne le langage et la symbolique politiques, était une réponse à des changements structurels et politiques relatifs à la situation des femmes[3].

Mon article tâche donc de répondre avant tout aux questions suivantes : quelle fut la relation entre le culte des héros et la mobilisation des femmes au sein des mouvements d'extrême-droite et explique-t-elle que tant de femmes aient rejoint les rangs des Croix Fléchées ? Cette citation de l'un des idéologues du parti souligne les paradoxes au cœur de cette réflexion :

> *La femme reçoit une merveilleuse mission de Dieu, sa vie devient ainsi plénitude, et c'est ainsi qu'elle peut au mieux remplir ses devoirs envers la communauté*[4].

La recherche hongroise sur les relations entre l'extrême-droite et le genre en est à ses prémices. Elle est toutefois assez avancée pour que l'on puisse affirmer que la rhétorique adoptée sur la place des femmes dans l'espace public n'est pas le seul calque de la rhétorique nazie ou fasciste. Au contraire, elle fut bien plutôt un produit idéologique important qui fut entravé par le paradoxe d'une mobilisation politique des femmes concomitante aux tendances antiféministes des

1. D'après les listes d'adhérents au Parti disponibles aux Archives municipales de Budapest (Budapest Fővárosi Levéltára, ci-après BFL), dossier X.5.

2. Je reprends ce terme à Ernest Gellner qui, dans le sillage de Max Weber, postule la nécessité d'un ré-enchantement après que la bureaucratie moderne a retiré la magie séculaire de la sphère politique (Gellner, 1975).

3. Sur le concept of ré-enchantement, voir Andrea Pető (2015).

4. Józsefné Thoma, *A hungarista nő hármas feladatköre* [Le Cercle des trois tâches de la femme hungariste], manuscrit, Archives de l'Institut d'histoire politique (Politikatörténeti Intézet Levéltára), f. 685, 1/4, p. 12.

forces conservatrices. Toutefois, si la rhétorique n'avait parlé que des « mères », elle aurait échoué à attirer tant de femmes qui auraient pu tout aussi bien trouver un espace au sein des mouvements féminins conservateurs qui se concentraient sur le culte de la maternité. L'Association des Femmes hongroises (MANSz) était l'organisation parapluie des organisations féminines religieuses et conservatrices : elles avaient toutes en commun le christianisme, l'anticommunisme, le révisionnisme des frontières établies par le traité de paix de 1920 et le culte de la maternité[5]. Mais 10 %, et parfois jusqu'à 30 % des membres du parti des Croix Fléchées étaient des femmes[6].

Le paradoxe ici tient à ce que la politique officielle des Croix Fléchées ne se distinguait pas de celle des femmes conservatrices en matière de politique d'héroïsation féminine. La différence se trouva plutôt dans leur rapport à la violence, qui constitua la seule voie d'évasion hors de l'espace rhétorique verrouillé sur le genre. L'autre option consistait dans la « négociation patriarcale », par laquelle la participation des femmes dans la sphère publique était acceptée en tant que « mission » de travail social, à l'exclusion de tout pouvoir dans le champ politique. Les mécanismes de cette « négociation » se retrouvèrent aussi au sommet du parti même si quelques femmes les rejetaient.

L'extrême-droite hongroise rendit prioritaire « la question des femmes » à une époque où il était clair pour quiconque faisant de la politique que ne pas s'emparer de cette question, à savoir le rôle des femmes dans la sphère publique depuis qu'elles avaient obtenu le droit de vote de la façon la plus traditionnelle, faisait courir le risque de perdre des soutiens et des électeurs. Le paysage politique avait changé en 1920 avec la modification du droit de vote. À partir de ce décret, les électrices et la participation politique des femmes ne pouvaient plus être tues ou ignorées par les élites dirigeantes (Pető & Szapor, 2004). Le parti des Croix Fléchées ne remporta jamais d'élections et se représenta constamment comme une force politique concurrente

5. Pour en savoir plus, voir Andrea Pető (2010a ; 2001).

6. J'ai analysé la typologie de ces adhésions partisanes dans un précédent article (Pető, 2010b).

de l'élite politique. Il est difficile d'estimer le nombre de femmes qui en furent membres en raison du niveau élevé de fluctuations des adhésions ; il y avait en effet diverses façons d'adhérer[7].

Le paradoxe de ces femmes qui soutinrent un mouvement politique qui souhaitait les rendre à la famille alors qu'elles-mêmes étaient actives dans le champ politique peut se comprendre en analysant le cadre de la mobilisation : le cadre de la mission. J'analyserai ensuite en présentant quelques cas d'héroïnes les problèmes suscités par la communication politique qui les entoura. Enfin je conclurai par quelques pistes pour résoudre le paradoxe présenté ci-dessus.

Le cadre de la mission

Le climat social de l'après-guerre en Hongrie se caractérise par un appauvrissement croissant des classes moyennes et populaires[8]. La classe moyenne hongroise ne put éviter d'interpréter ce phénomène par la lente mais manifeste croissance de la participation des femmes sur le marché du travail. En 1941, les femmes employées en Hongrie représentaient 44 % de paysannes, 19 % d'ouvrières industrielles, 12 % de personnel de maison et 7 % de fonctionnaires et de professions libérales (Papp, 2004, p. 61-62). Le récit d'après-guerre relatif au travail rémunéré s'inscrivait dans un cadre de respectabilité, de service et d'ordre moral dans la sphère publique, et non en termes d'efficacité économique ou de professionnalisme.

Le cadre rhétorique de la nécessité économique et émancipatrice du travail rémunéré des femmes fut adopté par les partis de gauche et par les féministes libéraux mais il contredisait la définition morale du travail. On le retrouve parmi les membres de l'élite des femmes diplômées de l'université, prêtes à accepter « l'offre conservatrice » du régime Horthy : la promesse d'une carrière personnelle en échange d'une absence de remise en cause du système, soit une variante de

7. Les enquêteurs des tribunaux populaires eurent accès aux dossiers des membres du parti. Voir BFL V 81760, dossier de Mme Kálmán Farkas (Farkas Kálmánné).

8. Pour plus de détail, voir Pető (2008).

« la négociation patriarcale » (Papp & Sipos, 2017). Aussi le « cadre de la mission » se maintint pour les femmes conservatrices et d'extrême-droite dans deux versions – l'une sacrée, l'autre désacralisée. Notons par ailleurs qu'on le retrouve également dans les récits produits par des femmes communistes évoquant ce type de « service » pour le parti communiste (Pető, 2003). Cette section analyse les divers « cadres de missions » définissant le travail des femmes dans la Hongrie de l'entre-deux-guerres qui les lieront ensuite aux héroïnes.

L'origine de la variante sacrée du « cadre de la mission » en Hongrie est un fort catholicisme politique. Un catholicisme politique arrivé à son apogée qui s'appuyait sur une sensibilité aux questions sociales, devint l'un des soutiens majeurs du régime Horthy. La première députée du Parlement hongrois était une féministe chrétienne, Margit Slachta (1884-1874) qui, lors du discours qu'elle prononça à l'occasion de sa victoire électorale en 1920, déclara :

> *Le camp des femmes chrétiennes se tient uni et discipliné derrière le parlement chrétien ; il ne veut pas se mettre en valeur ou briller mais s'offrir en sacrifice sur l'autel de la nation.*
>
> *Slachta Margit az első…*, 1935, p. 22.

Elle fut la première à parler en tant que politicienne de la « mission de sacrifice » des femmes au Parlement au lieu de parler de « profession » féminine. Pendant la Grande Guerre, les politiciens hommes du Parlement avaient souvent parlé du sacrifice exigé des femmes en tant que mères, épouses et sœurs (Pető, 2014b).

La mission quasi-sacrée de la « protection de la nation » fut le dénominateur commun entre la classe moyenne nobiliaire conservatrice et les classes populaires religieuses et fascistes à la veille de la Seconde Guerre mondiale[9]. Le bouc émissaire des désarrois de la Hongrie était « l'Autre », le « non-Magyar ». Dans cette ère antilibérale, les mouvements féministes libéraux étaient eux aussi visés. Mais les défenseurs du corps de la nation ne pouvaient être que des femmes : « Nous, les femmes hongroises, sommes les seules déterminées à soigner ces maladies du corps de la nation en nous et par nous. » (Elekné, 1940, p. 40)

9. Pour une perspective comparative, voir De Grazia (1992) et Bessel (1996).

L'autre « cadre de la mission » relatif au travail des femmes était le combat pour restaurer les « terres perdues » de la Hongrie : le révisionnisme territorial. Il avait aussi pour objectif de mobiliser les femmes dans un climat de sur-politicisation. L'utilisation publique des femmes dans la lutte pour le révisionnisme avait plusieurs avantages : les stéréotypes féminins tels que la sensibilité à fleur de peau et l'irrationalité étaient des instruments de choix dans cette lutte de mobilisation. La politique des émotions s'avéra utile dans un contexte historique et géopolitique où la révision du traité de paix était loin d'être un objectif réalisable. Cette rhétorique permettait aussi d'offrir aux femmes un espace politique « respectable »[10].

Le mouvement féminin néo-conservateur dominant trouva son espace public en tant que combattant engagé dans la défense des « buts nationaux » après le traité de paix de Trianon (Pető, 2001). Les femmes de la classe nobiliaire furent de plus en plus attirées par la droite dont la rhétorique radicale, l'action et les politiques étaient de plus en plus légitimées. La nation hongroise était définie par le christianisme aux dépens de tous les autres éléments, considérés comme nocifs et étrangers. L'intervention corporatiste croissante de l'État et la rhétorique du corps malade donnèrent aux femmes la possibilité d'agir dans le champ politique. Le corps de la nation avait besoin de protection et si les hommes échouaient, les femmes seraient appelées à prendre le relais. Il n'y avait pas loin à définir la cause de la maladie et d'en suggérer la cure par le discours antisémite. Cette voie rhétorique conduisit à la discrimination raciale institutionnalisée et à la glorification de la violence. Ce fut alors que les femmes d'extrême-droite rejoignirent un environnement déjà racialement sensibilisé en tant qu'héroïnes invraisemblables.

10. Le révisionnisme fut rejeté par l'Association féministe qui prônait une attitude pacifiste en coopération avec la Ligue internationale pour la paix des femmes. Le pacifisme des féministes hongroises les isola du reste de la population qui envisageait de réviser les frontières par la guerre, la fin justifiant les moyens. Le parti communisme rejetait également le militarisme par anticapitalisme et anti-impérialisme.

Des héroïnes improbables

Le mythe fondateur de l'extrême-droite est le *squadrismo*, qui élève la violence au niveau ethnique (Valli, 2000). Sa rhétorique pointe vers une nouvelle temporalité, un nouveau mode de vie et une nouvelle politique.

Il n'est pas inintéressant de comparer la section des femmes du parti des Croix Fléchées à celle des phalanges espagnoles qui définissaient aussi la féminité en se distinguant du conservatisme catholique dominant. Mais alors que les phalangistes franquistes ouvrirent en 1940 des universités pour les femmes, promouvant la participation des femmes dans la sphère publique, les preneurs de décision du mouvement croix-fléchée ne se montrèrent guère enclins à favoriser la professionnalisation des femmes (Ofer, 2005).

Avec la comparaison du culte des héroïnes dans ces deux mouvements les différences se font encore plus saillantes. La phalange soutenait le culte de la reine Isabelle et de sainte Thérèse d'Avila, deux figures très actives dans la sphère publique. Le mouvement croix-fléchée prônait le culte de sainte Élisabeth, une épouse célèbre pour son œuvre caritative. Or Élisabeth présentait un problème : elle était déjà l'héroïne des mouvements féminins conservateurs qui encourageaient principalement les femmes à trouver leur place dans le champ du travail social. Aussi ce culte n'était-il pas spécifique à l'extrême-droite hongroise. Mais cette sainte de la dynastie Árpád offrait un avantage supplémentaire non négligeable : la mère de Ferenc Szálasi, le chef du parti, était justement prénommée d'après elle. La sainte Élisabeth fut donc célébrée dans le parti en tant que « fête de la sainte patronne de la mère du chef ». C'était une tentative creuse de remplacer le culte florissant de l'épouse de l'amiral Horthy auprès des membres féminins du parti. Quant à la politique sexuelle de Szálasi, il suivait le modèle de Hitler en ne se montrant pas lié à la moindre femme jusqu'au tout dernier moment. Il épousa Gizella Lutz le 20 avril 1945 en Autriche où ils avaient fui l'Armée rouge, avant d'être extradé en Hongrie où il fut poursuivi pour crimes de guerre. Szálasi emprunta une voie très traditionnelle en forçant Gizella Lutz à quitter le parti lorsque leur relation devint publique. La rhétorique anti-*establishment* du parti ne pouvait tolérer que le moindre soupçon de népotisme rejaillît sur le chef. Lutz se contenta d'organiser des thés l'après-midi où venaient commérer les épouses des hauts fonctionnaires qui essayaient de placer leurs époux ou de créer des couples.

L'autre héroïne commune aux deux mouvements d'extrême-droite était Marie Curie. La phalange, qui l'honorait en tant que grande scientifique, l'offrit en modèle aux femmes espagnoles entrant à l'université à partir de 1940. L'extrême-droite hongroise la présenta comme scientifique et mère.

> *Dans le champ intellectuel, ces femmes dont la vie émotionnelle est riche, intacte et pleine, peuvent apporter une immense valeur absolue. Marie Curie en est le grand exemple, qui fut une mère aimante et une merveilleuse épouse. Cela invalide parfaitement toutes les tentatives d'émancipation des femmes du régime précédent. Dans le champ intellectuel les femmes étaient censées rivaliser avec les hommes. Cela leur déformait l'esprit, leur volait leur vie émotionnelle et handicapait jusqu'à leurs capacités intellectuelles.*
>
> *A Nép,* 02.01.1943.

L'opposition de la phalange aux organisations féminines catholiques traditionnelles avait pour but de sortir les femmes du foyer et de leur faire adopter un nouveau rôle. Elle définit le rôle des femmes dans la sphère publique sur le plan militaire pendant la guerre civile, puis en termes d'autogestion, de religion et d'éducation une fois la paix obtenue. Tels étaient les espaces où les femmes pouvaient pratiquer leur féminité sans perdre leurs « attributs » féminins (Ofer, 2005, p. 673).

L'extrême-droite hongroise suivit une autre voie. Ses idéologues ne pensaient pas en des termes politiques et intellectuels si vastes, peu d'entre eux ayant d'expérience politique. Pour eux, les rôles des femmes étaient biologiquement déterminés : les femmes devaient répondre aux attentes normatives et hégémoniques entourant leur définition de la féminité. Une exception les distingua du mouvement conservateur : leur culte des femmes ancestrales de la Hongrie dont l'indépendance était légitimée dans la communauté.

Comme dans toute tradition imaginaire d'extrême-droite, des éléments païens historiques furent réactivés. Les ancestrales mères de la Hongrie, préchrétiennes, et donc épargnées par une chrétienté suspecte, furent transformées en héroïnes à part entière. « Leur savoir ancestral significatif permettait à ces femmes de vivre en compagnes égales en droit aux côtés de leurs maîtres. » (*A Nép*, 08.04.1943)

La rhétorique de l'anti-modernisme s'associait ainsi à l'idée d'une perte des valeurs ancestrales, i.e. préchrétiennes, mère de tous les maux actuels de la société hongroise. C'était à ces aïeules que les femmes adhérant aux Croix Fléchées pouvaient s'identifier.

Mais sur la mission assignée aux femmes, les forces politiques conservatrices et d'extrême-droite ne se distinguent pas par leur politique de communication. Elles divergent avec la guerre qui ouvrit un nouvel espace aux femmes.

Dans la presse hungariste, on trouve peu d'articles sur les héroïnes, signe d'un problème rhétorique interne au parti relatif à la définition du rôle des femmes. L'un des rares articles évoque une infirmière, Ica (Ilona) Ruzsin, qui s'était portée volontaire sur le front russe. Dans l'article, elle expliquait être membre de la SS mais cela est douteux car la SS n'admettait pas de femmes. Il est possible qu'elle ait servi dans une unité médicale et que son héroïsme ait été récompensé par une médaille, mais elle perdit ses jambes et reçut un éclat d'obus au ventre. Ce n'était pas nécessairement une source d'émulation pour les lecteurs. Elle était en route vers la Hongrie lorsqu'un jeune soldat se moqua d'elle : sans plus de commentaire, elle lui envoya une gifle bien sentie.

> *Son compagnon de voyage à l'esprit mal placé a reçu une gifle pour qu'il évite à l'avenir de plaisanter sur les soldats et les infirmières hongrois qui s'engagent au plus haut niveau de leur profession.*
>
> *A Nép,* 28.03.1944.

Cette histoire évoque des femmes au travail tout en glorifiant la violence alliée au culte du sacrifice de soi. Voici le rapport sur la vie dans le parti des Croix Fléchées de la section des femmes du 27 février

1941 : « Le débat sur nos projets a été discuté par beaucoup. Le groupe est prêt au sacrifice et sa capacité au travail est bonne[11]. »

S'il l'on comparait les récits de vie des membres fondateurs du parti croix fléchée, l'on constaterait que le sexisme et le machisme empêchèrent des fonctionnaires femmes dotées des mêmes diplômes de jouir de la même carrière que leurs collègues masculins. Ainsi la carrière de Mária Kozma révèle que la seule différence tenait à son sexe, qui l'empêcha d'atteindre un rang élevé au sein du parti à la différence de collègues masculins qui, bénéficiant des mêmes attributs culturels, politiques et sociaux, purent monter au sein de la hiérarchie du parti[12].

Le piège rhétorique sur la façon d'être une femme politiquement active dans le parti de même qu'une mère et une épouse aboutit aux notions de devoir et de sacrifice comme en Allemagne nazie, décevant donc ces femmes qui espéraient une reconfiguration professionnelle du cadre de leur mission (Manns, 1997, pp. 298-299).

Conclusions

Le pouvoir des femmes peut jaillir d'une situation où il n'y a prétendument pas de pouvoir féminin parce que ce manque de pouvoir donne du pouvoir. La « négociation patriarcale » ou « offre conservatrice » accorde un certain espace aux femmes mais elle a un prix. Ceci explique pourquoi tant de femmes rejoignirent des partis célébrant les formes dominatrices du pouvoir masculin. Kevin Passmore a montré comment les Croix de feu, l'organisation des vétérans français de la Première Guerre mondiale, avaient été fondées pour restaurer des valeurs masculines remises en question par la guerre, alors que des femmes utilisaient leurs milieux professionnels et leurs réseaux catholiques pour développer leurs propres buts politiques (Passmore, 1999). Autre exemple, la deuxième vague du Ku Klux Klan qui vit des dizaines de milliers de femmes adhérer et construire

11. BFL X. 5.
12. BFL V 87614, p. 79-80.

l'image de l'homme blanc suprématiste comme un homme ne battant pas sa femme et ne buvant pas (Blee, 1991). Plus le groupe dominant est fort, plus son élément faible en tire parti (Passmore, 1999, p. 818-819). Il n'est pas important que le discours politique ait créé une dichotomie entre « hommes forts » et « faibles femmes » ; les femmes ont pu en bénéficier en utilisant leurs positions subalternes pour acquérir de l'agir politique. Ce « pouvoir relatif » toutefois s'avère une illusion pour les femmes membres des Croix Fléchées. Lorsque le parti prit le pouvoir grâce au coup d'État du 15 octobre 1944, les femmes ayant adhéré à la « négociation patriarcale » ci-dessus décrites furent immédiatement exclues de la vie politique. Encore une fois, le seul espace qui permit aux femmes de se montrer les dignes sujets et agents de l'extrême-droite fut la violence. La vie professionnelle ne fut pas un cadre de mobilisation. Mais ceci est une autre histoire (Pető, 2012).

Traduit de l'anglais par Clara Royer

Bibliographie

A Nép, 1943a « A nő a mozgalomban. Érzelem az „értelemhez" » [La femme dans le mouvement. La sensibilité à la « raison »], 2 janvier, p. 4.

A Nép, 1943b « A turáni nő » [La femme turanienne], 8 avril, p. 5.

Baird Jay W., 1991, *To Die for Germany: Heroes in the Nazi Pantheon*, Bloomington : Indiana University Press.

Bécsi Ferenc, 1938, [article sans titre], *A Hungarista nép*, 11 juillet, p. 3.

Behrenbeck Sabine, 1996, *Der Kult um die toten Helden: nationalsozialistische Mythe, Riten und Symbolen 1923 bis 1945*, Vierow bei Greifswald : SH-Verlag.

Bessel Richard (dir.), 1996, *Fascist Italy and Nazi Germany. Comparisons and Contrast*, Cambridge : Cambridge University Press.

Blee Kathleen M., 1991, *Women of the Klan: Racism and Gender in the 1920s,* Berkeley : University of California Press.

De Grazia Victoria, 1992, *How Fascism Ruled Women*, Berkeley : University of California Press.

Eatwell Roger, 2006, « The Concept of Charismatic Leadership », *Totalitarian Movements and Political Religions*, vol. 7, n° 2, pp. 141-156.

Elekné Fiers, 1940, « Harc a belső ellenséggel » [La lutte contre l'ennemi interne], *Beszámoló a MANSZ kongresszusról 1940. március 7-12* [Rapport du Congrès du MANSz des 7-12 mars 1940], Budapest, Stadium, p. 94.

Gellner E., 1975, « Ethnomethodology: The Re-Enchantment Industry or the Californian Way of Subjectivity », *Philosophy of Social Sciences*, n° 5, pp. 431-451.

Joyce Patrick, 1987, « The Historical Meanings of Work: An Introduction », *in* Patrick Joyce (dir.), *The Historical Meanings of Work*, Cambridge : Cambridge University Press, pp. 31-64.

Lambert Peter, 2007, « Heroisation and Demonisation in the Third Reich: The Consensus Building Value of a Nazi Pantheon Heroes », in *Totalitarian Movements and Political Religions*, vol. 8, n° 3-4, pp. 523-546.

Lili Fabinyi, 1944, « Nagy idők, apró esetek » [Grandes époques, petits cas], *A Nép*, 28 mars, p. 4.

Manns Haide, 1997, *Frauen für den Nationalsozialismus. Nationalsozialistische Studentinnen und Akademikerinnen in der Weimarer Republik und im Drittem Reich*, Opladen : Leske & Budrich.

Ofer Inban, 2005, « Historical Models, Contemporary Identities: The Sección Femenina of the Spanish Falange and its Redefinition of the Term "Femininity" », *Journal of Contemporary History*, n° 4, pp. 663-674.

Papp Barbara & Sipos Balázs, 2017, *Modern, diplomas nő a Horthy-korban* [Les femmes modernes et diplômées de l'ère Horthy], Budapest : Napvilág Kiadó.

Papp Eszter B., 2004, *A diplomás nők Magyarországon. A Magyar Női Szemle (1935-1941)* [Les femmes diplômées de l'université en Hongrie. *A Magyar Női Szemle (1935-1941)*], thèse de doctorat, ELTE.

Passmore Kevin, 1999, « "Planting the Tricolor in the Citadels of Communism" : Women's Social Action in the Croix de feu and the Parti social français », *Journal of Modern History*, n° 4, pp. 814-851.

Pető Andrea, 2001, « Kontinuitaet und Wandel in der ungarischen Frauenbewegung der Zwischenkriegperiode », *in* Ute Gerhard (dir.), *Feminismus und Demokratie. Europeaische Frauenbewegung der 1920er Jahre*, Königstein : Ulrike Helmer Verlag, pp. 138-159.

Pető Andrea, 2003, « A Missing Piece? How Women in the Communist Nomenclature are not Remembering », *East European Politics and Society*,

vol. 16, n° 3, pp. 948-958.

Pető Andrea, 2008, « The Rhetoric of Weaving and Healing: Women's Work in Interwar Hungary, a Failed Anti-Democratic Utopia », *in* Yannis Yannitsiotis, Dimitra Lampropoulou, Carla Salvaterra (dir.), *Rhetorics of Work*, Pise : University of Pisa Press, pp. 63-83.

Pető Andrea, 2010a, « Anti-Modernist Political Thoughts on Motherhood in Europe in a Historical Perspective », *in* Heike Kahlert & Waltraud Ernst (dir.), *Reframing Demographic Change in Europe. Perspectives on Gender and Welfare State Transformations*, Berlin : Lit Verlag, Focus Gender, vol. 11, pp. 189-201.

Pető Andrea, 2010b, « Arrow Cross Women and Female Informants », *Baltic Worlds*, vol. 2, n° 3-4, pp. 48-52.

Pető Andrea, 2012, « Women and Victims and Perpetrators in World War II: The Case of Hungary », *in* Maren Rogen & Ruth Leiserowitz (dir.), *Women and Men at War. A Gender Perspective on World War II and its Aftermath in Central and Eastern Europe*, Osnabrück : Fibre Verlag, pp. 81-97.

Pető Andrea, 2014a, « Gendered Exclusions and Inclusions in Hungary's Right-Radical Arrow Cross Party (1939-1945): A Case Study of Three Female Party Members », *Hungarian Studies Review*, n° 1-2, pp. 107-131.

Pető Andrea, 2014b, « Broken Continuities and Silencing the Feminist Legacy of the First World War », *Europe Journal of Women's Studies*, n° 4, pp. 304-307.

Pető Andrea, 2015, « Gender equality as re-enchantment: political mobilisation in the times of "neo-patriarchal neo-liberalism" and possibilities of bipartisan dialogue », *in* J. Tanczos, M. Poim (dir.), *Woman Up2*, Bruxelles : FEPS, pp. 138-145.

Pető Andrea & Szapor Judit, 2004, « Women and "the Alternative Public Sphere": toward a New Definition of Women's Activism and the Separate Spheres in East-Central Europe », *NORA, Nordic Journal of Feminist and Gender Research*, n° 3, vol. 12, pp. 172-182.

Slachta Margit az első magyar nőképviselő politikai működése [L'activité politique de Margit Slachta, la première femme députée hongroise], 1935, Szent István Társulat, p. 22.

Valli Roberta Suzzi, 2000, « The Myth of Squadrismo in the Fascist Regime », *Journal of Contemporary History*, n° 2, pp. 131-150.

Autohéroïsations et alternatives

& ÉTudes Travaux 2019

Heroes, Heroines, Sacrifices and Victims.

Political Strategies in the Writings of Rosa Pomeranz, Natalja Kobryns'ka and Maria Wysłouchowa

Prof. Dr. Dietlind Hüchtker

Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg

Department Culture and Imagination
Leibniz-Institut für Geschichte und Kultur
des östlichen Europa

Études et travaux d'Eur'ORBEM, décembre 2019, pp.181-197

In 1905 Maria Wysłouchowa, founder and one of the main leaders of the Polish peasant movement in Galicia, died. In memory of her, friends and colleagues published a booklet containing obituaries, letters of condolence and a description of the funeral. The streets filled up with people from all regions of Poland and delegates from a huge number of patriotic and feminist associations. The description also mentions a Ukrainian women's organization and a Czech association from Lvov. The journals Wysłouchowa worked for sent delegations, deputies of the Peasant Party came, as did representatives from the villages where she had spent time giving speeches or organizing reading rooms. Not only the intelligentsia and leaders but also peasants and pupils she had taught at school took part in the funeral. They came with flowers, wreaths, placards and flags and formed a procession to the graveyard ("Pogrzeb," in Dalecka, 1905, p.23).

Wysłouchowa was buried as a public personality. The funeral became a mixture of (political) demonstration, parade and (Catholic) procession. It is described like a theatrical production, with the entrances of all the groups which took part in the construction of a heroine, a heroine in the dual sense of the word: as a heroine of a theatre piece or performance and as a person embodying an exceptional, heroic life (Zemon Davis, 2001, p.324). In the published funeral orations and obituaries Wysłouchowa was remembered as an exceptional person, as an angel.

Jaką dla mnie w chwilach słabości, znużenia — taką była Ona dla wielu: budzącym Aniołem czynu.	How she was for me in moments of weakness, of aversion — so she was for many: an awakening Angel of deeds.

Władysław Orkan, in Dalecka (1905, p.11)[1].

She was honoured for her life, which she sacrificed for others — for the peasants and the people.

The following presentation will deal with the ideas of the heroine and her sacrifice in politically active women's writing. It starts with the observation that the hero and sacrifice are important topics in

1. Translation of all citations by the author.

political contexts. The representations of heroines in the context of political movements at the end of the 19th century seem to be a paradox in a dual sense. The hero—these are the results of several gender studies concerning the topic of heroes in myth, history and literature (Daly, 1993, p.11)—is male. He is constructed as a subject with a name and space and time references. The question is then, where is the place for a heroine? Gender Studies are not the only perspective from which the male hero as a subject of narration is questioned. Postmodern analyses of the consistent subject as an invention of modernity have also deconstructed the antique hero (Martinsen, 1990, pp.9-11). The modern hero became a normal person caught up in contexts and situations he couldn't overcome (Frevert, 2009).

There seems to be no place for a female hero, and no place for exceptionality in modern movements with democratic or participatory concepts. But political movements constructed their own heroic worlds, though they understand themselves as democratic, as mass movements, and though they addressed themselves to "normal persons". Political movements constructed stories of heroes as members of their pantheons, as exceptional persons who sacrificed their lives for the better future they promised. The hero can be an active person or a martyr: because of his exceptional deeds or behaviour he became a mixture of the divine and the human. He represents both the legitimation and the memory of the movement, an idealistic perspective and set of emotions. And, as the example above has shown: politically active women also presented themselves and were presented as "sacrificing" their lives. There are narratives about exceptional "heroines" and "victims" of oppression who were constructed as subjects identified by name and connected in time and space[2]. The writing strategies of these three women are examples of these different possibilities for organizing the challenges of politics. The thesis is that the topics of heroines, sacrifices and victims are rhetorical strategies which result from the multiple meanings of the hero: an exceptional person, a counterconcept to the victim, and a protagonist of a story. It is precisely these multiple meanings that open up a perspective on

2. See for example Elga Kern (1930).

the concepts of mass movements and identity politics since the end of the 19th century.

The examples demonstrating the varied meanings of heroines will be taken from protagonists of different political movements in the context of East Central Europe. I will concentrate on three women from Galicia, a Pole, Maria Wysłouchowa; a Ukrainian, Natalja Kobryns'ka; and a Jew, Rosa Pomeranz. They were involved in women's politics in the peasant movement, the Zionist movement, and the women's movement respectively. All three women wrote in different genres—literature, historical and political pamphlets or articles and more or less private letters—which can be used as sources to analyse the meanings of heroines in political movements.[3]

The considerations focus on Galicia, which had since 1772 been the Habsburg part of partitioned Poland. The province was integrated into the Habsburg monarchy, and was from the beginning regarded in discussion as socially and economically backward. In literature and journalism it was constructed as a marginalized region and at the end of the 19th century as an Arcadia resisting the impositions of modernity, the so-called myth of Galicia (Hüchtker, 2002; Wolff, 2010). Political movements used the image of Galicia, its backwardness in defence of their politics. They demonstrated the particularity of their work by its relation to a marginalized province.

Kobryns'ka, for example, summerized the situation of the Ukrainian women in Galicia as follows:

Taka to vže bula neščaslyva dolja našoi halyckoi Rusy, ščo vsjaki zdorovi, jasni, postupovi idei dochodyly do nei najpiznijše i slabo, a vsjaki temni ta retrohradni najšvydše i naj sul'nijše	So this was the unfortunate fate of our Galician Rus', that all healthy, clear, progressive ideas arrived there last and only weakly, whereas everything dark and reactionary arrived first and strongest. It was the same with our women.

Kobryns'ka (1887 [1984, p.79]).

3. The following examples are taken from Dietlind Hüchtker (2014).

The romantic heroine

The first example is Maria Wysłouchowa (1858-1905)[4]. The daughter of Polish landlords, she was born in Inflanty, which at that time belonging to the Russian Empire. She died, from heart disease, in Lvov in 1905. The family took part in the Polish Uprising, lost their land and the father died as a result of an arrest. Wysłouchowa became a teacher and worked in Warsaw, where she met Bolesław Wysłouch (1855-1937), a socialist. They married and moved to Lvov because of the anti-socialist and anti-Polish politics of the government in the Russian part of divided Poland. In Lvov the couple dedicated itself to peasant politics. They published several journals, organized associations, mainly with educational aims, and in 1895 Wysłouch — with his wife in the background — founded the Polish Peasant Party (Stronnictwo ludowe). Wysłouchowa, as a woman, wasn't allowed to take part in political organizations (Najdus, 1994). She particularly addressed female peasants and was in contact with the Polish women's movement. She worked hard, published innumerable articles, edited a journal for female peasants, organized a visit of about 3,000 peasants to the General Regional Exhibition in Lvov (1894), gave numerous talks about national, educational, peasants' and women's issues and wrote popular booklets about national topics such as Mickiewicz, the Kościusko Uprising, etc. In her publications she often talked about heroes and heroines, men and women who sacrificed their lives for the oppressed Polish nation[5].

Her numerous political, educational and literary writings were possible because of her personal networks. There she cultivated friendship, support and discussions and communicated about political conflicts, literature and literary strategies as well as personal things, emotions such as admiration, love, and longing. The main medium of this network was the letter, a genre which connected the private and the public or political (Baasner, 2003; Hämmerle & Saurer, 2003), and which allowed for emotions as well as arguments, doubts and strategies to be exhibited.

4. For more information about Wysłouchowa's life and works, see Irena Bryll (1984) and Dionizja Wawrzykowska-Wierciochowa (1975).

5. See for example Maria Wysłouchowa (1892; 1899a & b).

In 1895 she wrote to a friend and political comrade of hers in Bohemia, Vilma Sokolová-Seidlová (1859-1941). The letter is about a new novel by the then-famous Polish writer Eliza Orzeszkowa (1842-1910), *Dwa bieguny* (*Two Poles*)[6]:

Bohaterką jej jest najidealniejszy typ kobiety, jaki mi się zdarzyło spotkać w książce lub życiu. Po śmierci brata, który znalazł po powstaniu 1863 roku śmierć męczeńską na Sybirze [...], bohaterka *Dwóch Biegunów* poświęca się pracy społecznej w ogromnym majątku, który odziedzicza po nim w Litwie. Uczy dzieci wiejskie, daje schronienie w swym domu ubogim dziewczętom i młodzieńcom, z których pierwsze kształcą się pod jej okiem na wzorowe obywatelki, drudzy — na rozumnych, energicznych ludzi, ratuje w potrzebie uboższych sąsiadów, zagrożonych zlikwidowaniem ziemi. (Wiecie zapewne, jedyna, a może i nie wiecie, że na Litwie Polak i żaden w ogóle katolik nie ma prawa kupować ziemi, a Rosyanom, nabywającym tam majątki rząd daje bezprocentowe choćby największe pożyczki, które są właściwie darami, bo nigdy nie żądają ich zwrotu, a to dlatego, aby zrusyfikować kraj. Polak więc co sprzeda ziemię musi emigrować, bo w ojczystych stronach nie ma prawa pełnić żadnego urzędu, nawet stróża, nawet listonosza.)	Its hero is the most ideal type of woman I have ever encountered in a book or in real life. After the death of her brother, who perished as a martyr in Siberia after the 1863 uprising [...], the heroine of *Two Poles* devotes herself to social work on her large estate in Lithuania she has inherited from him. She teaches the village children, allows poor girls and young men to live in her house, where the former develop under her wing into exemplary citizens, the latter into clever, energetic people; she saves poorer neighbors threatened by the liquidation of their country. (You probably know, my dear, but perhaps you don't know either that in Lithuania no Pole or basically no Catholic has the right to buy land, while the government, with the aim of russifying the country, grants very high interest-free loans to Russians who acquire property there — actually gifts since it never demands repayment. Any Pole who sells land must emigrate because he has no right to hold office in his homeland, not even as a watchman or postman.)

*Two Pole*s is the story of a young woman. She organizes social and educational work on the estate of her brother, who died in the Polish Uprising in 1863. The heroine teaches the village children, puts young men and women up in her house in order to bring them up as responsible adults, helps neighbours who have lost their lands to the Russian state, and so forth. This she does in memory of her brother's involvement in the national uprising. She meets a

6. *Dwa bieguny* was published first in 1893 in *Kraj* and in *Nowa Reforma.* In the same year it was edited as an independent book (Mieczysława, 1984, p.217).

young man from Warsaw, they fall in love, but she refuses to marry him because she decides to stay and sacrifice her life to work in the countryside.

Wysłouchowa presents the heroine of the story as an ideal of life and narrative. The connection between reality and story is reinforced by the sentence in brackets. The explanation of the background to the social activities of the heroine shows that Wysłouchowa read the story as a description of Polish reality under Russian Rule and therefore admired the strong plot and strong heroine.

In another letter she wrote about the same novel. This one is addressed to a friend of hers, a Polish poet from the Galician countryside, Władysław Orkan (1875-1930). In this letter she admires the story, too, but criticizes one point:

Szkoda tylko, że autorka gasi w niej potroszę duszę, czyniąc ją tylko wykonawczynią testamentu brata, powstańca, zmarłego na Syberii (szczegóły o bracie trzeba czytać między wierszami, jak się zawsze czyta tam, w ziemi niewoli), jak gdyby serce niewieście nie było zdolne samo przez się umiłować ideały tak silnie, aby im złożyć w ofierze to, co w języku powszednim nazywa się szczęściem osobistym	It is just a pity that the author curtails her [the heroine's] soul a little by treating her merely as the executor of the will of her brother, an insurgent who died in Siberia (the details about the brother must be read between the lines, just as one must always read there in the land of bondage), as if the female heart was by itself incapable of loving the ideals so strongly that it would sacrifice what in everyday language is called personal happiness to them

Biblioteka Jagiellońska, rękopisy, 10472, Bl. 54f., here: 54, Maria Wyłouchowa to Władysław Orkan, 27.1.1900.

The heroic behaviour of the heroine is represented as depending on men's feelings and men's deeds. The question is not why Wysłouchowa emphasized different points concerning the novel. That would be an overinterpretation of the letters. Another point is interesting, though. In feminist theory, Wysłouchowa's intervention would be understood as a strategy to undermine the normative female role as an object of male desire. Her heroine is an agent of her own life. And her heroine reconciles the gap between reality and fiction. Wysłouchowa mixed or interwove literary and real heroines, fiction and life, to realize a

romantic concept of politics, an idealistic vision of a democratic and equal Polish nation which includes peasants and women.

Wysłouchowa succeeded, as has been shown by the description of the funeral as well as in the obituary by her already-mentioned close colleague and friend Orkan:

Mogę jeno nadmienić, iż z pewnością nie brała wzorów z nieba Orzeszkowa dla swoich bohaterek powieściowych, lecz musiała je spotykać na Litwie. A zaś krewną z ducha tych bohaterek [...] wydaje mi się Marja Wysłouchowa.	I would like to note that Orzeszkowa definitely did not pluck the patterns for her heroines in her novels out of thin air; she must have met them in Lithuania. After all, Marja Wysłouchowa seems to me to be related in the spirit of these heroines [...].

Orkan (1905, p.6).

The connection of fictional and real heroines was a romantic one. It interwove different levels: personal and political, private and public, fiction and history, experience and writing, teaching and talking. The political movements wanted to shape society. The romantic hero stood for the full concept of this shaping, but the place for the romantic heroine should still be expanded, as Wysłouchowa's critique shows.

The confrontational victim

The second example, Natalja Kobryns'ka (1855-1920), was a Ukrainian feminist and writer in Galicia. She came from a family that was heavily involved in the national movement and belonged to the Greek Catholic clergy. Though she was educated at home and had no higher education, in her family Kobryns'ka came into contact with students and intellectuals and with the literature the subject of discussion at the time: Russian writers like Nikolai Gogol and Ivan Turgenev, socialist thinkers like Karl Marx and Ferdinand Lassalle, John Stuart Mill's *The Subjection of Women*, the writings of Charles Darwin and so on. She met her husband at the family "salon", but after a few years only of marriage he died.

Following his death Kobryns'ka began to write and engage in politics. She met the socialist circles of Ukrainian intellectuals who

formed the so-called "Radicals" and who in 1890 founded the Ruthenian-Ukrainian Radical Party (Rus'ka-Ukraïns'ka Radykal'na Partija)" (Jobst, 1996). Kobryns'ka tried to organize an independent Ukrainian women's movement in Galicia. As the Ukrainian-speaking population in Galicia were primarily peasants with a small group of intelligentia, mainly clergy families, she concentrated her activities on the countryside. She published fictional and journalistic texts about women's topics in Galicia and women's movements around the world, founded a women's association and promoted kindergartens and joint cooking in the villages. The first Ukrainian almanach for women, which she edited together with Olena Pčilka (1849-1930), an East-Ukrainian writer, was published in 1887 (Kobryns'ka & Pčilka, 1984). She considered fictional texts a very good medium for addressing women, because she regarded fiction to be for women what history is for men. In fictional stories women can learn about their discrimination and the marginal status they occupy in society (Kobryns'ka, 1887 [1984, p.461])[7].

Trying to convince others of her ideas she quarrelled with nearly everybody around her. Galician women were, she considered, too conservative and traditional. So she soon left the association she herself had founded. She also quarrelled with the Radicals, who tried to subordinate women's politics to class interests and to incorporate women's organizations and publishing into the party's institutions. Kobryns'ka occasionally complained that she lacked support from women as well as from men (Bohachevsky-Chomiak, 1988; Knyš, 1957).

The heroines of her stories were often taken from the village clergy: Young women who are not able to marry the man they love, widows who can't organize a good marriage for their daughters, conflicts between parents and children about different aims. With these topics the stories are related to the main demands of the women's movements in Europe: formal education and employment for middle class women and reform of the Civil Law concerning the dependency of wives.

7. See also Instytut literatury im. T. H. Ševčenka, rukopisy, f. 3, 1602, "Prohrama tovarystva rus'kych ženščyn," Natalja Kobryns'ka to Ivan Franko, 30.3.1887.

The story *Zadlja kusnyka chliba* [For a Crust of Bread] describes the problem of finding a husband for a young woman whose priest father has died. Her widowed mother receives no inheritance or help, and as a woman of the intelligentia has no opportunities in the village. She has to leave the house where the clergy family had lived. She is now poor. Everything belonged to her husband, nothing to her, though she had worked hard for the family. She is unable to pay a dowry for her daughter, and with a supreme effort, incurring debts, she manages to pay for the theological education of her eldest son, but the younger one and the girls get no education. The second part of the story describes the fate of her daughter Halja, who is a lovely young girl and wants to make a good match. She dates a young man who in the end marries the daughter of a well-off family; she then falls in love with a good-for-nothing; and in the end she marries the village teacher, whom she doesn't love, but who promises a small livelihood. Like lots of novels of those days (*Anna Karenina*, *Madame Bovary*, *Nora*, *Effi Briest*, etc.), the story criticizes marriage without love and implicitly supports the need for material independence for women. The story underlines the point that only job opportunities for women would make love possible (Kobryns'ka, 1884).

In a journalistic text about the situation of women in Galicia, Kobryns'ka in a way summarized this plot:

Za te student chodjačyj na jakyj svits'kyj fakul'tet vytjahaje neraz z domu poslidni soky na svoje obrazovane, ženyt' sja potomu z Pol'koju abo Nimkoju, a svoich sester lyšaje bez hroša i bez žadnoho pryhotovlenja do zarobkovoi praci, na volju sud'by i Boha. [...] Tu čolovik upomynaje sja o svoi nacional'ni prava, zakydaje neraz Rusynkam nedostatok patriotyzmu, a sam ženyt' sja z Pol'koju. Vydko, ščo duchova spil'nist' v podružju dlja neho rič nepotribna.	A student attending a secular faculty, on the other hand, draws the last sap for his education from his home and later marries a Polish or German woman, and he abandons his sisters to the will of fate and God and without money and without any training for paid employment. [...] Such a man is doubtless aware of his national rights, accuses the Ruthenians of lacking in patriotism, but marries a Polish woman himself. A soulmate relationship with his girlfriend is evidently superfluous for him.

Kobryns'ka, 1887 [1984, pp.90, 92].

Kobryns'ka analyses the situation of women in Galicia in the same way: The women, girls, wives and widows of the clergy are left in the village without education or the chance to earn money or marry. They are consigned to traditional behaviour and are the victims of men's social mobilization, leaving the village for the city, secular education and emancipation in political movements.

Kobryns'ka described women as victims, victims of men and victims of society. The victimization constructed a triangle which organized the political movements as identity politics: the movement is based on the idea of a collective "we", women in this case. On the one hand, the collective understands itself as oppressed by men and by society. On the other, engaged intellectual women like Kobryns'ka presented themselves as teachers or leaders who explain with their stories and texts the distress of women. In this way Kobryns'ka understood the structure of society as conflict and confrontation. With the victimization of women she legitimized her positions and activities. The victims worked as a strategy of competence.

The historical heroine

The third example is the Zionist Rosa Pomeranz. She was born in Tarnopol (Ternopil'), East-Galicia, in 1873 and died in 1934 as Róża Melzerowa in Lvov, where, in 1908, she moved with her husband, also a Zionist, who worked as a railway official. Pomeranz recruited support for the Zionist movement and was particularly engaged in women's organizations. For the Galician Zionist movement she was delegated to the Zionist World Congress in Basle, and after World War I became a member of the new Polish Parliament, one of the few elected women and the only female Jew. She also wrote articles about women and Zionism and published several stories about Galician Jewry in Polish and German (C.B., 1994, p.90; Brzoza, 2003, p.207).[8]

In 1898 she published *An die jüdischen Frauen. Ein Appell zur Umkehr* (Pomeranz, 1898). The text, as the title makes plain, is an

8. Information about Pomeranz's life become hard to find, often the rare details are wrong or misleading.

appeal. Pomeranz uses different writing strategies to sustain this intention, rhetorical questions, for example: "(And) now you noble, God-fearing Jewish women, why are you in denial?" (Pomeranz, 1898, p.8).

The pamphlet's aim is to persuade Jewish women to join the Zionist movement. Pomeranz divided her addressees into different groups: the Orthodox woman, the liberal emancipated woman, and especially the socialist woman. The Orthodox woman, which is her quintessence, has to learn about secular education as a new opportunity, a new development which can no longer be ignored. The emancipated woman is criticized as a traitor to the Jewish tradition. She reproaches them for "self-denial", "obstinacy" and "sin" (*idem*, pp.6, 13, 26). These reproaches point to the competition which existed among the different options for the (Jewish) future: Orthodoxy, assimilation, or Zionism. And they also hint at the true addressees of the pamphlet, who are, despite the rhetorical questions, Zionist women themselves. They should be strengthened in their feelings and arguments. The subtext reads: the real heroine is the Zionist woman.

The most interesting argument concerning the heroine refers to socialist woman. Pomeranz explains that the involvement of Jewish women in socialism is no surprise. They are the first to resist subjection because "'Jewish' and 'socialistic' are nearly synonyms, because your ancestors created the bravest, most developed socialism three thousand years ago" (*idem*, p.20).

Socialism means the slogans of the French Revolution: freedom, equality, brotherhood. Pomeranz constructed a history which develops in a circle: the most progress, from her perspective, will lead back to Biblical times. She positioned the Zionist movement at the peak of historical development and progress. The most developed ideals were the Biblical women. And when the Zionist movement exists, socialism becomes a betrayal.

In another article she confirms this point of view: "Everything that is sublime, noble, humanitarian always finds a powerful echo in the heart and mind of the Jewess." (Pomeranz, 1899, p.80).

In a way, Pomeranz constructed the Jewish, particularly the Biblical woman, as an exceptional person, a more or less divine heroine. She saw the Jewish woman as a heroine of Jewish Biblical history, a strong woman who preserved Jewish tradition and took responsibility for the Jewish people.[9] In contrast to Wysłouchowa's heroine, Pomeranz's is not a romantic one in the sense of connecting reality and fiction. Pomeranz constructed a female subject as an ideal in history. She uses the Zionist perspective of strong Biblical history as the model for a Zionist future, and in this way found a place for women.

The prerequisite for the development of political movements in the 19th century was, as Reinhart Koselleck put it, the tearing asunder of "spaces of experience" and "horizon of expectation"—a new order of time, history and future. Its context was the age of Enlightenment, the rise of modern science, of new technical possibilities, of unprecedented speed of communication etc (Koselleck, 1985, pp.255-275). New forms of organization which address this development are the social and political movements—in this case socialism, feminism, Zionism, and nationalism. The movements represented workers, women, Jews etc. as naturally or historically formed communities and shared the view that these groups were collectively suppressed. Based on these assumptions, activists developed claims to a better future.

In this way, political movements are more than strategies, pamphlets and claims or ideologies, they need emotion and inspiring figures. The hero, the heroine and the victim are such figures. At the same time they are figures of plots and leaders of a movement. They connect emotion and politics in writings and lives, the literary, public and personal fields of doing politics.

Heroines were employed in the arena of women's politics (Holste, Hüchtker & Müller, 2009). They legitimized, constructed and designated the place for women — not only in women's movements which tried to conquer men's space. Other movements, for example the peasant or the Zionist movement also used "heroines" for their memory, history and ideals. The invention of the heroine is not only a feminist resistance against a male-dominated world, the acquisition

9. See for example also Rosa Pomeranz (1897, p.7).

of a female place, it is more than conquering a male canon. Obviously, narratives of heroines reflect the male hero, but they also represent female places as heroic (Daly, 1993, p.11). Beyond that, both, the hero and the heroine represent not only an ancient concept which was deconstructed at the time of the invention of the individual and the democratization of agents. They also designate political relevance and political order in a mass or democratic movement. They symbolize the triangle of oppressor, oppressed and leader, the edges of a political movement which is constituted by a collective, an historically legitimized analysis of oppression and the way out in a better future, *i.e.* identity politics. Just as the antique hero connects the divine and the profane, the political heroine connects past, present and future.

Bibliography

Anonymous, 1905, "Pogrzeb [Burial]," *in* Wanda Dalecka *et alii* (Ed.), *Marja Wysłouchowa. Wspomnienie pozgonne* [Marja Wysłouchowa. Posthumous Memory], Lwów, pp.14-27.

Baasner Rainer, 1999, "Briefkultur im 19. Jahrhundert. Kommunikation, Konvention, Postpraxis," *in Idem* (ed.), *Briefkultur im 19. Jahrhundert*, Tübingen: Niemeyer, pp.1-36.

Bohachevsky-Chomiak Martha, 1988, *Feminist Despite Themselves: Women in Ukrainian Community Life, 1884-1939*, Edmonton: Canadian Institute of Ukrainian Studies, University of Alberta.

Boxer Marilyn J., 1978, "Socialism Faces Feminism: The Failure of Synthesis in France, 1879-1914," in Marylin J. Boxer & Jean H. Quataert (eds.), *Socialist Women. European Socialist Feminism in the Nineteenth and Early Twentieth Centuries*, NewYork/Oxford/Shannon: Elsevier, pp.75-111.

Bryll Irena, 1984, *Maria Wysłouchowa. Pisarstwo dla ludu i zainteresowania ludoznawcze* [Maria Wysłouchowa. Literature for the People and Folkloristics], Opole: Zakład Poligraficzny Wyższej Szkoły Pedagogicznej im. Powstańców Śląskich w Opolu.

B[rzoza] C[zesław], 1994, "Pomeranc-Melcerowa Róza", *in* Jacek M. Majchrowski (ed.), *Kto był kim w drugiej Rzeczypospolitej* [Who's Who in the Second Polish Republic], Warszawa: Polska oficyjna wydawnicza BGW, p.90.

Brzoza C[zesław, 2003, *Żydowska mozaika polityczna w Polsce 1917-1927* [Jewish Political Mosaic in Poland, 1917-1927], Kraków: Księgarnia Akademicka, p.207.

Daly Pierrette, 1993, *Heroic Tropes. Gender and Intertext*, Detroit: Wayne State University Press.

Frevert Ute, 2009, "Vom heroischen Menschen zum 'Helden des Alltags'," *Merkur. Deutsche Zeitschrift für europäisches Denken*, Vol.63, n°9/19, pp.803-812.

Hämmerle Christa & Saurer Edith, 2003, "Frauenbriefe – Männerbriefe? Überlegungen zu einer Briefgeschichte jenseits von Geschlechterdichotomien", *in Idem* (eds.), *Briefkulturen und ihr Geschlecht. Zur Geschichte der privaten Korrespondenz vom 16. Jahrhundert bis heute*, Wien/Köln/Weimar: Böhlau, pp.7-32.

Holste Karsten, Hüchtker Dietlind & Müller Michael G., 2009, "Aufsteigen und Obenbleiben in europäischen Gesellschaften des 19. Jahrhunderts. Akteure – Arenen – Aushandlungsprozesse," *in Idem* (eds.), *Aufsteigen und Obenbleiben in europäischen Gesellschaften des 19. Jahrhunderts. Akteure – Arenen – Aushandlungsprozesse*, Berlin: Akademie Verlag, pp.9-19.

Hüchtker Dietlind, 2002, "Der 'Mythos Galizien'. Versuch einer Historisierung," *in* Michael G. Müller & Rolf Petri (eds.), *Die Nationalisierung von Grenzen. Zur Konstruktion nationaler Identität in sprachlich gemischten Grenzregionen*, Marburg: Verlag Herder-Institut, pp.81-107; www.kakanien-revisited.at/beitr/fallstudie/DHuechtker2.pdf.

Hüchtker Dietlind, 2014, *Geschichte als Performance. Politische Bewegungen in Galizien um 1900*, Frankfurt/New York: Campus Verlag.

Jobst Kerstin, 1996, *Zwischen Nationalismus und Internationalismus. Die polnische und ukrainische Sozialdemokratie in Galizien von 1890 bis 1914. Ein Beitrag zur Nationalitätenfrage im Habsburgerreich*, Hamburg: Dölling und Galitz.

Kern Elga (ed.), 1930, *Führende Frauen Europas. Neue Folge. In fünfundzwanzig Selbstschilderungen*, München: Reinhard.

Knyš Irena, 1957, *Smoloskyp u temrjavi. Natalija Kobryns'ka j ukraïns'kyj žinočyj ruch* [A Torch in the Darkness. Natalija Kobryns'ka and the Women Movement], Vinnipeg: published by the author.

Kobryns'ka Natalja, 1884, "Zadlja kusynka chliba", *Zorja* V, n°20, pp.161-165; n°21, pp.173f.; n°22, pp.181-185; [English version: Nataliya Kobrynska, "For a Crust of Bread", *in* Sonia Morris (ed.), *For a Crust of Bread. Selected Prose Fiction*, Saskatoon, SK: Language Lanterns Publications, 1998, pp.36-68].

Kobryns'ka Natalija, 1887, "Rus'ke žinočtvo v Halyčyni v našych časach [Ruthenian women in Galicia nowadays]," L'viv: z Drukarni im. T. Ševčenka [Reedition: 1984, "Rus'ke žinočtvo v Halyčyni v našych časach", *in* Natalija Kobryns'ka & Olena Pčilka (eds.), *Peršyj vinok. Žinočyj al'manach* (First Garland. Almanach for women), New York: Zoroz Ukraïnok Ameryky, pp.68-102].

Kobryns'ka Natalija, 1984, "Pro pervišnu cil' tovaryštva ukraïns'kych žinok u Stanislavovi [The primary goal of the Women's Society in Stanislaviv]," *in* Kobryns'ka & Pčilka (eds.), *Peršyj vinok…, op. cit.*, pp.457-462,

Kobryns'ka Natalija & Pčilka Olena (eds.), 1984, *Peršyj vinok…, op. cit*.

Koselleck Reinhart, 1995, *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, Frankfurt am Main: Suhrkamp.

Martinsen Renate, 1990, *Der Wille zum Helden. Formen des Heroismus in Texten des 20. Jahrhunderts*, Wiesbaden: Deutscher Universitätsverlag GmbH.

Najdus Walentyna, 1994, "O prawa obywatelskie kobiet w zaborze austriackim [On Women's Rights in Austrian Partition]," in Anna Żarnowska & Andrzej Szwarc (eds.), *Kobieta i* świat *polityki. Polska na tle porównawczym w XIX i w początkach XX wieków* [Women and Politics. Poland from the 19th Century to the Beginning of the 20th Centuries in a Comporative Perspective], Warszawa: Wydawnictwo DiG, pp.99-118.

Orkan Władysław, 1905, [n.t.], *in* Wanda Dalecka *et alii* (eds.), *Marja Wysłouchowa…*, *op.cit.*, pp.7-13.

Pomeranz Rosa, 1897, "Die Frauen und der Zionismus," *Die Welt* , Vol.1, n°12, p.7.

Pomeranz Rosa, 1898, *An die jüdischen Frauen! Ein Appell zur Umkehr*, Tarnopol: Verlag des Vereines "Ahawath Zion".

Pomeranz Rózia, 1899, "Kilka uwag do artykułu 'O kobecie żydowskiej' zawartego w numerze 7 'Przyszłości' [Some Reflections on the Article 'About Jewish Woman' published in n°7 of 'Przyszłości']," *Przyszłość*, Vol.VII, n°10, pp.80f.

Romankówna Mieczysława, 1984, "Dwa bieguny [Two poles]," *in* Julian Krzyżanowski & Czesław Hernas (eds.), *Literatura Polska. Przewodnik encyklopedyczny* [Polish Literature. Encyclopedic Handbook], Warszawa: Państwowe Wydawnictwo Naukowe, p.217.

Wawrzykowska-Wierciochowa Dionizja, 1975, *Wysłouchowa. Opowieść biograficzna* [Wysłouchowa. A Biographic Novel], Warszawa: Ludowa Spółdzielnia Wydawnicza.

Wolff Larry, 2010, *The Idea of Galicia. History and Fantasy in Habsburg Political Culture*, Stanford, Cal.: Stanford University Press.

Wysłouchowa Maria, 1892, "Emilja Platerówna," *Kurjer Lwowski*, Vol.X, n°333, pp. 2f., 334, pp.2f.

Wysłouchowa Maria, 1899a, "O przezacnej Polce Emilii Sczanieckiej [On the Honourable Pole Emilia Sczaniecka]," *Przodownica*, Vol.I, n°1, pp.4-7.

Wysłouchowa Maria, 1899b, "Chłopi – bohaterowie [Peasants – Heroes]," *Przodownica*, Vol.I, pp.2-4.

Zemon Davis Natalie, 2001, "Heroes, Heroines, Protagonists," prefaced by Gabriele Jancke and Claudia Ulbrich, *L'Homme, Z.F.G.*, Vol.12, pp.322-328.

& Études Travaux 2019

Becoming an (anti)hero

From Diaristic Pact to Self-Heroicization in the Works of Karol Irzykowski, Ladislav Klíma and Géza Csáth

Mateusz Chmurski

Eur'Orbem, Cultures et sociétés d'Europe orientale, balkanique et médiane
UMR 8224 EUR'ORBEM (CNRS/Sorbonne Université)

Études et travaux d'Eur'ORBEM, décembre 2019, pp. 199-227

More harassing master would extemporize
Subtler, more urgent proof that the theory
Of poetry is the theory of life
As it is, in the intricate evasion of as...
Wallace Stevens, *An Ordinary Evening in New Haven,* XXVIII
Stevens, 1954.

The cult of heroes may be considered as one of the specific aspects of sociocultural evolution in Central Europe during the whole 19th century. Due to the specific situation of all the region's countries, i.e. to the fact that at the time when modern national communities were developed, Central-European nations did not dispose of independent political structures – the heroic narrative played an acute role in the construction of national identities. Heroic ideals were popularized by art and literature, school manuals and science popularization, media and (semi)official celebrations (Boudrot, 2001). In this context, the development of modern novel in the region may be seen as pursuing the romantic cult of heroes in a media accessible to a far larger population than poetry. The aim of my paper is to discuss in detail this schematic model and its legacy on the example of three Central-European authors from the early 20th century: the Pole Karol Irzykowski, the Czech Ladislav Klíma and the Hungarian Géza Csáth (pen name of József Brenner). Here is an emblematic example:

At the beginning of his diary, József Brenner (1887-1919) – known under his pen name Géza Csáth – pasted in a collection of 36 stamps portraying great Hungarian heroes. The first page presents "a group of hero-martyrs" [*egy csomó hős martyr*], that is 8 of the 13 so-called "martyrs of Arad" [*Aradi vértanúk*], as they are known, who were executed after the Hungarian Uprising of 1848. Below them "there's the butcher himself" [*Itt van a hóhér is*], Franz-Josef, with his wife, Elisabeth. The second page begins with Ferenc Deák and Gyula Andrássy, crucial figures for the Hungarian national renewal in the 19th century together with Count István Széchenyi, "the greatest Hungarian" [*a legnagyobb magyar*], strangely followed by…artists (i.e. the painter Mihály Munkácsi and the composer Franz Liszt). As Brenner indicates, "after the artists, [come] the heroes" [*a művészek után hősök*]: so the enumeration continues from the Late Middle Ages to the 1848 uprising on the third page. The collection concludes with the kings and the "Hungarian Trinity" [*a Magyarok Szentháromsága*]: Árpád, Lajos Kossuth, and… there is one stamp missing (Fig.1).

Such terms as "heroes" or "the greatest" inscribed on stamps are repeated in the handwritten legend. What is emblematic is the fact that Brenner himself added the missing dates of death of Munkácsi as well as Elisabeth, Franz-Josef's wife. Could it have been a simple addition or a correction of his own narrative? Indeed, these portraits are neither the subject of some epic work nor of a patriotic poem. They happen to appear in a diary, and this fact seems to be representative for changes in art and the sociocultural sphere in general. Brenner's collage embodies his diary's role: developing a space for identity choices, dreaming of a total work of art, and later on, constructing a *self-heroic narrative*, which is fragmented and innovative.

Most of the 19th century regional heroic figures are rooted in the complex relationship between cultural and national identities. The evolution of the post-Romantic literary world triggered such phenomena as Němcová, Jókai and Sienkiewicz, three writers whom one could perceive, relatively speaking, as cultural heroes of their respective countries. Furthermore, their fiction's heroes – psychologically straightforward, often engaged in a patriotic cause – form paradigmatic models themselves. In short, the popularity of these heroes and their "heroic" authors were related to the novel's role: meeting the expectations of a large readership facing the ordeal of modernity. Tokens of their status remain visible until this date; for instance the manor in Oblęgorek (1900) offered by the Polish people to Sienkiewicz; Němcová's [*Babiččino údolí*] in Česká Skalica (1902); or Jókai's statue on Andrássy út, the main avenue in Budapest (1921). However, these "immaculate" heroes and their authors became targets of criticism for the next generation of writers. They partly did so by means of fictional antiheroes, such as those of Jiří Karásek's *Gothic soul* (*Gotická duše*, 1900) or Wacław Berent's *Roten Wood* (*Próchno*, 1903). As a result we are faced with the review of literary and societal relations by

literary critics and (to different extent) philosophers such as Stanisław Brzozowski (1878-1911), György/Georg Lukács (1885-1971) or František Xaver Šalda (1867-1937). In this context, we may consider the modernist turn as a quest for an open multi-layered literary work that would better match modern world's fragmentation and the diary genre's development as relevant of those changes.

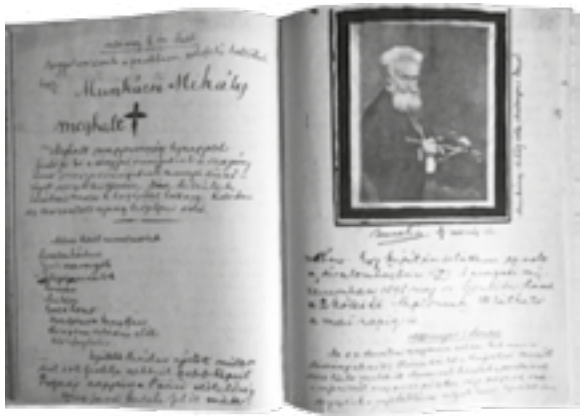
Figure 1: Heroic stamps

These "immaculate" heroes and their authors, however, became targets of criticism for the next generation of writers. They partly did so by means of fictional *antiheroes*, such as those of Jiří Karásek's *Gothic Soul* (*Gotická duše*, 1900) or Wacław Berent's *Rotten Wood* (*Próchno*, 1903). As a result we are faced with a review of literary and societal relations by Brzozowski, Lukács or Šalda. This enables us to consider the modernist turn as a quest for an open, multi-layered literary work that would better match the modern world's fragmentation. As Philippe Lejeune puts it, a diary should be defined first and foremost as a practice [*pratique*] that embodies itself in material form [*materialité*]; the text alone remains a layer among many [*textualité*] (Bogaert & Lejeune, 1998, pp.8-22; Lejeune, 1998). A comparative reading of *The Hag* (*Pałuba*, 1903) by the Polish writer Karol Irzykowski (1873-1944), *The Great Novel* (*Velký román*, 1907-1915) by the Czech philosopher Ladislav Klíma (1878-1928) and stories by the Hungarian psychiatrist, writer and music critic Géza Csáth from the perspective of their diaristic work will enable us to demonstrate how interrogations of poetics and the status of prose and the writer became intertwined. Analysis of their diaries will shed light on the first step toward self-heroicization: which implies literally putting oneself "on stage" through writing. Moreover, this perspective will allow us to trace the passage from autobiographical to fictional: describing the

novel's myth and examining texts of intermediary status as a form of "ersatz" heroicization. Klíma's *My Autobiography* (1924), the final part of Irzykowski's novel which is entitled "The Hag's Last Stand" (1903), and Csáth's *Autobiography* (1913) together with the *Notes for D.*, written just before his death (1919), will serve as illustration.

Visual (identity) architecture or stage design

Figure 2: Munkácsi's obituary



In the case of Brenner, the above-mentioned stamps are not that exceptional: his diary contains no fewer than 220 drawings and many staves or collages. Around 1900 he even begins to create some kind of small monographs or obituaries (ill. 2) (Brenner, 2006, pp.24-26, 31-33). Thus, the upcoming choice of a profession (painter, musician, etc) transposed itself in the diary as a space for a rehearsal of identity. But what is perhaps most important here is the fact, that within a few years, the prolific decoration disappears and only self-portraits are to become one of the rare Csáth diary illustrations.[1] Moreover, not only portraits, but copies of first publications are pasted into the diary (Csáth, 2007a, p. 76).[2] In order to properly determine their role, we should bear in mind the fact that Ladislav Klíma, for instance, although he did not attach any importance to the material sphere, kept throughout his life 10 post-

1. Cf. i.e.: PIM 1.I, f° 21r (Brenner, 2005, p.24); PIM 9.IX, f° 13v, id. (Csáth, 2007a, p.120); PIM 10.X, f° 27b, id. (Csáth 2007b, p. 60); 11.XII, f° 77r (Csáth, 2007b, p.163).
2. Cf. PIM 8.VIII, f° 14r, id.

cards depicting Napoleon (Fig.3).[3] On the one hand, we are looking at fascinations with venerated individuals and their personalities. On the other, especially in Csáth's case, the shift from focusing on external characters to himself embodies the artistic emancipation process that could be described as self-heroicization. Finally, those images are in different ways integrated in a diaristic "narration".

Compared to published versions, the diary manuscripts show the essential role of a visual *poetics of composition* (Uspienskij, 1973). All include not only entries "typical" for a personal diary but also tables or drawings. The complexity of these mechanisms of composition could be described as visual (identity) architecture, that is, *applying a range of non-textual elements to the text itself that contributes to the emergence of a supplementary structure*. Its most important components are: the diary's order imposed by the author (the notebook's numbering, corrections, tables, enumerations, etc.); spelling and punctuation (underlining; the use of colors; capitals, etc.); intersemiotic insertions (drawings, staves, collages). In addition, fragments in foreign languages play here a particular, yet similar role.

Figure 3: Napoleon postcards

3. LA PNP 1/91/848-868.

The fundamental dimension of this visual architecture relies on reassuring identity choices:

Tak np. wiele poprzednich faz umysłowych odświeżałem sobie za pomocą tych zapisków, czasem prawie jak filolog, tak dalece obcymi już mi są niektóre moje sądy i zapatrywania, które wówczas miewałem.	So, for example, I did rekindle for myself many of my former mental phases by means of those notes [in a manner such that] one could even call me sometimes a philologist, so strangely distant were to me several judgments and opinions that I used to have.

Irzykowski [1897], 2001/1, p.700.

N.B : In Csáth's case: Csáth [27.12.1902, reread on 22.05.(1903?)], 2006, p. 207.[4]

Given the fact that Irzykowski also constantly wrote and read his entries during the Second World War (at the age of 66!), we cannot speak of an adolescent strategy. Hundreds of additions along with vertically and horizontally underlined paragraphs testify to his anxiety during the Battle of Warsaw in 1939:

Wieczór 10, znowu slychać strzały z powietrza [?] <addition, pen black ink:> huki, ale to tramwaj <addition, pencil:> tak zgrzyta na skręcie.	At 10 in the evening we can hear once again the shots in the air [?] <addition, black pen:> bangs, but it's the tram <addition, pencil> that grinds on the bend.

Irzykowski, 2001/2, p.303.[5]

Indeed, those extratextual elements build up a reference grid imposed on to the text, theorized in different manner by all of the discussed writers. Having finally become a psychiatrist, Brenner applied to his own life categories taken from his research in the form of enumerations or tables. As for Irzykowski, willing to describe one's "life's historiosophy" as an existential narrative that each individual develops for himself, he insisted on the dichotomy between self-image and "reality". This thesis corresponds with a precise use of punctuation, both in the diary and published texts – a kind of architecture:

4. PIM 6.VI, f° 34r.
5. ZR BN akc. 14130 t. 2/[8], f° 273r/v.

Chcę, żeby we mnie, tj. w dziełach moich można było mieszkać, *kryć się*, tylko takie dzieła pragnę napisać, i sądzę, że po mojej śmierci będą taką kryjówką bez przeszkody dla niejednego.	I wish that one could live in me, that is to say, in my works, *hide there*, I do want to write only that kind of work and I presume that after my death they are going to become such a lair to many.

Letter to Feliks Kuczkowski, 23.04.[1905], Irzykowski, 1998, p.15 [emphasis mine].

Finally, in spite of the apparent chaos in Klíma's manuscripts, analogous visual rhetoric may be found there:

[...] myšlení stojí mimo pravdu a lež. Čím je? Hrou. Korrelat: *Hrající si*. Protože vše má smysl jen v poměru k Já, znamená to: Jsem Hrající si = Jsem Absolutní = S.]	Thinking is beyond truth and fallacy. What's that? A Game. Correlation: *the Player*. As everything makes sense only in relation to the Self, namely: the Player. It is Me = I am the Absolute = S.

Klíma, 2005, <70>, pp.167-168.

Bídný rudiment Hry je hra. Odrážený →svit slůnce← v lidské hnojnici. Velká substantiva jsou přehodnocením všech hodnot; velké začáteční písmeno má *největší důležitost*!	The game is just a poor, small rudiment of the Game; →a daybreak← that's reflected in the human cesspit. The big substantives are the transvaluation of all values; the capital letter is of a *nec plus ultra* importance!

Klíma, 2005, <81>, p.197.

This statement could be understood as a definition of the external architecture's principal aspect within all three writers' works: a visual *and* textual identity narrative. Therefore, following the intersemiotic poetics of composition it leads to a definition of the (identity) Game's rules, perhaps unreachable by other means.

Diaristic pact or entering on the stage

Ale ja ci to wynagrodzę. Ty jesteś moją wyspą, pływającą wyspą, lub jeśli chcesz, to moją pajęczyną, ale pajęczyną w tak ciemnym kącie, że nikt, że żadna złota mucha nie pomyśli o niej. Pajęczyna moja nie jest dla much, ale dla mnie samego, abym na niej bujał między niebem a ziemią.	But [dear diary,] I am going to recompense you for it. Thou art my isle, my floating island, or, if you wish, my cobweb in such a dark spot that no one, not even a golden fly, will think about it. My web is not for flies, but for me alone, so that I can swing it between heaven and earth.

A teraz cię pocałuję. E nie! to głupota. Pomysł starczy za czyn. Ale nikt się nie patrzy!	And now I am going to kiss you. Maybe not, it'd be silly! The idea equals the act. But nobody's looking!

Irzykowski [1892], 2001/1, p.358.

"Isle", "cobweb", even unnamed lover? Irzykowski's dialogue with his own diary may seem naïve. Nonetheless, it reveals a wider phenomenon, namely becoming *a hero of one's own narrative*. From the first self-definition there begins a process of setting up relations with the text as text – and as object in itself. Thus, modern prose is often inaugurated in a diary (and sometimes ended there: the famous case of Henri-Frédéric Amiel, 1821-1881). More than that, defining oneself as an author has to be confirmed by establishing some kind of continuity of the writing process, which becomes a crucial support in acting out one's own identity and its fictional incarnations. Here, the diaries' visual architecture is a consequence and exemplification. Through recurring creative gestures there emerges a textual "architecture" necessary to confirm one's place-as-an-author in the art field. As the diaries of Amiel or Jehan-Rictus (Gabriel Randon, 1867-1933) —containing from 16 to more than 30 thousand pages—confirm, the diary as object turns into a testimonial depository. Could this be also a stage, or a rehearsal room?

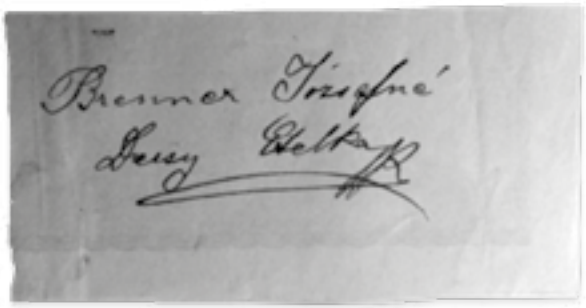
Seeing that a diary's essential aspect lies in its being at the same time visible (to its author, friends, etc.) and hidden (to a larger public), it is in this (in)visible frame that there begins a process of constant negotiations (which could be seen as writer's role rehearsals). Two first entry types that quickly distinguish themselves are essential to diary poetics – temporal and self-referential: time and noting-me-writing (Braud, 2006). Appearing at the beginning, they fade away once continuity is established. Nonetheless, discussing writing condition delineates the diary's internal rhythm, and those points of reference stay in the background throughout the entire work, as a kind of stem cell, definition of initial rules. It can consist in itself of a few more entry types, which return at different intervals. Paraphrasing Lejeune, we could name those self-referential turns and returns to the first en-

counter with oneself-as-writer in the frame of a diary a diaristic pact (Lejeune, 1989). All in all: they constitute a frame, a textual scene on which one can act out one's own identity:

1897 ápr 30 Péntek Ma reggel gyönyörű idő volt. Reggel az iskolába elmentem 11 óráig ott maradtam. Délután magyarból feleltem. *Most már itt ülök az asztalnál vacsora után* az Apuka kottát ír és pipázik.	30th April 1897 Friday This morning the weather was lovely. I went to the school in the morning, stayed there until 11am. In the evening I practiced my Hungarian lesson. *Now I am already sitting here at the table after dinner*, my father is composing music and smoking a pipe.

Brenner, 2005, p.11 [emphasis mine].

Figure 4: Etelka Decsy signature



One quote from a diary kept by 11-year-old Brenner shows the commented-on mechanism in a very naïve way, but even so, the implicit rules are clear: I see myself writing (as I see my father composing). A few months later, Brenner comments, for the first time, on his writing as practice, and in a year the diary as an object appears:

(ezt a naplót, amély betegségemről szól, 1898 Március 29en írom mert a betegségem nem engedte ezt […]	(On 29th March 1898 I am writing this diary that deals with my illness because my illness didn't allow me to […]).

Csáth [30.03.1899], 2005, p.42; see also e. g. Csáth, 2005, p.90.

As continuity is established after two years (and three notebooks), the diary opens itself up to more difficult issues, such as Brenner's relation with his stepmother (Ilona Budanovics), in the eyes of many responsible for his tragic morphine addiction, which eventually led to

the murder of his wife and his own suicide (Balogh, 2004). More than that, the diary's stem cell shows itself for the first time:

Ma 3 esztendeje hogy Anyikánk meghalt. Kinn voltam apuskával a temetőben mostolvasom a *Görög Füzet* Jokai Mór <!>regényeinek egyiket.	Today's the day when three years ago our Mother died. I was outside with my Daddy, at the cemetery, now I am reading one of Mór Jókai's novels, *The Greek Notebook*.

Brenner [06.02.1898], 2005, p.36.

Brenner probably refers to: Mór Jókai's *Görög tűz. Elbeszélések mindenféle igazhivők történetéből* (Jokai, 1878). As for Etelka Decsy, Brenner's mother, she left him when he was 8. Since then, almost every anniversary of her death was celebrated in the diary, and even her signature was pasted in (Fig.4).[6]

Without going into psychoanalytic examination of those facts, the fundamental intersection of juvenile trauma with the writing impulse has to be emphasized (Kőváry, 2009). From the textual perspective, those are the most significant entries that mark out the diary's rhythm. Also a paradox appears: even if from the quoted innocent notes to the last entries, all of Csáth's extravagant life passes through the diary, the diary as a stage does not change much. Just as Brenner noted weather changes or school grades, Csáth is going to note his daily drug consumption – with the same precision. And just as a young boy he read Jókai in 1899, recording it in his notebook, he returns, as a morphine addict, to the same writer's books.[7] Paternal identification, traumatic stem cell and great novelist model intertwine.

Irzykowski's diary offers a different configuration. From a chronological point of view, all begins with a family drama which he had refused to accept: the separation of his parents (1881). Unwilling to choose between Lvov (*Lemberg*, *Львів*, *Lwów*, where his mother lived) and Brzeżany (*Bereschany*, *Бережани,* his father's ruined estate),

6. Cf. i.e. anniversaries: Csáth (2006, p.8; 2007a, p.36; 2007b, p. 33); dreams: 20.07.1915, *in* Szajbély (2004, pp.74-76,); 20.10.1915, in Csáth (1997, pp.169-171; Csáth (1997, pp.199*sq*).

7. 28.10.1899 (Brenner, 2005, p.124); 16.07.1916 (Csáth, 1997, p.217). See Mihály Szajbély, *in* Csáth (1997).

the young boy goes through fire and water. Around 1883, he begins to stutter. Feeling alienated, he turns to literature: the 1891 diary alone includes no fewer than 100 books (from Zola to Dostoevsky). Considering that his diaristic writing was inspired by the fictional diary of Leon Płoszowski, the main hero of Sienkiewicz's *Without Dogma*, Sienkiewicz's impact becomes a challenge to be further investigated (Irzykowski [1894], 2001/1, p.573).

Choosing his studies, Irzykowski discovers a distinct path for himself: German philology. As he is writing around one third of his entries in German, his immediate identification with the figures of Friedrich Hebbel (German Romantic poet, 1813-1863) and Richard Maria Werner (German university scholar and connoisseur of Hebbel's work, 1854-1913) is close to an identification with a second father:

[…] Ma się rozumieć, że w ten sposób nie porównywam się wcale jeszcze z Hebblem, poetą, którego mam jakby *patronem*, którego proszę, aby mi się pozwolił kochać.	[…] it stands to reason that in this way I am not trying to compare myself to Hebbel yet, a poet who is a sort of *patron saint to me*: one whom I beg to let me love him.

Irzykowski [1891], 2001/1, p.103 [emphasis mine].

Emulating Hebbel, Irzykowski develops his diary (his name appears no fewer than 50 times[8]); emulating Werner, he begins his work as a literary critic.

At the same time, a search for a (potential) reader begins – he interacts with his text:

To co wpierw napisałem | nie jest tak głębokie, jak to, co w tej chwili odczuwam. Ach ! bo ja siebie znam na wylot i przyczyny wszystkich moich planów i metod. W tej chwili czuję, że znam genealogię ich dokładnie, wiem, dlaczego się poezją zajmuję, i zdaje mi się, że kiedyś sam sobie jasno jeszcze raz wszystko powtórzę, ma się rozumieć wtedy tylko,	What I've noted earlier | is not as deep as what I am feeling right now. Ah! I know myself from top to bottom, as well as my motivations for my plans and methods. At the moment, I feel as if I know their exact genealogy, the reason why I am dealing with poetry, and it seems to me that one day I am going to explain it all to myself once more, provided, of course, that I

8. Only in 1891: pp.8, 12, 37-38, 42, 47, 85, 103 (four times), 108, 130, 143, 145, 147, 150, 153, 161, 188, 208, 247, 249, 253, 255, 263. Cf. Katarzyna Sadkowska (2007).

kiedy na tę spowiedź zasługiwać będę. Niemożebnym jest takie *myślenie na papierze*, jakiego od niedawna używam – bo wreszcie wszystko dochodzi do punktu pewnego, gdzie urywam|.	deserve it. How fanciful and simply impossible this *paper-thinking* is, the thinking I have recently been using all leads to a point where I stop|.

Irzykowski, 2001/1, p.73 [emphasis mine].[9]

The signs "|" correspond to vertical lines at the margins in the manuscript. Irzykowski left many similar marks that demonstrate the utmost attention paid to what has once been expressed, and thereby his dual *emploi* as a novelist and literary critic who contemplates his own writing as well (for a more larger discussion, see Chmurski, 2013a; Chmurski, 2013b, 2018).

Given that the beginnings of Klíma's diary have not been preserved, only some retrospective suppositions can be made. The first entries recount a period of deep crisis, on the verge of suicide:

[Zum S-M (für Hor.) 1.) Entschluss, fester 2.) Vorbereitungen, besonders Pap 3.) Nachdem es fertig ist 4.) Entschluss für einen bestimmten Tag 5.) Bis zu dieser Zeit nur Gedanke: ἔξαγωγή ist eine göttliche That. 6.) Diesen Tag Gasth. (vielleicht auch nicht) – dann Spaziergang 7.) Dabei immer Gedanke: Stolz, glorreich werfe ich dieses schlechtes Ding von mir. 8.) Auf einem früher gewählten Platze (mehrere) instinktiv →stark← gefasster Entschluss (nachdem gesehen, ob Menschen in der Nähe sind): hier soll es werden (aber dieses ←→ mit dem Finger	Concerning the s[uici]-d[e] (in Hor. [oušanky]*): 1.) unchanged resolution 2.) Preparation, especially of pap[ers] 3. Having that done 4.) Choose a day 5.) In the meantime nothing but the thought of ἔξαγωγή [gr. 'leaving', 'suicide'] is a divine act. 6.) On the day itself sal[oon] (or, maybe, better not) – then a walk 7.) At the same time and all the time I think: I cast this bad thing away with a sense of pride and glory. 8.) At the place first chosen (a few [places]), instinctive →power← serving the resolution (being first assured that nobody's near): here. (but this [←→] with a finger)
9. Der Himmel und Erde besehen 10.	9.) Admire heaven and earth 10.
schreiben, Waffen ausziehen, richten, sich"].	write, take out the gun, aim.

Klíma, 2005, <4>, pp.30-31.

*Horoušanky: village, today district of Prague.

9. ZR BN, 1/1, fo 42r, 20.06.[1891],

His diary was written concurrently in five languages: Czech and German with additions in Latin, French and Greek. Like Csáth, Klíma lost his mother early, at the age of 11 (1894), and his multilinguism together with a complex notation system prove to be a literally polyphonic architecture. Its purpose was to redefine the philosopher's role when facing the entire universe:

Bin etwas Dunkles – Amorfes Schreckliches – Fliegendes (glänzendes, schwarzes, metafys. Ungeheuer.)"];	I am something tenebrous – amorphous – bloodcurdling – winged (a black and splendid metaphysical monster).

Klíma, 2005, <3>, 1912, p.24.

Jsem jen dehumanisator, jen strhovatel hloupého závoje	I am only a dehumaniser, a stupid veil-puller.

Idem [1910], 2005, <2>, p.42.

Ruiny, ruiny všude – já nejhorší z nich;	Ruins, ruins everywhere – and I am the worst of them.

Idem [1919], <49>, p.140.

Suicidal "action plans" appear on numerous occasions concerning everything: from a haircut (!) to a writer's heritage. For, instead of killing himself, Klíma writes about it, and… often burns his manuscripts (Chmurski, 2012). Could there be a greater consecration of a diary's identity role?

Jeden prestidigitateur miał kawałek ceraty, którego używał kolejno jako kuferek, wachlarz, serwetę, dom, łódkę, balon itd. Takim kawałkiem ceraty jest dla mnie mój dziennik, czyli silva rerum. Jest moim pamiętnikiem, osłem, baranem, świnią, która tuczy się moim kosztem, karmi się moimi tajemnicami i zwierzeniami. Że też ten papier jest taki cierpliwy i nie wije się pod gradem tych obelg.	Once a conjuror had a piece of oil-cloth which he used in turn as a small chest, a fan, a tablecloth, a house, a boat, a balloon etc. My diary is for me this piece of oil-cloth, that is a silva rerum [lat. 'a forest of things']. It's my memoirs, my donkey, my ram and my pig that fattens up at my expense, nourishes itself with my secrets and confessions. How come this paper is so patient and does not wriggle under this torrent of defamations.

Irzykowski [1892], 2001/1, p.358.

This is, in brief, how the genre's frame – confirmed by a diaristic pact embodied in visual architecture – allows the acting out of different (potential) identities: through writing, reading, correcting or… burning one's manuscripts.

Impossible novel, impossibility of the novel

"This world's goal: becoming the most attractive novel imaginable" [Cíl světa: být co nejzajímavějím romanem] (Klíma, 2005, <32>, p.108). Klíma's statement could be proclaimed by the other two writers. A great novel dream unites all the crucial values they were fantacizing throughout their lives. However, this reverie has (only?) ended up in hybrid (*The Hag*), non-achieved (*The Great Novel*), or simply hallucinated (Csáth) works.

In 1897 Irzykowski feels he's ready to write a novel. In the meantime, he tries to verify his word power by seducing a girl through letters (!). In fact, in his relationship with a young Jew, Erna Brand, initiated through a press advertisement, Irzykowski's goal was – as he confessed – "not to seduce, but to carry out a drama, wake up (awake, soil) souls" ["nie uwieść, lecz aby przeprowadzić pewien dramat, budzić (budzić, brudzić) dusze"].[10] What is more, he wrote the whole story down in a diary which, unfortunately, disappeared during the Second World War. Confession on paper of real life's lies – could it be the writers' version of the actor's paradox?

Nabyłem pewnego sposobu pisania i stylu, który mnie przedstawia ludziom szczerym, potrafię doskonale naśladować szczerość, bo wiem, co to jest i w jaki sposób się jej pozór zyskuje (...); ale szczerym nie jestem, nawet teraz, gdy to piszę.	I have achieved a specific way of writing, a style that presents me as honest to the people; I am able to imitate honesty to perfection, because I do know what it is and how to achieve its seemingness (…); yet, I am not honest even now when I am writing this.

Irzykowski [1894], 2001/1, p.607.

With *The Hag*, Irzykowski wanted to fulfill two aims: dislodging the novel genre and its traditionally connoted values, and unveiling the "soul's wardrobe" of the main character along with the writer's workshop. Events in the life of the main character, Strumieński – in

10. Quoted in Barbara Winklowa (1987-1994, 1, pp.234-237).

the light of a frame consisting of a narrative made up of dreams and two self-commentaries by the author – enabled him to analyze the structuring of his antihero's experience (see Chmurski, 2013b, 2018).

Confronting various types of discourses, he intended to expose a "nameless residuum" [*bezimienność*][11] between conventional language forms and culture, the other side of Sienkiewicz's see-through heroes. *The Hag* was to be by itself a construction of "crystal alone" [jednolitym kryształem], as quoted from the author, in order to "pound [the reader's] head" [walić go [czytelnika] raz wraz młotem po głowie]. Through the taxonomy of the described or made-up reality in the name of "utopian thought" [myśl projektująca] capable of "casting" reality, Irzykowski endeavored to create a meta-discourse linking his critical and literary work. Stressing the dichotomy between self-image and "reality", he elaborated a semi-poetic, semi-psychological terminology to describe their dialectical relation. This is the way he detailed the repression process, this "psychological contraband" [kontrabanda psychiczna] of rejected information one suppresses behind what he calls "undrilled partitions" [niepoprzebijane ścianki]. Unexpected twists of fate, oddity of words and things, which he calls *pałubizm* ["haggishness"], allow the unmasking of these underground psychological schemes.

Irzykowski's analysis has literary purposes: he intends to deconstruct the (fiction) hero and to open other (contemporary) heroes' eyes. Worldly and textual realities intermingle: the fictitious facts are to exemplify the theses on a real scale. Thus the novel at times gives an impression of a didactic manual of applied "psychology":

[...] moim musem i zadaniem w świecie jest, aby ludzkość przez zastosowaną psychologię przywieść do świadomości i w ten sposób złagodzić jej cierpienia.	[...] my goal and must in this world is to bring humanity to consciousness through applied psychology, and thus, to lessen its suffering.

Irzykowski, 2001/1, p.542; Włodzimierz Bolecki, 2003.

11. This quotation and all following terms: Irzykowski (1981, pages ? passim; see also Franczak (2007, pp.69-85).

However, at the very end of the book, the writer admits: "[*The Hag*] is: monstrous ruins, yet the ruins of stylicism" ["Jest ona monstrualną ruiną, ale ruiną ze stylizmem] (Irzykowski, 1981, p.467-480). The ruins hint at here bear two different meanings: as a signal of the allegoric quality of the text, and as the main figure of the melancholic discourse – thus on both poetical and existential levels ("The Ruin", Simmel, 1959). If one considers the many explanations of the reader's expectations introduced in the text, the allegorical dimension breaks through: the novel of ruins is a structure, an architecture that the reader is to complete, to reconstruct (Szary-Matywiecka, 1979). Furthermore, one may interpret the deciphering of the antihero's psyche as an attempt to save the writer's identity in his writing – in a way a continuation of the diary. Indeed, as he lays out the psychological mechanisms through this classification system, Irzykowski confesses at the same time that the "intelligible part [of the novel] could not be without the other one, written by the author for himself" ["ta połowa, która jest zrozumiałą, nie byłaby taką, gdyby nie druga połowa, pisana przez autora przeważnie dla siebie samego"] (*ibid.*). The analysis of his antihero's psyche becomes an attempt at self-heroicizing the writer, thanks to the metafiction architecture, which opens up a dialogue with the reader. Therefore, we can see the constant circulation of the existential and the fictional converted into a cultural strategy – both a crystalline architecture and a melancholic ruin:

Nie spodziewałem się nigdy, żebym sobie w Pałubie tak wieszczo wykreślił własne życie. Mógłbym się dziwić tej antycypacji, uważać ją jako szczególne zrządzenie, gdyby nie to, że to był mój już wtedy zarysowany sposób odczuwania.	I hadn't expected that *The Hag* was going to become such a prophetic draft of my whole life. I could wonder about this anticipation, consider it as a particular event – if it was not for my own way of feeling that was depicted just there.

Irzykowski 2001/2, p.99; see also Chmurski, 2013a & b, 2018; Wiedemann, 1995.

At first glance, Klíma's novel could seem antipodal to this self-therapy writing. Prompted to label his thinking as *egodeism*, he considered that the only possible hero, and worthy of that name, is no other than the writer himself: a statement that led him to unfold a frenetic vision in his colossal yet unfinished *Great Novel*. Klíma

devises a gigantic palimpsest by combining various literary conventions (adventure novel, philosophical treatise, parodic epic), or traditions (Dante, Cervantes, Calderón):

Žila kdysi vskutku jistá Maria, matka jistého Ježíše, jenž stal se popudem k utvoření křesťanských církví. A žije dosud [...]. Že se Vám odhalení mé zdá být víře nepodobným, má příčinu asi v tom, že instinktivně považujete Marii dosud za něco vysokého, božského.. Je prostě jedním z podsvětních stínů..[.] [...] Jen jeden výrok její z rozmluv našich uvedu: «Od narození Krucifixova až do teď ve všem, všem jsem se snad změnila, jen ve smilnosti své a kurevskosti zůstala jsem stejná. Amen, amen, pravím tobě: nebe a země pominou, ale chlípnost má nepomine!	A certain Mary – who happened to be mother of Jesus and founded the Christian religions – really existed in former times. And she still does exist [...]. If what I say doesn't make sense to you, it's just that your instinct persists in considering Mary as a sublime being, almost divine. The truth is that she's nothing more than a shadow among other shadows..[.] [...]. I will limit myself to quoting just one of the talks we've had: "Since the birth of the Crucifix [as she calls Christ, MC], I have had to change completely. It is only in my sensuality and my whoreness that I stayed the same. Amen, amen, I am telling you: heaven and earth will vanish, but my lecherous being will stay the same!

Klíma, 1996, pp.275-276 [original punctuation].

The dialogues with the Virgin Mary may be considered as the core of the project. In fact, it is in the chapter *White Swine or the Final Solution of Christianity's Origins* that the author himself – in Nietzsche's splendid company – appears in her talks and thereby Klíma's heretical rewriting of the world's order takes aim at every ideology and every system. The imitation of medieval Czech in the chapter could reflect the discussion of the authenticity of the *Manuscripts of Dvůr Králové and Zelená Hora*, one that engaged all the Czech intelligentsia of that time.

Indeed, the *Great Novel* is of the highest *antiheroic* dimension. Yet, having begun writing at the time of deep crisis, Klíma abandons it in 1915 for an even more all-embracing task. Inspired by Nietzsche, Schopenhauer and Berkeley, he came up with a philosophical (para-) system, whose ultimate goal was to dislodge any logic and system in itself (Patočka, 1967). Defining himself directly as a god, he multiplies, in complete liberty, countless philosophical categories. "Absurd and Absolute" [["Absurdnost a Absolutnost"], "egosolism" [egosolismus],

"egodeism" [egodeismus], "imperativism" ["imperativismus",], "metalogics [metalogismus]", "overcertitude" [nadjistota], "absolutism" [absolutismus], "ludibrionism" [ludibrismus], "shadowism" [umbrismus], and "splendorism" [féerismus] (Klíma, 2005, <76>, p.181) – those were supposed to be the chapters of his philosophical summa entitled *All* [*Vše*]. The palimpsest for such a polyphony of "–isms" was systematization leading to paroxysm, tautology became provocation. As he stated in his diary:

Kontra[dikce] je Ult[ima] Thule myšlení! Ale vždyť je opak toho pravdou. Ale i opak této věty… Ale i této…	I ought to stick to the thesis: Contradiction is thought's Ult[ima] Thule! Yet, the opposite is true. But so is the opposite of this opposite. And that one…

Klíma, 2005, <75>, p.176.

But again, this work was never finished. In his *Autobiography*, Klíma attempts in a sense to resume his 'ceaseless struggles" with "humanity".[12] Oscillating between a grotesque buffoonery and a grotesque anxiety of influence, he deploys more than 20 self-definitions to sum them up in a humoristic remark: "I am nothing other than the steady (…) cracking of the whip of my Absolute Will". Yet, the "Nietzsche in clownland" rhetoric gags a concealed existential darker abyss (Galmiche, 2004).

At the end of his life, he was a tubercular alcoholic. As he asserted that "everything, every little thing is subject to [my] Will alone", he was actually saying the opposite – and perfectly aware of this, as his black humor shows. His "Game" ends up in a melancholic coda:

Vytvořil jsem vše co jsem chtěl (v sobě — což je hlavní) Jsem zimní strom hotový, — ale mohu se ještě obleci listy, kvety a plody — už v tomto snu (opět : hlavně pro mne — teprve v druhé řadě literaturně) [...] a kdo žije ve věčnosti, není nedočkavý. Klíma 2005, p. 19.	I have created everything I wanted (within myself—which is the essential thing)—but not really. I'm a tree in winter, finished—yet I can still dress myself in leaves, flowers, and fruit—now in this dream (again: mainly for myself—only secondarily in literature) […] and he who lives in eternity is not impatient.—

12. This and all other quotes from: Ladislav Klíma (2000).

Underlining that his aim was to transform himself, he claims to have achieved "all that is essential". We could call this an "ontological" self-heroicization, but Klíma has counterpointed this assertion by a tiny "sexual" self-portrait. Quoting the Queen of the Nymphs from his *Great Novel*, he adds: "erotically I've lived — an awful lot — almost only in fantasies" and turns heroicization into derision. Neutralizing any pathos, rejecting any boundary to his open existence – he becomes a *flâneur* without anything to glance at. Both his diaristic and fictional writing embodies this impossible search for an *Everything* that would embrace all the universes without choosing to live in one. One of his unpublished aphorisms says: "Paper – objectification of the most abstract.[13]" ["Papír – objektivace nejabstraktejšího"]

Just as Irzykowski objectified his myth in a hybrid metafiction, Klíma kept on simultaneously writing and dreaming of the impossible Whole – and Csáth?

I. szept. Budapest. Schock. Tapogatódzás. Térkép. Az éjszakai hánykolódások. Az első séták. A szabadság. A rokonok látogatása. Levelek haza.	I. Sept. Budapest. Shock. Groping around. City map. Tossing at night. First walks. Freedom. Visiting the relatives. Letters home.
II. okt. Az egyetem. Könyvkereskedések. Színházak. Könyvtárak. Tanársegédek. Utcák, kávéházak.	II. Oct. University. Looking for books. Theaters. Libraries. University attendants. Streets and coffees.
III. dec. Tánulás után. Neki! Szorgalom! Irigykedés ([olvashatatlan szó] „Mihalkovicsnak rossz a zsigertani része.") Gyengeség érzése.	III. Dec. After learning. To him! Care! Envy! ([unreadable word] "Mihalkovics' splanchnological part isn't good".) Weakness feeling.
IV. Kupleráj. Sikerek. Nők. (Egyetem. Színház. Kávémérés.) Háziasszonyok. Virágáruslányok. Zene. Zene. Zene. Az egyetem nyeregbe. Látni kezd. Cigaretta.	IV. Brothel. Successes. Women. (University. Theater. Coffee measuring). Ladies of the house. Florists. Music. Music. Music. University in the saddle. Begins to see. Cigarettes.

Csáth Géza, "Az új nemzedék", *in* Szajbély, 2004, pp.77-78.

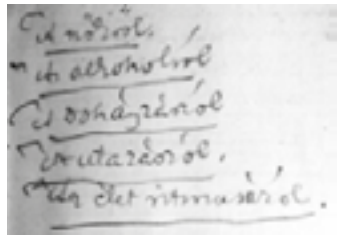
Thus Csáth writes down his first Budapest impressions that were meant as the sketch of a novel entitled *The New Generation* [*Az új nemzedék*]. This is one of many versions of an idea he had dreamt

13. LA PNP 1/91/743 IV/1c. See Chmurski (2012).

of since the age of 16.[14] Everything changes. Having failed the exam to the Music Academy, he refuses to begin law studies and chooses medicine. He seeks for new inspirations: from Ernst Haeckel's monism (Haeckel, 1899; 1905; 1992) to Sigmund Freud since 1904-1906 (Lőrinczy, 1987, pp.74-88; Szajbély, 1989, pp.179*sq*). Almost literally entering on the stage, he gives his own address (Ferenc körút 44) to his hero (Kosztolányi [1934], *in* Szajbély, 2004, p.88). Indeed, dreaming a novel was not only emulating the great (and so popular) Jókai, the controversial (and so fascinating) Zola, whom he even portrayed in his diary.[15] It also meant being haunted by the novel figure as mythical achievement. It is Csáth's life that is going to become a "Hungarian novel", "romantic and unbounded" (Karinthy [1919], *in* Szajbély, 2004, p.312).

His diary testifies to that change in a poignant manner: from tables enumerating morphine consumption, weight or defecation, sometimes in the same lines as his readings (Fig. 6) to laconic entries in his little notebooks, enumerating again and again topics for the (unwritten) novel (Fig.5):

Figure 5: Géza Csáth Subjects



A nőkről.	About women.
Az alkoholról	About alcohol.
A dohányzásról	About smoking.
Az utazásról.	About traveling.
Az élet ritmusáról.	About life's rhythm.

PIM 2007/51/2, 15, f° 15r

Though a marginal sketch, this enumeration gives the most concise summary of what Csáth's life had become. The very meditation on "life's rhythm" is to be found in his diary. As Zoltán Z. Varga has put it, he tries to convert his diaristic writing into a new genre: opposing his famous morphine-addict diary and memories, he developed two

14. This and all other quotes from: Ladislav Klíma (2000).
15. PIM 8.VIII, f° 60v, reproduced in Csáth (2007a, p.109).

different personal discourses in such a way as to achieve an innovative "form of associative narration" (Zoltán Z. Varga, 2014). Could it be that in this way he sought a compensation for the unwritten, yet dreamt-of novels? A possible answer comes as a result of the numerous analyses in his psychoanalytical study (*Of the Mental Mechanism of Madmen*, Csáth, 1998). In fact, this inquiry is often read as "a pseudo-work", parallel to the "pseudo-scientific" character of the many "analytic novels" written by the same author (Mészöly [1980], in Szajbély, 2004, pp.120-131). In other words, this would be the endpoint of his identity wandering in the diary: a journey from diarist-draftsman to doctor-writer [*orvos-író*] and his "psychosomatic esthetics" (Sebestyén, 2009). As his fictional heroes range from memories of charming Szabadka (*Little Józsi*) to violent stories about two boys killing their mother (*Matricide*), or children hanging a girl just as they had earlier hanged a cat (*Little Emma*) – one could state that instead of writing a "proper" novel, he decided to pitilessly dissect modern reality through the actions of his *antiheroes* (Chmurski, 2013, 2018).

In 1913, Csáth wrote in his Curriculum:

1887-ben születtem Szabadkán. Ügyvéd apám, aki szenvedélyes zenélő, hegedűművészt akart belőlem nevelni. Valóban gyorsan és jól fejlődtem, de az alkotás vágya megölte bennem a gyakorlatozáshoz szükséges türelmet. (…) Az írással simán ment a dolog.	I was born in 1887 in Szabadka. My father was an attorney, a passionate musician who wanted me to become a violinist. I made some rapid progress, but the desire to create killed in me the patience to work (…). Yet, writing went without saying.

Szajbély, 2004, p.8.

-In 1919, in the notes he left before his death to his cousin-writer, Dezső Kosztolányi (1885–1936), he still dreamt of a novel: "young people have to learn from *my novel*, doctors too, but most of all man! future husbands! Write a 500-pages novel and publish it…" ["Tanuljon *regényemből* az ifjúság, az orvosok, de főleg a férfiak! A házasulandók. Írd meg egy 500 oldalas regénynek és add ki..."].[16] At least a sketch:

16. Quoted from Balogh (2004, p.1404). Emphasis mine.

3. Degenerated birth should also be stressed. Illusions about the deceased mother. The boy is devoted to his father; however, certain matters lead to perpetual misunderstandings.

4. Ambition that is too great, then suddenly broken, should also be stressed

"Notes to D.", Csáth, 2000, p.149.

Fig. 6: Psychosomatic table 06–17.06.[1917]

Columns' entries:

[day – morphine doses – sum – physical mood – defecation (D), sex (Θ) – lectures, sleep]

As if he were only a viewer of the tragedy that's coming to its finale, Csáth is speaking about himself using a third-person omniscient voice. He has become an (anti)hero, to whom his unreachable "immoderate ambition" was perhaps a greater danger than forgetting oneself in the embrace of morphine. Indeed, his life and work inscribe themselves in an esthetics of double intoxication: from the literal to the literary, between morphine and text, in the labyrinth of the "black "*M*"inotaur" [a fekete „*M*"inotaurusz"].[17]

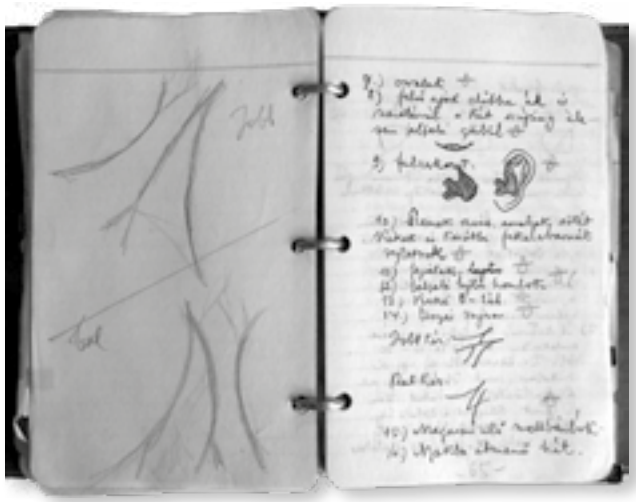
Wallace Stevens states that "the theory / Of poetry is the theory of life". Having scrutinized the existential and fictional circulation in the writers' works, three short conclusions can be made.

First of all, the importance of visual (identity) architecture attests to "life's rhythm" that transposes itself into prose, fiction, or even scientific studies: a "paper-thinking" becoming "objectification of the most abstract".

17. In his dairy, the 18.04.1915 (Csáth, 1997, p.94).

Those attempts at structuring a consistent experience, at least in writing, offer similarities: from the plurality of poetics to the dissolution of the borders of fiction/autobiography. Entering on stage in their diaries, authors rise to the challenge of the highest register, the novel's myth – but finally decide to dislodge (Irzykowski), counterpoint (Klíma) or dissect it (Csáth) through their *antiheroic narratives*. Yet, the myth stays an unreachable horizon.

Figure 7
Hand's lines



Finally, as their autobiographical texts prove, particular attention is to be paid to their rhetoric and autostylization. Seeing the manuscripts as life's drafts – or rather life in drafts – allows us to distinguish the potential and the accomplished, desire and lines of fulfillment. Their (a)symmetry is perhaps incorporated the best in Csáth's tables, returning to the diary's origins, namely logbooks – or the sketches of his hands, lines he drew in the same day-planner (ill. 6). They seek to self-heroicize themselves as a lay priest (Irzykowski), god in person (Klíma), or…a novel's hero (Csáth). Klíma has stated: "a person will be left with only a fragment". Our goal was to assemble parts of the

(auto)biographical fragments of the ones who tried to "challenge the world to a duel", as they are: "in the intricate evasion of as...".

Abbreviations

LA PNP: Literární Archiv Památníku Národního Písemnictví, Praha, Fond 1/91

PIM: Petőfi Irodalmi Múzeum Kézirattára, Budapest, 2007/51/1-2

ZR BN: Zakład Rękopisów Biblioteki Narodowej, Warszawa, akc. 14130 t. 1–2

List of figures

Figure 1: *Heroic stamps*, József Brenner, 1901/1902. Petőfi Irodalmi Múzeum Kézirattára, 2007/51/1-2, 5 V, f° 56v-57r, Budapest:

f° 56v: 1: Ignác Török (1795 [1796]–1849), Ernő Pöltenberg (1813 [1808]-1849), count Károly Vécsey (1809 [1803]-1849), Vilmos Lázár (1815 [1817]-1849); 2: József Schweidel (1796–1849), József Nagy-Sándor [Nagysándor] (1804 [1803]–1849), count Károly Leiningen-Westerburg (1819–1849), Károly Knézich [Karlo Knezić] (1808–1849); 3.: Franz-Josef (1830–1916), Elisabeth (1837–1898).

f° 57r: 1: István Verböczy (ca 1470 [1458]-1541); Ferenc Deák (1805-1876); Gyula Andrássy (1823-1890); 2: Mihály Munkácsy (Munkácsi, 1846 [1844]-1890), Ferenc Liszt (1811-1886), Gábor Egressy (1808-1866), count István Széchényi (1791-1860); 3: János Hunyady [Hunyádi] (1387 [ca 1407]-1456), Pál Kinizsy [Kinzsi] ([ca 1432]-1494), Mór Perczel (1811-1899), Ferenc II Rákóczy [Rákóczi] (1676-1735).

Figure 2: *Munkácsi's necrology*, József Brenner, 1900, PIM, 2007/51/1-2, 3 III f° 79v-80r, Budapest.

Figure 3: *Napoleon postcards,* Ladislav Klíma, Date unknown, LA PNP, Praha, Fond 1/91/848-868, Prague.

Figure 4: *Etelka Decsy's signature,* József Brenner, 1900, PIM, 2007/51/1-2, 3 III f° 131r, Budapest.

Figure 5: *Témak* (*Subjects*), Géza Csáth, 1909, PIM, 2007/51/2, 15, f° 15r, Budapest.

Figure 6: *Psychosomatic table*, Géza Csáth, 1917, PIM, 2007/51/1, 20, f° 35r, Budapest.

Figure 7: *Hand's lines*, Géza Csáth, 1919, PIM, 2007/51/1, 20, fo 64v-65r, Budapest.

Bibliographie

Balogh Tamás, 2004, "'Új regényen dolgozik Kosztolányi Dezső.' Az el nem készült *Mostoha* című keletkezéstörténete ['Dezső Kosztolányi Works on a New Novel.' The Genesis Story of the unwritten *Mother-in-law*]," *Holmi*, November, n°11, pp.1401-1405.

Bogaert C. & Lejeune Ph., 2003, *Un Journal à soi : histoire d'une pratique*, Paris: Textuel.

Bolecki Włodzimierz, 2003, *Modalności modernizmu. Studia, analizy, interpretacje* [Modernism's modalities. Studies, analyses, interpretations], Warszawa: Wydawnictwo IBL PAN.

Boudrot, P., 2001, "Le héros fondateur," *Hypotheses*, n°1, pp.167-180.

Braud Michel, 2003, "Le Diariste solitaire," *Modernités*, Vol.19, pp.167-175.

Braud Michel, 2006, *La forme des jours. Pour une poétique du journal personnel*, Paris: Seuil.

Brenner József [Géza Csáth], 2005, *Napló: 1897-1899* [*Diary: 1897-1899*], Szabadka: Szabadegyetem.

Brenner József [Géza Csáth], 2006, *Napló: 1900-1902* [*Diary: 1900-1902*], Szabadka: Szabadegyetem.

Chmurski Mateusz, 2012, "Psaní mezi útěkem a intoxikací. Svědectví rukopisů Ladislava Klímy," *Literární Archiv*, n°44, pp.29-55.

Chmurski Mateusz, 2013a, "Genealogia tożsamości. Dziennik Karola Irzykowskiego (1891-1897)," *Przegląd Humanistyczny*, 1, pp.123-131.

Chmurski Mateusz, 2013b, "'… un flux de pensée': du journal personnel à *La Chabraque*," K. Irzykowski, *La Chabraque. Les Rêves de Maria Dunin*, Transl. by Mateusz Chmurski, P. Rozborski, K. Siatkowska-Callebat, Paris: Institut d'Études slaves, pp.51-66.

Chmurski Mateusz, 2013c, "From Autobiography to Fiction, or Translating Géza Csáth's Diary from Hungarian to French and to Polish," *AHEA: E-Journal of the American Hungarian Educators Association*, Vol.6; https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01346738/document

Csáth Géza, 1997, *Fej a pohárban: napló és levelek, 1914-1916* [Head in a Glass: Diary and Letters, 1914-1916], Budapest: Magvető (rééd. 2002).

Csáth Géza, 1998, *Egy elmebeteg nő naplója: összegyűjtött elmeorvosi tanulmányok* [Diary of a Neurotic Woman: Complete Psychological Studies], M. Szajbély, ed. Budapest: Magvető.

Csáth Géza, 2000, *The Diary*, Transl. by P. Reich, Budapest, Angelusz & Gold.

Csáth Géza, 2002, *Fej a pohárban: napló* és *levelek, 1914-1916* [Head in Glass: Diary and Letters], Budapest, Magvető.

Csáth Géza, 2007a, *Napló: 1903-1904* [*Diary*: *1903-1904*], Szabadka: Szabadegyetem.

Csáth Géza, 2007b, *Napló: 1906-1911* [*Diary*: *1906-1911*], Szabadka: Szabadegyetem.

Franczak Jerzy, 2007, *Poszukiwanie realności. Światopogląd polskiej prozy modernistycznej* [The Search of Reality. The World View of Polish Modernist Prose], Kraków: Universitas.

Galmiche Xavier, 2004, "'Le verbe tonnant des forts'. La réception de Nietzsche chez Otokar Březina," *in* Gilbert Merlio & Paolo d'Iorio (Eds.), *Le rayonnement européen de Nietzsche*, Paris: Klincksieck, pp.101-112.

Haeckel Ernst, 1899, *Dei Welträthsel: gemeinverständliche Studien über monistische Philosophie*, Bonn: E. Strauss.

Haeckel Ernst, 1905, *Világproblémák : népszerű tanulmányok a monisztikus filozófiáról* [The Riddle of the Universe: Popular Studies on Monistic Philosophy], Budapest: Vass József.

Haeckel Ernst, 1992, *The Riddle of the Universe*, Buffalo (NY): Prometheus Books.

Irzykowski Karol, 1981, *Pałuba. Sny Marii Dunin* [The Hag. The Dreams of Maria Dunin], Wrocław: Ossolineum.

Irzykowski Karol, 1998, *Listy (1897-1944)* [Letters (1897-1944)], Kraków: Wydawnictwo Literackie.

Irzykowski Karol, 2001, *Dziennik* [Diary], Vol.1-2, Kraków: Wydawnictwo Literackie, 2001.

Jókai Mór, 1878, *Görög tűz. Elbeszélések mindenféle igazhivők* történetéből, Vol.1-3, Budapest: Athenaeum [reed., 1897 by Révai Testvérek Kiadása].

Karinthy Frigyes, 1919, "Csáth Géza," *Nyugat*, n°11 [Reed. in Szajbély, 2004, pp.312-313].

Klíma Ladislav, 1996, *Velký roman* [The Great Novel], Praha: Torst.

Klíma Ladislav, 2000, "My Autobiography," in *id.*, *The Sufferings of Prince Sternenhoch*, transl. by Carleton Bulkin, Prague: Twisted Spoon Press; Gardena, CA, pp.209-230.

Klíma Ladislav, 2005, *Mea*, Praha: Torst.

Kosztolányi Dezsőné [Harmas Ilona], 1934, "Emlékezés Csáth Gézára" [Remembering Géza Csáth] [Reed., Üzenet, *1-3*, 1987; Szajbély 2004, pp.170-171].

Kőváry Zoltán, 2009, "Morfium, matricídium és pszichoanalízis: Témák és variációk Csáth Géza és Kosztolányi Dezső életművében [Morphine, Matricide and Psychoanalysis. Theme and Variations in the Life Work of Gézá Csáth and Dezső Kosztolányi]," *Thalassa*, n°2, pp.3-38.

Lejeune Philippe, 1989, *On Autobiography*, Minneapolis : University of Minnesota Press.

Lejeune Philippe, 1998, *Les brouillons de soi*, Paris: Seuil.

Lőrinczy Huba, 1987, *A Homokember* és *Andersen bácsi* [The Sandman and Uncle Andersen] Életünk, n°1, pp.74-88.

Mészöly Miklós, 2004, "A játszótárs nélkül marádt értelem [The Sense Left Without a Playmate]," *in* Mihály Szajbély, *Csáth Géza. A varázsló halála* [Géza Csáth. The Death of the Magician], Budapest: Nap Kiadó, pp.120-131.

Patočka Jan, 1967, "Ladislav Klíma. Pokus o rozbor klíčových tezí [Analysing Ladislav Klíma's Main Theses: an Essay]," *Orientace*, n°3, pp.40-45.

Sadkowska Katarzyna, 2007, *Irzykowski i inni: twórczość Fryderyka Hebbla w Polsce* [Irzykowski and Others: the Reception of F. Hebbel's Works in Poland], Kraków: Universitas.

Sebestyén Attila, 2009, "Az élet a legjobb méreg (Drogmédiumok Csáth Gézánál) [Life is the Best Poison (Géza Csáth's Drug-mediums)]," *Alföld*, n°1, pp.98-109.

Simmel Georg, 1959, *1858-1918. A collection of essays*, transl. by. Kurt H. Wolff, Columbus: Ohio State University Press, pp.259-266.

Stevens Wallace, 1954, *The Collected Poems of Wallace Stevens*, New York: Knopf.

Szajbély Mihály, 1989, *Csáth Géza*, Budapest: Gondolat.

Szajbély Mihály, 1997, "A Naplóíró Csáth Géza [Csáth, the Diarist]," *in* Géza Csáth, *Fej a pohárban…, op. cit.*, pp. 308-319 [rééd. 2002].

Szajbély Mihály (ed.), 2004, *Csáth Géza. A varázsló halála* [Géza Csáth. The Death of the Magician], Budapest: Nap Kiadó.

Szary-Matywiecka Ewa, 1979, *Książka – powieść – autotematyzm. Od* Pałuby *do* Jedynego wyjścia [Book, Novel, Metafiction: from *The Hag* to the *The Only Way Out*], Wrocław: Ossolineum.

Uspienskij Boris A., 1973, *A Poetics of Composition*, transl. by Valentina Zavarin and Susan Wittig, Berkeley (LA)-London: University of California Press.

Varga Zoltán Z., 2013, "Önéletrajzi töredék, talált szöveg [The Writer's Vein: On Géza Csáth Diary Notes]".

Wiedemann, A., 1995, "Konceptualizm literacki Karola Irzykowskiego. Dziennik, wiersze, dramaty [Literary Conceptualism of Karol Irzykowski: Diary, Poems, Plays]," *Pamiętnik Literacki*, *86/4*, pp.3-27.

Winklowa Barbara, 1987-1994, *Karol Irzykowki. Życie i twórczość* [Karol Irzykowski: Life and Work], Vol.1-3, Kraków: Wydawnictwo Literackie.

& Études Travaux 2019

Entre débat et combat

Pratiques et représentations du duel chez les écrivains de la revue moderniste *Nyugat* au début du XX^e siècle

Eszter Balázs

Eur'Orbem, Cultures et sociétés d'Europe orientale, balkanique et médiane
(UMR 8224, CNRS/Sorbonne Université)

Études et travaux d'Eur'ORBEM, décembre 2019, pp. 229-270

Une duellomanie se répandit en Europe dans le dernier tiers du XIX[e] siècle à l'exception notable de l'Angleterre industrielle où, faute de service militaire obligatoire, la militarisation de la société était réduite[1]. Né au XVI[e] siècle, le duel devait manifester le contrôle de soi en empêchant toute réponse directe à une agression ; à partir du XIX[e] siècle, il fut aussi considéré comme un antidote à l'efféminement de la civilisation dans beaucoup de pays européens (Forth, 2008a, p. 117-118). Cependant les motivations et les formes revêtues par cette manie varièrent d'une culture à l'autre. Dans le cas français, la pratique du duel, croissante après la défaite militaire contre la Prusse en 1870 et la mise en place de la III[e] République, éclaire le lien entre la peur de la « dégénérescence » et la mise en valeur des vertus masculines à l'instar de la discipline, l'ordre, l'harmonie et le *fair play*. En Allemagne, depuis les guerres napoléoniennes, le duel devait démontrer la bravoure et le courage masculins, jugés indispensables pour redresser un pays par la mobilisation nationaliste. En conséquence, singularité culturelle, les jeunes hommes devaient passer le test de la virilité – la « Mensur » – dans des *Burschenschaften*, associations d'étudiants ou d'apprentis. Si les cas français et allemand ont été étudiés dans de riches travaux, entre autres par Norbert Elias, George Mosse, Victor Kiernan, Ute Frevert, Kevin McAleer, François Guillet et Venita Datta, le contexte centre-européen de cette effervescence autour du duel se réduit à des articles synthétiques et à quelques ouvrages anecdotiques[2].

1. En Angleterre le nombre des duels chute à partir de 1840. Je remercie Miklós Hadas pour ses conseils très astucieux ainsi que Clara Royer pour la relecture approfondie de ce texte ainsi que pour ses précieuses suggestions.

2. Pour le cas hongrois, voir plus précisément : Szabó, 1991; Hajdu, 1999 ; Hadas, 2000 ; Gerő, 1991 ; Lövenheim, 1992 ; Fábri, 1991. On trouvera également un livre d'anecdotes édité par Péter Don (2013). Une thèse récente peu problématisée néglige la question de la virilité, on la doit à Béla Novák (2007). L'exception notable qui touche l'évolution et la complexité de cette manie hongroise, resituée ici dans un contexte européen, est la longue introduction de György Ságvári à la réédition du *Code du duel* de Vilmos Clair (Ságvári, 2002, pp. 15-84).

Dans la partie hongroise de la Monarchie, cette duellomanie commença vers la fin des années 1870[3], soit à l'époque même où entra en vigueur la première loi interdisant cette pratique (1878 : loi V)[4]. Néanmoins, ceci n'est un paradoxe que de surface car les duels étaient une façon arbitraire de se faire justice soi-même sans considération pour les lois. Ainsi, ceux qui continuaient à pratiquer le duel défiaient le monopole de la violence que l'État hongrois, si partiellement autonome qu'il fût, revendiquait pour lui-même[5]. Les praticiens du duel jugeaient insuffisant le code civil, puisqu'il ne défendait que la propriété privée et non l'honneur ou les normes du contact social (Hajdu, 1999, p. 25). Les anciennes élites tenaient au droit de la justice arbitraire d'autant qu'avec la création d'un réseau de parquets distincts de l'administration qu'elles dominaient, elles avaient perdu le contrôle de la justice face aux couches sociales inférieures : pratique aristocratique, le duel était aussi bien un moyen de distinction sociale. C'est parce que les signes de distinction de la noblesse s'effritèrent à partir de la deuxième partie du XIX[e] siècle que l'aptitude au duel fut reformulée : non plus un droit, mais un code de comportement défini, notamment, par les pratiques des casinos, lieux de sociabilité du XIX[e] siècle inspirés par le modèle anglais, comprenant bibliothèque, salon et restaurant, où se fréquentaient nobles et non-nobles. Si de nouveaux groupes se mirent à revendiquer des codes de duel, le cercle des « aptes au duel » ne concernait toutefois que les diplômés du baccalauréat (Hegedüs, 1987, p. 135). Ainsi, la fonction d'intégration sociale attribuée par Norbert Elias au duel dans le cas de la bourgeoisie allemande diplômée, qui put ainsi rejoindre l'*establishment* noble, peut certainement se retrouver dans le cas hongrois[6].

3. Les statistiques criminelles hongroises enregistrent une hausse importante des procédures judiciaires relatives aux duels entre les années 1880 et 1890, ainsi que des codes réglant les affaires d'honneur, des écrits polémiques et des descriptions de duels célèbres (Szabó, 1991, p. 331).

4. Sur cette loi, voir Vilmos Clair (1914, p. 206). J'utilise ici l'édition la plus proche de l'époque étudiée. Voir aussi Löwenheim (1992, p. 83).

5. Souligné par Norbert Elias pour le cas allemand (Elias, 2002, pp. 48-49).

6. Mais cette « société d'hommes aptes au duel » ne regroupait pour autant que 5 % de l'ensemble de la société allemande (Elias, 2002, p. 46-48).

Dès les années 1870, les couches supérieures de la bourgeoisie hongroise se mirent à imiter les pratiques des aristocrates et des officiers : le duel, symbole d'appartenance sociale, permettait ainsi de dessiner une ligne entre « bonne société » (*úri társadalom*), disposant de la capacité de se battre en duel (*párbajképesség*), et couches inférieures des classes moyennes dépourvues de baccalauréat (*matura*) (Hajdu, 1999, p. 23). Ceci, alors que par le passé, la société hongroise avait été plutôt critique à l'égard de la pratique du duel (*ibid*., pp. 23-24). Comme l'explique Elias dans le cas allemand, ce fut malgré, ou plutôt à cause de la rapide modernisation de l'État, qui entendait disposer du monopole de la violence, que la noblesse s'attacha à la pratique du duel au moins dans ses conflits endogènes. La spécificité du cas hongrois tient à la différence du système judiciaire dans les deux parties de la monarchie : comme le journaliste Vilmos Clair le pointa dans son *Code du duel* illustré (première édition en 1897), la justice hongroise était bien plus indulgente envers les duellistes que de l'autre côté de la Leitha (Clair, 1914, pp. 206-210) – même si l'empereur François-Joseph était personellement favorable aux duels (Hajdu, 1999, p. 23). Issu d'une famille française installée dans le royaume hongrois au début de XIX^e^ siècle, Vilmos Clair avait pour grand-père Ignatz Clair, qui fonda la première salle de sport et d'escrime hongroise dans les années 1830. Pendant cinquante ans, son *Code du duel*, réédité à 29 reprises jusqu'en 1944 tant il fut populaire, témoigna de l'importance du duel en Hongrie[7]. Or le code pénal adopté en 1878 était ambigu à l'égard des duels : il le punissait comme un *suis generis delictum* selon le modèle allemand et la punition s'aggravait en fonction de l'issue du duel (Juhász, 2014, p. 1). La pénalisation était souvent légère, voire symbolique : de quelques jours à quelques mois dans la prison centrale royale (*államfogház*), selon que le duel provoquait la mort ou une blessure. Les détenus pouvaient y bénéficier des conditions de la *custodia honesta* et disposer d'une chambre individuelle, manger et boire à volonté, sans obligation de porter l'uniforme de la prison : le duel n'était donc pas considéré comme un crime immoral (Ságvári, 2002, pp. 126-127). Selon Pál Angyal, professeur de droit pénal des années 1930, purger une telle sentence et renoncer au casier judiciaire vierge pouvait même fournir au détenu une « attestation de gentleman » (*ibid.*, p. 127). En dehors ou en-deçà du cadre légal, un ordre social masculin informel, basé sur les valeurs de la tradition et l'honneur et tolérant un plus haut degré de violence, subsista donc encore longtemps (Hadas, 2003, pp. 91-92). Dans la préface de son code, Clair présenta la pratique du duel comme caractéristique de l'histoire du pays, dont les valeurs fondamentales seraient virilité, honnêteté, militarisme, tout en proclamant la distinction entre les sexes :

> *[…] nulle autre nation au monde ne se battit autant en duel qu'en Hongrie. […] Des traditions vieilles de mille ans, la conscience fière de notre indépendance nationale, le caractère combatif de notre race, notre caractère de sang, les notions strictes d'honnêteté, et l'idéal féminin qu'on admire toujours avec l'idéalisme majestueux de l'époque des chevaliers nous prédisposent au duel.*
>
> *Clair,* 1914, pp. 3-4

Clair partageait donc l'idée que la justice n'était pas à la hauteur des exigences de la société faute de défendre suffisamment l'honnêteté. Une société sans duel serait indifférente au sens moral – et le duel était à ses yeux un facteur de civilisation. Loin de les interdire, il proposait de limiter les duels selon des codes stricts.

Il faut attendre 1911 pour qu'une proposition de loi plus sévère soit présentée devant le Parlement hongrois, suite à la motion du député et curé János Richter (membre du parti gouvernemental)[8], que Zoltán Somlyó, jeune poète gravitant autour de la revue *Nyugat* [Occident], qualifia dans la presse provinciale d'« esprit européen » (Somlyó, 1986, p. 180). Entre 1900 et 1914 les duels se raréfièrent considérablement

7. Vilmos Clair fut, aux débuts de sa carrière de journaliste et avant la publication de son Code du duel, un farouche antisémite. À partir de 1887, il fut rédacteur en chef de *Keresztény Magyarország* [Hongrie chrétienne], porte-parole du Parti Antisémite Hongrois dirigé par Győző Istóczy qui siégea au Parlement hongrois entre 1883 et 1896 avant de disparaître. Privé de son parti, Clair opta pour un nationalisme sans programme antisémite. Sur sa vie, voir Ságvári (2002, p. 15-26).

8. Mai-juin 1911, *Képviselőházi Napló* [Journal des débats parlementaires], Tárgymutató [Sommaire], 1910/180, t. VIII.

en Hongrie, devenant l'apanage des militaires (Hajdu, 1999, p. 25). Cependant, à une époque où les partis commençaient seulement à se structurer et où, pour trancher les débats politiques, la tradition du duel, certes contestée, restait encore en vigueur, quelques hommes politiques plus ou moins éminents continuèrent de s'y illustrer (Gerő, 1991). Cette résolution par les armes de dissensions parlementaires, pour anachronique qu'elle puisse paraître au début du XX[e] siècle, ne fait qu'illustrer une période de transition où « toute critique contre une opinion ou une décision politique prend les apparences d'une attaque *ad hominem* » (Guillet, 2011, pp. 96-97). Si le duel fut considéré comme une solution annexe pour trancher les polémiques, cela était aussi lié au besoin des anciennes élites politiques de se distinguer de la culture politique de masse émergente (représentée ainsi par la social-démocratie).

Cette dernière phase de la duellomanie hongroise toucha paradoxalement aussi un certain nombre d'écrivains modernes. Le point commun entre les cinq cas ici envisagés réside dans leurs acteurs, des écrivains qui appartinrent tous, soit à l'époque de leur duel soit par la suite, à la grande revue du modernisme littéraire hongrois lancée en 1908, *Nyugat*, qui mobilisait ses auteurs autour de l'autonomie littéraire et artistique[9]. Ils avaient été précédés dans cette pratique par certains écrivains des générations antérieures, tel Ferenc Herczeg qui avait participé à un duel plus risqué pour répondre aux attaques d'un militaire qui remettait en cause le bien-fondé de ses articles dans la presse[10]. Mais ces duels avaient encore lieu dans une situation précédant l'autonomisation accélérée du champ littéraire,

9. Sur le lien entre la revue *Nyugat* et les intellectuels hongrois, cf. Eszter Balázs (2008 ; 2009).

10. Les duels d'écrivains de cette génération plus ancienne ne furent pas un phénomène rare. Le plus fameux fut mené par Ferenc Herczeg, qui se battit en 1887 à l'épée avec un militaire qu'il blessa mortellement. Il écrivit justement son premier roman alors qu'il purgeait sa peine de prison. (Attila Buda, *A Nyugat Kiadó története,* Borda, Budapest, 2000, p. 42.) Le romancier Géza Gárdonyi se battit également à l'épée en 1890. Le romancier Ferenc Molnár enfin frôla même la mort en 1911 au cours d'un duel au pistolet contre un propriétaire de fabrique dont il avait séduit la femme, l'actrice Irén Varsányi en 1911.

qui ne fera pas l'objet d'une analyse ici[11]. Les écrivains de *Nyugat* livrèrent quant à eux la plupart de leurs duels dans des salles d'escrime, dans des conditions plus surveillées et formalisées que leurs prédécesseurs qui se rencontraient dans un champ, à l'abri des regards, dans des conditions favorables à des duels autrement plus sanglants. Les duels explorés dans cet article furent passés à l'épée – quoique le type de l'épée ait pu varier d'un cas à l'autre –, une arme moins risquée que le pistolet[12]. Ce choix rapproche le duel du combat sportif et représente une tendance à la modération, voire à une euphémisation de la violence de la part des acteurs.

Le duel à l'épreuve de la modernisation

Deux écrivains de *Nyugat* optèrent sur le long terme pour des attitudes opposées face au duel. Tandis qu'Endre Ady, issu de la petite noblesse transylvaine, devint, après avoir lui-même livré quelques duels, une figure emblématique du mouvement antiduelliste hongrois, à travers l'exemple de Milán Füst, le duel put incarner pour les Juifs assimilés une preuve de leur intégration sociale par-delà la Première Guerre mondiale.

Avant de tourner le dos à cette pratique, Ady avait combattu à deux reprises à l'épée à quelques mois d'écart, se soumettant ainsi au code éthique nobiliaire : une première fois en tant qu'étudiant, une seconde du temps qu'il était jeune journaliste. Ses autres affaires furent par la suite arrangées à l'amiable, même s'il lui arriva plusieurs fois de se retrouver dans le rôle du second. Le premier duel d'Ady, à l'âge de vingt-et-un ans, eut lieu fin 1898 dans la ville de Debrecen – dans la partie orientale du pays, où il poursuivait des études de droit tout en écrivant ses premiers articles pour le quotidien *Debreceni Hírlap* – contre son ami Emil Kemény, également étudiant en droit et journaliste débutant. Inscrit dans la tradition des duels estudiantins, ce duel

11. Pour l'énumération anecdotique des duels entre écrivains, journalistes, politiciens et militaires au XIX[e] siècle, cf. Péter Don (2013) et Béla Novák (2007).

12. Sur la façon dont les duels hongrois se sont civilisés au cours du XIX[e] siècle, voir Miklós Hadas (2000).

fut sans écho dans la presse locale malgré le procès qui s'ensuivit au tribunal royal[13]. Il s'agissait donc là d'un rite d'application des codes de la société de la *gentry* provinciale sans le caractère méthodique des corporations étudiantes allemandes.

Le deuxième en revanche relève des provocations habituelles entre militaires et étudiants ou journalistes. Il se produisit le 1er mai 1899 contre un certain Pál Geréby, jeune commerçant issu d'une famille fortunée de la région de l'Est et sous-officier réserviste[14]. Les deux jeunes hommes se disputèrent une place au théâtre de Debrecen réservée au nom de Gereby et prise par Ady. Selon Ady, Gereby aurait alors insinué qu'il n'appartenait pas à la « bonne société » devant de jeunes dames, dont l'actrice Irma Szabó dont Ady était amoureux (Áfra, 1970, p. 947). Le théâtre fut un haut lieu de provocation partout en Europe à cette époque où « l'enjeu est la maîtrise de cet espace public » (Guillet, 2011, p. 102). Pour laver son honneur professionnel, comme il l'évoqua au tribunal où il se plaignit des humiliations subies par les journalistes (Nagy, 1968, p. 59), tendant à montrer que le journaliste était jugé de façon ambivalente sinon négative, dans la société provinciale, il provoqua ce duel et s'inscrivit ainsi dans une tradition de galanterie qui l'intronisait dans la catégorie des hommes soumis à une éthique d'essence nobiliaire. Le combat se déroula le 4 mai 1899 dans le hall de sport de la ville dans des conditions modérées : à l'épée, protégé d'un bandage et jusqu'à l'incapacité de combattre (Nagy, 1968, p. 58)[15]. Or Ady ne maîtrisait pas l'épée. Mais les deux adversaires furent blessés. Le journal où Ady travaillait annonça quelques jours plus tard que « le poète » avait reçu un large soutien des habitants de la ville, qui lui avaient offert entre autres vin

13. Ady en rendit compte à sa mère dans une lettre du 24 novembre 1898. Voir György Belia (1983, p. 48). Faute de compte rendu dans la presse, on peut aussi se référer aux témoignages des contemporains du poète, dont son frère.

14. Sur cet épisode, on se réfère à l'article de Sándor Nagy (1968, p. 58), lui-même fondé sur des dossiers du Tribunal royal de Debrecen n° 10066. B. 1899 dans les Archives de Debrecen V 1899-630.

15. Les seconds d'Ady auraient donc voulu opter pour un duel au pistolet. L'épée fut déterminée par le « tribunal des armes » (*fegyverbíróság*).

et cognac (Harasztos, 1944). Ce geste atteste que l'opinion publique urbaine, même en province, soutenait les journalistes lorsqu'il s'agissait de déprécier les élites plus traditionnelles comme les officiers. La presse locale attira à son tour la justice, et les deux hommes furent poursuivis à partir d'août 1899 (le verdict tomba en mai 1901) : Ady dut passer cinq jours en maison d'arrêt en juillet 1902 alors qu'il avait déjà déménagé à Nagyvárad (auj. Oradea, en Roumanie).

Cette mésaventure lui fit renoncer au duel : en mars 1900, Ady y consacra un poème sarcastique intitulé « Affaires », qui regrettait cette pratique qui faisait perdre le temps à son pays, quand « le reste du monde se fatigue au travail » (Ady, 1998 [1900], p. 1110). Les mots furent suivis des actes : en décembre 1901, Ady devint l'un des fondateurs du premier mouvement anti-duelliste du pays à Nagyvárad. Une telle évolution n'avait rien d'étrange : bien des anti-duellistes étaient des repentis. Cet anti-duellisme institutionnel émergea à l'initiative des classes moyennes qui n'avaient plus besoin des duels pour défendre leur position sociale dans une société en rapide modernisation (Hajdu, 1999, p. 25). La formation d'une ligue anti-duelliste nationale – où Ady joua aussi un rôle – fut couronnée d'un tel succès que le premier congrès international anti-duelliste eut lieu à Budapest en juin 1908, et fut suivi de la fondation d'un bureau international des ligues anti-duellistes (Eszes, 1997, pp. 127-128).

Or, dès le début de 1899, donc avant son second duel, Ady avait publié plusieurs articles très critiques envers le duel. Dans un article intitulé « Après le coup de feu », il défendait la liberté de la presse contre ceux qui voulaient la « terroriser[16] » (Ady, 1977, pp. 25-26) – sans pour autant prononcer le mot « duel » – mais critiquait « les hommes rendus malades par l'honneur défendu par les armes », regrettant que des journalistes – « les hommes les plus progressistes » de leur temps – soient tout autant victimes de cette manie[17]. Cet

16. Endre Ady a développé cette défense dans son article « A kritika jogai » [Les droits de la critique], publié dans *Debreceni Hírlap*, le 1er février 1899 (rééd. dans Vezér, 1977, pp. 25-26).

17. La nouvelle « Egy lövés után » [Après un coup de feu] est parue dans *Debreceni Hírlap*, le 22 février 1899 (rééd. dans Ady, 1990, p. 100-101).

article rendait compte de sa propre situation paradoxale : condamnant le duel en théorie mais incapable de ne pas relever le gant en pratique. Cette ambivalence montre à quel point, aux yeux de ses contemporains, le duel était considéré comme susceptible à la fois de faciliter et de miner le processus de civilisation[18].

Ce revirement est lié à un processus de murissement de l'homme et de l'intellectuel : encore étudiant puis jeune journaliste provincial, Ady restait prisonnier de traditions héritées (puisqu'il était issu d'une famille de la petite noblesse appauvrie) et acquises dans ses premiers milieux professionnels (Novák, 2007, p. 3, 68, 74-76, 90, 95, 104-110). Relever le défi en présence de femmes dans un milieu aussi important que le théâtre dans la vie publique du XIX^e^ siècle trahit une angoisse de s'exposer aux soupçons de lâcheté et la crainte d'être pris en défaut de capacité virile[19]. Car s'exposer à la souffrance physique avait joué un rôle important en Europe tout au long du XIX^e^ siècle dans les tentatives de reconstituer une masculinité qui semblait avoir été corrompue par une paix trop longue ainsi que par l'accroissement du niveau de vie (Forth, 2008a, pp. 115-116). Les vertus aristocratiques pouvaient aussi s'appuyer sur les traditions estudiantines de Debrecen. Lors de son second duel, Ady défendait aussi son honneur d'écrivain-journaliste – d'intellectuel, en somme – face à un militaire. Doté déjà d'un sens politique aigu et très attentif aux mutations connues par la société, Ady avait pris conscience de la symbolique socialement hiérarchisante du duel. Certes, avec la popularité croissante acquise par ses écrits, il n'eut bientôt plus besoin de défendre sa position sociale et professionnelle par cette ancienne pratique. C'est ce qui explique qu'entre deux combats, il commença à critiquer le duel comme phénomène social, sans attaquer, toutefois, les personnes qui y adhéraient – une attitude caractéristique des débuts du mouvement anti-duelliste.

L'attitude de Milán Füst, lui aussi membre de la première génération de *Nyugat*, face au duel illustre en revanche les efforts

18. Sur cette ambiguïté, cf. Forth (2008, p. 117).
19. Sur le théâtre : François Guillet (2011, p. 87).

d'intégration des Juifs au sein d'une société hongroise en pleine évolution. Les lettres et les procès-verbaux de diverses demandes en duel entre 1908 et 1935, représentent une documentation particulièrement riche concernant aussi la mise en pratique des duels d'écrivains dans les premières décennies du XX^e^ siècle[20]. Le jeune Füst avait à peine vingt ans quand il se retrouva mêlé pour la première fois à une affaire de duel, en 1908[21] – soit l'année même où il rejoignit *Nyugat* – et, d'après les procès-verbaux, après ses quarante ans, il provoquait toujours des duels. Son cas illustre aussi la survivance de la pratique par-delà la Première Guerre mondiale, même si la fin de la Grande Guerre marqua « une étape majeure de son histoire en la faisant apparaître, partout en Europe, comme une pratique du passé » (Guillet, 2011, p. 124). Cependant, en évoquant ses années de droit entre 1930 et 1935, l'écrivain Géza Hegedüs qualifiait les duels d'« amusants rites sociaux » toujours en vigueur au sein de la jeunesse hongroise universitaire : lui-même s'y était prêté à trois occasions, deux fois à la suite de remarques antisémites, une troisième pour affronter un sioniste à l'épée (Hegedüs, 1987, pp. 124, 137). Il jugeait ainsi que c'était surtout le duel au pistolet qui était tombé en désuétude depuis la guerre (*ibid.*, p. 129). Mais dans la Hongrie de l'entre-deux-guerres, les principaux intéressés étaient redevenus les militaires (Ságvári, 2002, p. 83).

Les procès-verbaux de Füst rendent compte avec une grande minutie des modalités du combat sous surveillance, même s'ils n'ont finalement pas eu lieu. La majorité, rédigée par le second à la main et signée par chaque participant, rend compte d'affaires arrangées à l'amiable où l'envoi des seconds – signe d'un protocole établi – suffisaient la plupart du temps. Les seconds (dont la tâche habituelle était de transmettre des messages, d'essayer de réconcilier les adversaires et, le cas échéant, d'assister au combat comme témoins occulaires) se recrutaient en partie dans la fine fleur de la littérature hongroise moderniste : le poète Árpád Tóth, Elek Turcsányi et Ernő

20. PIM (Musée littéraire Petőfi), V. 4140/143/1-17.
21. PIM, V. 4140/143/1.

Osvát – tous écrivains de *Nyugat*. En septembre 1910, Turcsányi fut d'abord le second de László Boross (historien et publiciste, un collaborateur occasionnel de *Nyugat*) contre Füst, avant quelques semaines plus tard d'être défié lui-même par Füst pour « insulte grave[22] ». Cette affaire-ci ne s'arrangea pas à l'amiable tout de suite : un comité du choix des armes (*fegyverbíróság*) fut désigné et se réunit au café *La Cité*. Mais grâce aux excuses publiques de Turcsányi dans ces mêmes lieux, « la délégation du comité du choix des armes fut sans objet[23] ». Le 27 janvier 1914 Füst se battit à l'épée (*à l'italienne*), en utilisant des bandages de protection (donc dans des circonstances peu rigoureuses), avec le journaliste et écrivain István Klein jusqu'à l'incapacité de combattre dans la même salle d'escrime Fodor. Un des seconds de Füst fut Ernő Osvát, rédacteur effectif de *Nyugat*[24]. Le journal intime de Füst, commencé en avril 1914, n'en parle pas pour autant (Füst, 1999). En 1918, Füst puise dans ces expériences pour son roman *Nevetők* [Les Rieurs], publié en feuilleton dans *Nyugat*, qui décrit les frayeurs d'un jeune homme la veille d'un duel (Füst, 1918) – un thème commun à d'autres écrivains de *Nyugat* comme Csáth, Kosztolányi et Krúdy (voir *infra*).

La Première Guerre mondiale n'incarna pas de césure pour Füst : en mai 1915 il provoqua en duel Károly Gallovich, journaliste, poète et secrétaire de la *Új Színpad* [Nouvelle Scène] qui publiait aussi dans *Nyugat*, mais qui n'aboutit pas au combat[25] ; encore en 1920, Füst continuait de penser le duel comme le meilleur moyen pour régler une affaire d'insultes entre écrivains. Lorsque le célèbre romancier Sándor Bródy, après avoir insulté Füst dans la salle de jeu du *Otthon Kör* [Cercle Foyer], refusa par deux fois de relever son défi, Füst s'adressa dans une lettre à Jenő Rákosi, le président de cet important forum d'écrivains et journalistes hongrois, pour l'en informer en joignant les

22. Voir les procès-verbaux du 28 septembre 28 et du 11 octobre 1910, rédigés dans la salle séparée du café New York. PIM V. 4140/143/3-5.

23. PIM V. 4140/143/5.

24. PIM V. 4140/143/6. Voir aussi Attila Buda (2000, p. 42).

25. PIM V. 4140/143/7.

lettres de ses seconds (on ignore hélas la réponse de l'intéressé)[26]. Dans son journal intime, Füst notait le 1er septembre 1920 qu'il avait « une affaire » avec Bródy en ne mentionnant que l'insulte (Füst, 1999, p. 582). Mais les temps avaient changé et le mépris de Bródy poussa Füst à envisager de le poursuivre en justice – ce qu'il annonçait aussi dans cette même lettre à Rákosi.

Cette manie ne lui passa pas dans les années 1930, même si elle ne put être satisfaite. Le duel était définitivement devenu un rituel formel dans les sociétés européennes où il survivait (Elias, 2002, p. 62). Une nouvelle affaire en 1930 se déroula de la façon traditionnelle : rencontre entre les seconds, cette fois-ci dans l'appartement d'un militaire, le lieutenant-colonnel retraité Zoltán Imre – illustrant le propos ci-dessus sur le quasi-monopole du duel par les militaires après 1918 –, et règlement à l'amiable. Mais Füst alla jusqu'à exiger une réparation par les armes lorsqu'il se jugea offensé par l'actrice Ilona Harmos, l'épouse de Dezső Kosztolányi, autre grand nom de *Nyugat* (Buda, 2000, p. 43)[27]. Le fait que Füst voulait se battre à cause d'une insulte provenant d'une femme et contre une femme – figure jugée inapte au duel – montre bien que le duel cessait bien d'organiser les représentations de la virilité du XIXe siècle fondée, entre autres, sur l'honneur sexuel visant la défense de l'intégrité de la femme.

Comment expliquer cette manie ? Dans sa correspondance avec Füst, le docteur Pál Rajnik – qui fut probablement le médecin de Milán Füst, qui le provoqua aussi une fois en duel[28] – parlait en 1920 d'un caractère excité qu'auraient engendré une nervosité maladive et l'infantilisme[29]. Ce diagnostic se rapproche de l'autoportrait dressé par l'écrivain lui-même en 1914, dans lequel on trouvera également cette caractérologie antisémite selon laquelle le Juif est un homme ébranlé des nerfs : « Je

26. PIM V. 4140/143/8-9. Il renseignait aussi le comité électoral de Otthon.

27. PIM V. 4140/143/15. Voir aussi Attila Buda (2000, p. 43).

28. Lettre de Pál Rajnik. Dans la lettre du 20 octobre figurait dans l'en-tête : *Therapia. Sanatorium és Vízgyógyintézet Rt.* (PIM V. 4140/143/11).

29. Lettre de Pál Rajnik, 9 octobre 1920, PIM V. 4140/143/11.

suis un homme brûlant, je manque de calme, du calme subtil, chaque mois il se passe quelque chose : bris d'assiette, duel, bagarre etc. » (Füst, 1999, p. 49 [5 août 1914]). Sans doute l'amour-propre joua-t-il sa part dans les duels initiés par Füst. Mais par-delà ces considérations psychologisantes, la judéité de l'écrivain est à prendre en compte. La voie assimilatrice proposée par les élites hongroises au XIX[e] siècle conduisit près de la moitié des Juifs du royaume à se magyariser. Les Juifs intégrèrent de nombreux éléments de l'identité hongroise pour des raisons historiques et pour des raisons d'ascension sociale, et adoptèrent parfois les modèles incarnés par les classes dirigeantes, dont les duels, une pratique représentative de l'assimilation. En plus, le duel était considéré par beaucoup de monde comme une pratique de violence contrôlée (Löwenheim, 1992, p. 84). En Hongrie en 1888, 13 % des condamnés dans un procès pour duel étaient de religion israélite, tandis que le taux de la population juive n'était que de 4 % à cette même époque – cette proportion importante montre que le duel était considéré par beaucoup de Juifs comme un moyen pour être accepté dans le corps national des hommes (*ibid.*, p. 87). C'est aussi pour réfuter l'accusation d'efféminisation – dû à des pratiques jugées trop civilisées qu'on associait souvent à eux (Forth, 2008a, p. 133 ; Gilman, 1991) – ainsi que d'être porteur des maladies de la modernité que les Juifs insistaient sur le droit de se battre en duel tout aussi que d'entrer dans l'armée. L'appel au « Juif musclé », propagé par les sionistes, était répandu à cette époque en Allemagne comme en Autriche (Forth, 2008b, p. 163 ; Presner, 2003 ; Bunzl, 2000). En Hongrie, *Dégénérescense* (1892), le livre de Max Nordau, l'un des fondateurs du sionisme né en 1849 à Pest, circulait et les intellectuels juifs – sionistes ou non – étaient conscients de cette représentation et de ce programme (Royer, 2011, pp. 220-221)[30]. Aux yeux de Füst qui, en abandonnant la religion juive, estimait avoir perdu ses caractéristiques juives, le duel pouvait être aussi bien un moyen de

30. Béla Balázs, écrivain ayant également des origines juives, toujours soucieux de son corps, mentionne dans son journal intime en 1911 qu'il faisait régulièrement des exercices d'escrime avec son frère. Encore à cette époque l'escrime signifiait une virilité de classe mais témoignait tout autant du remplacement du duel avec sa forme stylisée : « J'ai fait de l'escrime au fleuret et à l'épée avec Ervin à Szeged. Et je nageais beaucoup aussi… » (Balázs, 1982, p. 490).

renforcer cette foi tout comme un moyen de refuter l'accusation du défaut de virilité associé traditionnellement aux Juifs.

Tandis que, jusqu'à la Première Guerre mondiale, le duel pouvait se justifier d'une part comme un moyen et un symbole de la mobilité des Juifs, d'autre part comme une révolte contre « la faiblesse juive », après 1918, outre le déclin de sa pratique, le duel devint très formel et un thème, sinon un poncif littéraire chez des écrivains juifs ou non. Si avant la guerre, l'antisémitisme culturel était le fait d'intellectuels conservateurs ou catholiques, après 1918, il caractérisa désormais les cercles modernistes comme *Nyugat*[31]. Le stéréotype antisémite selon lequel les Juifs ne seraient pas capables de pratiquer le duel (ou d'être de bons soldats) devint un *topos* sous la plume d'écrivains juifs plus conscients et critiques des impasses de l'assimilation. Le refus de se battre en duel dénonçait ainsi le Juif comme « autre » (Royer, 2011, p. 190) . Les demandes en duel par Füst après la Grande Guerre doivent être interprétées aussi comme un refus du « refus du duel », et trahissent son appropriation des préjugés antisémites de son environnement. Le cas du jeune Géza Hegedüs, un futur écrivain d'origine juive (voir *supra*), montre que le duel, exceptionnellement, pouvait encore servir d'autodéfense contre l'antisémitisme (Hegedüs, 1987). De fait, ce geste renouait avec l'époque du premier député juif du Parlement hongrois, Mór Wahrmann, qui avait battu en duel en 1882 Győző Istóczy, le fondateur du premier parti antisémite de Hongrie. Théodore Herzl ne rêvait-il pas d'ailleurs de vaincre les antisémites de Vienne en duel[32] ? Cependant, si à l'époque de la Double Monarchie et de son nationalisme intégrateur, la presse et l'opinion publique pouvaient prendre le parti des Juifs, ce ne fut plus le cas dans les années 1930, lorsque le nationalisme ethnique exclusif mena progressivement à l'exclusion des Juifs de la vie sociale surtout à partir de 1938.

31. En Hongrie, à l'opposée de la France ou l'Angleterre, la Première Guerre mondiale a provoqué la mise en question de l'intégration des Juifs.

32. Sur ce point, voir George L. Mosse (2002, p. 23).

Le duel comme arme défensive du champ littéraire

Paradoxalement, certaines demandes en duel d'écrivains peuvent être associées à la défense du champ littéraire constitué autour des revues en Hongrie pendant la première décennie du XX[e] siècle[33].

Avant de devenir un écrivain célèbre, Gyula Krúdy, issu d'une mésalliance entre un membre de la gentry et une bonne, était déjà réputé pour ses duels ainsi que pour sa force physique et sa taille d'athlète[34]. Il se battait régulièrement avec les militaires en uniforme[35]. Son plus fameux duel eut lieu le 18 novembre 1911 lorsqu'il blessa le capitaine hussard Viktor Sztojanovits qui, à l'issue d'une nuit de beuverie commune, avait refusé de lui serrer la main et s'était moqué de sa qualité d'écrivain (en effet, grâce à ses nouvelles du cycle *Szinbád*, Krúdy commençait à être connu). Il semble que Sztojanovits s'était irrité du respect dont Krúdy jouissait chez d'autres militaires (Fráter, 2003, p. 50). On retrouve donc une similarité avec le cas d'un Ady défendant son honneur d'intellectuel face au dédain militaire. La nouvelle du duel fut immédiatement diffusée par la grande presse : l'affaire était d'autant plus délicate que le capitaine hussard était aussi un chevalier réputé, décoré par l'empereur François-Joseph. Les quotidiens *Budapest* et *Független Magyarország* rapportèrent tant l'offense, lorsque le capitaine se blessa avec sa propre épée à la Brasserie de Vienne, rue Király, que le déroulement du duel, une semaine plus tard, à l'issue duquel le militaire

33. Sur la constitution du champ littéraire autour des revues entre 1908 et 1914, voir Eszter Balázs (2008/2009).

34. Jenő Tamás Gömöri évoque son ami avant 1914 comme « physiquement parmi les hommes comme le sommet de Lomnic parmi les Tatra. Quant à l'esprit, il était un descendant tardif des chevaliers médiévaux, la plume au lieu de l'épée et de la hallebarde. (…) Il fut parmi les plus beaux hommes que j'aie jamais vus, peut-être même le plus beau. (…) il ne fut jamais prétentieux, mais d'une âme noble (…). Il aimait l'alcool mais ne fut jamais sauvage. (…) Il était beau et d'une taille de peuplier. » Pour souligner l'héroïsme de Krúdy, il mentionna un incident qu'il appella « Gotterhalte » lors duquel Krúdy désarma dans un restaurant un officier k.u.k. qui aurait voulu obliger le public à écouter debout l'hymne autrichien de l'armée (Gömöri, 1964, pp. 133-135).

35. L'historien littéraire Zoltán Fráter rappelle qu'il mesurait 1 mètre 89 et détestait l'uniforme (Fráter, 2003, p. 50).

fut cette fois-ci blessé par Krúdy au front (Kelecsényi, 2005, p. 95). Ces deux quotidiens destinés aux classes moyennes adoptèrent un ton triomphal dans un récit qui renversait le scénario habituel : « Ce ne fut pas le soldat qui hacha le civil, mais le civil offensé qui se vengea par l'épée du militaire » (Budapest, 1911, p. 9). Ils opposèrent un Krúdy « calme et discipliné » au capitaine « excité et irrespectueux », un Krúdy « agile et rapide » à un capitaine « lent et malhabile ». Ils ralliaient ainsi le parti soutenu par le public de la brasserie : « Tout le monde était en faveur de Krúdy, car le capitaine parlait assez fort et tout le monde pouvait se convaincre que c'était lui le provocateur » (*ibid.*). Tout comme dans le cas d'Ady, on constate la complicité manifestée par l'opinion publique avec l'écrivain, considéré comme une sorte de héros d'une société dont la modernisation était enrayée par un lourd héritage féodal. Krúdy défendait en effet son statut d'écrivain et, par là-même, la liberté et l'autonomie du champ littéraire dont il faisait partie. Le capitaine – acteur extérieur à ce champ – avait porté atteinte à son statut d'écrivain en assimilant son œuvre à la « littérature sale » vendue par un colporteur de littérature de gare et de photos érotiques qui venait d'entrer dans la brasserie[36]. Cette qualification de « littérature sale » permettait une dévalorisation plus générale par les anciennes élites d'une production littéraire fondée sur de nouvelles légitimités. Le militaire, représentant typique des autorités et de l'hétéronomie (donc du refus de l'autonomie), ciblait à travers la qualité des écrits de l'écrivain le renom que celui-ci avait fondé sur son talent et sa liberté de création.

La presse rendit largement compte du duel avec Sztojanivics : outre les journaux déjà cités, le conservateur *Budapesti Hírlap*, le provincial *Dunántúl* et le social-démocrate *Népszava* ou encore *Független Magyarország* s'en firent l'écho (*Budapesti Hírlap*, 1911 ; *Dunántúl*, 1911 ; *Népszava*, 1911 ; *Független Magyarország*, 1911). D'après ces comptes rendus, le déroulement du duel fut organisé par les seconds à la suite de longs débats qui optèrent pour un combat dangereux : à l'épée lourde de cavalier, sans bandage, jusqu'à l'incapacité de se battre

36. Sur le fonctionnement du champ littéraire, voir Pierre Bourdieu (1992).

confirmée par un médecin[37]. On choisit la fameuse salle d'escrime, chez Fodor, ancienne rue Koronaherczeg. L'un des seconds de Krúdy, le politicien Zoltán Papp, tenta de les réconcilier en vain. D'après le récit, le duel fut engagé rapidement : Krúdy para deux coups du capitaine et riposta en touchant son front ; à la vue du sang coulé, les seconds les séparèrent et déclarèrent le duel terminé, malgré les protestations du capitaine[38]. Selon le *Pesti Napló*, Krúdy fut reçu chez *Otthon Kör* – cercle de journalistes, d'écrivains et d'artistes de Budapest – par une grande ovation (*Pesti Napló,* 1911). Comme l'atteste donc le journal, le duel accrut la notoriété de Krúdy en tant qu'écrivain et nourrit l'intérêt tant pour sa personnalité que son œuvre[39]. Il fut décrit à la fois comme un héros civil – avec son allure dandy et sa propation du culte du moi –, et comme un héros d'un champ littéraire aux règles autonomes[40], rejeté par les élites anciennes incarnant l'autorité, mais désormais reconnu comme tel par le public urbain des classes moyennes.

Krúdy joua lui-même sur cet effet de médiatisation liée à l'image du dandy scandaleux lorsqu'il fit une dédicace à son adversaire sous la caricature que lui dédia le célèbre dessinateur Henrik Major, et qui fut publiée avec d'autres caricatures d'écrivains contemporains dans un volume de 1913 (Major*,* 1913). Le capitaine Sztojanovits venait de prendre sa retraite, événement que l'écrivain prenait comme une deuxième victoire, définitive celle-ci : « Toutes mes félicitations au capitaine retraité. » La dédicace paraît d'autant plus ironique que Sztojanovits était encore relativement jeune. Le caractère médiatique des duels de Krúdy était tel que Vilmos Clair, l'auteur du fameux

37. [Anonyme], « Író és huszárkapitány párbaja » [Le duel de l'écrivain et du capitaine], *Budapest Hírlap*, 19 novembre 1911, n° 275, p. 9 ; [Anonyme], « A Krúdy-Sztojanovits afférr », *Dunántúl*, 1911. Voir aussi anonyme, « Író és huszártiszt párbaja » [Le duel de l'écrivain et du capitaine], *Budapesti Hírlap*, n° 275, 19 novembre 1911, pp. 10-11.

38. C'est la seule information supplémentaire du *Független Magyarország*. On en trouve également une description dans *Pesti Napló* (1911).

39. *Ibid.*

40. Sur le dandy ansi que sur Baudelaire en tant que « héros fondateur » du champ littéraire autonome français, cf. Pierre Bourdieu (1992, pp. 84-89).

Code du duel, les évoqua dans son ouvrage *Duels hongrois* paru en 1929 (Clair, 1929).

Un an plus tard, le 2 novembre 1912, Krúdy livra un nouveau duel chez Fodor (cette fois-ci avec une simple épée de duel et recouvert d'un bandage) contre un autre représentant des autorités, un rédacteur de la police (source typique des journalistes dévolus aux enquêtes criminelles), un certain Béla Szentkirályi, connu pour de nombreux incidents et scandales dans la capitale hongroise : ce dernier en ressortit avec une blessure à l'oreille droite (*Népszava*, 1912b, c et d ; *Pesti Napló*, 1912a et b, p. 8 ; *Pesti Hírlap*, 1912). Cette fois-ci la presse hésita davantage à couvrir l'affaire puisque, à travers Szentkirályi, c'était la police elle-même qui était concernée. Selon les quelques comptes rendus dans des journaux les plus courageux, le rédacteur avait traité Krúdy de « sale journaliste juif » (*Népszava*, 1912c ; *Pesti Napló*, 1912a. ; *Pesti Hírlap*, 1912). Cette fois-ci ce n'était pas donc la qualité de l'écriture qui était attaquée, mais le journalisme en soi, considéré comme une pratique moderne étrangère à « l'esprit hongrois », en plus souvent associée aux Juifs assimilés, acteurs majeurs de la modernisation sociale, notamment dans le monde de la presse. Krúdy n'avait d'ailleurs nulle origine juive. Cependant, un tel outrage était loin d'être quotidien avant la Grande Guerre dans les rues de la Budapest libérale.

Krúdy put transférer ce capital de notoriété acquis dans ces duels contre des représentants du pouvoir sur le champ littéraire en y puisant des motifs de son œuvre. Comme le note László Kelecsényi, le duel était « le terrain des légendes entourant la personne de Krúdy » (Kelecsényi, 2005, p. 93). Krúdy exploita le thème dès 1912 dans un épisode de son roman *Le Château français* lié indirectement aux histoires de *Szinbád* parues en même temps (Krudy, 1911, 1912a et b). Szinbád, le héros de ces cycles de nouvelles, est doté d'une masculinité ambivalente : il est « mince et élancé », doté de « beaux yeux » et d'« un beau nez », tout en disposant d'une force physique immense et de capacités singulières, et vêtu d'un habit romanesque. Il éblouit les femmes par ses capacités d'orateur. Comme le note Anna Fábri :

« L'aventurier intelligent, rusé et raffiné est davantage le modèle de Szinbád que la figure du militaire, plus crue, concrète et caractérisée par une masculinité élémentaire, basée sur la force. » (Fábri, 1978, p. 59). On retrouve cette représentation fondée sur Ulysse qui se répand autour de 1900 partout en Europe ; la figure de Cyrano, créée par Edmond Rostand, se caractérisait par une masculinité tout aussi complexe. D'après Venita Datta, Cyrano – à l'instar d'autres héros littéraires et/ou populaires français autour de 1900 – transgressait les normes sexuelles de son époque en incarnant un héros sensible et civil (Datta, 2011, pp. 92-101, 105-107).

Le thème du duel surgit de nouveau à la suite de la Grande Guerre dans plusieurs nouvelles parues dans la grande presse, qui rappellent son emprisonnement dans la prison de Vác entre le 10 et le 24 décembre 1900 après l'un de ses premiers duels[41]. En 1927, cette fois-ci dans *Nyugat*, il publia deux nouvelles dites « jumelles » qui évoquent le duel remporté par un journaliste sur un militaire qu'un fossé infranchissable sépare[42]. Dans la première, le colonel, ayant provoqué un duel au pistolet avec un journaliste à l'incitation du Casino National (lieu symbolique de la vie sociale des hommes appartenant aux élites), est tué en duel dans sa propre caserne. Dans la seconde, le journaliste Titusz Széplaki, « condamné » au duel par le Casino National, sort vainqueur du duel au pistolet contre un capitaine de hussards, « le meilleur tireur de la Hongrie », après une nuit de tourmente. Ce *topos* de la lutte intérieure du jeune intellectuel forcé à se battre est commun à Géza Csáth, Dezső Kosztolányi et Milán Füst[43], tous écrivains de *Nyugat* ; un thème qui permet de rendre compte à la fois de l'absurdité du duel (un jeune intellectuel

41. Il s'agit de trois nouvelles : « M. kir. államfogoly úr Vácott » [Monsieur de la prison centrale royale à Vác]; « Az államfogoly » [Le captif de la prison centrale royale]; « Az államfogház hölgye » [La dame de la prison centrale royale] (Kelecsényi, 2005, pp. 97-98).

42. « Utolsó szivar az arabs szürkénél » ; « A hírlapíró és a halál ». Voir aussi Guillaume Métayer (2015).

43. Les notes de Füst du 1er septembre 1920 se référaient entre autres à la peur de la veille d'une mort probable : « Si on te dit à l'avance que tu vas être tué la nuit – la souffrance psychique est insupportable… (La plus grande torture !) » (Füst, 1999, p. 587).

risque la mort bêtement avant d'avoir pu créer son œuvre) et de la soumission des intellectuels, malgré leur angoisse, aux exigences posées par la haute société pour défendre à travers leur « honneur » leur profession et leur virilité remises en question.

Si Krúdy défendait la liberté et l'autonomie littéraire contre l'hétéronomie en se battant en duel, il arriva également que deux écrivains prominents de *Nyugat* s'affrontèrent pour résoudre une controverse littéraire précisément à propos du sens de cette autonomie. Résoudre des problèmes littéraires par les armes n'était pas inédit, mais il était surprenant que des écrivains modernes revendiquant l'autonomie littéraire et l'art du débat empruntent cette voie. La question reste de comprendre pourquoi l'art du débat ne suffit pas à ces écrivains du modernisme hongrois de premier ordre et pourquoi ils traitèrent leur querelle comme une affaire d'honneur.

En février 1911, le baron Lajos Hatvany, principal mécène de la revue, souhaitait que *Nyugat* assure la défense des intérêts de ses auteurs consacrés, tandis qu'Ernő Osvát, le *spiritus rector* officieux de la revue, tenait à continuer d'accueillir les jeunes talents. Par-delà la rivalité de pouvoir, le conflit était plus général : la lutte pour l'autonomie du champ littéraire représentait-elle en soi une « mission » suffisante permettant de s'abstenir d'intervenir sur d'autres fronts ou ne fallait-il pas la faire évoluer, au moins en partie, en « politique littéraire » ? Ce dilemme entre tour d'ivoire et engagement dans les affaires de la Cité fut articulé par cette première génération d'« intellectuels » hongrois. Cet affrontement rend compte très précisément de ce que Pierre Bourdieu décrit comme un paradoxe du processus plus avancé de l'autonomisation du champ : l'autonomie obtenue par les écrivains en s'émancipant de la politique en poussent certains à prendre position dans le champ politique selon les normes propres au champ littéraire (Bourdieu, 1992, pp. 185-188). Si Osvát se contentait d'une position autonomiste dans le champ littéraire, Hatvany, revendiquant pour l'écrivain un rôle d'intellectuel moderne dont le modèle s'était diffusé dans la Double Monarchie dans le sillage de l'affaire Dreyfus, aurait voulu valoriser la légitimité littéraire de *Nyugat* dans la vie de la Cité. Comme

Bourdieu le démontre, les positions les plus risquées prises par les acteurs du champ dépendent souvent des capitaux économiques et symboliques de leurs acteurs[44] : en tant que fils d'un grand industriel de sucre, Hatvany (qui était aussi un baron) se caractérisait par des ambitions sociales bien plus osées, par un sens de l'investissement dans la nouveauté qu'Osvát, écrivain de peu de revenus et d'un habitus différent. Leur duel fut engendré par une rivalité entre différents habitus et stratégies d'écrivain supposés défendre l'autonomie littéraire[45].

Après un article polémique de Hatvany, intitulé « Politique littéraire », paru dans *Nyugat* en août 1911, une nouvelle rubrique sous le titre de *Disputa* donna un espace aux débats. La querelle divisa la revue en deux camps : le premier, minoritaire, envisageait de sortir du régime de la littérature pure, tandis que le second, majoritaire, voulut préserver *Nyugat* de tout changement. Mais le conflit s'envenima au point qu'il dut être transféré dans le quotidien des radicaux, *Világ* [Le Monde] (Balázs, 2008 ; Láng & Vezér, 1973). Hatvany y accusa publiquement Osvát de promouvoir le seul « talent d'esthète ». Il opposait « vie » et « esthétisme » et recommandait l'évolution de *Nyugat* en « plate-forme du progressisme ». Désireux de clore le débat, Osvát revendiqua le droit de faire prévaloir les considérations purement esthétiques en s'appuyant sur l'éthique professionnelle du rédacteur.

La fin du débat à peine sonnée dans *Világ* au début de janvier 1912, Hatvany et Osvát, tous deux mécontents de son issue, se battirent en duel. Osvát, ayant accusé Hatvany d'avoir menti à son sujet[46], était l'offenseur (Hatvany, 1959, p. 530). Ses propos auraient été rapportés auprès de Hatvany par la romancière Margit Kaffka pour se venger de sa rupture avec Osvát (Kosztolánczy, 2008). Les deux hommes se battirent à l'épée chez Fodor le 6 janvier 1912. Leurs fidèles respectifs se réunirent dans des cafés, lieux de rencontre typiques des intellectuels

44. *Ibid.*, pp. 363-368.

45. *Ibid.*, pp. 351-356.

46. Osvát qualifait de mensonge et de diffamation les mots de Hatvany dans sa déclaration intitulée « Politique littéraire », parue le 3 janvier 1911 dans *Világ* (Láng & Vezér, 1973, p. 464.)

hongrois (Balogh, 2004, pp. 92-94) : Osvát et les siens au *Palermo*, et le camp de Hatvany au *Fészek Club (ibid.*, p. 400). Bien que la documentation de leur duel n'existe plus (nous ne disposons que de la description de son déroulement parue dans la presse), il n'est tout de même pas exclu que les camps opposés se soient mis d'accord sur le duel dans ces mêmes lieux. Les cafés budapestois comme le *New York*, *La Cité*, le *Franz Liszt* ont été des lieux particuliers du modernisme hongrois, mais ils étaient aussi le théâtre d'insultes, de provocations en duel et d'arrangements.

Le choix de l'arme et du lieu du combat mettait en avant l'idée d'un combat formel (mais qui tout de même démontre la volonté de risquer une blessure), à l'opposé d'un duel avec des armes à feu, déployant une véritable habilité martiale et risquant même la mort. Ce duel tombe donc dans la catégorie ce qu'on appelait, dans les termes de l'époque, un « duel de concert » (*concertpárbaj*) dans lequel seul le rythme comptait (Szabó, 1991 ; p. 331).

Choisir de se battre en duel n'incarnait pas nécessairement une trahison de la littérature moderne et de la modernité en général. En pleine autonomisation du champ littéraire hongrois, les écrivains tenaient à trancher eux-mêmes leurs débats sans intervention d'une quelconque autorité extérieure et le duel pouvait manifester tacitement la souveraineté individuelle face à l'autorité extérieure. En dehors de la distinction sociale, le duel avait aussi un effet d'individualisation partout en Europe (Forth, 2008a, p. 119) qui pouvait jouer aussi un certain rôle chez ces écrivains : ainsi le duel leur permettait de se penser comme une élite dotée d'une exigence éthique de responsabilité et d'autonomie dans un monde soumis au règne du capitalisme et menacé par l'anonymat. Ces écrivains se sont emparés du duel comme d'un instrument de légitimation de leur statut d'écrivain, représentant un modernisme encore dépourvu, dans les années 1910, d'une honorabilité suffisante – ce qui les rapproche des journalistes qui avaient eu des motifs similaires d'opter pour cette pratique dans les décennies précédentes. L'effet d'assimilation des hommes par le duel provenant des groupes marginaux dans le *mainstream* de la

société nationale était également important partout en Europe (Forth, 2008a, p. 121). Surtout depuis le lancement de *Nyugat*, les écrivains modernistes étaient accusés d'efféminement (Balázs, 2008, pp. 131, 308, 469, 542). Ce blâme reflétait une peur selon laquelle l'avancée intellectuelle sans le développement physique serait néfaste pour la société, crainte qui fut répandue partout en Europe (Forth, 2008b, pp. 147-148). Or, les motifs du combat singulier chez ces écrivains modernistes étaient aussi bien la revendication relevant d'aspirations égalitaristes que la réfutation des accusations de dévirilisation : le *Code du duel* de Vilmos Clair, par exemple, déclarait que le critère principal de la capacité de se battre en duel sont l'intégrité morale et « la maturité virile » (Clair, 1914., p. 63). Ces intellectuels, comme tant d'autres en Europe à la même époque, voulurent masculiniser l'écriture en revendiquant des vertus d'« endurance » et de « courage » dont ils faisaient la preuve dans les « batailles héroïques » qui se livraient dans le monde des idées (Forth, 2008a, pp. 118-121).

L'honneur pouvait servir de point d'appui à l'élaboration d'une morale laïque, voire une morale littéraire en affichant l'égalitarisme masculin des formes de sociabilité typique. N'oublions pas que les intellectuels étaient accusés de manquer de force physique, il fallait donc prouver leur virilité et courage moral : d'une manière générale, le respect des valeurs morales constituait toujours, à cette époque, l'homme accompli qui devait faire preuve, par exemple, de sang-froid, maîtrise de soi, de courage face au danger (Guillet, 2011, p. 83). De ce point de vue, le combat singulier représentait la liberté individuelle et l'égalité[47]. Il pouvait renouveler les anciennes vertus masculines et, en forgeant une image héroïque de l'homme, contribuer à l'élaboration de nouveaux héros civils par le fait que « le duel est une épreuve de vérité pour se prouver qu'il s'agit d'un homme d'honneur, c'est-à-dire d'un homme véritable » (Guillet, p. 83). Osvát et Hatvany se sentaient contraints de se subordonner à un rituel de l'honneur qui s'opposait formellement à leurs idéaux. Mais leur choix pouvait aussi s'ancrer dans un processus d'auto-héroïsation, et trahir une forme d'individualisme, voire de narcissisme. Or, tout comme chez Füst, on ne peut négliger le fait que les deux hommes avaient des origines juives : Hatvany était issu d'une famille aisée et très assimilée, Osvát, assimilé, préservait toutefois la foi israélite (Konrád, 2014, pp. 451-458). Or, dans leur cas, l'accusation de « faiblesse juive » pouvait sans doute se superposer à celle de « faiblesse d'intellectuel ». Pour Hatvany et Osvát, le duel était aussi bien affaire de littérature que de judéité.

47. Otto Weininger, lu par les intellectuels hongrois au début du XX^e^ siècle, affirme ce lien entre liberté et virilité (Guillet, 2011, p. 91).

Ce ne fut qu'avec les bouleversements de la Première Guerre mondiale que *Nyugat* s'engagerait officiellement dans les affaires de la Cité à partir de 1916 (en déposant la caution obligatoire pour pouvoir publier sur la politique). Hatvany, battu par Osvát dans la salle Fodor en 1912, allait l'emporter à moyen terme (jusqu'en 1918).

L'écho du duel Osvát-Hatvany dans la presse

Le duel entre ces deux hommes forts de la revue eut un certain retentissement dans la presse. Le *Politikai Hírmondó* [Gazette politique] divulgua la brouille des modernes (Láng & Vezér 1973, p. 465). Le départ de Hatvany de *Nyugat* fut suivi du suicide d'un autre investisseur de la revue, Mór Magyar (qui ceci étant dit semblait plutôt souffrir de dépression). On vit dans ce duel le symbole de la crise vécue par *Nyugat* : la société anonyme derrière la revue se défit, et bientôt sa maison d'édition cessa de fonctionner (*ibid.*, p. 466).

Le jour même du duel, *Magyar Hírlap*, le grand quotidien libéral – propriété du comte Gyula Andrássy, représentant du libéralisme de 1867 – raconta que Hatvany, de retour de Berlin, avait demandé des explications de la part d'Osvát et que, faute de réconciliation, ils s'étaient accordés, *via* leurs seconds respectifs (l'écrivain Sándor Bródy et le rédacteur en chef du *Pesti Napló*, Sándor Mester, pour Hatvany, les écrivains de *Nyugat* Zoltán Ambrus et Zsigmond Móricz pour Osvát), pour résoudre la querelle par les armes[48]. Le lendemain on apprit du même journal que Móricz était remplacé comme second par un véri-

48. [Anonyme], Lovagias affér Hatvany báró és Osváth (*sic*!) Ernő között [Affaire entre le baron Hatvany et Ernő Osvát], *Magyar Hírlap*, 'Újdonságok' (Actualités), 6 janvier 1912, n° 5, p. 8.

table *sportsman*, Szilárd Sztankovich, secrétaire général de la Fédération hongroise de l'athlétisme[49]. Il est probable qu'un correspondant de *Magyar Hírlap* se soit rendu sur place pour informer le public, comme le laisse deviner ce récit détaillé :

> *Les seconds se sont mis d'accord sur un duel à l'épée ce midi dans la salle d'escrime de Fodor. Hatvany est arrivé le premier en compagnie de Sándor Bródy et Sándor Mester. Osvát et ses seconds sont arrivés quelques minutes plus tard. Quelques minutes avant midi ils sont tous entrés dans la salle d'escrime et après que les deux adversaires ont été instruits, Bródy, le second organisant le duel, a donné le signal de l'affrontement. Les deux adversaires se sont attaqués violemment et se sont blessés tous deux au premier accrochage. Osvát a porté un violent coup d'épée sur le front de Hatvany lequel, en se protégeant, a effleuré la tempe droite d'Osvát. Les seconds ont déclaré Hatvany incapable de poursuivre le combat et arrêté le duel. Les seconds n'ont pas même tenté de réconcilier les deux adversaires.*
>
> *Magyar Hírlap,* 1912a.

Cette crise incita bon nombre de voix moqueuses à se manifester dans la presse. La revue satirique *Borsszem Jankó* [Jeannot Grain-de-Poivre], sans même mentionner le duel, publia plusieurs poèmes railleurs : le 7 janvier 1912, anonymement, une « Ballade sur la trahison de Lajos Hatvany » de Frigyes Karinthy (*Borsszem Jankó*, 1912c)[50]. Deux autres poèmes moqueurs du même numéro mettaient en avant l'infantilisme des écrivains ainsi que leur loyauté éphémère au service de leurs propres intérêts (*Borsszem Jankó*, 1912a et b)[51]. Un quatrième fut publié le 14 janvier 1912 et annonçait – à tort – la fondation d'un contre-*Nyugat* par Lajos Hatvany (*Borsszem Jankó*, 1912d). Il y était présenté comme la figure de proue d'une nouvelle entreprise qu'il dominerait au seul motif qu'il était fortuné. Le poème était accompagné de cinq caricatures représentant Osvát et Hatvany en clowns, s'insultant et se querellant sur *Nyugat* avant de se battre en duel, l'illustration étant accompagnée de petits dialogues explicatifs (*Borsszem Jankó*, 1912e).

49. [Anonyme], « Az Osváth (*sic* !)-Hatvany párbaj », *Magyar Hírlap*, 'Újdonságok' (Actualités), 7 janvier 1912, n° 6, p. 10. Le déroulement du duel est reconstituable. Pendant longtemps des historiens littéraires soulignaient que, vu le manque des témoignages, l'issue du duel restait incertaine et qu'on ignorait qui était perdant, et s'il y avait des blessures, quelle était leur gravité (Buda, 2000, p. 41).

50. Cité aussi Láng & Vezér (1973, pp. 479-480).

51. Cité aussi par Láng & Vezér (1973, pp. 480-481).

Quant à la presse ultraconservatrice catholique, elle fit son miel de cette nouvelle occasion d'attaquer la « nouvelle littérature ». Le catholique *Alkotmány* [Constitution] – qui prétendit que le duel n'avait pas eu lieu ! – ironisait dans sa rhétorique antisémite habituelle sur la provocation par Lajos Hatvany d'Ernő Osvát :

> *Il ne l'a pas fait en homme de lettres, car si Hatvany apparaît drapé dans sa cape de magicien de la littérature, il est moderne, éclairé, occidental, et répugne à l'institution médiévale du duel. Mais il l'a fait en tant que baron, « aristocrate », qui doit honorer les traditions des ancêtres […]. Heureusement le combat n'a pas eu lieu et le sang bleu-clair de Lajos Hatvany-Deutsch n'a pas coloré la jachère hongroise incolore. Les seconds ont réconcilié les deux adversaires, donc un progrès littéraire calme de la Hongrie est assuré pour le futur.*
>
> *Alkotmány,* 6 janvier 1912.

Dans l'hebdomadaire politique *Pesti Futár* [Courrier de Pest] l'écrivain et journaliste Miklós Lázár prenait le parti d'Ernő Osvát (et donc d'Ignotus et Miksa Fenyő) contre Hatvany qu'il blâmait en des termes proches des discours antisémites (Lázár, *in Pesti Futár*, 1912). Cette critique sociale de la part de ce journaliste juif assimilé visait le riche et « gonflé » Hatvany tandis que ses adversaires (dont il taisait en revanche les origines juives) ne suscitaient que louanges. Il excluait donc Hatvany du champ littéraire en tant qu'homme d'affaires et l'accusait de vouloir opprimer les vrais écrivains. Dans le conservateur *Magyar Figyelő* [L'Observateur hongrois] – la revue anti-*Nyugat* la plus importante de l'époque – le critique Simon Kemény joua, quant à lui, la carte de la germanophobie contre Hatvany (un moyen traditionnel de stigmatiser l'adversaire dans les débats hongrois), et tourna en dérision le sang versé par le baron au nom de « la révolution littéraire ». Sans cette crise, Hatvany serait resté « un scientifique insignifiant travaillant au calme, un rat de bibliothèque et l'invité de revues allemandes exotiques » (Kemény, in *Magyar Figyelő*, 1912).

A Hét [La Semaine], hebdomadaire littéraire qui recrutait principalement son lectorat parmi les classes moyennes juives et avait opéré un tournant conservateur accentué par la concurrence opérée par *Nyugat*, en rendit aussi compte : à l'opposé des organes de presse cités

ci-dessus, il se rangea du côté de Lajos Hatvany et s'en prit à Ostvát. Leur débat (le duel n'est pas mentionné) ne faisait que confirmer que *Nyugat* est « nocif pour la littérature hongroise ainsi que pour le bon goût hongrois[52] » (*A Hét*, 1912).

Le duel entre Osvát et Hatvany eut un certain écho aussi dans la presse de gauche : la revue de sciences sociales *Huszadik Század* [Vingtième Siècle], farouchement anti-duelliste, reprocha aux deux hommes de lettres de s'être battus avec « des armes empruntées à la chevalerie féodale au lieu du combat théorique » : il était atterrant que « les écrivains les plus en vue de la littérature hongroise progressiste se soient soumis si facilement aux mœurs des dandys du Casino » (*Huszadik Század*, 1912). L'auteur anonyme prétendait que « l'opinion publique excitée attendait des débats et non "le premier sang versé" chez Fodor. » – suggérerant par là que la société était désormais anti-duelliste.

Le duel fut encore plus critiqué par József Gonda, un intellectuel progressiste de la ville de Hódmezővásárhely dans la grande plaine hongroise : il décida de publier, sous le pseudonyme de Satyr, un commentaire sarcastique dans la revue moderniste qu'il avait fondée, *Jövendő* [Avenir] – dont Endre Ady fut une plume occasionnelle – adressée à « la société des intellectuels s'intéressant aux problèmes occidentaux progressistes de la culture hongroise » (Satyr, *in Jövendő*, 1912, p. 3). À l'opposé des premiers écrits anti-duellistes, Gonda condamna les participants aux duels, en l'occurrence des « hommes de culture » de l'acabit de Hatvany et Osvát. Selon lui, ces « *intellektüelek* » (il utilisait un néologisme dérivé du terme français) devaient se comporter selon leur statut de nouvelle élite et « se placer au-dessus de la morale des foules ». Hatvany et Osvát « auraient dû en finir avec leur polémique en énumérant des arguments et des faits (…) » car celle-ci « concerne le grand public » : il est « impossible » de l'achever dans une salle d'escrime. Ils s'étaient comportés non comme des « *íróintellektüelek* » (« écrivains intellectuels »), mais comme

52. Dans ce même numéro du journal *A Hét*, une lettre fictive se réfère aussi au débat Ostvát-Hatvany, signée d'un certain « Maître Jacques » (*A Hét*, 1912b, p. 12).

des « spéculateurs ». Cette mise en opposition de l'intellect et des affaires traduit bien la peur éprouvée par la réserve des intellectuels hongrois face à l'industrialisation de la culture. En outre, Gonda se moqua des précautions prises par les duellistes qui s'étaient « couverts de bandage jusqu'aux oreilles : le combat singulier manquait désormais de toute vertu masculine habituelle (contenu moral, courage, masculinité et force). Un débat civilisé en revanche incarnait ces qualités – Gonda valorisait pleinement l'art du débat comme source d'une virilité moderne.

Représentations critiques et littéraires du duel dans Nyugat

Mais comment le duel en général fut-il traité dans la revue *Nyugat* elle-même ? Outre l'art du débat, l'esthétisme et la psychanalyse au cœur de cette revue autonome, l'intérêt pour les compétitions sportives et l'activité physique se manifesta dès son lancement. Depuis la fin de siècle, le sport constituait pour les couches sociales inférieures un moyen d'acceptation sociale à travers l'admission tacite de l'égalité entre les mâles (Forth, 2008a, p. 119) ; il offrait un signe de distinction individuelle et/ou corporative, et était partagé par les couches supérieures, dont les sorties dans la nature purent constituer une réaction à la modernisation urbaine jugée trop rapide[53], et n'était pas rare dans la vie intellectuelle.

De nombreux écrivains s'intéressèrent aux sports modernes et les commentèrent dans *Nyugat*, contribuant ainsi à la « littérature de sport » qui avait émergé au siècle précédent ; l'image du « champion » revient ainsi souvent sous leur plume[54]. Le combat – la persévérance, le triomphe, la chute – s'avéra un modèle pour la vie moderne (Tarján, 1994, p. 14). Cet engouement pour les sports pouvait aussi

53. Certains partaient en excursion « naturiste » pour faire des exercices de gymnastique nus au nom de la santé et de la beauté « à la grecque », pratique très populaire dans l'Allemagne contemporaine et dont le modèle était aussi suivi en Hongrie.

54. Entre autres Józsi Tersánszky Jenő, Lajos Nagy, Géza Csáth. Cf. Tamás Tarján sur l'affinité pour les sports chez des écrivains de la première génération de *Nyugat* : « Citius, Altius, Fortius. A Nyugat és a sport » [Nyugat et le sport] (Tarján, 2009, pp. 32-52).

cacher une stratégie de défense contre la réputation des intellectuels en général, soupçonnés depuis la fin de siècle de souffrir d'un surménage des nerfs, ce qui entrait en collusion avec le stigmate de « la faiblesse juive qui répond à l'agression par les mots, et non par les coups » (Royer, 2011, p. 194). Mais le sport suscita autant d'admiration que de scepticisme et put aussi être présenté comme l'antithèse de l'intellectualisme (Tarján, 1994, pp. 35-39).

En revanche, le duel fut majoritairement traité négativement par *Nyugat* (Csáth, 1905, Kosztolányi, 1965 [1907]). Dans les poèmes et proses qui y parurent jusqu'en 1914, le duel était soit soumis à un usage métaphorique, soit utilisé en arrière-plan de récits. L'usage métaphorique rend compte d'un glissement de sens du mot *duel* : il ne s'agit plus d'un combat à l'épée mais bien de l'art du débat. La nouvelle ironiquement intitulée « Duel » de László Gordius, parue en 1912, retrace le dialogue entre deux hommes, de prétendus caractères typiques de l'époque, tout en inversant les rôles : « le naïf » cache un politicien tandis que « l'arriviste » est un écrivain. « Le naïf » rend son verdict sur « l'arriviste » en le qualifiant de malhonnête et de menteur : ce dernier ne se sert en effet pas d'une arme légale au cours de leur « duel » (*Nyugat*, 1912). Le poème d'Oszkár Gellért « Duel sourd-muet », publié en 1909, présente un dialogue en langue des signes (*Nyugat*, 1909b). Ernő Bresztovszky appelle aussi duel (à la David et Goliath) la polémique entre Marx et Proudhon dans *Nyugat* en 1909 (*Nyugat*, 1909a).

Entendu dans son sens originaire (comme pratique du combat), le duel est – à quelques exceptions près – blâmé dans la revue : dans « La Ville du Sang », Ady le qualifie de pratique provinciale visant à se moquer, entre autres, des Juifs forcés à se battre (*Nyugat*,1910a) au motif de prouver leur vigueur. La seule fiction mettant en scène un duel, le roman-feuilleton de Géza Lengyel, *Entre les petites maisons*, paru dans *Nyugat* en 1912, comprend un épisode dans lequel le protagoniste, Császi – un civil – regrette d'avoir provoqué un militaire, et recourt à un médiateur connu pour réconcilier les adversaires afin d'empêcher que le scandale ne ruine son activité professionnelle

(*Nyugat*, 1913). Ici, le travail et le duel, opposés déjà par Ady en 1900, entrent en une insoluble contradiction.

Dans les nécrologies ou les essais politiques de la revue, le duel apparaît tout autant comme une pratique démodée, voire dangereuse pour l'État. Dans sa nécrologie d'Arthur Richzeit, un journaliste de Kolozsvár d'origine juive qui avait assisté à l'un des procès d'Alfred Dreyfus, Gyula Török voit dans le nombre élevé et reconnu de ses duels l'aura mythique de sa figure (*Nyugat*, 1913a). Imre Halász, journaliste reconnu du *Pester Lloyd* et du *Pesti Napló*, devenu collaborateur de *Nyugat* vers la fin de sa vie, qualifie dans un essai politique la sempiternelle manie du duel de « maladie nationale », un débris de la société féodale dans un pays où le code du duel a remplacé un code civil longtemps inexistant (*Nyugat*, 1910d, pp. 1224-1229, surtout p. 1227). Halász considère le duel comme un obstacle à une plus grande reconnaissance de l'État surtout s'il est pratiqué par des fonctionnaires. Aussi considère-t-il l'expression « la nation hongroise chevaleresque » (*lovagias magyar nemzet*) comme un stéréotype : le duel ne prouve rien, pas même « le courage masculin », dans une époque où la conscription est devenue générale. Il affirme aussi, à la suite d'Ady et d'autres, que « le travail », « la pensée et la sensibilité humaniste » s'opposent au duel. Imre Halász écrivait en pleine affaire Erősdy en 1910-1911, commentée également par Ignotus dans « Derrière la politique », publié dans ce numéro (*Nyugat*, 1910c). Ce haut fonctionnaire qui occupait les fonctions de *főispán* en Transylvanie avait multiplié les provocations en duel contre des magnats comme le comte István Bethlen – futur Premier ministre de la Hongrie entre 1921-1931. Mais le *tribunal d'honneur* (donc un corps composé des « aptes au duel », ici de nobles et de magnats divers), ayant trouvé Sándor Erősdy inapte au duel, lui refusa la possibilité de se battre. Cette disqualification entraîna la perte de ses fonctions de *főispán*, suscitant un écho considérable dans la presse nationale (*ibid.*, p. 1218). En 1911, le poète et journaliste Zoltán Somlyó dans son article intitulé « Duel et culture » dans un journal de Szabadka (auj. Subotica, Serbie), distinguait son époque – culturellement, technique-

ment et moralement supérieure – de l'époque *biedermeier* des duels : « Nous nous sommes éloignés de ces coulisses et paysages dans l'avion de la culture et de la responsabilité. » (Somlyó, 1986 [1911], p. 181) À ses yeux, le duel symbolise désormais l'antithèse du progrès et de la paix : « Désormais nous devons nous responsabiliser pour chaque moment et chaque énergie perdus qui ne servent pas la culture élargie ni ne bâtit la sécurité et la paix des générations futures. » (*Ibid*., p. 182).

Parfois chez le même auteur on retrouve des usages opposés selon qu'il s'agit d'une œuvre de fiction, publiée dans *Nyugat*, ou bien d'un article de presse. Ainsi Géza Csáth écrit dans *Pesti Napló* sur la mode du duel à l'américaine (impliquant un suicide par balle selon un tirage au sort) pour glorifier les duels traditionnels (Csáth, 1995 [1914], p. 31) alors qu'il les évoque avec un regard critique dans ses nouvelles (Csáth, 1994).

L'écrivain Zoltán Ambrus, qui s'était lui-même battu en duel au pistolet en 1901 en tant que critique de théâtre pour trancher une polémique littéraire avec le critique József Keszler, sur une pièce de théâtre de Björnson jouée à Budapest (Ambrus, 1961, p. 45), et avait utilisé le thème du duel dans des récits intitulés *Messziről jött levelek* [Lettres du lointain] et dans ses romans *Midás király* [Le roi Midas] et *Giroflé és Girofla* [Girofla et Giroflé], optait pour une position plus ambiguë en écrivant sur l'adultère dans *Nyugat* en 1910. Le duel était une pratique « médiévale » en cours d'expulsion de la vie sociale, mais, concluait-il, « là où il y un vrai combat, souvent le duel paraît toujours la solution la plus facile et la plus confortable, faute d'autres arrangements » – l'adultère ne figurait toutefois pas parmi ces combats (Ambrus, 1910). Même le poète Gyula Juhász, auteur dans *Nyugat* d'un poème sur la tour d'ivoire, symbole de l'esthétisme, eut une affaire arrangée à l'aimable en novembre 1914 (Péter, 2002, pp. 121-123).

D'autres publications révèlent cette ambivalence des écrivains gravitant autour de *Nyugat*. Les récits de fiction de Géza Csáth et de Dezső Kosztolányi avant la fondation de *Nyugat* se révèlent davantage mélancoliques et parfois grotesques (Csáth, 1994 [1905] ; Kosztolányi, 1965 [1907]). Tous deux racontent la veillée d'un jeune homme entraîné malgré lui dans un duel contre un militaire expérimenté : dans le récit de Csáth, il tue son adversaire avec sang-froid malgré ses atermoiements de la veille tandis que chez Kosztolányi, il s'enfuit loin du champ de duel après quelques coups d'épées jetés comme dans un rêve – et effectivement la lisière entre rêve et réalité est bien floue dans ces récits. Le thème du jeune homme forcé de se battre en duel était très populaire chez d'autres écrivains comme Krúdy et Milán Füst.

Pendant la guerre, *Nyugat* traita le duel non plus comme un anachronisme social mais comme l'incarnation de l'absurde. Le dramaturge Menyhért Lengyel commentait ainsi en 1916 l'écho dans la presse de l'affaire de deux députés au Parlement qui voulaient résoudre leur différend par les armes :

> *Il faut mettre de côté le cri de mort des millions qui fait trembler le monde, les centaines de milliers d'hommes braves, courageux, innocents et anonymes, toute cette horreur dans laquelle le monde suffoque – déposons sans plus d'espoir notre stylo car cet incident du Parlement, cette chose insignifiante montre de façon terrible le caractère incorrigible de l'humanité*
>
> Lengyel, 1916.

Le duel devient la métaphore de l'hécatombe sous la plume d'Ignotus qui compare en novembre 1918 la Grande Guerre à un duel opposant les deux parties du monde sur les bases de « divins fantasmés », « incapables de prouver quoi que ce soit » (Ignotus, 1918).

Conclusion

Les quelques cas ici exposés révèlent l'aspiration des écrivains modernes hongrois liés à *Nyugat* à acquérir les traits de héros civils. Avant 1914, malgré les déclarations anti-duellistes de certains de leurs confrères, le duel put promettre aux yeux des écrivains de *Nyugat* une voie efficace vers ce statut. Dans son essai déjà cité, Imre Halász trouvait d'autant plus anachronique le duel en 1912 qu'en cas de guerre, celui-ci ne servirait plus à rien :

> *(…) dans une époque où, à cause de la conscription nationale, en cas de guerre, tous doivent prendre les armes, c'est une illusion totale de croire qu'une telle institution anachronique d'éducation au courage compterait encore dans les combats où l'homme ne voit plus l'adversaire en face/face à face.*
>
> *Nyugat,* 1910d, p. 1227.

Deux ans à peine après cette publication, les écrivains, tout comme d'autres membres de la société hongroise, devaient faire l'expérience d'une guerre industrielle et totale qui, en effet, minimisa les chances d'affrontement personnel entre soldats. L'héroïsme civique céda la place à l'héroïsme militaire qui dominerait discours et pratiques jusqu'en 1918 et au-delà.

Bibliographie

Ady Endre, 1977 [1899], « A kritika jogai » [Les droits de la critique], *in* Erzsébet Vezér (dir.), *Ady Endre publicisztikai írásai* [Les écrits de presse d'Endre Ady], t. I, Budapest : Szépirodalmi, pp. 25-26 [première parution : *Debreceni Hírlap*, 1er février 1899].

Ady Endre, 1998 [1900], « Afférek » [Affaires], rééd. dans József Láng et Pál Schweitzer (éd.), *Ady Endre összes versei* [Poésies complètes d'Endre Ady], Budapest : Osiris, p. 1110 [1re édition : *Szabadság*, 11 mars, Rövid dalok. Egyről és másról (Chants courts) III. signé : Dyb, 1900].

Áfra János, 1970, « Egy ismeretlen Ady-polémia » [Une polémique inconnue d'Ady], *Irodalomtörténet*, n° 2, pp. 940-947.

Ambrus Zoltán, 1910, « Utazás egy cukrosbolt körül », IIe partie [Voyage autour d'un magasin de sucre], *Nyugat*, 16 août, n° 16, pp. 1097-1105.

Balázs Béla, 1982, *Napló*, t. I [Journal], Budapest : Magvető.

Balázs Eszter, 2008, « *En tête des intellectuels » : les écrivains hongrois et la question de la liberté et de l'autonomie littéraires (1908-1914)*, thèse de doctorat, Paris : EHESS.

Balázs Eszter, 2009, *Az « intellektualitás vezérei ». Viták az irodalmi autonómiáról a* Nyugat*ban és a* Nyugat*ról 1908-1914* [« *En tête des intellectuels » : débats sur l'autonomie littéraire dans* Nyugat *et sur* Nyugat *(1908-1914)*], Budapest : Napvilág.

Balogh Tamás (dir.), 2004, *Schöpflin Aladár összegyűjtött levelei* [Les lettres d'Aladár Schöpflin] Pécs : Pro Pannonia.

Belia György (dir.), 1983, *Ady Endre levelei* [Correspondance d'Endre Ady], t. I (1895-1908), Budapest : Szépirodalmi.

Bourdieu Pierre, 1992, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire,* Paris : Éditions du Seuil.

Buda Attila, 2000, *A Nyugat Kiadó története* [L'histoire de la maison d'édition de la revue Nyugat], Budapest : Borda Antikvárium.

Bunzl Matti, 2000, « Resistive Play: Sports and the Emergence of Jewish Visibility in Contemporary Vienna », *Journal of Sport and Social Issues*, n° 3, pp. 232-250.

Clair Vilmos, 1914, *Párbaj-codex* [Code du duel], Budapest : Singer – Wolfner.

Clair Vilmos, 1929, *Magyar párbajok Attila hún király idejétől napjainkig* [Duels hongrois. Du temps d'Attila, roi des Huns jusqu'à nos jours], t. I-II, Budapest : Miklós Biró.

Clair Vilmos, 2002, *Magyar párbaj* [Le duel hongrois], Budapest: Osiris.

Csáth Géza, 1994 [1905], « Az első párbaj » [Le premier duel], *in* Géza Csáth, *Mesék, amelyek rosszul végződnek. Összegyűjtött novellák* [Des contes qui finissent mal. Nouvelles réunies], Budapest : Magvető, pp. 286-288 [première parution : *Bácsország*, le 23 avril 1905].

Csáth Géza, 1995 [1914], « Az amerikai párbaj » [Le duel à l'américaine], *in* Zsuzsanna Körmendy (dir.), *Rejtelmek labirintusában. Összegyűjtött esszék, tanulmányok, újságcikkek* [Les Mystères dans le labyrinthe. Recueil d'essais, études, articles de journaux], Budapest : Magvető, p. 31 [première parution : *Pesti Napló*, 21 janvier 1914].

Datta Venita, 2011, « Cyrano: A Hero for the Fin de Siècle? », *in* Venita Datta, *Heroes and Legends of Fin-de-Siècle France. Gender, Politics, and National Identity*, Cambridge : Cambridge University Press, pp. 76-107.

Don Péter, 2013, *Lovagias ügyek. Magyar írók és újságírók párbajai* [Affaires chevaleresques. Les duels des écrivains et journalistes hongrois], Budapest : Corvina.

Elias Norbert, 2002, *A németekről. Hatalmi harcok és a habitus fejlődése a 19-20. században* [Les Allemands. Luttes de pouvoir et développement de l'habitus aux XIXe et XXe siècles], Budapest : Helikon.

Eszes Máté, 1997, „Párbajellenes ligák Európában" [Ligues antiduellistes en Europe] , *in Ibid.*, *Híres bajvívások, hírhedt párbajok* [Fameux duels], Budapest: Móra.

Fábri Anna, 1978, *Ciprus és jegenye. Sors, kaland és szerep Krúdy Gyula műveiben* [Cyprès et peuplier. Destin, aventure et rôle dans les œuvres de Gyula Krúdy], Budapest : Magvető.

Fábri Anna, 1991, « A párbaj » [Le duel], *in* Anna Fábri, *Jókai-Magyarország. A modernizálódó 19. századi magyar társadalom képe Jókai Mór regényeiben* [La Hongrie de Mór Jókai. La société modernisante du XIXe siècle dans les romans de Jókai], Budapest : Skíz, pp. 242-248.

Fallenbüchlné Ambrus Gizella, 1961, « Ambrus Zoltán », *Irodalomtörténet*, n° 2, pp. 141-154.

Fallenbüchlné Ambrus Gizella, 1961, *Ambrus Zoltán*, Budapest: Akadémiai.

Forth Christopher E., 2008a, « Building Bodies : Violence, Pain and the Nation », *in* Christopher E. Forth, *Masculinity in the Modern West. Gender, Civilisation and the Body*, Basingstoke : Palgrave, pp. 114-138.

Forth Christopher E., 2008b, « Modern Primitives: Manhood and Metamorphosis around 1900 », *in* Christopher E. Forth, *Masculinity in the Modern West…*, *op. cit.*, p. 141-168.

Fráter Zoltán, 2003, *Krúdy Gyula*, Budapest : Elektra.

Frevert Ute, 1995, *Men of Honour: A Social and Cultural History of the Duel*, Cambridge, Mass. : Polity Press.

Füst Milán, 1918, « Nevetők I » [Rieurs I], *Nyugat*, n° 6, pp. 454-483.

Füst Milán, 1999, *Teljes Napló* [Journal complet], t. I., Budapest : Fekete Sas.

Gerő András, 1991, « A politikai párbaj. Egy kis ittfelejtett középkor » [Le duel politique. Un petit vestige médiéval oublié], *Rubicon*, n° 9, pp. 27-29.

Gilman Sander L., 1991, *The Jew's Body. Jewish Self-Hatred: Anti-Semitism and the Hidden Language of the Jews*, New York : Routledge.

Gömöri Jenő Tamás, 1964, « A lomnici csúcs és a kard helyett tollat forgató középkori lovag » [Le sommet de Lomnic et le chevalier médiéval à la plume en place de l'épée], *in* Áron Tóbiás (dir.), *Krúdy világa* [Le monde de Krúdy], Budapest : FSZEK, pp. 133-135.

Guillet François, 2011, « Le duel et la défense de l'honneur viril », *in* Alain Corbin *et alii*. (dir.), *L'histoire de la virilité*, t. II (Le triomphe de la virilité. Le XIXe siècle), Paris : Éditions du Seuil, pp. 83-124.

Hadas Miklós, 2000, « A párbaj és vívás. Adalékok a modern férfiasság genezisének vizsgálatához » [Le duel et l'escrime. Quelques données sur la genèse de la masculinité moderne], *Café Bábel*, n° 3, pp. 91-103.

Hajdu Tibor, 1999, « A tiszti párbaj » [Le duel entre officiers], *História*, n° 7, pp. 23-25.

Harasztos Albert, 1944, « Ady Endre nyomában… » [Sur les traces d'Ady…], *Film, Színház, Irodalom*, n° 5, 27 janvier, sans page.

Hatvany Lajos, 1959, *Ady. Cikkek, elemzések, levelek* [Ady. Articles, analyes, lettres], tome I, Budapest, Szépirodalmi.

Hegedüs Géza, 1987, *A tegnap alkonya* [Le crépuscule d'hier], Budapest : Szépirodalmi.

Juhász Andrea, 2014, « A párbaj vétsége és az államfogház-büntetés a Csemegi kódex szabályozásának tükrében » [Le crime du duel et sa pénalisation au reflet du codex de Csemegi], *Jog- és Politikatudományi Folyóirat*, n° 2, pp. 1-11.

Kelecsényi László, 2005, « Krúdy, a párbajhős » [Krúdy, le héros duelliste], *Tekintet*, n° 4, pp. 93-99.

Kiernan Victor Gordon, 1989, *The Duel in European History: Honour and the Reign of Aristocracy*, Oxford : Oxford University Press.

Konrád Miklós, 2014, *Zsidóságon innen és túl. Zsidók vallásváltása Magyarországon a reformkortól az első világháborúig* [Être ou ne pas être juif. Les conversions en Hongrie de l'ère des Réformes à la Première Guerre mondiale], Budapest : MTA BKTI.

Kosztolánczy Tibor, 2008, « A Nyugatosok ma rockzenekart alapítanának » [Les écrivains de *Nyugat* lanceraient aujourd'hui un groupe de rock] ; https://24.hu/elet-stilus/2008/06/15/nyugatosok_ma_rockzenekart_alapitananak/ [dernière consultation : 01.09.2019].

Kosztolányi Dezső, 1965, « Párbaj », *in* Magda Erdős (dir.), *Kosztolányi Dezső elbeszélései* [Les récits de Dezső Kosztolányi], Budapest : Magyar Helikon, pp. 1126-1129 [première parution : *Budapesti Napló*, 19 mai 1907, n° 119].

Krúdy Gyula, 1911, *Szinbád ifjúsága* [Jeunesse de Sindbad], Budapest : Nyugat.

Krúdy Gyula, 1912a, *Francia kastély* [Le Château français], Budapest : Singer-Wolfner.

Krúdy Gyula, 1912b, *Szinbád utazásai* [Les Voyages de Sindbad], Budapest : Singer-Wolfner.

Láng József & Vezér Erzsébet (dir.), 1973, *Ady Endre összes prózai művei (AEÖPM). Újságcikkek, tanulmányok* [Œuvres complètes en prose d'Endre Ady. Articles de journaux, études], t. X, Budapest : Akadémia.

Lövenheim Avigdor, 1992, « Zsidók és párbaj » [Les Juifs et le duel], *Múlt és Jövő*, n° 4, pp. 83-94.

Major Henrik, 1913, *Major Henrik Panoptikuma. Írók és hírlapírók karikatúrái* [Panoptique de Henrik Major. Caricatures d'écrivains et de journalistes], Békéscsaba : Tevan.

Máté Eszes, 1997, *Híres bajvívások, hirhedt párbajok* [Joutes fameuses, duels infâmes], Budapest : Móra.

McAleer Kevin, 1994, *Dueling: the cult of honour in fin-de-siècle Germany*, Princeton : Princeton University Press.

Métayer Guillaume, 2015, « Un Krúdy nietzschéen ? La décadence dans Dernier cigare à la taverne du cheval gris », *in* András Kanyadi, *L'Univers de Gyula Krúdy*, Genève : Éditions des Syrtes, pp. 144-163.

Miklós Hadas, 2003, *A modern férfi születése* [La Naissance de l'homme moderne], Budapest : Helikon, pp. 91-92.

Mosse George L., 2002, *Férfiasságnak tüköre. A modern férfieszmény kialakulása* [L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne], Budapest : Balassi.

Nagy Sándor, 1968, « Ady Endre második debreceni párbaja » [Le second duel de Debrecen d'Endre Ady], *Alföld*, n° 1, pp. 58-59.

Novák Béla, 2007, *A párbajozó úriember. A párbaj története Magyarországon, és társadalmi hatásai 1867-től 1945-ig* [Le noble duelliste. L'histoire du duel en Hongrie et ses retombées sociales 1867-1945], Budapest : ELTE BTK.

Péter László, 2002, *Juhász Gyula. Válogatott írások* [Gyula Juhász. Écrits variés], Budapest : Argumentum.

Presner Todd Samuel, 2003, « "Clear Heads, Solid Stomachs, and Hard Muscles": Max Nordau and the Aesthetics of Jewish Regeneration », *Modernism/Modernity*, vol. 10, n° 2, pp. 269-296.

Royer Clara, 2011, *Le Royaume littéraire. Quêtes d'identité d'une génération d'écrivains juifs de l'entre-deux-guerres, Hongrie, Slovaquie, Transylvanie*, Paris : Éditions Honoré Champion.

Ságvári György (dir.), 2002, *Előszó* [Préface], *in* Vilmos Clair : *Magyar párbaj* [Le duel hongrois], Budapest : Osiris, pp. 15-84.

Somlyó Zoltán, 1986, « Párbaj és kultúra », *in* Zoltán Somlyó, *Párbaj és kultúra. Válogatott publicisztikai írások* [Culture et duel. Choix d'écrits journalistiques], Sándor Zsoldos (dir.), Budapest : Magvető, p. 180 [première parution : *Bácskai Hírlap*, 1911].

Szabó Dániel, 1991, « Párbaj a dualizmus korában, avagy haza a vívóteremben » [Duel à l'époque du dualisme ou la patrie dans la salle d'escrime], *in* László Á. Varga (dir.), Társadalmi konfliktusok [Conflits sociaux], Adatok, források a Nógrád megyei levéltárból [Données, sources et études des Archives du Comitat Nógrád], *Rendi társadalom – polgári társadalom* [série Société féodale – société bourgeoise], vol. 3, Salgótarján : Nógrád Megyei Levéltár, pp. 331-338.

Tarján Tamás (dir.), 2009, *Nyugat 100+1. Tanulmányok, esszék, kritikák* [Nyugat 100 +1. Études, essais, critiques], Budapest : Budapest Pont, pp. 32-52.

Tarján Tamás, 1994, *Fakutya. Párbajok, kártyacsaták, játékok, sportágak a magyar novellisztikában (1890-1940)* [Petit traîneau. Duels, batailles de cartes, jeux, types de sports dans les récits hongrois], Budapest : Magyar Könyvklub.

Vezér Erzsébet (dir.), 1977, *Ady Endre publicisztikai írásai*, t. I, Budapest : Szépirodalmi.

Vezér Erzsébet (dir.), 1990, *Ady Endre összes prózai művei. Újságcikkek, tanulmányok (1897. szeptember-1901 május)* [Œuvres complètes en prose d'Endre Ady. Articles, études (septembre 1897-mai 1901)], t. I, Budapest : Akadémiai.

Presse quotidienne

A Hét, 1912a, [Anonyme], « Hatvany Lajos… » [Lajos Hatvany], 7 janvier, pp. 6 et 12.

A Hét, 1912b, [Maître Jacques (?)], « Levél egy másik költő barátomhoz » [Lettre à un autre ami poète à moi], 7 janvier, p. 12.)

Alkotmány, 1912, [Anonyme], « A nevetés öl, a párbaj nem öl » [Le rire tue, pas le duel], 6 janvier, p. 6.

Borsszem Jankó, 1912a, [Anonyme], « Játsszunk irodalmat! Egy nyugati gyermekszobából » [Jouons à la littérature ! D'une chambre d'enfants « occidentale »], 7 janvier, n° 1, p. 6.

Borsszem Jankó, 1912b, [Anonyme], « Irodalompolitika – Füst Milán verses levele Té Cé Jenő Józsihoz » [Politique littéraire. Lettre en vers de Milán Füst à Józsi Jenő Tersánszky], 7 janvier, n° 1, p. 10.

Borsszem Jankó, 1912c [Frigyes Karinthy], « Ballada az Hatvany Lajos árultatásáról » [Ballade sur le Hatvany trahi], n° 1, 7 janvier, p. 4.

Borsszem Jankó, 1912d, [Anonyme], « Új revü » [Nouvelle revue], 14 janvier, n° 2, p. 10.

Borsszem Jankó, 1912e, Guncser [Nándor Guncser], « A Circus Maximus », 14 janvier, n° 2, p. 10.

Budapest, 1911, [De leur correspondant], « Megvagdalt huszárkapitány. Véres kardaffér a borozóban » [Le capitaine blessé. Incident dans la taverne], 15 novembre, n° 271, p. 9.

Budapest Hírlap, 1911, [Anonyme], « Író és huszárkapitány párbaja » [Le duel de l'écrivain et du capitaine], 19 novembre, n° 275, p. 9.

Dunántúl, 1911, [Anonyme], « A Krúdy-Sztojanovits párbaj » [Le duel de Krúdy et de Sztojanovits], n° 191, 19 novembre, p. 9.

Független Magyarország, [Anonyme], 1911, « A Krúdy-Sztojanovits affér » [L'affaire Krúdy-Sztojanovits], 19 novembre, p. 10.

Huszadik Század, 1912, [Anonyme], « Harc a Nyugat körül » [Lutte autour de *Nyugat*], n° 2, février, pp. 252-253.

Jövendő, 1912, Satyr [József Gonda], « Kultúrkarikatúrák. Irodalmi párbaj » [Caricatures culturelles. Duel littéraire], n° 1, janvier, pp. 3-5.

Magyar Figyelő, 1912, Simon Kemény, « Irodalom-politika » [Politique littéraire], n° 2, 16 janvier, pp. 190-193.

Magyar Hírlap, 1912a, [Anonyme], « Lovagias affér Hatvany báró és Osváth (*sic*!) Ernő között » [Affaire entre le baron Hatvany et Ernő Osvát], 6 janvier, n° 5, p. 8.

Magyar Hírlap, 1912b, [Anonyme], « Az Osváth (*sic*!)-Hatvany párbaj », 7 janvier, n° 6, p. 10.

Népszava, 1911, [Anonyme], « Az író még egyszer megvágta a századost » [L'écrivain a blessé de nouveau le capitaine], n° 275, 19 novembre, p. 10.

Népszava, 1912a, [Anonyme], « A rendőrfogalmazó ur legújabb botránya » [La nouvel affaire de M. Szentkirályi], n° 258, 31 octobre, p. 12.

Népszava, 1912b, [Anonyme], [sans titre], n° 258, 31 octobre, p. 12.

Népszava, 1912c, [Anonyme], « Újságírók és rendőrök » [Journalistes et policiers], n° 259, 1er novembre, p. 11.

Népszava, 1912d, [Anonyme], sans titre, n° 260, 2 novembre, p. 6.

Nyugat, 1909a, Ernő Bresztovszky, « Proudhon », 16 août, n° 16, p. 221.

Nyugat, 1909b, Oszkár Gellért, « Siketnéma párbaj » [Duel sourd-muet], 1er décembre, n° 23, p. 607.

Nyugat, 1910a, Endre Ady, « A vér városa » [La ville du sang], 1er mai, n° 9, pp. 602-605.

Nyugat, 1910b, Zoltán Ambrus, « Utazás egy cukrosbolt körül » II [Voyage autour d'un magasin de sucre], 16 août, n° 16, p. 1102 et p. 1105.

Nyugat, 1910c, Ignotus, « A politika mögül » [Derrière la politique], 1er septembre, n° 17, pp. 1218-1221.

Nyugat, 1910d, Imre Halász, « Lovagias magyar nemzet. Utazás az Erősdy-eset körül » [Nation hongroise chevaleresque. Voyage autour de l'Affaire Erdősy], 1er septembre, n° 17, pp. 1224-1229.

Nyugat, 1912, László Gordius, « Párbaj » [Duel], 16 juillet, n° 14, pp. 112-114.

Nyugat, 1913a, Gyula Török, « Zakata » [Zakata], 16 mai, n° 11, pp. 860-862.

Nyugat, 1913b, Géza Lengyel, « Kis házak között » [Parmi les petites maisons] [roman, partie III], 16 février, n° 4, pp. 302-303.

Nyugat, 1916, Menyhért Lengyel, « Egyszerű gondolatok » [Pensées simples], 16 février, n° 4, pp. 241-243.

Nyugat, 1918, Ignotus, « Új Magyarország » [Nouvelle Hongrie], 1er et 16 novembre, n° 21-22, p. 612.

Pesti Futár, 1912, Miklós Lázár, « Ő és a Nyugat » [Lui et *Nyugat*], 8 janvier, pp. 3-5.

Pesti Hírlap, 1912, [Anonyme] « Éjjel az Andrássy úton » [Nuit sur le boulevard Andrássy], n° 258, 31 octobre, p. 14.

Pesti Napló, 1911, [Anonyme], « A vágás (Tarka Krónika) » [Le coup (Chronique variée)], n° 278, 23 novembre, p. 13.

Pesti Napló, 1912a, [Anonyme], « Író és rendőr » [Écrivain et policier], n° 257, 31 octobre, p. 13.

Pesti Napló, 1912b, [Anonyme], « A Krúdy-Szentkirályi párbaj » [Le duel de Krudy et de Szentkirályi], n° 259, 2 novembre, p. 8.

& Études Travaux 2019

Résumés et Abstracts

Études et travaux d'Eur'ORBEM, décembre 2019, pp. 271-286

Daniel Baric

Les uscoques, héros au grand cœur ou antihéros cardiophage? Du héros collectif à Zora la Rousse

Le collectif des uscoques, pirates de l'Adriatique à l'époque moderne, prend suivant les contextes linguistiques et historiques de nouvelles formes qui interrogent la nature même de leur héroïsme. Célébrés comme des héros généreux et astucieux dans la poésie populaire sud-slave, ils apparaissent dans l'historiographie contemporaine de langue italienne comme de dangereux anti-héros. À la fin du XIXe siècle, August Šenoa met l'accent sur leur héroïsme comme reflet de l'histoire croate. D'Annunzio s'est pourtant réclamé d'eux à Fiume en 1919-1921 en mettant en place une économie pirate. En 1941 paraît le roman *Zora la Rousse* de Kurt Held, qui assure à l'épopée uscoque une célébrité dans le monde germanophone, en transformant les héros en une héroïne adolescente et intrépide.

Mots clés : Uscoques, Senj, Fiume, August Šenoa, Gabriele D'Annunzio, Kurt Held, Zora la Rousse

The Uskoks, Big-Hearted Heroes or Heart-Eating Anti-Heroes? From the Collective Hero to Red-Headed Zora, Mutations of an Image, Between History and Literature

The Uskoks, a band of Adriatic pirates of the modern era, can, depending on the linguistic and historical contexts, take on new forms which question the very nature of their heroism. Celebrated as generous and ingenious heroes in South Slav popular poetry, they appear in contemporary Italian historiography as dangerous anti-heroes. At the end of the 19th Century, August Šenoa emphasized their heroism as a reflection of Croatian history, yet D'Annunzio also claimed to be following in their footsteps in Fiume in 1919-1921 when setting up a pirate economy there. In 1941 Kurt Held published his novel Die rote Zora. The Outsiders of Uskoken Castle", making the Uskok saga famous in the German-speaking world, transforming the heroes into an intrepid teenage heroine.

Key words : Uskoks, Senj, Fiume, August Šenoa, Gabriele D'Annunzio, Kurt Held, Red-Headed Zora

Katarzyna Pabijanek

La fabrication d'un héros. L'héroïsme problématique d'Emilia Plater and Berek Joselewicz

Les deux héros polonais, Emilia Plater et Berek Joselewicz, sont analysés dans le contexte de la tradition historique antisémite et mysogine qui marque la Pologne. Une femme et un Juif peuvent-ils entrer dans le moule du héros polonais, élaboré par le romantisme puis développé par le modernisme ? L'auteure analyse certaines représentations littéraires et picturales de Plater et Joselowicz afin de déterminer comment leur héroïsme a été construit conformément à la tradition polonaise et quelles concessions ont été faites afin de les faire entrer dans le panthéon des héros nationaux.

Mots clés : Antisémitisme, patriarcat, théorie queer, études postcoloniales

The Making of a Hero. The Problematic Heroism of Emilia Plater and Berek Joselewicz

The text analyzes two Polish heroes, Emilia Plater and Berek Joselewicz, in the context of the Polish antisemitic and misogynistic historical tradition. Can a woman and a Jew fit into the mold of a "Polish hero" as elaborated by Romanticism and developed further by Modernism? I discuss some of the literary and visual representations of Plater and Joselewicz in order to examine how their heroism was constructed in Polish historical tradition and what concessions were made to promote them to the rank of national heroes.

Key words: Antisemitism, patriarchy, queer theory, postcolonial studies

Xavier Galmiche

Martyr ou rebelle ? Homohéroïsme / homoérotisme en Europe centrale. Le cas tchèque

La période de la Fin de siècle, des années 1890 à la Première Guerre mondiale, voit l'Europe centrale entraînée dans une crise de valeurs et de comportements qui déstabilise une vision du monde laborieusement édifiée au cours du XIXe siècle : cognitive (révision du transcendantalisme kantien assurant un point d'appui dans l'identification du vrai, du bien et du beau), psychologique (dilution du « moi » et invention de la neurasthénie), politico-sociale (mise en doute des figures d'autorité et culture anarchiste). Sans doute

les incertitudes identitaires pesant à long terme dans les cultures centre-européennes, liées à l'expérience particulière du voisinage ethnico-national et de la multiculturalité, se sont-elles retrouvées alors dans une crise moderne parfois conçue et pensée ailleurs.
Un bon exemple de ce processus est fourni par l'émergence d'éléments d'une culture homoérotique, transposés par des tendances artistiques (beaux-arts, littérature, musique), mais explicitement discutés notamment par la presse : l'affaire Oscar Wilde (en 1895) est peut-être l'impulsion qui libère un débat qui couvait depuis longtemps. Elle met en pleine lumière la figure du dandy, modèle mûri par les cultures occidentales, anglaise et française notamment, en le confondant avec celle du martyr (saint Sébastien). Nous examinerons comment des cultures centre-européennes (notamment les milieux décadents autrichien et tchèque) se l'approprient, procédant à l'héroïsation d'images ambiguës, et surtout révisent dans le sens de l'homosexualité des images consacrées de l'héroïsme traditionnel.

Mots clefs : Homosexualité, dandysme, subculture homosexuelle, marginalité, Jiří Karásek ze Lvovic, Saint Sébastien, Hana Mattuschová (pseudonyme Eduard Weingart)

Martyr or Rebel? Homo-Heroism/Homo-Erotism in Central Europe. The Czech Case

The Fin-de-siècle, from the 1890s to World War I, saw Central Europe drifting into a crisis of values and behaviors that destabilized in many respects a painstakingly elaborated 19th Century world vision: cognitive (with the reappraisal of Kant's transcendentalism grounded in the identification of the true, the good, and the beautiful); psychological (the dissolution of the self and the invention of neurasthenia); and socio-political (the questioning of authority figures and the anarchist culture). In all likelihood, the uncertainties of identity long felt in Central European cultures bound up with the particular experience of the ethno-national neighborhood and multiculturality led to a modern crisis that was sometimes conceived and thought of elsewhere.
A good illustration of this process is provided by the emergence of elements of a homoerotic culture, which were transposed by the artistic currents into the visual arts, literature, and music but also explicitly discussed, in particular, by the press: the Oscar Wilde scandal (1895) may have supplied the impetus setting free a debate which had long been brewing. The case shone a spotlight on the figure of the dandy, a model nurtured by Western cultures – particularly the English and French ones – mingling it with the figure of the martyr (Saint Sebastian). This paper will examine how it was appropriated by Central European cultures – particularly by the Austrian and Czech decadent milieux – as they set about the heroization of ambiguous images and above all reappraised the accepted images of traditional heroism to fit them to homosexuality.

Key words : Homosexuality, dandysm, homosexual subculture, marginality, Jiří Karásek ze Lvovic, Saint Sébastien, Hana Mattuschová (pseudonym Eduard Weingart)

Michel Masłowski

Józef Piłsudski, héros de Pologne

Les cérémonies funéraires à la mort de Józef Piłsudski en 1935 témoignent parfaitement du culte d'un héros national. Devenu modèle et repère, considéré comme le plus grand politicien dans l'histoire de la Pologne, les divers aspects de son parcours sont devenus des références qu'il faut examiner. Formé par la littérature romantique, il devient après l'exil un dirigeant socialiste, puis crée pendant la Première Guerre mondiale les légions, noyau de la future armée nationale. À l'issue de la guerre, il est reconnu comme le père de l'indépendance et nommé « chef » du pays [*naczelnik*], titre historique remontant à l'insurrection de Kościuszko. Son souci est désormais d'établir les frontières et de bâtir les institutions d'État solides. Sur ce parcours, il incarne les *gesta* romantiques du sauveur du pays, du guide spirituel, du héros mettant l'amour de son pays au-dessus de toutes les valeurs. Sa victoire sur les bolcheviques en 1920 s'inscrit dans la symbolique mariale. Enfin, il incarne le rôle symbolique du Roi-Esprit (Król-Duch) de son temps, soucieux de la grandeur de la Pologne (et de lui-même).
Son enterrement à Wawel, à côté des rois et des grands poètes romantiques signifie la reconnaissance de sa mission. Ce qui n'empêche pas les critiques de sa politique, et l'apparition des apories de l'inspiration romantique dans un rôle politique. Son legs reste toutefois fondamental, tant pour la pensée politique de la Pologne actuelle, que pour l'image symbolique de la tête de l'État, dont témoigne le deuil après la mort récente du président Kaczyński. Il est important qu'il représente, contre les idéologies nationalistes modernes, l'esprit de l'ancienne Respublica pluriethnique et multiconfessionnelle, avec

le rêve de coopération des pays de la Baltique à la Mer noire, anciennes parties de la Pologne-Lituanie.

Mots clefs : Héros national, romantisme, bataille de Varsovie, grandeur, dictature, Intermarium, Juliusz Słowacki

Józef Piłsudski, a Hero of Poland

The funeral commemorations organized for Piłsudski in 1935 bore perfect witness to the cult of a national hero. Having become a model and benchmark and regarded as the greatest politician in Poland's history, the various aspects of his career have become points of reference that need to be scrutinized. After an education shaped by Romantic literature and some years spent in exile, Piłsudski became a prominent socialist leader. During the First World War, he created the Polish Legions, which would become the core of the future national army. After the war, he was recognized as the father of Poland's independence and named the Leader of the country (naczelnik), an historical title first given to the insurgent Count Tadeusz Kościuszko. Piłsudski then sought to establish the borders and build firm state institutions. He came to embody the romantic gesta of a country's savior, a spiritual leader, a hero putting love for his country above all other values. His victory against the Bolsheviks in 1920 partook of Marian symbolism. Lastly, he embodied the symbolic role of Spirit-King (Król-Duch) of his times concerned with Poland's grandeur (and his own).

His burial at Wawel alongside kings and great romantic poets signifies recognition of his mission. Yet it did not prevent criticism of his policies nor the aporias of his romantic inspiration to show in his political role. However, his legacy remains fundamental both for current Poland's political thinking and the symbolic image of the head of state, as the recent mourning of President Kaczyński demonstrates. It is important that Piłsudski represents, against the modern nationalist ideologies, the spirit of the late multiethnic and multiconfessional Respublica, along with the dream of cooperation between the Baltic and the Black Sea, former territories of the Polish-Lithuanian Commonwealth.

Key words : National Heroes, romantism, Battle of Warsaw, grandeur, dictatorship, Intermarium, Juliusz Słowacki

Balázs Sipos

Representation des héroïnes pendant la Grande Guerre et l'après-guerre en Hongrie

L'article analyse le processus d'héroïsation des femmes en Hongrie pendant la Première Guerre mondiale et la période de l'après-guerre, dans le contexte général de la première vague de féminisme et de relativisation de l'héroïsme. Avec le phénomène des « nouvelles femmes », apparu pendant les premières décennies du XXe siècle, on constate la coexistence de différentes normes de genre. Tout un chacun pouvait alors devenir un héros ou une héroïne et sélectionner ses propres « héros personnels ». Cependant, différentes catégories d'héroïnes de la Première Guerre mondiale peuvent être distinguées, comme par exemple, celles « qui ont souffert pendant la guerre », ou travaillé, la hussarde et enfin l'héroïne contre-révolutionnaire qui est devenue un vétéran dans les années 1920.

Mots clés : Héroïne, héroïsation, femme moderne / nouvelle, guerre, catégories de genre, mass media

Representation of Heroines of the Great War and the Post-War Period in Hungary

The article analyzes the process of heroization of women in Hungary during WWI and the post-war period. Its broader context is the first wave of feminism and the relativizing of heroism. With the phenomenon of the "new women", which appeared in Hungary in the first decades of the 20th Century, different gender norms existed side by side. Everyone could then become heroes or heroines and choose their own "personal heroes". However, different categories of WWI heroines can be distinguished: for example, the "heroines who suffered during the war" or worked, the female hussar, and finally the counter-revolutionary heroine who became a war veteran in the 1920s.

Key words : Heroine, heroisation, modern/new woman, war, gender order, mass media

Gerben Zaagsma

À la recherche du « combattant pour la liberté ». L'héritage de Naftali Botwin et la construction d'un culte transnational des héros juifs

L'article traite du culte héroïque transnational qui s'est développé dans les cercles communistes yiddish autour de la figure de Naftali Botwin. Ce jeune Juif polonais communiste avait été condamné à mort par les autorités polonaises à Lwów, accusé d'avoir assassiné un policier infiltré dans les rangs du Parti communiste polonais (KPP). L'analyse fait ressortir les différentes formes d'appropriation, parfois contradictoires, de l'héritage de Botwin au cours des décennies qui suivirent son exécution, à travers notamment la création de la Compagnie Botwin au sein des Brigades internationales pendant la Guerre d'Espagne. Nous mettons en lumière la nature transnationale de ce culte, sa mémoire ayant été perpétrée dans des poèmes, pièces de théâtre et publications qui circulèrent à travers le monde dans des réseaux et espaces de communication des émigrés juifs (de gauche).

Mots clefs : Juifs et politique, presse juive, Juifs et miliaires, Brigades internationales, Guerre d'Espagne, volontaires juifs, antisémistisme, Pologne

Tracing the 'Jewish Freedom Fighter'. The Legacy of Naftali Botwin and the Construction of a Transnational Cult of Jewish Heroes

This article discusses the transnational heroic cult that developed in Yiddish communist circles around the figure of Naftali Botwin, a young Polish-Jewish communist who was executed by the Polish authorities in the city of Lwów following a trial in which he was accused of assassinating a police infiltrator in the ranks of the Polish Communist Party (KPP). The analysis brings out how Botwin's legacy has been appropriated in multiple, and sometimes contradictory ways in the decades following his death, especially within the context of the creation of the Botwin Company in the International Brigades during the Spanish Civil War. In so doing it will highlight the transnational nature of this cult as his memory lived on through the poems, plays and publications that circulated through the worldwide networks and communicative spaces of Jewish (leftist) émigrés.

Key words : Jews and Politics, Jewish Press, Poland, International Brigades, Spanish Civil War, Jewish Volunteers, Jews and the Military, Anti-Semitism

Andrea Pető

Les héroïnes improbables de l'extrême droite : genres et mouvements dans la Hongrie de l'entre-deux-guerres

Les analyses de ces dernières années sur l'histoire de la Seconde Guerre mondiale sont revenues au centre de la scène politique dans les pays de l'ancien bloc soviétique. En Hongrie, le débat sur la criminalisation du négationnisme a été en partie repris en réaction à l'avancée des forces politiques de l'extrême droite, dont la cohésion de groupe interne est fondée sur le déni de la Shoah. Le débat – ou plutôt l'absence de débat – en Hongrie sur l'identité des responsables des pertes de la Deuxième Guerre mondiale et du meurtre de 600 000 Juifs hongrois a engendré une mémoire collective divisée. Après la Seconde Guerre mondiale, les Tribunaux populaires faillirent à établir une distinction – dès le début de la transition démocratique s– entre les valeurs de l'avant-guerre, des temps de guerre et de l'après-guerre. Une enquête sur le pourquoi de cet état de fait permettrait de reconsidérer divers éléments de la mémoire collective. C'est particulièrement le cas d'un sujet qui a jusqu'ici échappé à l'attention des chercheurs : les mouvements d'extrême droite et leur analyse dans une perspective gender. Au cours de mes recherches sur le mouvement féminin croix-fléchée, j'ai pu sélectionner des cas de procès de femmes dans les tribunaux populaires à Budapest. Ma recherche couvre ainsi la documentation de 6 260 affaires entendues par les tribunaux populaires de Budapest – soit environ 10 % du nombre total des procès dans le pays. Au fur et à mesure de l'avancée de l'Armée rouge en Hongrie, les femmes croix-fléchées qui avaient de l'influence sur la vie politique ou dans les média s'enfuirent du pays avec leurs alliés masculins. L'insignifiance relative sur le plan politique de ces femmes fit que les autorités hongroises n'exigèrent pas leur extradition. En conséquence, faute de procès judiciaires, les femmes croix-fléchées éminentes furent négligées par la mémoire historique. Le fait que 6 260 femmes furent soumises aux enquêtes du tribunal populaire à Budapest n'implique pas que la documentation judiciaire leur étant relative ait survécu. Dans certains cas, on n'en trouve que les noms dans le registre, les dossiers de l'accusation ayant été égarés ou détruits. Ces femmes furent condamnées pour des crimes commis contre des Juifs – avant tout des vols ou des incitations au meurtre. À partir de 1946, le comportement antidémocratique devint la base de l'accusation et de la condamnation, mais ceci était une nécessité politique de l'époque.

Cette étude, fondée sur la presse et les témoignages, tâche de révéler comment les mouvements d'extrême droite dans la Hongrie de l'entre-deuxguerres se

façonnèrent à travers le culte des héros. Elle répond aussi aux questions relatives au rôle des femmes dans ces cultes, à la façon dont ces femmes pensaient elles-mêmes leur rôle, et à la différence entre les cultes orchestrés autour des politiciens masculins et féminins. Je suivrai le parcours d'une fonctionnaire qui fut membre de divers partis et dont la carrière illustre les difficultés rencontrées par les femmes au sein du parti croix fléchée. Il s'agit ici de proposer sur un sujet encore peu traité quelques aperçus théoriques sur la mobilisation gender politique d'extrême droite et la cohésion de ces mouvements.

Mots clés : mouvement féminin croix-fléché, régime Horthy, mobilisation politique, mission, cadre de mobilisation, féminisme chrétien

Unlikely Heroines of the Far-Right Movements: Gender and Movement in Hungary during the interwar

In recent years, analyses of the history of World War II have returned to the center of the political stage in the former Eastern Bloc countries. In Hungary the debate over the criminalization of Holocaust denial was resumed partly in response to the advance of far-right political forces whose internal group cohesion is based on the denial of the Holocaust. The debate—or rather the absence of debate—in Hungary over the identity of those responsible for the losses of World War II and the murder of 600,000 Hungarian Jews has produced a divided collective memory. After World War II, the People's Tribunals failed to establish a distinction— at the very outset of the democratic transition—between pre-war, wartime, and post-war values. An inquiry into why this was so may help us to reconsider the various elements of collective memory. This is especially so in the case of a topic which has hitherto escaped scholarly attention: the extreme-right movements and their gendered analysis. In my research on the Arrow Cross women's movement I was able to select cases where women were tried by people's tribunals in Budapest. My research covered in this way the documentation of 6,260 cases heard by people's tribunals in Budapest—roughly ten per cent of the total number of cases. As the Red Army advanced into Hungary, Arrow Cross women who were influential in politics or the media fled the country along with their male counterparts. The Arrow Cross women tended to be relatively insignificant in political terms, and so the Hungarian authorities did not press for their extradition. Consequently, in the absence of court trials, the leading Arrow Cross women do not feature in historical memory. The fact that 6,260 women were the subject of people's tribunal investigations in Budapest does not mean that the court documentation on them has survived. In some cases, you find only the names in the register, while the files relating to the accused are missing or have been destroyed. These women were convicted for crimes committed against Jews – primarily robbery or incitement to murder. From 1946 on, anti-democratic behavior became the grounds for indictment and conviction, but this was a political necessity of the time.
This paper, which is based on the press and testimonies, explores how the far-right movements in interwar Hungary were shaped through the cult of heroes. It also endeavors to answer questions relating to the role of women in these cults, the way the women themselves considered their role, and the difference between the cults organized around male and female politicians. I will follow the life story of one female official who was a member of different parties and whose career illustrates the difficulties women encountered in the Arrow Cross party. The paper seeks to add to a topic which is still under researched some new theoretical insights into far-right political gender mobilization and the cohesion of those movements.

Key words : Arrow-Cross Women's Movement, Horthy Era, Political Mobilisation, Mission, Mobilisation Frame, Christian Feminism

Dietlind Hüchtker

Héros, héroïnes, sacrifices et victimes. Stratégies politiques dans les écrits de Rosa Pomeranz, Natalja Kobryns'ka et Maria Wysłouchowa

Dietlind Hüchtker traite des écrits de trois femmes engagées dans différents mouvements politiques de l'Empire des Habsbourg, et plus précisément en Galicie. La première fut à la tête du mouvement féministe ukrainien, la deuxième dirigea le mouvement paysan polonais et la troisième le mouvement sionniste. À la lumière de la définition duelle du « héros », faisant référence à la fois au héros de l'Antiquitité (généralement masculin), auteur d'un sacrifice sensationnel, et à des récits fictifs, l'auteure analyse les représentations des héros, héroïnes, sacrifices et victimes en tant que stratégies rhétoriques. Celles-ci servent à légitimer des mouvements et construire des colllectifs politiques : féminins, paysans et nationaux. Les mouvements politiques ont eu besoin de héros et héroïnes pour affirmer leurs récits en tant qu'acteurs et dirigeants de mouvements démocratiques de masses, de politiques identitaires et de constructions de nouvelles élites et responsables politiques. Ces stratégies ont permis aux femmes, en particulier, d'agir en

tant que sujets politiques.

Key words : Rosa Pomeranz, Natalja Kobryns'ka, Maria Wysłouchowa, mouvements politiques, Galicie/Empire habsbourgeois, stratégies politiques, genre, discours, identités politiques

Heroes, Heroines Sacrifices and Victims. Political Strategies in the Writings of Rosa Pomeranz, Natalja Kobryns'ka, and Maria Wysłouchowa

This chapter deals with the writings of three women involved in different political movements in the Habsburg Empire, particularly in Galicia. The three women were respectively leaders of the Ukrainian feminist movement, the Polish peasant movement, and the Zionist movement. In the light of the dual meaning of "hero", referring to the antique hero (normally male), an outstanding person sacrificing his life, and the hero/heroine of a fictive narration, I analyze representations of heroes, heroines, sacrifices, and victims as rhetorical strategies. The strategies serve to legitimize the movements and build a political collective: women, peasants, nations. Political movements needed heroes and heroines to establish their narratives on participation and leadership, on a democratic mass movement, identity politics and the construction of new elites and political leaders. These strategies allowed, in particular, women to act as political subjects.

Key words : Rosa Pomeranz, Natalja Kobryns'ka, Maria Wysłouchowa Political movements, Galicia/Habsburg Empire, political strategies, gender, rhetoric, identity politics

Mateusz Chmurski

Devenir un (anti)héros. Du pacte diaristique à l'auto-héroïsation dans les œuvres de Karol Irzykowski, Ladislav Klíma et Géza Csáth

À travers une lecture croisée de *La Chabraque* (*Pałuba*, 1903) de l'écrivain polonais Karol Irzykowski (1873-1944), du *Grand Roman* (*Velký román*, 1907-1915) du philosophe tchèque Ladislav Klíma (1878-1928) et des nouvelles du psychiatre, écrivain et critique musical hongrois Géza Csáth (1887-1919) du point de vue de leur travail diaristique, l'article examine la révision critique du lien complexe entre identité culturelle et nationale propre à la plupart des figures héroïques du XIX^{e} siècle dans les littératures d'Europe centrale. Révélant l'imbrication de la poétique, du statut de la prose et de celui de l'écrivain, l'analyse de leurs journaux met en lumière une sorte d'auto-héroïsation à rebours de la mythologie nationale : une mise en scène de l'identité se construisant dans et par l'écriture. Trois textes courts à dimension autobiographique servent à illustrer cette thèse : « Mon autobiographie » de Klíma (1924), la dernière partie du roman d'Irzykowski, intitulée « Le dernier rempart de *La Chabraque* » (1903) et l'autobiographie de Csáth (1913) ainsi que les « Notes pour D. », écrites juste avant sa mort (1919).

Mots clefs : Autobiographisme, héroïsme, écriture diaristique, Europe centrale, manuscrits.

Becoming an (Anti-)Hero. From Diaristic Pact to Heroicization in the Works of Karol Irzykowski, Ladislav Klíma and Géza Csáth

This article examines the critical revision of the complex relationship between cultural and national identities characteristic of most of the 19th-century heroic figures of Central European literatures through a comparative reading of *The Hag* (*Pałuba*, 1903) by the Polish writer Karol Irzykowski (1873-1944), *The Great Novel* (*Velký román*, 1907-1915) by the Czech philosopher Ladislav Klíma (1878-1928), and stories by the Hungarian psychiatrist, writer and music critic Géza Csáth (1887-1919) from the viewpoint of their diaristic work. Scrutinizing the interweaving of poetics and the status of prose and that of the writer, the analysis of their journals highlights a kind of self-heroicization developed *a contrario* to the national mythology: a mise-en-scène of identity constructed in and through writing. Three texts of intermediary status serve as illustration of the thesis: Klíma's *My Autobiography* (1924), the final part of Irzykowski's novel which is entitled "*The Hag*'s Last Stand" (1903), and Csáth's *Autobiography* (1913) together with the *Notes for D.*, written just before his death (1919).

Key words : autobiographism, heroism, diary writing, Central-Europe, manuscripts

Eszter Balázs

Entre débat et combat : pratiques et représentations du duel chez les écrivains de la revue moderniste Nyugat au début du XX^{e} siècle

L'image métaphorique de la mission nationale et sociale de l'écrivain – la correspondance entre « la plume » et « l'épée » –, surgie au XVIII^{e} siècle et courante dans le royaume de Hongrie jusqu'à la fin du siècle suivant, mettait

en valeur le rôle de la littérature dans la construction nationale. Depuis l'ère des Réformes précédant la révolution et la guerre d'indépendance de 1848-1849, l'épée dans la main d'un écrivain symbolisait sa capacité de défendre à la fois la nation et ses propres idées. L'usage de l'épée en temps de paix s'associait couramment avec le duel, une pratique qui appartenait encore dans la première moitié du siècle exclusivement à la noblesse et participant du code de l'honneur hongrois. Sa fonction de code social finit par faire du duel un exercice de plus en plus formel.
À la fin du XIX[e] siècle, lorsque la pratique des duels commença à décliner en Hongrie, d'autant qu'il fut interdit par la loi en 1878, on assista à un dernier sursaut, lié à sa diffusion parti des groupes sociaux non nobles. Une partie des acteurs de la modernisation de la littérature se tournant volontiers vers cette pratique. On pourrait y voir un phénomène de mimétisme, tendance caractéristique d'une classe moyenne consciente et en quête d'ascension sociale. En se fondant sur l'analyse de cas de duels, dans les discours littéraires et journalistiques qu'ils ont engendrés, l'auteure fait ressortir que dans le cas des écrivains duellistes ne relève pas tant d'un geste de mimétisme que de réappropriation des pratiques aristocratiques afin de créer une élite intellectuelle et d'apporter une réponse aux enjeux du monde moderne.

Mots clés : Duel, mouvement anti-duel, héroïsme civil, intellectuels hongrois, assimilation juive, crise de la masculinité, modernité littéraire, revue *Nyugat*, grande presse, partie hongroise de l'Autriche-Hongrie, Milán Füst, Endre Ady, Ernő Osvát, Lajos Hatvany, Gyula Krúdy

Between Debate and Combat: Practices and Representations of the Duel Among the Writers of the Modernist Journal Nyugat at the Beginning of the 20th Century

The metaphorical image of the writer's national and social mission – the correspondence between the "pen" and the "sword" – which sprung up in the 18th Century and was current in the Kingdom of Hungary until the end of the following century, was meant to emphasize the role played by literature in nation building. Since the Reform Era, which paved the way to the 1848-1849 Revolution and War of Independence, the sword in a writer's hand symbolized both his ability to defend the nation and his own ideas. Using one's sword in peacetime was usually linked with dueling, a practice that was still the exclusive privilege of the nobility in the first half of 19th Century and part of the Hungarian code of honor. Functioning as a social code, the duel had become an increasingly formal exercise.

At the end of the 19th Century, when dueling started to decline in Hungary, especially as it was forbidden by law in 1878, it nevertheless experienced a final boost as the practice began to spread among non-noble social groups. Many of those engaged in modernizing literature readily turned toward this practice. However, this practice among modern writers was not self evident. It could be suspected that this was a case of mimickry, a trend typical of the more self-conscious middle-classes bent on social climbing. Basing this research on the analysis of some cases of duels, sometimes on the literary and publicistic discourses they generated, I will endeavor to show that in the case of writers dueling was not sheer mimickry but the reappropriation of aristocratic customs in order to create an intellectual elite and provide a response to the challenges of the modern world.

Key words : Duel, Anti-Duel Movement, Non-Military Heroism, Hungarian Intellectuals, Jewish Assimilation, Masculinity Crisis, Literary Modernism, Nyugat, General Press, Transleithania